BnF Gallica

Historique du 69e régiment d'infanterie (1672-1912) : d'après les archives historiques... : avec 19 gravures dans le [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Vassias, Jules (18..-19..). Auteur du texte. Historique du 69e régiment d'infanterie (1672-1912) : d'après les archives historiques... : avec 19 gravures dans le texte et 12 croquis hors texte / Jules Vassias,.... 1913.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

JULES VASSIAS

Capitaine de réserve

HISTORIQUE

DU

69e Régiment d'Infanterie

(1672 - 1912)

D'après les Archives historiques du Ministère de la Guerre, les documents des Affaires étrangères, les Archives nationales et les papiers de famille.

Avec 19 gravures dans le texte et 12 croquis hors texte

PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS

30, Rue Dauphine, VIe (Même Maison à NANCY)

1913

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

HISTORIQUE

DU

69e Régiment d'Infanterie

(1672 - 1912)

E 263

JULES VASSIAS

Capitaine de réserve

HISTORIQUE

DU

69e Régiment d'Infanterie

(1672 - 1912)

D'après les Archives historiques du Ministère de la Guerre, les documents des Affaires étrangères, les Archives nationales et les papiers de famille.

Avec 19 gravures dans le texte et 12 croquis hors texte

Lf 207 e 68

PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS

30, Rue Dauphine, VIe (Méme Maison à NANCY)

1913

Aux Braves du 69e

tombés au champ d'honneur.

J. V.

Au Capitaine VASSIAS,

Lorsque vous étiez lieutenant de réserve au 69e régiment d'infanterie, vous avez eu la charmante pensée de recueillir et de noter, à vos heures de loisir, différents traits de courage et de glorieux faits d'armes empruntés aux souvenirs du Régiment, pour les raconter à vos soldats, et en faire le point de départ de vos causeries morales.

Peu à peu, vos recherches ont pris de l'ampleur; les documents que vous avez compulsés vous ont intéressé de plus en plus, et c'est alors que, saisi tout entier par le brillant passé qui se révélait à vous, vous avez voulu étudier complètement le 69e, depuis ses origines jusqu'à nos jours, le suivre dans ses transformations et faire connaître à tous les nombreuses et belles campagnes auxquelles notre cher Régiment prit une part si glorieuse !

C'est ainsi que cet historique prit naissance. Car, cédant à mon affectueuse insistance, vous avez bien voulu revoir votre travail du début, l'établir sur une base nouvelle et le compléter sur certains points, aidé en cela, il faut le reconnaître, par MM. les lieutenants Lafontaine et Mauguin, qui ont consenti, de grand cœur, à vous donner leur collaboration la plus dévouée.

Au cours de votre labeur, vous avez frappé à de nombreuses portes pour chercher et recueillir des documents authentiques, des portraits de famille, des brevets, des armes et quantité de choses enfin que, dans un geste

généreux, vous avez bien voulu, lorsque vous en êtes devenu le possesseur attitré, offrir à la salle d'Honneur de notre Régiment.

Et voilà comment, grâce à vous, grâce aussi aux généreuses initiatives des amis du 69e, nous avons pu faire de cette salle d'Honneur la salle des Ancêtres, où revit tout le passé de Gréder, d'Affry, de Waldner, de Vigier, du 69e enfin, aux différentes phases de son histoire, et où tous, officiers et soldats, viennent, en s'inspirant des hauts faits de leurs anciens, puiser des leçons et des exemples pour les sacrifices de l'avenir!

Je tiens donc à vour remercier tout simplement de l'œuvre que vous venez de produire, au nom de tous les braves gens qui ont vécu et combattu sous les plis du Drapeau du 69e!

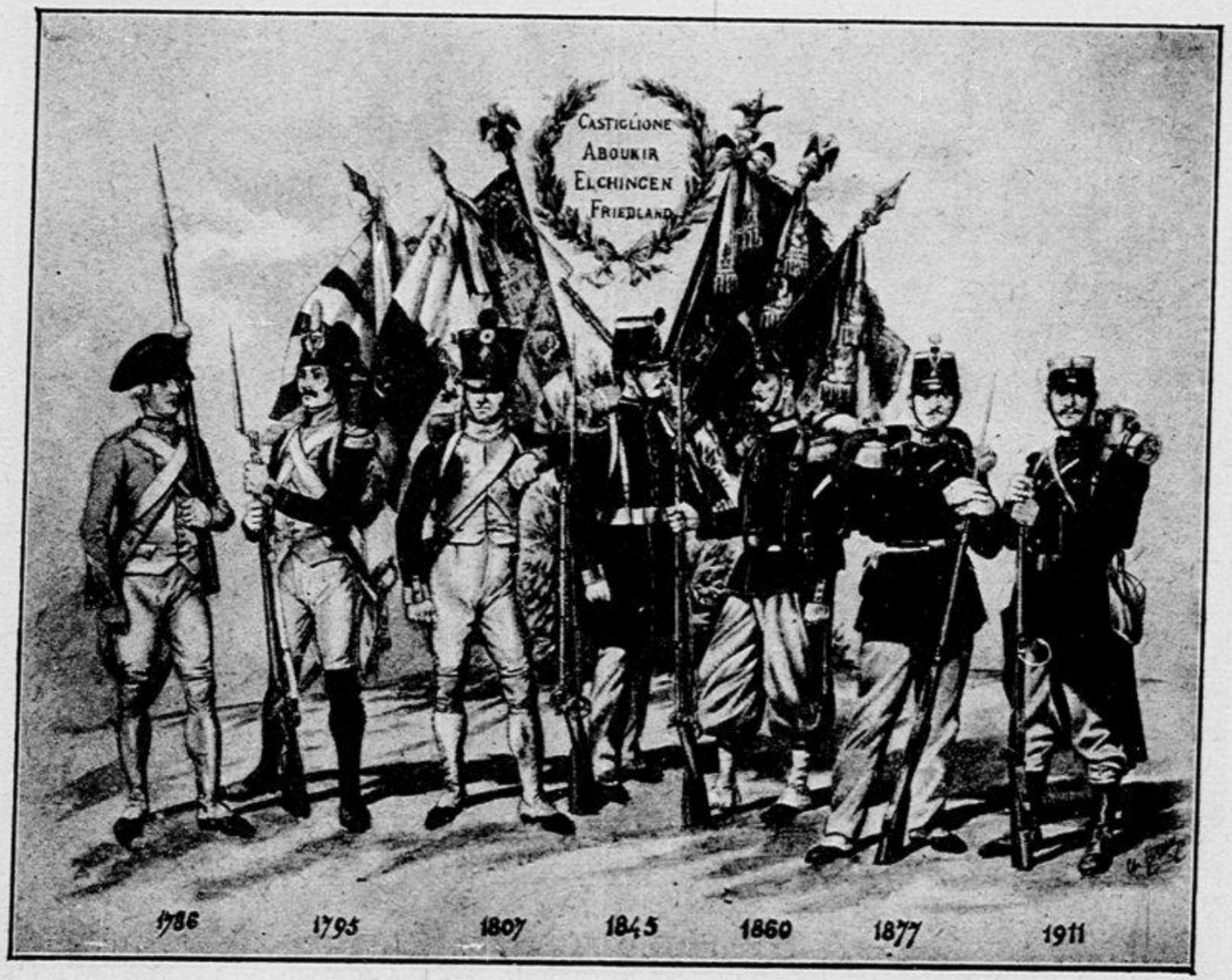
Mais aussi, laissez-moi, en votre nom comme au nom du 69e Régiment d'infanterie dont je suis ici l'interprète, adresser l'hommage de notre très vive et très sincère gratitude à toutes les personnes qui ont daigné vous accueillir, vous prêter leur bienveillant concours ou vous offrir les souvenirs de famille qu'elles conservaient si pieusement.

Qu'il me soit donc permis de citer ici, et sans vouloir blesser leur modestie, MM. les lieutenants Lafontaine et Mauguin, le bâtonnier Henri Mengin, dont le concours avisé et toujours si généreux ne nous a jamais manqué; M. le lieutenant-colonel Picard, chef de la Section historique du ministère de la Guerre, qui facilita si largement les recherches nécessaires; M. Martinien, des Archives historiques du même ministère, pour ses conseils si éclairés; M. le Prince de la Moskowa, qui ouvrit si gracieusement les riches collections de ses souvenirs de famille; M. Charlot, ministre plénipotentiaire aux Affaires étrangères, grâce à l'amabilité duquel on put consulter utile-

ment les précieuses archives de ce département, et dont le père, ancien sergent-major du 69e en 1848, voulut bien nous communiquer ses souvenirs personnels; Mlle Fririon, qui nous confia le portrait de son parent, le général Fririon, ancien colonel du 69e à Friedland, et tous ceux, enfin, et ils sont nombreux, qui, de loin comme de près, voulurent bien nous aider de leur aimable et précieux concours.

Colonel DUPLESSIS.

21 Décembre 1911.



Les uniformes du 69e Régiment d'infanterie. — Aquarelle de Charles Brun.

INTRODUCTION

Avant d'entrer dans l'exposé des événements auxquels prit part le 69e Régiment d'infanterie, il est nécessaire de présenter en un tableau succinct les étapes successives de son histoire.

Sous l'ancien régime, de nombreux corps portèrent dans l'ordre de bataille le numéro 69 : ainsi, pour ne parler que de la deuxième partie du XVIIIe siècle, Forez en 1757, Lorraine en 1759, Foix en 1762, Beauce en 1788.

Mais l'ordre de bataille était fréquemment modifié et les unités étaient surtout désignées par le nom du colonel propriétaire ou d'une province.

Ces appellations furent supprimées le 1er janvier 1791 par l'Assemblée Constituante et remplacées par des numéros devenus obligatoires.

Le 5e régiment suisse, créé en 1673, alors Vigier, 70e dans le dernier classement, devint définitivement 69e. C'est donc de cette formation qu'il sera question dans la première partie de l'historique.

Les régiments suisses furent supprimés le 20 août 1792, et le 69e fut licencié le 7 octobre.

La réorganisation de l'armée par la Convention donna naissance à la 69e demi-brigade de bataille, formée d'un bataillon du 35e et de volontaires de la Drôme et des Hautes-Alpes.

Elle fut renforcée, en mars 1796, par un bataillon de volontaires de Paris et par quatre autres des 5e, 6e, 45e et 211e demi-brigades.

Deux mois après, elle prit le numéro 18.

Par suite du nouvel amalgame ordonné par le Directoire et d'un tirage au sort, le numéro 69 échut à la 19e demi-brigade de ligne, formée d'un bataillon du 10e, de volontaires du Mont-Blanc et des Basses-Alpes, auxquels s'ajoutèrent les 102e et 166e demi-brigades et le 2e bataillon de la 170e.

Pendant la guerre d'Orient, un bataillon complémentaire fut formé.

En 1803, les corps reprirent le nom de régiments et, en février 1808, furent constitués à cinq bataillons. Le 6e fut créé en 1813.

Pendant les guerres de l'Empire, les quatre derniers bataillons servirent à Napoléon pour la constitution d'unités provisoires :

1805. — Bataillon de marche (Division Lorges; — 3e bataillon).

1806. — 5e régiment provisoire (Division Oudinot; — 3e bat.).

1807. — 11e régiment provisoire (Corps Moncey; — 3e bat.).

1809. — 6e demi-brigade (Corps Oudinot; — 4e bat.).
13e demi-brigade provisoire (Division Despeaux; — 5e bat.).
3e bataillon auxiliaire de l'armée d'Espagne (5e bat.).

1812. — 4e régiment provisoire (Réserve de l'armée d'Espagne (3e bat.).

1813. — 21e régiment provisoire (1er corps d'observation du Rhin, puis 3e corps; — 4e bat.).
Corps d'observation de Bavière, puis 14e corps (3e bat.).
18e demi-brigade provisoire (Défense des côtes, puis réserve d'Espagne; — 6e bat.).

1814. — 6e Corps (3e bat.).
Défense de Paris (6e bat.).
Défense de Luxembourg et de Metz (4e et 5e bat.).

Le Roi, par ordonnance du 12 mai 1814, remania l'armée : le 69e devint 64e.

L'ancien 79e fut 69e pendant la 1re Restauration.

Aux Cent-Jours, le 64e reprit le numéro 69. Licencié en septembre-octobre, il contribua à la formation de la 4e légion départementale.

La 69e légion fut organisée dans la Haute-Saône en 1815 à deux bataillons et subsista jusqu'en 1820.

A cette date, les légions reprirent le titre de régiment, la 69e devint 16e léger. Il ne fut formé que 60 régiments de ligne, il n'y eut donc point de 69e jusqu'en 1840 : les régiments 68 à 75 furent alors créés.

Deux compagnies de six régiments (9e, 11e, 63e, 65e, 66e. 67e) constituèrent le nouveau 69e à Strasbourg.

En octobre 1855, les 48e et 51e complètent l'effectif pour la guerre d'Orient.

En 1870, le régiment partit en captivité à la suite du désastre de Metz.

Le 4e bataillon et le dépôt servirent à la constitution des 10e, 35e, 38e, 49e, 57e, 62e, 90e et 92e de marche.

Le 69e de marche fut créé en novembre-décembre avec deux bataillons du 43e et le 8e bataillon d'infanterie de marine.

Le 8 septembre 1871, il fut fusionné avec les éléments libérés du 69e de ligne.

Telle est l'histoire du régiment (1).

---

(1) Quelques indications seront données en note sur les parents pauvres du régiment : 69e cohorte, 69e mobiles, 69e bataillon de Garde nationale, 69e régiment territorial.

Régiment de Greder-Vigier

(1673 - 1792)

Sous l'ancien Régime

Inscription au Drapeau : ***Vis nulla revellet***

Régiment de Greder

(1673-1714)

Règne de Louis XIV

(1660-1715)

Guerre de Hollande (1672-1679). — Louis XIV, au moment de déclarer la guerre aux Etats-Généraux de Hollande, résolut d'augmenter l'effectif de son armée au moyen de l'adjonction d'un certain nombre de régiments suisses.

Le Roi se proposait ainsi de priver d'autant de mercenaires ses ennemis éventuels. Les Suisses, de constitution robuste, d'esprit militaire développé, étrangers aux querelles européennes, donc toujours disponibles et sûrs, alliés séculaires de la France, répondirent à son appel avec empressement.

Pierre Stuppa, capitaine aux gardes suisses, fut chargé d'aller négocier auprès des Cantons la levée et la cession de quatre régiments. Sa mission eut un plein succès, les régiments arrivèrent en France et prirent rang à la suite.

Wolffgang de Greder, ci-devant capitaine aux gardes suisses, eut, le 5 décembre 1673, la commission de colonel pour lever un régiment de 10 compagnies. La capitulation fut signée à Soleure, le 18 décembre, par M. de Saint-Romain, ambassadeur de France près du Corps Helvétique, et par M. de Greder (1).

A peine organisé, le régiment fut incorporé dans l'armée de Flandre, commandée par Louis XIV en personne. Le Roi voulait s'emparer des places du Haut-Escaut, laissées à l'Espagne par le traité de 1667.

---

(1) Commission établie à Saint-Germain-en-Laye, le 5 décembre 1673, signée Louis et, plus bas, Le Tellier, avec l'attache de Monseigneur le Duc du Maine, datée de Versailles le 10 mars 1674. Signé L.-A. de Bourbon. (Zur Lauben, *Mémoires*, communiqués par M. de Greder, conseiller du Sénat intérieur de Soleure.)

Siège de Bouchain (1676). — Le 10 mai 1676, le corps de Créqui, dans lequel se trouvait Greder (brigade de Salis), mettait le siège devant Bouchain tout en faisant face à l'armée hispano-batave commandée par le prince Guillaume d'Orange. Le régiment, joint au régiment des Fusiliers, ouvrit une seconde tranchée devant la ville qui capitula le lendemain.

Siège de Valenciennes (1677). — L'année suivante, Greder passa dans le corps d'Humières et prit part au siège de Valenciennes. L'assaut eut plein succès dans la nuit du 16 au 17 mars. Dans cette attaque hardie, l'infanterie française se fit remarquer par son élan irrésistible. Les approches avaient été conduites par Vauban avec une grande habileté et d'après sa méthode ordinaire. Après l'enlèvement d'un ouvrage avancé important, les assiégeants suivirent les défenseurs dans un ravelin qui le dominait, et, de là, dans le corps de place. Ils s'emparèrent aussitôt de quelques maisons et les crénelèrent; à l'arrivée des soutiens, la place capitula. La garnison resta prisonnière de guerre et Louis XIV entra dans la ville, étonné peut-être d'en être maître aussi rapidement.

Siège de Saint-Omer. — Après la prise de Valenciennes, Louis XIV, pendant qu'il se dirigeait sur Cambrai, détacha le corps d'Humières, trop peu nombreux, sur Saint-Omer, ville bien protégée par les marais de l'Aa.

Après de longs efforts, dans la nuit du 7 au 8 avril, on enleva un fort de couverture; mais, Luxembourg ayant rejoint d'Humières, l'armée dut sortir des lignes le 9 pour se porter au-devant du prince d'Orange qui s'avançait au secours des assiégés.

Bataille de Cassel. — Les deux armées se rencontrèrent le 11 au pied de la colline sur laquelle est bâtie Cassel. Un mouvement tournant du corps d'Humières sur la gauche hollandaise décida de la journée.

Dans ce combat, le régiment se couvrit de gloire. Le major fut tué, quatre capitaines et le lieutenant de Greder, fils du colonel, furent blessés, 200 hommes furent tués ou blessés. Les Français avaient perdu 2.000 des leurs, mais les Hollandais comptèrent 3.000 morts et 4.000 prisonniers, toute leur artillerie, leurs bagages; plus de 60 drapeaux ou étendards furent les trophées de cette victoire.

Second siège de Saint-Omer. — L'armée française revint alors mettre le siège devant Saint-Omer, dont la garnison battit la chamade le 20 avril, malgré l'opposition des bourgeois.

Siège de Gand (1678). — Jusqu'à la fin de 1677, le régiment tint la campagne et, le 1er mars 1678, il se trouva au nombre des troupes chargées d'investir Gand. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 5 au 6 mars, la place fut prise le 9, et le vieux château bâti par Charles-Quint capitula le 11.

Siège d'Ypres. — Après avoir menacé Bruges, le maréchal d'Humières vint mettre le siège devant Ypres; malgré les inondations, les contrescarpes de la ville et de la citadelle furent enlevées dans la nuit du 24 mars. Le lendemain, le gouverneur, marquis de Conflans, se rendit. Dans ce combat acharné, neuf piquers de la compagnie de Stuppa furent emportés d'un seul boulet.

Siège et bataille de Mons. — Le régiment fut alors envoyé devant Mons. Le 12 juillet, le colonel de Greder y eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Le blocus de la ville dura jusqu'au mois d'août, époque à laquelle s'ouvrirent les préliminaires du traité de Nimègue.

Après le départ du roi pour Paris, le maréchal de Luxembourg prit le commandement en chef de l'armée d'investissement et, au moment où celle-ci, campée près de la bruyère de Saint-Denis, à une lieue et demie de Mons, croyait enfin pouvoir se reposer de ses fatigues, elle fut attaquée à l'improviste et avec une mauvaise foi évidente par le prince d'Orange à la tête de l'armée hollandaise, renforcée de l'armée espagnole et de 8.000 à 10.000 Anglais débarqués en Flandre.

Le combat fut sanglant, les Français opposèrent une résistance opiniâtre et firent preuve d'une valeur extraordinaire. Ils reprirent l'offensive avec succès. La nuit fit cesser la lutte. Les deux armées avaient perdu chacune 4.000 hommes.

Le lendemain, au moment où Luxembourg allait commencer l'attaque, le prince d'Orange lui manda qu'un traité était conclu entre la France et les Provinces-Unies.

Pendant la période de paix qui s'écoula de 1679 à 1689, le régiment reconstitua ses cadres, compléta son effectif et perfectionna son instruction militaire.

A la fin de 1680, il se composait de 10 compagnies de 200 hommes, les trois premières à Compiègne, les autres à Beauvais.

Guerre des Pays-Bas

(1683-1684)

Siège de Luxembourg (1684). — Cette époque ne fut troublée que par la courte expédition des Pays-Bas, qui suivit la déclaration de guerre du roi d'Espagne, poussé à bout par les conquêtes en pleine paix des Chambres de Réunions.

Vauban bombarda Luxembourg et le régiment fut à l'armée de couverture du siège.

La ville fut, à la trêve de Ratisbonne, cédée à la France.

Guerre de la Ligue d'Augsbourg

(1689-1697)

Reconnaissance de Fontaine-l'Evêque (1689). — En 1689, le régiment assista aux opérations que le corps d'Humières dirigea contre le prince de Waldeck et le comte de Marlborough. Au mois de mai, deux bataillons se trouvant à Fontaine-l'Evêque, le lieutenant Sturler partit un jour effectuer une reconnaissance à la tête d'un détachement de 45 hommes; il avait également pour mission de couvrir une demi-compagnie chargée d'un fourrage; il rencontra un peloton adverse de 35 hommes, le chargea et le poursuivit jusqu'à un petit bois où 150 ennemis étaient embusqués. Sturler fit ouvrir le feu, puis, sur le point d'être enveloppé, se retira de haie en haie; les fourrageurs, armés de faulx, accoururent à la rescousse et dispersèrent le parti opposé.

Combat de Walcourt. — Le 27 août, au combat de Walcourt, le régiment laissa sur le champ de bataille 3 officiers et 60 soldats tués ou blessés.

Bataille de Fleurus (1690). — L'année suivante, il prit une part des plus honorables à la bataille de Fleurus (1er juillet), où il fut cruellement éprouvé.

Luxembourg se montra, par la rapidité et la précision de ses manœuvres, le digne élève du grand Condé. Waldeck se retira vers Charleroi, laissant le champ de bataille couvert de morts. Le régiment perdit : 3 lieutenants tués, 8 capitaines et 9 sous-lieutenants blessés; le colonel fut grièvement atteint et mis dans l'impossibilité de continuer son commandement.

Mais ces pertes, si sensibles, furent largement compensées par les nombreux trophées conquis sur l'ennemi, et par la réputation d'intrépidité acquise dès lors au régiment.

L'armée française avait fait 7.800 prisonniers, dont 900 officiers, pris 100 drapeaux ou étendards et 50 pièces de canon.

Le 5 janvier 1691, le corps passa sous les ordres du colonel Louis Greder, neveu de son premier chef.

Siège de Mons (1691). — Le 21 mars, le Roi vint assiéger Mons. Luxembourg était en avant avec une forte armée d'observation, dont faisait partie le régiment, campé à la Belle-Maison; le 28, le troisième bataillon fut détaché pour ouvrir la tranchée, la ville capitulait le 9 avril.

Combat de Leuze. — Le 19 septembre, Greder prit une part très active au combat de Leuze qui mit fin à la campagne des Pays-Bas. Il passa l'hiver à Courtrai.

Siège de Namur (1692). — En 1692, il assista au siège de Namur.

Bataille de Steinkerque. — Le maréchal de Luxembourg fut attaqué à l'improviste par Guillaume d'Orange dans un terrain resserré et accidenté entre Enghien et Steinkerque (3 août).

La lutte s'ouvre furieuse, l'ennemi débouche des bois et s'empare de quelques pièces d'artillerie; le centre faiblit sous la violence du feu, le moment est critique. Le régiment est placé avec les troupes de réserve derrière la deuxième ligne; mais, jaloux de suivre les traces des troupes engagées, il demande à grands cris à marcher. Le capitaine Reynold propose de n'aller que l'épée à la main, « comme les gardes françaises! » « C'est la meilleure manière! » répond le lieutenant-colonel Vaguenair.

Le duc de Bourbon, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le duc de Chartres, neveu du roi, descendant de cheval, se mettent à la tête des troupes qui déjà s'élancent dans la mêlée, l'épée ou la pique au poing, le fusil en bandoulière, enfoncent l'ennemi et taillent en pièces la brave infanterie écossaise de Guil-

laume, lui reprenant six pièces de canon perdues au début de l'action et en ramènent en outre dix des leurs.

Le combat dura depuis midi jusqu'à 7 heures du soir; les deux armées perdaient environ 18.000 hommes. Cinquante-neuf sergents ou soldats et deux officiers de Greder restaient sur le terrain, 7 officiers et 155 hommes avaient été blessés.

Bataille de Nerwinden (1693). — Le 29 juillet eut lieu la plus meurtrière, la plus grande victoire de la campagne : Nerwinden. Les gardes françaises et les régiments que commandait Luxembourg, dont celui de Greder, à l'aile gauche, décimés par un feu terrible de canon et de mousqueterie, décidèrent du succès. Alors que le prince de Conti et tous les officiers généraux étaient d'avis d'abandonner le combat, les troupes mirent d'elles-mêmes la baïonnette au bout du fusil et se précipitèrent sur l'ennemi à l'arme blanche.

C'est la première charge à la baïonnette dont les annales militaires fassent mention.

Le colonel reçut deux blessures dont une fort grave; son frère fut également blessé.

Siège de Charleroi. — Le régiment fut au siège de Charleroi (19 septembre-11 octobre). Le prince d'Orange, rejoint par les troupes de Wittemberg, avait une armée presque aussi forte qu'avant la bataille de Nerwinden.

Luxembourg s'occupa immédiatement des préparatifs pour enlever la ville, qu'il prit après vingt-sept jours de tranchée. La garnison sortit le 13 octobre avec les honneurs de la guerre et les deux adversaires s'établirent en quartiers d'hiver.

« Greder passa une partie de l'année 1694 à Charleroi, et fut de la fameuse marche de Wignamont au pont d'Espierres (1). »

Bombardement de Bruxelles (1695). — En 1695, formé à quatre bataillons, il fit partie des troupes de Villeroy et coopéra au bombardement de Bruxelles (13-15 août).

Siège d'Ath (1697). — En 1697, il fut à l'armée de Flandre et assista au siège de la ville d'Ath (15 mai-7 juin), que bientôt suivit le traité de Ryswick.

En 1698, il servit au camp de Compiègne.

---

(1) SUSANE, *Histoire de l'ancienne armée française.*

Guerre de la succession d'Espagne

(1701-1714)

En 1701, Greder comptait à l'armée d'occupation des Pays-Bas, sous le maréchal de Boufflers.

Affaire de Nimègue (1702). — Le 11 juin 1702, il coopéra, sous le duc de Bourgogne, à la brillante affaire de Nimègue.

En 1703, Balthazar Greder, frère du précédent colonel, prit le commandement du régiment.

Combat d'Eckeren (1703). — Placé dans l'armée de Villeroy, puis le corps de Boufflers, il fit la campagne de Flandre. Le 30 juin, il eut un engagement à Eckeren, près d'Anvers, avec l'armée hollandaise, qu'il rejeta sous le canon du fort Lillo. Le colonel fut blessé.

Défense de Termonde (1704). — Greder, mis en garnison à Termonde, contribua à la défense de la ville.

La France allait encore se mesurer avec la triple alliance. Mais aux jours de gloire allait succéder une ère de défaites et d'humiliations. Dans ces luttes auxquelles va prendre part le régiment de Greder, cette troupe d'élite fera payer cher à l'ennemi ses triomphes, soutiendra dignement l'honneur du pays et contribuera enfin, dans une large mesure, à sa régénération militaire et aux opérations de la célèbre campagne de 1712.

Bataille de Ramillies (1706). — Le 23 mai 1706, le régiment, défendant le village de Ramillies, ne retraita que sur l'ordre de Villeroy, qui, bien qu'à la tête de 80.000 hommes, se fit battre complètement.

Greder rentra dans Termonde.

En 1707, il fut placé sous le commandement du duc de Vendôme, généralissime de l'armée de Flandre.

Bataille d'Oudenarde (1708). — Le 11 juillet 1708, à la bataille d'Oudenarde, il occupa l'aile gauche de l'armée et soutint jusqu'au soir le choc de l'ennemi, qui ne put réussir à l'entamer. Dans cette journée, les troupes, aux ordres du duc de Bourgogne, furent forcées d'abandonner le champ de bataille, y laissant près de 5.000 morts.

Le régiment se retira à Gand.

Bataille de Malplaquet (1709). — Le 11 septembre 1709, à la

bataille de Malplaquet, d'abord en réserve derrière l'aile droite avec toute la brigade May, il exécuta une terrible charge à la baïonnette, refoula l'ennemi et, pendant toute l'action, resta maître du terrain conquis; il ne battit en retraite que lorsque les deux ailes furent repliées. Le maréchal de Villars, qui combattait en tête du corps, eut le genou fracassé par une balle. Cette mêlée fut la plus sanglante de toutes celles du règne de Louis XIV. Elle dura de 7 heures du matin à 3 heures du soir. Un bois voisin d'un marais qu'on croyait impraticable donna l'occasion à l'ennemi de nous attaquer en flanc et de front; les Français ne parvinrent pas à s'y maintenir; la cavalerie, impuissante à les secourir, ne put se mesurer avec celle du prince Eugène, qui sut habilement la retenir dans ses retranchements. Villars avait 10.000 tués ou blessés, les alliés au moins le double.

Siège d'Aire (1710). — L'année suivante, deux bataillons du régiment, enfermés, depuis Malplaquet, dans la petite ville d'Aire avec le marquis de Guébriant, gouverneur de la place, y firent une résistance désespérée. La garnison, forte de 22 bataillons, ne capitula qu'après un siège de plus de deux mois et sortit avec les honneurs de la guerre (16 septembre-9 novembre 1710).

Combat d'Arleux (1711). — Trois bataillons de Greder, qui avaient hiverné à Saint-Omer, furent placés sous le commandement de Villars et se distinguèrent à Arleux, pendant la campagne de Flandre (1711).

Prise de Douai (1712). — Enfin, en 1712, le régiment participa à l'heureux assaut, donné le 8 septembre, à la ville de Douai.

Sièges du Quesnoy et de Bouchain (1712). — Un mois plus tard, il assista au rapide siège du Quesnoy (4 octobre); puis, le 19, au siège et à la capitulation de Bouchain.

Ce fait d'armes couronnait glorieusement la campagne de 1712 et hâtait la conclusion de la paix. Ces succès inespérés replaçaient la France à son rang.

Le traité d'Utrecht ouvrit une ère pacifique de vingt années; le régiment conserva les traditions de dévouement et de discipline qui l'avaient fait remarquer pendant les dernières années du règne de Louis XIV.

Régiment d'Affry

(1714-1734)

Règne de Louis XV

(1715-1774)

Guerre de la succession de Pologne (1733-1738). — En 1714, Français d'Affry, capitaine aux gardes, devint colonel.

La France, en 1733, déclara la guerre à l'Autriche en raison des difficultés soulevées par la succession de Pologne; un corps d'armée franchit le Rhin sous les ordres du vieux maréchal de Villars.

Prise du fort de Kehl (1733). — D'Affry contribua à l'investissement et à la prise du fort de Kehl, qui se rendit après neuf jours de résistance.

L'armée établit ses quartiers d'hiver sur les bords du Rhin.

Le 1er juin 1734, d'Affry fut porté à 4 bataillons (12 compagnies).

Le colonel, brigadier en 1709, maréchal de camp en 1719 et lieutenant-général à l'armée d'Italie le 1er août 1734, fut tué à la bataille de Guastalla. Il y eut, sous son commandement nominal, deux lieutenants-colonels à la tête du régiment : Jean Meyer, qui occupait ce poste depuis le 23 avril 1709, devenu brigadier le 3 avril 1721, puis Wittmer.

Régiment de Wittmer

(1734-1757)

Guerre de la succession de Pologne (Fin).

Siège de Philippsbourg (1734). — En 1734, le régiment passa sous les ordres du colonel Wittmer et assista au siège du fort

de Hollande, en face de Philippsbourg, puis garda les ponts. La ville, défendue par le prince Eugène, capitula le 18 juillet.

Après avoir participé à toutes les marches de l'armée en deçà du Rhin, Wittmer termina la campagne au camp de Spire et vint à Stenay, où il séjourna pendant l'été de 1735.

Combat de Klausen (1735). — « Les grenadiers seuls faisaient partie de l'armée de la Moselle et combattirent à Klausen (1). »

Guerre de la succession d'Autriche (1740-1748). — Dix ans s'écoulèrent sans que le régiment prit part à aucune campagne; en 1742, il tint garnison à Lille et à Valenciennes; en 1743, il occupa Condé (1er et 2e bataillons) et Cambrai, puis Le Quesnoy (3e); en avril, ses deux premiers bataillons servirent à l'armée de Flandre du maréchal de Saxe; le 15 (2), il arriva au camp de Cysoing, au sud-est de Lille, puis se rendit au commencement de 1744 au camp de Courtray. Ses tentes étaient rétablies jusqu'au 18 juillet, sur la rive droite de la Lys, à mi-chemin entre Halle et Harlebeck, ensuite sur la rive gauche, à 400 toises du bastion nord. En octobre, les trois bataillons furent au Quesnoy, puis à Longwy (1er et 3e) et Montmédy (2e).

En 1745, Wittmer, commandé par M. d'Erlach, lieutenant-colonel, quitta ces villes, les 14 et 15 avril, pour se rendre en Flandre; il faisait brigade avec le régiment de la Cour-au-Chantre.

Siège de Tournay (1745). — Il parvint devant Tournay le 25 du même mois au soir; le 29, les deux premiers bataillons prirent leur camp d'investissement au sud-ouest, derrière une hauteur entre le village d'Erre et la Chaussée de Douai. Le troisième bataillon fut affecté à la garde de l'artillerie, près de l'Escaut, et partit le lendemain rejoindre les deux premiers; mais, à moitié chemin, il reçut un contre-ordre et fut envoyé avec un bataillon de La Fère et un autre de Bettens en garnison à Maubeuge, dont on craignait la surprise. Il fut enfin incorporé dans l'armée du Marquis de Clermont-Gallerande.

---

(1) SUSANE.

(2) Wittmer fait brigade avec Eu (Chambonas, brigadier), centre de la 1re ligne de l'ordre de bataille (28 mai 1744). — 32 officiers présents, 1.209 hommes sous les armes au 7 juillet.

Le 8 mai, les grenadiers (1) des deux premiers bataillons vinrent occuper les tranchées devant Tournay et y restèrent jusqu'au 10. A peine rentraient-ils au camp que le régiment reçut l'ordre de se rendre au pont de bateaux jeté sur l'Escaut, à gauche de la ville, et se joignit aux troupes qui le gardaient déjà.

Le 11 mai 1745, une armée de 55.000 Anglais, Hanovriens, Hollandais, sous le duc de Cumberland, s'était avancée pour secourir Tournay.

Maurice de Saxe laissait Brézé et 20.000 hommes dont Wittmer, qui gardait le pont de bateaux sur l'Escaut, autour de la place et, pour la couvrir, prit position avec 45.000 hommes à sept kilomètres au sud-est. Cette bataille défensive se transforma au cours de l'action en victoire : ce fut la grande journée de Fontenoy.

Le 22, le gouverneur de Tournay fit arborer le drapeau blanc. La capitulation fut signée le 23 (2).

Le 19 juin, les Français prenaient possession de la citadelle; Wittmer avait été plusieurs fois de tranchée, il avait perdu un homme le 7 juin.

Bataille de Leuze. — Le 1er juillet, il marcha à Leuze avec l'armée, colonne du centre, brigade de Bettens. Le 4, il campa à Rebec; le 5, à Wambec, les 6 et 7, à la Chartreuse de Saint-Martin-aux-Bois; le 8, à Bost.

Deux bataillons seulement étaient à l'armée du Roi, le troisième était avec un bataillon de Bettens, un de La Fère et 34 escadrons, aux ordres de M. de Clermont-Gallerande, devant Maubeuge, sous prétexte de défendre la frontière et de manœuvrer, le cas échéant, sur la Sambre.

Le 13 juillet, Clermont-Gallerande, trop en l'air, quitta Binche pour Chièvres, sur deux colonnes. Son infanterie, à droite, franchit l'Haine à Trivière, puis traversa Strépy, Ville-sur-Haine, Saint-Denis, Herchies et Lens. Le lieutenant-général allait préparer l'investissement d'Ath.

Siège d'Oudenarde. — Wittmer (1er et 2e) parvint le 14 devant Oudenarde avec la brigade Bettens, à une heure de l'après-midi,

(1) Les régiments suisses n'eurent de grenadiers qu'à partir de 1691.

(2) Situation du régiment au 1er juin 1745 au camp de Tournay : 1er et 2e bataillons : 40 officiers, 1.295 hommes, dont 64 aux hôpitaux. Le 3e bataillon était à Valenciennes. Le régiment faisait partie de la brigade Wittmer avec la Cour-au-Chantre.

et fut désigné pour occuper la hauteur sur la rive droite de l'Escaut, camp des Cerisiers, si proche qu'on distinguait les ennemis sur le rempart. Il fournit des travailleurs et demeura sur cet emplacement jusqu'à la reddition (21 juillet).

Le 28 juillet, la brigade Bettens quitta le camp de Bost et se rendit à Ordegein jusqu'au 3 août.

Siège d'Ostende. — Lœwendal fut chargé du siège d'Ostende avec 24 bataillons, dont deux du régiment, et 5 escadrons.

Le 4, le détachement se dirigea vers Gand; après s'être arrêté le 5 à Aeltre, le 6 à Bruges, il gagna Ostende par la droite du canal. Il s'installa près des dunes, à courte distance et à droite du village de Brène. Les autres troupes campèrent sur la rive sud du canal.

Le 23 août, Ostende capitula.

Siège de Nieuport. — La brigade se porta le 28 sur Nieuport et y arriva le 31; elle participa aux travaux de siège. Le 5 septembre, la ville se rendit.

Après la soumission de ces trois places, Wittmer rejoignit, le 17 septembre, le gros de l'armée près d'Alost. Le 28, le 3e bataillon, séparé du corps depuis près de cinq mois, retrouva les deux premiers non loin du village de Dencterthouve.

Le 14 octobre, l'armée entière quitta le camp, passa l'Escaut le 15 et se scinda pour prendre ses quartiers d'hiver; les 1er et 3e bataillons furent mis à Tournay sous Brézé, le 2e à Ath sous Armentières.

Siège de Bruxelles (1746). — Le 28 janvier 1746 au matin, Brézé partit de Tournay avec la 5e division (dont les 1er et 3e du régiment) et se rendit par Ath et Hall sous Bruxelles pour coopérer du côté d'Alost à son investissement; il arriva le 1er février au soir, retardé par le mauvais état des chemins; le régiment occupa Anderlecht.

Après la prise de la ville, il campa en entier, aux ordres de M. de Brézé, à Tournay.

Siège d'Anvers. Combat des Cinq-Etoiles. — Il fit ensuite le siège de la citadelle d'Anvers et se distingua au combat des Cinq-Etoiles.

Bataille de Raucoux. — Le jour de la bataille de Raucoux, il faisait partie de l'arrière-garde de l'armée et ne concourut pas à l'action.

En 1747, il fut envoyé, sous le commandement du capitaine de Roll, en Bretagne, pour garder les côtes contre les Anglais. Il tint garnison à Saint-Brieuc et à Brest, puis vint à Toul à la fin de la même année.

Siège de Maëstricht (1748). — En 1748, Wittmer assista au siège de Maëstricht, « où il fut chargé d'une attaque sur la rive gauche de la Meuse, près du village de Scharen (1) ». La reddition de la place fut suivie du traité d'Aix-la-Chapelle.

Le régiment au complet se rendit pendant la paix au camp d'Aynières pour des manœuvres dirigées par le prince de Soubise. Il faisait partie de la 3e brigade (Milord Drummond, avec Royal-Ecossais et O'Gilvy).

« Le camp fut placé à la rive droite de la Sambre, ayant cette rivière derrière lui; sa droite vers la cense de Mécrimont, à hauteur de Berlaymont, et sa gauche appuyée à la chaussée dite de Brunehaut, en avant des haies du hameau d'Estré, dépendant d'Aynières (1) » [1er septembre 1753].

Le 26, il retourna au camp de Saint-Vast, puis à son premier emplacement jusqu'au 1er octobre.

Régiment de Waldner

(1757-1781)

Guerre de Sept Ans (1756-1763). — Le colonel Wittmer mourut le 3 octobre 1757, le comte Waldner de Freundenstein lui succéda.

A cette époque, la France s'engageait dans une des guerres les plus tristes de son histoire, l'armée était démoralisée et allait avoir à faire face au Grand Frédéric, dont le génie militaire devait être une des principales causes de nos défaites.

Pendant cette guerre néfaste de sept années, qui devait coûter deux cent mille hommes à la France, le régiment prit part à presque toutes les actions, il y fit noblement son devoir et il eut l'honneur d'être des rares combats heureux de la campagne.

(1) SUSANE.
(2) *Journal du Camp.*



Le comte de Waldner.

Bataille de Rosbach (1757). — Le 5 novembre 1757, à la bataille de Rosbach, il fut un des corps les plus maltraités de l'armée de Soubise : 3 officiers furent tués et 13 blessés, dont

Paravicini qui, lieutenant-colonel depuis 1754, avait commandé par intérim le régiment.

Il prit ses quartiers d'hiver dans le Palatinat, se réorganisa sur les bords du Main et contribua à la conquête de la Hesse.

Combat de Sundershausen (1758). — Le 23 juillet 1758, il était à l'affaire de Sundershausen, dans laquelle les Français refoulèrent le contingent hanovrien commandé par le prince Ferdinand de Brunswick, allié du roi de Prusse.

Le régiment se couvrit de gloire : pendant que Royal-Bavière détruisait la cavalerie hessoise, Waldner et Diesbach, ainsi que les deux compagnies de grenadiers de Royal-Deux-Ponts, attaquèrent le bois qui couronne la rive escarpée de la Fulda. L'ennemi fit une résistance désespérée et parvint un moment à faire reculer les Français, mais un retour offensif vigoureux le jeta enfin hors de sa formidable position.

Affaires de Warbourg et Cassel. — Après cette victoire, Waldner fut chargé de plusieurs expéditions sur Warbourg et Cassel.

Affaire de Lutterberg. — Il rejoignit l'armée de Soubise à temps pour se distinguer encore à la bataille de Lutterberg; posté dans les haies de Landwerhagen, il se battit avec la plus grande vaillance.

Bataille de Bergen (1759). — Sous le commandement en chef du général duc de Broglie, il prit part, le 13 avril 1759, à l'affaire de Bergen, où il soutint l'attaque dans les vignes du village. Le prince Ferdinand de Brunswick fut repoussé avec des pertes considérables; il laissait de 6.000 à 7.000 hommes sur le terrain.

Bataille de Minden. — Après ces succès partiels, l'armée française éprouva un grave échec, le 1er août 1759, à Minden; le maréchal de Contades dirigeait les troupes campées sur la rive gauche du Weser, tandis que le duc de Broglie était sur la droite, l'armée dut se replier et abandonner presque toute la Westphalie et la Hesse. Le régiment perdit dans cette défaite et la pénible retraite qui en fut la conséquence, nombre d'officiers et de soldats.

Le Major eut une jambe emportée par un boulet.

Combat de Dillembourg (1760). — Retiré à Dillembourg, il fut attaqué le 7 janvier 1760 par le général Wagenheim, qui

avait surpris et délogé les troupes légères cantonnées aux environs. Abandonné à lui-même dans cette ville ouverte, Waldner s'illustra par la plus vigoureuse résistance. Il se défendit de rue en rue et ne se rendit qu'après avoir épuisé toutes ses munitions et infligé à l'ennemi des pertes sérieuses. Le lieutenant-colonel Paravicini, qui tant de fois avait bravé la mort, fut tué dans cette journée et le colonel grièvement blessé.

Combat de Corbach. — « Quelques compagnies échappées à la capitulation continuèrent de servir en Allemagne et honorèrent encore le nom de Waldner au combat de Corbach, où, avec Navarre, elles enlevèrent une batterie à l'ennemi (1). »

Elles assistèrent à toutes les opérations de la campagne de 1761 et contribuèrent à relever un peu le prestige de la France.

Combat de Grebenstein (1762). — « Le 24 juin, ces compagnies furent sérieusement engagées à Grebenstein; 8 de leurs officiers tombèrent entre les mains de l'ennemi; parmi eux se trouvait le capitaine Luchem, qui était blessé. »

Combat d'Amenebourg. — « Enfin, le 20 septembre, ce qui restait se trouva au combat d'Amenebourg et à la prise du château de ce nom (1). »

Le traité de Paris mit fin à la guerre.

Rentré à Versailles, Waldner fut placé en garnison à Schlestadt, « où il se rétablit en peu de temps. Il se rendit au Fort Louis du Rhin en novembre 1764, à Sedan en août 1765, à Montmédy en novembre 1766 (2) ».

En 1767, le régiment (brigade Waldner) fut envoyé, par ordonnance du 31 mai, au camp de Compiègne. Il y arriva le 17 juillet.

Sa Majesté passa en revue les huit bataillons suisses et se déclara « satisfaite de la précision avec laquelle les manœuvres furent exécutées ».

« Après le camp, il retourna à Montmédy, d'où il alla à Douai et Condé en octobre 1768, puis à Arras en mai 1769, à Landrecies en juin 1772 (3). »

---

(1) SUSANE.
(1), (2) et (3) SUSANE.

Règne de Louis XVI

(1774-1792)

Le régiment ne prit part à aucune action de guerre avant l'année 1790.

Il tint garnison dans différentes villes, notamment à Huningue, septembre 1772; Neufbrisach, septembre 1774; Landau, octobre 1776; Landrecies et Avesnes, avril 1778; Avesnes et Gravelines, août 1778; Rouen, juillet 1779; Cherbourg, septembre.

« Il resta dans ce port jusqu'à la fin de la guerre maritime (1). »

Régiment de Vigier

(1781-1792)

En mars 1781, le comte Waldner de Freundenstein avait été remplacé par le colonel Robert Vigier de Steinbrugg, officier qui avait donné maintes fois des preuves d'une grande bravoure. Ses talents militaires l'avaient particulièrement signalé à l'attention de ses chefs.

Il était entré au service comme soldat au corps en 1743, il avait atteint l'année précédente le grade de maréchal de camp.

Le régiment se rendit à Condé en mai 1783, à Avesnes en octobre 1785, à Charleville et Philippeville en juin 1787, et Toul en mai 1788.

Le 17 mars 1788, tous les régiments furent embrigadés et Vigier forma avec Courten la 47e brigade (6e division, 1re de Lorraine).

En juillet, les troubles d'Irlande et la crainte d'une nouvelle guerre maritime le firent envoyer à Nantes; mais, quatre mois après, il était de retour à Toul, 12 novembre.

(1) SUSANE.

Le 25 janvier 1789, il fit brigade avec Chateauvieux (même brigade, même division : lieutenant-général comte d'Haussonville; corps de Lorraine : lieutenant-général de Choiseul-la-Baume).

En juillet 1789 (1), le régiment était appelé aux environs de Paris, mais, à peine arrivé à Brie-Comte-Robert, il recevait contre-ordre et rentrait à Toul.

« L'affaire des grains et l'approvisionnement de Paris fit envoyer à Troyes, au mois de septembre, un détachement de 400 hommes (2). »

Affaire de Nancy (1790). — Les événements de la fin d'août 1790, à Nancy, sont encore mal connus, malgré les nombreux rapports des autorités, malgré les violents débats de l'Assemblée nationale (3).

La garnison de Nancy comprenait à cette époque le régiment du Roi (infanterie) à quatre bataillons formant un effectif de 4.000 hommes et 190 officiers, il était à Sainte-Catherine; Châteauvieux (suisse-infanterie), fort de 1.400 hommes et 60 officiers et caserné près du rond-point de la terrasse de la Pépinière; Mestre de Camp, dont les 500 cavaliers et 40 officiers occupaient le quartier Saint-Jean. La garde nationale comptait en principe 1.400 hommes.

Le 24 août, M. de Malseigne, maréchal de camp, arrivait à Nancy pour y arrêter les comptes de la troupe. Des contestations s'élevèrent dans le régiment de Châteauvieux, qui reçut l'ordre de se rendre à Sarrelouis; il refusa. Le régiment du Roi et Mestre de Camp firent cause commune avec le corps mutiné.

---

(1) Afin de préparer l'assimilation complète des régiments suisses aux autres régiments d'infanterie, il fut proposé, le 1er avril, au Roi, qui les agréa, les modifications suivantes :

1° Supprimer un drapeau et un porte-drapeau par bataillon et fixer les appointements des porte-drapeau restants à 720 en temps de paix;

2° Réduire les compagnies de grenadiers à 49 hommes et les réunir pour les manœuvres seulement à la droite du 1er bataillon;

3° Composer la compagnie de chasseurs de six hommes de chaque compagnie de fusiliers. Elle ne sera réunie qu'aux prises d'armes du régiment, sera placée à la gauche du 2e bataillon et commandée par des officiers choisis dans le corps;

4e En temps de guerre, camper cette compagnie à part. Elle sera alors commandée par 6 officiers suisses dont le traitement sera fixé....

(2) SUSANE.

(3) Les documents que possède la bibliothèque du régiment, écrits dans la fièvre du moment, manquent de précision et surtout d'impartialité.

« Les soldats avaient pillé les caisses militaires, ils s'étaient livrés aux plus grands excès de débauche et de licence; ils avaient maltraité, battu, blessé leurs officiers; ils en avaient mis plusieurs, ainsi que l'officier général qui les commandait, dans des cachots. Ils avaient exigé de l'argent des autorités constituées de la ville, avec menace de pendre les officiers municipaux et les membres du département, s'ils s'y refusaient; ils avaient exprimé le plus grand mépris pour l'Assemblée constituante et brûlé ses décrets; enfin, le pillage général et le sac de la ville étaient annoncés, et les principales victimes désignées (1). »

En vertu des décrets de l'Assemblée nationale et des ordres du Roi, le marquis de Bouillé, commandant en chef des armées de l'Est, fut chargé de faire rentrer dans le devoir et dans l'obéissance les régiments révoltés.

M. de Bouillé réunit à Frouard les troupes dont il disposait, auxquelles s'étaient jointes les gardes nationales de Toul, de Metz, de Pont-à-Mousson et une partie de celles de Nancy, soit 6.000 hommes environ.

Une députation des rebelles vint trouver Bouillé à Frouard; elle se flattait de soulever son armée; cet espoir fut déçu.

Au moment où elle allait se retirer, quelques Suisses de Vigier s'approchèrent de M. de Bouillé et lui dirent en désignant la députation dont faisaient partie des soldats de Châteauvieux : « Nous rougissons aujourd'hui des revers de notre uniforme, parce qu'ils sont à peu près les mêmes que ceux qui vous accompagnent (*sic*) [en parlant des soldats de Châteauvieux]; eux seuls les ont souillés : déjà nous avons retourné les revers pour ne rien avoir de commun avec de pareils rebelles; il faut les pendre (2)! »

Bouillé avait formé son armée sur deux colonnes avec, au centre, quatre petites pièces de canon.

L'avant-garde, composée de volontaires et de gardes nationaux sous le commandement de M. Shuphauwer, officier de grenadiers de Vigier, se dirigea vers la porte Stainville.

M. Désilles et M. Delort y faisaient des efforts désespérés pour empêcher les insurgés de tirer sur les éclaireurs. Désilles se jeta sur les lumières, se mit devant les canons braqués sous

(1) *Mémoires de M. de Bouillé.*

(2) *Mémoires de M. de Bouillé* (Extrait des registres des délibérations de la Municipalité de Nancy).

la porte, empêcha le feu pendant une demi-heure; mais ses propres soldats tirèrent sur lui, il tomba frappé de trois balles, au moment même où M. Shuphauwer était tué raide d'un coup de mitraille.

Les volontaires purent enfin s'emparer de la porte; immédiatement les hussards, commandés par M. Bruno, exécutèrent une charge et repoussèrent les rebelles dans les rues de la ville. Un sanglant combat s'engagea, qui ne devait finir qu'à 7 heures du soir..

Vers 9 heures, le régiment du Roi sortit de Nancy pour se rendre à Verdun; Châteauvieux partit pour Vic et Marsal, et Mestre de Camp pour Void (1).

L'année suivante, le régiment fut envoyé de Toul à Strasbourg; son passage à Nancy faillit causer de nouveaux désordres : la population fut exaspérée quand elle aperçut dans les rangs deux des quatre petites pièces de canon que les insurgés avaient perdues au combat du 31 août. L'intervention de la garde nationale et des hussards de Chamborant rétablit le calme et Vigier arriva à Strasbourg sans autre incident; il y fut rejoint par le détachement qui était à Troyes.

---

(1) Compte rendu à leurs souverains respectifs par les officiers du régiment de Vigier :

« Souverains Seigneurs, M. de Bouillé, lieutenant-général des armées du Roi, chevalier des ses ordres, commandant général de l'armée sur le Rhin, la Meurthe et la Moselle, la Meuze et pays adjacens, Frontière du Palatinat et du Luxembourg, chargé de l'exécution du décret de l'Assemblée nationale, sanctionné par le Roi en date du 6 août et en vertu de celui du 16 du même mois et des ordres qui enjoignaient aux troupes nommées par Sa Majesté d'assurer l'exécution des lois et décrets, d'employer tous les moyens de force pour faire rentrer dans l'ordre les trois régiments qui composaient la garnison de Nancy et notamment celui de Châteauvieux-Suisse, dont la perfidie et la révolte sont sans exemple dans notre nation. Ce général arriva à Toul, où nous tenons garnison, le 30 août de grand matin, fit lire les décrets à la tête du régiment, puis nous ordonna de partir à 9 heures du matin pour prendre poste à Cherez-aux-Bois (Sexey?). Vers le soir, plusieurs volontaires de Toul vinrent nous demander en grâce de marcher avec nous, ce que le commandant du régiment leur accorda avec plaisir. Le lendemain 31, nous arrivâmes à Frouard, lieu du rassemblement de la petite armée de M. de Bouillé; elle était composée de 4.000 hommes. Nous devions soumettre 3 régiments formant plus de 3.200 hommes et au moins le triple de la populace armée et de brigands de toute dénomination, attirés à Nancy par l'appât du pillage. Mais nous avions une confiance aveugle dans les talents et la rare valeur du général; nous comptions fermement sur le zèle intelligent des officiers et sur l'ardeur invincible de nos soldats....

« ...L'état des tués et blessés prouve combien la conduite du régiment a été ferme et décisive puisque les 470 hommes qui le composaient ont perdu plus que le reste de l'infanterie sans nulle comparaison.

« ... Les drapeaux que conduisait le Baron de Paravicini furent toujours sur le chemin du devoir et de l'honneur, vérité reconnue et attestée par les généraux qui ont partagé nos dangers pendant plus de trois heures, que des



Enseigne de Vigier.

Le 1er janvier 1791, un règlement supprimait les noms particuliers des corps et leur substituait des numéros d'ordre distribués suivant l'ancienneté. Vigier prit la dénomination de 69e régiment d'infanterie.

Lors de sa formation, le 5 décembre 1673, le régiment de Greder occupait le 64e rang dans l'armée française. Il passa au 63e rang en 1675; au 62e en 1678; 60e en 1687; 61e en 1750; 55e en 1762; 54e en 1771; 71e en 1788; 70e de 1788 à 1790.

Dans sa séance du 20 août 1792 — Vigier faisait alors partie de l'armée du Rhin — l'Assemblée, sur le rapport de Brissot, décida que « les régiments suisses et alliés de la Suisse actuellement au service de la France cesseraient d'y être et que le pouvoir exécutif serait chargé de témoigner aux Cantons helvétiques, au nom de la Nation française, la reconnaissance pour les services par eux rendus dans les armées françaises ».

Ces dispositions, suivies d'autres articles empreints d'une grande générosité, engagèrent la plupart des soldats suisses à entrer dans les rangs des troupes françaises. Dans le régiment de Vigier, plus de 600 reprirent du service. Parmi eux se trouvait le sous-lieutenant Amey (1).

Engagé en qualité d'enfant de troupe au régiment de Waldner en 1774, cadet au régiment de Vigier en 1782, à quatorze ans, il n'avait jamais quitté le corps, il ne voulut pas abandonner la France, et l'enfant de troupe devint, par la suite, général de division et baron de l'Empire.

---

scélérats nous assassinaient des caves et des fenêtres. « Nos souverains seigneurs apprendront avec satisfaction combien leurs fidèles soldats et sujets ont été clémens après la victoire. Le régiment a fait environ 200 prisonniers qui, selon le droit de la guerre, auraient dû être passés au fil de l'épée. Mais, plein de confiance en la justice de l'Assemblée nationale, il a su calmer sa juste fureur et réserver aux loix le soin de venger les mânes de ses frères d'armes.

« Le régiment de Vigier s'est emparé de 7 pièces de canon, tant aux portes que dans l'intérieur de la ville...

« Officiers tués : 2; blessés : 9.

« Sergens et soldats tués : 21; blessés 29. »

(Imprimé à Toul, chez Joseph Carez, libraire-imprimeur, en 1790.)

(1) Né à Schlestadt le 2 octobre 1768.
Enfant de troupe au régiment de Waldner le 15 mars 1774;
Cadet au régiment de Vigier le 2 octobre 1782;
Sous-lieutenant au régiment de Vigier le 17 juin 1788;
Au licenciement, nommé capitaine dans la légion du Rhin le 10 octobre 1792;
Adjudant général chef de bataillon, le 30 septembre 1793;
Adjudant-général chef de brigade, le 4 brumaire an II;
Général de brigade, armée de l'Ouest, 8 frimaire an II;
Général de division, le 19 novembre 1812; général de division au 5e corps de la Grande Armée le 25 décembre 1813; commandant de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII; baron de l'Empire le 19 mars 1808.
Il eut cinq chevaux tués sous lui, dont deux à Eylau.

Le 7 octobre 1792, le 69e, en garnison à Fort-Louis [Alsace] (armée du Rhin), fut licencié et les Suisses qui ne s'enrôlèrent point rentrèrent dans leurs foyers.

Chez ceux-là, même, l'attachement pour la cause française était grand, comme en témoignent les lignes suivantes publiées dans le *Moniteur officiel* du 2 novembre, au compte rendu de l'Assemblée nationale.

Présidence de GUADET.

On lit une adresse des administrateurs du directoire du Bas-Rhin, qui dénonce à la Convention une insulte faite à la Nation française par les Suisses nos alliés dans la personne de trois officiers du régiment de Vigier qui ont été jetés dans les cachots de la ville de Soleure.

RUHL. — « Le crime de ces officiers est d'avoir fréquenté la Société des amis de la République, lorsqu'ils étaient en garnison à Strasbourg. A leur retour dans leur pays, il leur a été enjoint de révoquer les principes qu'ils avaient professés. Ils ont refusé de le faire et ont déclaré, qu'étant soldés par la France, ils avaient cru être obligés de manifester des sentiments amis du gouvernement français et que, sans cela même, ils auraient encore professé les mêmes principes, parce qu'ils étaient les leurs.

« A l'instant même, ils furent jetés dans les cachots où ils sont encore. Je demande le renvoi aux comités diplomatiques et de législation réunis, pour en faire leur rapport dans trois jours. »

LEQUINIO. — « Je demande que le rapport soit fait séance tenante, parce que la vie de ces trois officiers est en danger. »

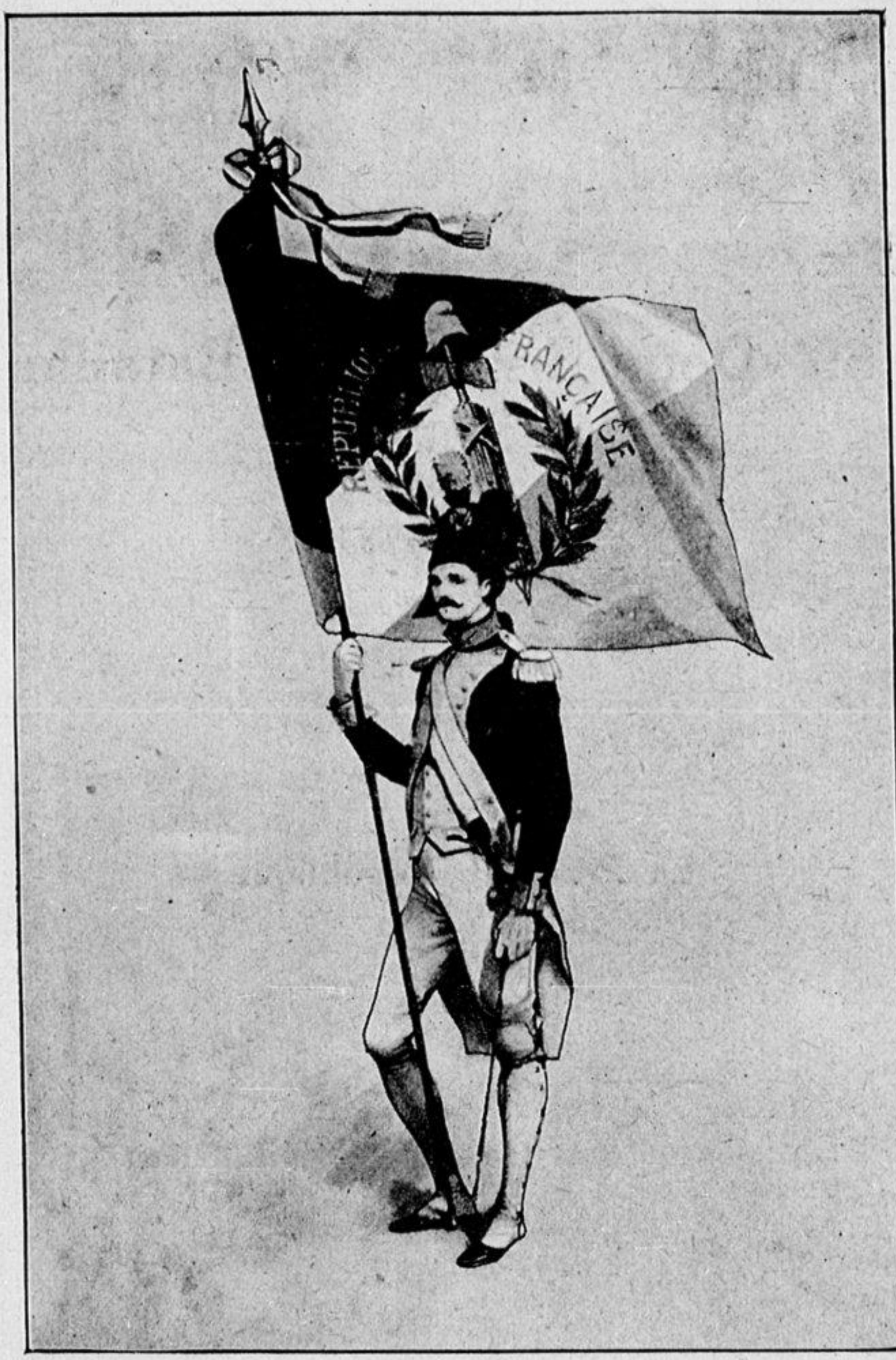
La proposition est adoptée.

Bons et braves soldats qui, ne pouvant plus donner leur vie pour la France, lui faisaient encore le sacrifice de leur liberté!

69e Demi-Brigade de Bataille

(1795 - 1796)

La Première République



Porte-drapeau de la 69e demi-brigade.

La Première République

Voici maintenant l'époque fabuleuse où, de 1792 à 1815, la 69e va prendre part à la lutte gigantesque que la France soutint contre l'Europe coalisée. L'histoire date d'un siècle à peine et déjà elle semble une légende des temps antiques. A réveiller ce passé si riche en traits de bravoure, en actions héroïques, un frisson d'orgueil parcourra le petit soldat d'aujourd'hui, une lueur d'espérance naîtra en son âme; peut-être sera-t-il plus fier d'appartenir à cette race de héros et le prolongement mystérieux du passé lui fera aimer mieux encore la terre et le drapeau que ses ancêtres ont si bien défendus.

Un cri s'est fait entendre : *La patrie est en danger!* et ce sont de tout jeunes gens qui composeront ces phalanges devant lesquelles reculeront les vétérans de la vieille Europe.

L'amour de la patrie grandira ces enfants d'hier et en fera des hommes, des géants; ils surpasseront les conquérants de tous les siècles. Le sol tremble sous leurs pieds nus, le vent qui passe emporte avec lui leurs chants de guerre et leurs cris de triomphe.

Ils ont sauvé le pays, et déjà ils veulent être les libérateurs du monde!

Ils vont, ces fougueux amants d'une maîtresse superbe : la Gloire; ils vont, prodiguant partout et sans compter leurs peines et leur sang.

Elle part, elle est partie, la soixante-neuvième, partie au pas de charge dans cette cohorte immortelle qui va faire son tour d'Europe; sur le bronze des colonnes, sur la pierre des arcs de triomphe, elle tracera de la pointe de ses baïonnettes les noms des plus braves.

Bonaparte disait à son armée: « Les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur... » Et la 69e en veut sa part : c'est Montenotte et Castiglione, c'est Saint-Jean-d'Acre et Aboukir, c'est Elchingen et Austerlitz, c'est l'entrée à Berlin,

Eylau, Friedland, Wagram, c'est l'entrée à Madrid, ce sont autant de fleurons ajoutés à la couronne de France.

Voici le temps où un conscrit demandait à son ancien : « Dis donc, l'ancien, qu'est-ce que c'est que l'étranger? » et celui-ci de répondre, clignant de l'œil et frisant fièrement sa moustache : « L'étranger, bleu, c'est la banlieue de la France! »

Ecoute, petit soldat, ce qu'ont fait ces bleus conduits par ces anciens.

Formation de la Demi-Brigade

La 69e demi-brigade de bataille fut formée le 18 germinal an III (7 avril 1795) à Castillon, du 1er bataillon du 35e (Aquitaine), du 3e bataillon des volontaires des Hautes-Alpes (2).

---

(1) A la suite du décret sur l'amalgame, 21 février 1793; les trente-quatre premiers régiments ayant déjà fourni chacun deux bataillons pour la constitution des soixante-huit premières demi-brigades, la 69e devait comprendre le 1er bataillon du 35e de ligne.

1er bataillon du 35e régiment (ex-Aquitaine), citoyen Laharpe, chef de bataillon (campagne de 1792 en Savoie; bataille de Varche, où le capitaine Dupré se distingua et fut blessé; siège de Toulon; Campagne de 1793 et de l'an III aux Pyrénées-Orientales, où il contribua aux reprises de Collioure, Port-Vendres, Saint-Elme, Boulou, aux sièges de Figuéras, Rosas).

(2) Renseignements complémentaires sur les origines de ces trois bataillons. Bataillons de volontaires : le 22 juillet 1791, l'Assemblée nationale avait voté un décret « mettant en activité 97.000 gardes nationales volontaires ».

La 5e division militaire, à laquelle revenait la défense de la frontière de Belley à Entrevaux sur le Var, devait mettre sous les armes 8.000 hommes fournis par les départements de l'Isère, des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes et de la Drôme.

Le département des Hautes-Alpes devait former 2 bataillons à 574 hommes chacun, soit 1.148 hommes, celui de la Drôme 4 bataillons, soit 2.296 hommes, par suite de l'état de répartition entre les départements.

Le 1er bataillon des Hautes-Alpes fut formé le 13 décembre 1791. Citoyen Falausan, chef de bataillon. Il resta dans le département jusqu'au 1er mars 1792, fit partie de l'armée du Midi, du camp de Lyon; puis des Alpes.

De nouveau à l'armée du Midi le 1er janvier 1793, il est à Grenoble le 15 juin, à Toulon le 22, à Perpignan le 11 juillet.

Le 1er vendémiaire an III (1794), il est à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Le 3e bataillon de la Drôme fut réuni le 12 octobre 1791, et resta à Montélimar jusqu'au 1er janvier 1792, fit partie de l'armée du Midi, du camp de Lyon (fin mai); de l'armée des Alpes (fin 1792).

Il participa ainsi à la campagne de Savoie en 1792, à la prise du Mont-Cenis, au siège de Lyon.

Le 1er janvier 1793, il est à l'armée du Var.

Le 1er vendémiaire an III, il est à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Campagnes. — An III, armée des Pyrénées-Orientales; an IV, armée d'Italie.

Fortement renforcée à Albenga, le 19 mars, par un bataillon de volontaires de Paris et, le 21, par un bataillon des 5e, 6e, 45e et 211e demi-brigades, elle forme, deux mois après, la 18e demi-brigade de ligne (29 mai).

69e Demi-Brigade (de première formation)[1]

(18 Germinal an III - 10 Germinal an IV)

Campagne des Pyrénées-Orientales

En face de l'Europe coalisée, la France manquait de soldats. Le 24 février 1793, la Convention décida la création d'une armée de 300.000 hommes; Paris devait en fournir 7.600; vingt-quatre heures après, ils défilaient devant l'Assemblée.

« Dès ce moment, proclamait le décret du 25 août, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées; les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux; les enfants mettront les vieux linges en charpie; les vieillards se feront porter dans les places publiques pour exciter le courage des guerriers et la haine des rois. Le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre. Les chevaux de selle seront

(1) Il existe fort peu de renseignements sur cette période, les registres et toutes les pièces comptables avaient été chargés sur une voiture attelée de quatre bœufs, le 14 thermidor an IV, à San Benedetto; lorsque, sur la rive du Pô, elle allait s'embarquer pour franchir le fleuve, des uhlans accoururent, aidés de paysans armés de pierres et de bâtons; ils massacrèrent l'escorte et la voiture leur resta entre les mains.

requis pour le service de la cavalerie, les chevaux de trait conduiront l'artillerie et les vivres. Des représentants du peuple seront envoyés dans tous les départements pour accélérer, de concert avec les délégués des assemblées primaires, le recensement des armes et la levée des hommes. La levée sera générale. Les citoyens non mariés ou veufs sans enfants de dix-huit à vingt-cinq ans marcheront les premiers. Ils se rendront sans délai au chef-lieu de leur district, où ils s'exerceront tous les jours au maniement des armes en attendant l'ordre de départ. Le bataillon organisé dans chaque district sera réuni sous une bannière portant cette inscription : Le peuple français debout contre les tyrans. »

L'enthousiasme était général, en quelques semaines la France opposait douze cent mille poitrines aux envahisseurs; quatorze armées avaient surgi du sol, Hoche avait conquis l'Alsace et Saint-Just forcé la Sambre. Bientôt, la Belgique et la Hollande étaient françaises.

L'armée des Pyrénées-Orientales ne montrait pas moins d'intrépidité et ne méritait pas moins de gloire.

La Cour de Madrid, après l'arrestation de Louis XVI, avait adressé des représentations à la Convention, qui répondit par une déclaration de guerre : « pour la punir de son insolence », avait dit Danton.

Le 17 avril 1794, Ricardos pénétra en France par surprise; le 19, le canon d'alarme de Perpignan annonça l'arrivée des Espagnols, mais la garde nationale et les volontaires vinrent s'offrir de tous côtés et s'élancèrent vers la frontière.

Rapidement, la défense s'organisa. Mais l'armée des Pyrénées-Orientales succomba sous le nombre.

Dugommier, le vainqueur de Toulon, fut envoyé aux Pyrénées; il emmena avec lui 15.000 hommes des troupes des Alpes.

Il atteignit Perpignan le 27 nivôse (16 janvier 1795) et se mit aussitôt en devoir de réorganiser l'armée. L'hiver avait suspendu les hostilités; les soldats, dénués de tout, sans souliers, sans vêtements, arrachés brusquement à leurs foyers, bivouaquaient dans la neige sans se plaindre : « ces premiers soldats de la République étaient déjà les premiers soldats du monde ».

Les efforts de Dugommier furent couronnés de succès, l'amalgame des anciennes troupes avec les nouvelles le mit à la tête

d'une armée de 65.000 hommes. Il perça le centre de la position du Boulou et l'armée espagnole, acculée aux montagnes, fut mise en déroute. Les places de Bellegarde et de Collioure se rendirent après quelques jours de siège. Le général en chef, frappé à mort à la bataille de la Montagne Noire, fut remplacé par le général Pérignon. Figueras capitula à la première sommation, l'armée française franchit les Pyrénées et, avec une audace incroyable, s'empara de la place de Rosas après soixante-dix jours de siège.

Au mois de juin 1795, le général Schérer, mis à la tête de l'armée, reçut les renforts instamment demandés. C'est dans ces circonstances que la 69e demi-brigade formée à Castillon de Ampurias avec des éléments qui avaient déjà fait la guerre sur les Alpes et participé à la première partie de cette campagne, arriva aux Pyrénées-Orientales; elle était commandée par le chef de brigade Riondet (1).

Réunie à la 55e demi-brigade, elles composèrent la deuxième brigade de la troisième division (général Guillot).

Le 23 juin, le général partit de Castillon avec la brigade et campa au-dessus de Patol.

Le 18 juillet, Schérer, pour éviter les grandes chaleurs de l'Ampurdan, ordonna un mouvement rétrograde : Guillot passa du camp de Patol à celui de l'Union, établi en avant de Figueras, à gauche de la route de Gérone.

Il occupait encore cette position, lorsque, le 30 juillet, la nouvelle de la signature de la paix entre la France et l'Espagne parvint à l'armée des Pyrénées-Orientales; les hostilités cessèrent aussitôt.

Le 5 août, cette nouvelle fut confirmée par une dépêche du Comité de Salut public, et 6.000 hommes reçurent l'ordre de passer à l'armée d'Italie. Les corps choisis par le général Schérer, parmi lesquels se trouvait la 69e, se mirent en route les 15, 17, 19 août, sous le commandement du général Victor Perrin.

La 69e séjourna au Boulou le 21, arriva à Boa et à Soler le 22, où elle cantonna.

Le 12 septembre, elle se rendit à Montpellier, lieu de rassem-

(1) La demi-brigade reçut pour premier chef le citoyen Glandjean, mais sa nomination ne fut pas confirmée.

blement de sa nouvelle division (2e, général Sauret), qui, après quelques jours de repos, se mit en marche pour rejoindre à Nice l'armée d'Italie. La demi-brigade comptait alors 762 hommes présents sous les armes.

La marche de la division Schérer fut très pénible; au milieu des tempêtes et des frimas, manquant de vivres et de souliers, ces braves, couverts de haillons, faisaient la route à pied et, sans répit, prenaient part aux opérations de l'armée des Alpes.

Campagne des Alpes

Bataille de Loano. — La 69e se distingua de suite à la bataille de Loano, les 23 et 24 novembre, où les Autrichiens et les Piémontais furent complètement battus. Elle figura à l'aile droite commandée par Augereau. Le citoyen Dupré, chef de bataillon, fut tué.

Réduite à 336 hommes et 19 officiers, elle alla cantonner à Calessano, où elle était encore le 6 décembre.

Le 9, elle reçut l'ordre d'Augereau de se rendre à Bardinetto.

L'hiver de 1795-1796 fut particulièrement rude, la misère était de plus en plus grande; il était dû trois mois de numéraire, les officiers étaient presque nus et mouraient de faim; certains généraux furent réduits à vendre leurs chevaux.

Augereau, qui venait de recevoir l'ordre de se mettre en route, écrivait à la date du 4 janvier : « Pour ce qui est des troupes dans Bardinetto, elles resteront dans leurs cantonnements; cela ferait un tapage de tous les diables. D'ailleurs, il faudrait de la paille fraîche tous les mois, ce qui serait très difficile.... Le général Rusca n'a pas de culotte et va être obligé de prendre dans les magasins un uniforme de volontaire.... »

Néanmoins, la 69e changea de cantonnement et se rendit à Thuirano; le 23 janvier, elle se porta sur Lusignan.

La demi-brigade n'avait que 397 hommes; presque tous les corps étaient aussi faibles : c'est à cette époque qu'eurent lieu les nouveaux amalgames.

Campagne d'Italie

La 69e reçut, le 19 mars, un bataillon de volontaires de Paris; le 21 mars, elle fut définitivement reconstituée (1) à Albenga, petit bourg situé sur la rivière de Gênes, et conserva son numéro jusqu'au tirage au sort qui eut lieu à Soncino le 29 mai; elle devint la 18e demi-brigade.

Le 6 avril, Bonaparte, arrivé à l'armée d'Italie le 27 mars, passait en revue les 69e et 39e et adressait au divisionnaire des éloges pour leur bonne tenue et leur instruction.

La division Sérurier, dont faisait alors partie la demi-brigade, eut mission de maintenir par ses démonstrations le Piémontais Colli, qui gardait les vallées du Belbo et du Tanaro, sa position principale au camp retranché de Ceva. Avec le gros de ses forces, Bonaparte pouvait se porter contre l'Autrichien Beaulieu et ses lieutenants : Argenteau, installé à Montenotte, et Provera, tenant Millesimo et les hauteurs de Cosséria.

Après la victoire de Montenotte, remportée par les divisions Laharpe et Masséna, Bonaparte avait transporté son quartier général à Carcare, où Augereau bivouaquait, un peu en avant, avec les 69e et 39e; Sérurier se trouvait à Garessio, Laharpe à Sassello et Masséna sur les hauteurs de Dego.

Bataille de Millesimo. — Le 13, à la pointe du jour, Augereau forçait les gorges de Millesimo, où passe la route du Piémont; les généraux Ménard et Joubert chassaient l'ennemi de toutes les positions environnantes et obligeaient le général Provera à se retirer dans les ruines d'un vieux château sur les escarpements presque inabordables de Cosséria. Les républicains, divisés en quatre colonnes, durent se replier, après avoir éprouvé de grandes pertes. La troupe bivouaqua sur le terrain. Le lendemain 14, l'attaque recommença.

---

(1) La 69e reçut, outre le 1er bataillon des grenadiers de Paris, un bataillon des 5e, 6e, 45e et 211e demi-brigades.

La composition et l'histoire de ces demi-brigades sont données par le lieutenant Labouche : *Le 18e régiment de ligne.*

L'effectif se trouva ainsi porté à 4.000 hommes, répartis en 3 bataillons de 9 compagnies.

1.500 hommes étaient aux hôpitaux à cette date.

La 69e forme la troisième colonne, elle avance, compacte, au pas de charge, mais un feu terrible la décime dès les premiers pas. L'intrépide Savoisien Riondet (1), « le brave Riondet », comme l'on disait à l'armée, est atteint d'une balle en plein cœur; quelques secondes après, son adjudant-major, qui se tenait près de lui, tombe mortellement frappé à son tour. La troupe est déconcertée, hésite un instant, se reforme au bas des pentes et, sous le commandement de l'adjudant-général Quenin, elle repart plus résolue, pleine d'entrain, et ce nouvel assaut est couronné de succès.

Provera, forcé de faire sa soumission, se rendit avec ses 1.500 hommes, tandis que Masséna et Laharpe s'emparaient de Dego (2).

Les victoires de Montenotte, Millesimo et Dego avaient momentanément mis Beaulieu hors de cause, et permettaient à Bonaparte de se retourner contre Colli et d'en finir avec le Piémont.

Bataille de Mondovi. — Le 17, les divisions Sérurier et Augereau opérèrent leur jonction devant Ceva, où Bonaparte arrivait le lendemain afin de diriger lui-même l'attaque contre le général Colli, et, le 22, les troupes victorieuses prenaient possession de la forteresse de Mondovi.

Le 28, l'armistice conclu avec les Piémontais laissait Bonaparte en présence des seuls Autrichiens.

Par un arrêté du 10 germinal an IV, le Directoire reconnut la nécessité d'assigner à chaque corps un nouveau rang dans l'ordre de bataille. Cette opération donna lieu à un tirage au sort qui se fit, le 29 mai, à Soucino, en présence d'un officier délégué par chacun des corps (3). La 69e devint la 18e, le chef de brigade Fugière (ancien chef de bataillon au 3e bataillon de la Drôme) conserva le commandement, et la 19e, renforcée de divers éléments, prit le n° 69.

---

(1) Avait été chef du 1er bataillon du Mont-Blanc, formé en 1793, qui fit les campagnes des ans II et III des Pyrénées-Orientales, et était entré dans la composition de la 5e demi-brigade, elle-même récemment incorporée dans la 69e.

(2) C'est à cette affaire que Bonaparte distingua un jeune chef de bataillon, Lannes, et le fit chef de brigade. Augereau, qui l'avait déjà remarqué, avait vivement insisté pour qu'on lui donnât le commandement de la 69e laissé vacant par la mort de Riondet; mais sa demande ne fut pas agréée.

(3) Cette opération fut confiée au général Fontbonne (voir Koch, *Masséna*).

69e Demi-Brigade de Ligne

(1796 - 1803)

Formation de la Demi-Brigade

La 69e demi-brigade de ligne fut formée, le 21 germinal an IV (10 avril 1796), à Soucino, de la 19e demi-brigade [1er bataillon du 10e (Neustrie), 2e bataillon du Mont-Blanc, 3e bataillon des Basses-Alpes], de la 102e demi-brigade [2e bataillon du 51e (la Sarre), 3e et 6e bataillons du Var], de la 166e demi-brigade [2e bataillon du 91e (Barrois), 5e et 9e bataillons du Var] et du 2e bataillon de la 170e demi-brigade [2e bataillon de l'ex-93e (Enghien) et 1er bataillon de Chaumont].

Campagnes. — Ans IV et V : Armée d'Italie.
Ans VI et VII : Armées d'Italie et d'Orient.
Ans VII et VIII : Armée d'Orient.
An VIII : Armée de réserve (bataillon complémentaire formé en décembre 1799 à Chambéry).

69e Demi-Brigade (de deuxième formation)

(10 Germinal an IV - 1er Vendémiaire an XII)

Fin de la Campagne d'Italie

Tous les mouvements de la demi-brigade se trouvent relatés dans le rapport que son chef, Dalons, adressait au général de division à la fin des opérations (1).

(1) Le texte de Dalons (et non Daloust) sera interrompu pour placer, à leur date, les positions respectives des deux armées, le récit plus détaillé de la bataille de Castiglione et quelques anecdotes fournies par d'autres relations.
Voici le début de ce rapport qui constitue plutôt l'historique de la 19e demi-

Bonaparte, débarrassé du Piémont, pouvait diriger tout son effort contre Beaulieu. Celui-ci, pour couvrir Milan, s'arrêtait devant le pont de Valence. Mais son adversaire le gagnait de vitesse et, par le défilé de la Stradella, atteignait Plaisance, y passait le Pô et débouchait sur les derrières de l'ennemi.

Prise de Pizzighettone. — « Le 11 floréal, le bataillon qui était à Ceva et les deux qui étaient à Fossano se mirent en marche pour rejoindre l'armée qui avait déjà fait des progrès rapides; ils se réunirent le 13 à Alba et firent ensuite des marches forcées avec la division qui arriva à Plaisance le 20 floréal. Nos trois compagnies de grenadiers furent joindre l'avant-garde de l'armée à Pizzighettone et participèrent à la prise de cette

---

brigade : « Les corps qui composent la 69e demi-brigade de bataille avaient passé leur cantonnement d'hiver dans cette vallée qu'arrose le Tanaro et qui sépare les Alpes des Apennins, où ils avaient été en butte aux rigueurs du climat et à des privations de tous genres. Ces corps furent réunis le 21 germinal IVe an et réorganisés sous le nom de 19e demi-brigade, depuis lors 69e.

« L'arrivée du général Bonaparte à l'armée d'Italie, vers la même époque, fut aussitôt le signal de l'ouverture de la campagne. Ses talents militaires, son courage et son infatigable activité, déjà connus, présageaient d'heureux succès à une armée, pour laquelle, d'ailleurs, vaincre n'était plus une devise républicaine, mais un besoin.

Bataille de Ceva. — « Déjà l'aile droite de l'armée en était venue aux mains avec les troupes austro-sardes : déjà la Renommée avait annoncé ses succès. La division du général Sérurier, dont cette demi-brigade a toujours fait partie, reçut ordre de marcher sur Ceva. La 69e se mit en marche, le 25 germinal, sous les ordres du général Guien. Elle enleva facilement tous les postes qui se trouvèrent sur son passage, et parvint à chasser l'ennemi des hauteurs de Batifolo. Elle eut, dans ce petit choc, un grenadier tué et un autre blessé. Le sous-lieutenant Lantier y reçut aussi un coup de feu au bras droit.

« La demi-brigade occupa pendant trois jours cette position qu'elle quitta ensuite pour en prendre une plus rapprochée de Ceva, une partie de la division entra dans cette dernière ville, le 30 germinal, pendant que la brigade commandée par le général Rusca occupait les hauteurs qui dominent la forteresse. La division se porta, le lendemain, vers les hauteurs de Saint-Michel, que l'ennemi avait fortifiées avec soin et que le passage d'une rivière rendait extrêmement difficile à enlever. »

Bataille de Mondovi. — « Ce fut le 2 floréal que la 69e demi-brigade, marchant à la tête de la division, traversa la rivière malgré le feu violent d'une nombreuse artillerie, débusqua l'ennemi de ses positions et enleva à la baïonnette la redoute du Briquet que l'ennemi regardait comme le boulevard de la place de Mondovi; aussi cette dernière place demanda-t-elle à capituler, ce qui lui fut accordé sur-le-champ. Nous avons perdu dans cette affaire le brave capitaine Raymond, qui commandait les éclaireurs; le capitaine de grenadiers Poly, le capitaine Geoffroi et le lieutenant Tardieu ont été blessés. Nous avons eu, en outre, soixante hommes blessés, douze de tués et cinquante prisonniers parmi lesquels se trouvaient le chef de bataillon Jeannaux et huit officiers....

« Immédiatement après cette affaire, les 2e et 3e bataillons de la 69e demi-brigade se portèrent sur Fossano avec la division. Le 1er bataillon reçut ordre de se rendre à Ceva pour y relever la brigade du général Rusca. Deux jours après, il fut conclu un armistice entre les troupes du roi de Sardaigne et l'armée française. Cet armistice produisit successivement un traité de paix entre les deux puissances. »

forteresse. Le lendemain, la demi-brigade passa le Pô et bivouaqua pendant un jour sur les bords de ce fleuve. »

Beaulieu, battu à Lodi et à Borghetto, se retira en hâte vers le Tyrol; Bonaparte ne pouvait songer à l'y suivre, l'armée française vient border l'Adige et la rive sud du lac de Garde pour couvrir le siège de Mantoue, qui sera désormais son objectif.

Blocus de Mantoue. — « La 69e fut se reposer ensuite quelques jours à Codogno, revint encore à Plaisance, passa derechef le Pô et marcha, dans les premiers jours de prairial, avec la division, à la poursuite de l'armée autrichienne. Il ne se passa rien d'intéressant pendant cette marche. Nos grenadiers rentrèrent à la demi-brigade, à Valleggio, le 13 prairial. Pendant qu'une partie de l'armée marchait sur Peschiera et Vérone, la division Sérurier reçut ordre de se porter le 14 sur Mantoue. Elle longea le Mincio, passa à Goïto et arriva le même jour à Marmirolo. Le 15, elle fut en reconnaissance jusqu'auprès de Mantoue, et vint prendre le lendemain ses positions devant cette place. Les 1er et 2e bataillons eurent leur emplacement au château de la Favorite et le 3e bataillon au faubourg Saint-Georges. Ce dernier bataillon fut, peu de jours après, relevé par le premier, et se porta au camp de Belfiore, près Cérèse, où il était sous les ordres du général Dallemagne. Ce bataillon a assisté, le 30 messidor, à l'attaque de l'Isle, où il a eu cinq hommes tués. La demi-brigade a eu part aux travaux de tranchée, soit à la Favorite, soit à Saint-Georges, soit à Piétole. Ces travaux pénibles n'ont pas peu contribué à l'écraser; elle a été désolée par les maladies qu'occasionnaient les exhalaisons fétides du lac.

« Dans la nuit du 13 au 14 thermidor, on leva précipitamment le siège devant Mantoue, les 1er et 2e bataillons de la 69e faisant partie de la subdivision du général Pelletier effectuèrent leur retraite sur Goïto, où ils se réunirent à une partie de la division du général Augereau; on se mit ensuite en marche après quelques heures de repos et l'on arriva vers le soir à Castiglione, d'où les colonnes partirent dans la nuit pour se rendre à Monte-Chiaro, où elles arrivèrent le 15 au point du

jour. C'est là que le général en chef vint passer la revue de ses troupes; c'est là qu'il s'assura par lui-même du peu de disposition qu'elles avaient pour la retraite et du désir dont elles brûlaient de réprimer l'orgueil d'un ennemi qui se croyait probablement victorieux parce qu'il avait obtenu quelques légers avantages. Son génie actif sut mettre à profit ces heureuses dispositions : les ordres sont donnés, l'armée française, oubliant ses souffrances et les fatigues occasionnées par les marches qu'elle vient de faire, se met en marche dans la nuit du 15 au 16 thermidor et arrive, au point du jour, dans une vaste plaine peu éloignée de Castiglione. »

Bataille de Castiglione (1), 16 thermidor an IV (3 août 1796). — La levée du siège de Mantoue avait été déterminée par l'offensive victorieuse des deux fractions de l'armée de Wurmser, de part et d'autre du lac de Garde.

Le 29 juillet, Masséna avait été rejeté du plateau de Rivoli, et Sauret bousculé à Salo. Les communications de l'armée étaient coupées, la situation était critique.

Bonaparte avait rameuté ses divisions pour la retraite; le 1er août, elles ont atteint la Chiese et le général en chef décide de se porter sur Brescia pour rouvrir la route de Milan.

La division Augereau se met en bataille et prend ses dispositions pour repousser l'ennemi des hauteurs de Monte-Chiaro. Pourailly s'empare de Ponte-San-Marco.

Augereau apprend par quelques paysans que les Autrichiens vont évacuer Brescia; il résout de les joindre : il se met à la tête de sa cavalerie et arrive aux portes de la ville, comme la colonne ennemie en sort. Il la charge jusqu'au pied des montagnes et rentre dans Brescia.

Bonaparte est donc momentanément débarrassé du corps de Quosdanovitch, le plus menaçant. Il lui faut se retourner contre l'armée principale. Mais il hésite à livrer bataille : « La victoire est d'autant plus certaine que les troupes ne respirent que pour

---

(1) Inscrite au drapeau du 69e.

Dalons dit simplement pour cette bataille : « Déjà, nos tirailleurs sont aux prises avec l'ennemi; sur-le-champ, les colonnes se déploient se forment en bataille, et marchent au pas de charge. La division du général Augereau est à la droite, et la subdivision commandée par le général de brigade Pelletier est à la gauche. Le combat s'engage, l'ennemi est complètement battu sur tous les points; il est forcé d'abandonner la ville; il se replie sur les hauteurs; résiste vivement dans la soirée et se retire néanmoins pendant la nuit dans le plus grand désordre. »

se battre », lui dit Augereau. Il cède à ses instances et, à la vue de l'entrain endiablé des troupes, il décide l'attaque générale pour le 3 août (16 thermidor).

La division, composée des 4e, 51e, 69e, 45e demi-brigades, doit quiter Brescia pour se rendre à Monte-Chiaro. Elle en part le 16, à la pointe du jour, pour débusquer les Autrichiens de Castiglione-Delle-Stiviere, tandis que Masséna se dirige sur Lonato et Sauret sur Salo.

Le 3e bataillon de la 69e, soutenu par le 22e régiment de



Bataille de Castiglione. — Fresque d'un. réfectoire du régiment, caserne Thiry.

chasseurs, s'avance dans la plaine, les 1er et 2e bataillons et la 45e, aux ordres de Pelletier, forment la colonne de gauche, avec mission de déborder le flanc droit de l'adversaire.

Les grenadiers, réunis sous le commandement de l'adjudant-général Verdier, attaquent le château qui, situé sur un rocher aride et dominant la ville, tient les Français sous un feu terrible. Ils s'en emparent sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Comme la ville résiste toujours, Augereau donne aux troupes du général Beyrand l'ordre de s'en emparer. L'attaque, dès le début, est acharnée, mais ces héros ont juré de vaincre; au pas

de charge, le bourg est enlevé. L'ennemi reforme ses colonnes; un nouvel effort l'oblige, une seconde fois, à la retraite.

Augereau dirige sa dernière réserve sur le pont de Castiglione, pendant que Pelletier prend possession du château et garde les hauteurs. Electrisées par les succès remportés, les colonnes françaises forcent le pont et obligent la division Liptay, avant-garde de Wurmser, à se replier.

La bataille finit avec le jour, les soldats n'avaient plus de forces, ils tombaient, accablés de lassitude; par une chaleur excessive, ils n'avaient pu trouver une goutte d'eau de toute la journée....

« La 69e demi-brigade a été dans cette journée ce qu'elle avait été à Mondovi; sa perte a été cependant moins considérable : elle a eu 5 hommes tués et 26 blessés; les capitaines Adrian, Giraud, Lavagne, lieutenant Dalidon, ont été en outre blessés; le premier est mort des suites de sa blessure. »

« Le 17, la demi-brigade reçut l'ordre de quitter les hauteurs où elle avait passé la nuit pour venir se reposer à Castiglione. Le même jour, le 3e bataillon vint la rejoindre. »

2e *bataille de Castiglione.* — « Le 18, elle marcha avec l'armée et arriva le soir aux environs de Borghetto, où elle bivouaqua. L'ennemi occupait alors les hauteurs de Valeggio; mais il jugea à propos de les évacuer pendant la nuit (1). »

Les drapeaux pris dans les journées de Castiglione furent présentés au Directoire par le jeune capitaine Dutaillis, alors aide-de-camp du général Berthier : « Brave guerrier, s'écrie le président, retournez auprès de vos compagnons, dites-leur que la reconnaissance nationale est égale à leurs services et qu'ils peuvent compter sur la gratitude de leurs concitoyens, autant que sur l'admiration de la postérité ».

Bonaparte, dans son ordre du jour daté de Milan, l'avait bien proclamé : « ...Vous rentrerez alors dans vos foyers et vos concitoyens diront en vous montrant : Il était de l'armée d'Italie! »

2e *siège de Mantoue.* — « Le 19, la demi-brigade dirigea sa marche sur Peschiera, se porta successivement sur Vérone, revint devant Mantoue; resta quelques jours à Marmirolo, se porta de là à Borgoforte puis à Saint-Martin et à Marcaria, d'où

---

(1) La 69e paraît avoir été maintenue dans cette journée, la plus importante de la 1re campagne contre Wurmser, en seconde ligne de la division Augereau, avec la 45e.

elle partit dans les premiers jours de vendémiaire pour venir occuper près de Mantoue les postes de Saint-Georges, Banconi et Prada. »

La deuxième armée de l'Autriche avait donc disparu d'Italie; Bonaparte pouvait reprendre son dispositif sur l'Adige et devant Mantoue.

Mais il fut mis au courant de l'offensive de Moreau sur le Rhin et, dans le but de lui donner la main, il se porta sur Trente, cependant que Wurmser, avec une seconde armée, se précipitait par la Brenta vers le sud.

Bonaparte laissa Vaubois en face des débris de Davidovitch, refoulé le long de l'Adige et se jeta à la poursuite de l'armée principale, la culbuta à Primolano et à Bassano. Wurmser hâta sa marche sur Mantoue, qu'il débloqua. Enfin, le 29 fructidor, Bonaparte l'obligea, par les combats de la Favorite et de Saint-Georges, à rentrer dans la place.

« A cette époque, la demi-brigade se trouvait considérablement affaiblie par les maladies; elle eut part à l'affaire du 29 fructidor, au moyen d'un détachement de 400 hommes commandé par le chef de bataillon Vincent. Ce détachement donna à la Favorite, sous les ordres du général Sahuguet; une partie de la colonne paraissait ébranlée, ce détachement arrive à propos, rallie les fuyards, ranime leur courage, et l'ennemi se voit bientôt obligé de rentrer précipitamment dans la place.

« La perte de cette journée consiste en cinq hommes blessés et deux tués. Le capitaine Raynaud a été aussi blessé.

« Le 16 vendémiaire, la garnison de Mantoue fait une sortie d'environ 3.000 hommes, parmi lesquels il y avait beaucoup de cavalerie, et se porte sur le château de Prada qu'occupait le 3e bataillon, pour y opérer un fourragement. Ce bataillon est déjà cerné, mais il se défend et fait feu de tous les côtés. Le chef de bataillon Jeaunaux (1) arrive bientôt de Banconi à la tête du second bataillon, fond avec impétuosité sur l'ennemi, le charge à la baïonnette, parvient à dégager le 3e bataillon, fait 120 prisonniers, enlève quelques chars et force l'ennemi à rentrer dans la citadelle.

(1) D'autres rapports donnent le commandement du 2e bataillon à l'adjudant-major Thirion, qui aurait enlevé 2 canons et fait 200 prisonniers.

« Ces deux bataillons ont eu dans cette affaire deux hommes tués et trois blessés. Le lieutenant André a été aussi blessé. »

Le grenadier Brunet, encore souffrant d'une blessure reçue à Toulon, fut relevé atteint d'une ballè dans la cuisse, au moment où il sautait un fossé, pour se précipiter sur une section ennemie.

Dans cette même sortie, les petits postes avancés qui se trouvaient sur la route de la citadelle à Suave, furent repoussés; le capitaine Magne, de garde avec quarante hommes, sur le point de subir le sort des postes environnants, se renferma dans une maison isolée, s'y barricada et, quoique cerné de toutes parts, se défendit avec une intrépidité extraordinaire. Vers le soir, seulement, deux compagnies vinrent le dégager; les quarante braves sortirent de leur fort improvisé, chargèrent l'ennemi, le poursuivirent et lui firent une centaine de prisonniers. Magne à lui seul en avait fait dix-sept! Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée.

« Le 7 brumaire, l'ennemi opère, dans la nuit, un débarquement entre Saint-Georges et Valdaro, au nombre d'environ 1.200 hommes d'élite. L'obscurité de la nuit et la crue des eaux du lac lui avaient rendu cette tentative aisée; il se présente deux heures avant le jour sous les retranchements qui sont au-devant de la porte de gauche, et essaye de grimper à travers; la garde, composée d'environ 30 grenadiers, lui oppose une vigoureuse résistance et le contient avec les baïonnettes. Aussitôt la garnison prend les armes; le chef de brigade donne des ordres pour renforcer tous les points susceptibles d'être attaqués, et se porte lui-même, avec le gros de sa troupe, à l'endroit où le feu était déjà engagé. On se bat vivement; l'ennemi se déconcerte et prend la fuite; aussitôt qu'il est jour, la compagnie fait une sortie, et ramène prisonniers 122 Autrichiens, qui n'avaient pas eu le temps de s'embarquer. Nous avons perdu, dans cette affaire, le capitaine de grenadiers Crouet, le sous-lieutenant de grenadiers Millet, et un caporal qui ont été tués. L'ennemi a eu de son côté 20 blessés et 10 morts. »

Wurmser, enfermé dans Mantoue, inquiétait donc vivement les troupes du blocus; cependant qu'Alvinzi préparait une quatrième incursion, il descendait du Frioul, avec le gros des forces, son lieutenant Davidowitch rejetait Vaubois le long de l'Adige jusqu'à Rivoli.

La situation était aussi menaçante qu'à l'heure de Castiglione, Bonaparte renforça Vaubois, puis vint se porter à Arcole devant Alvinzi, dont l'attaque se convertit en désastre.

Combat de Ronco. — « Je touche à cette époque où l'armée d'Italie, attaquée par un ennemi très supérieur en nombre, est obligée de faire des prodiges de valeur pour conserver ses positions. On prend, le 20 brumaire, tous les premiers bataillons du blocus de Mantoue pour former un corps de réserve à Roverbella. Le 1er bataillon de la 69e demi-brigade est de ce nombre; il part et reçoit ordre de se porter partout où le besoin l'exige. En un mot, il a été pendant quinze jours en mouvement et a eu sa part de l'affaire de Ronco où il a perdu trois hommes. »

Combat de la Favorite. — « Pendant que les deux corps d'armée en sont aux prises, la garnison de Mantoue veut aussi se mettre de la partie. Elle fait, le 3 frimaire, une sortie d'environ 3.000 hommes. Elle attaque les postes de la Favorite et Saint-Antoine qui, accablés par le grand nombre, sont obligés de se replier sur Banconi; il y avait alors à la Favorite 5 compagnies du second bataillon et 100 hommes du 3e. Les lieutenants Argence et Petitfrère ont été blessés à cette affaire ainsi que 10 hommes et le citoyen Lambert, capitaine, commandant la 2e compagnie de grenadiers, qui est mort à la suite de sa blessure à Cremone. Aussitôt, le faubourg Saint-Georges est bloqué et canonné par l'ennemi, qui n'ose point cependant tenter l'assaut. Vers le soir, les troupes de Saint-Antoine et de la Favorite, renforcées par un bataillon de grenadiers qui arrivait le même jour à l'armée, attaquent vivement l'ennemi; de son côté, une partie de la garnison de Saint-Georges fait une sortie. L'ennemi, déconcerté, prend la fuite et rentre dans la place; on le poursuit avec ardeur jusque sous les glacis de la citadelle. Peu de jours après, le 1er bataillon vient rejoindre les deux autres. »

Alvinzi revint à la charge par la vallée de l'Adige, et ce fut Rivoli. Mais le lendemain de la défaite, son lieutenant Provera, qui débouchait du Frioul, se présentait devant Mantoue et tentait d'enlever Saint-Georges (25 nivôse). Bonaparte accourut, le cerna et l'obligea à capituler.

« Le 25 nivôse, le général divisionnaire Dumas, commandant la première division du blocus, écrit au général de brigade Miollis, commandant à Saint-Georges, pour lui donner avis que l'ennemi a passé l'Adige et qu'on doit s'attendre à avoir une affaire le lendemain; sur-le-champ, le général Miollis fait ses dispositions : il envoie deux détachements à Castellaro et Due Castelli pour observer la marche de l'ennemi.

Combat de Saint-Georges. — « Le 26, à huit heures du matin, le général Dumas écrit au général Miollis, et lui annonce que les Autrichiens ont été battus et qu'ils ont repassé précipitamment l'Adige. Chacun est prêt de se réjouir de cette heureuse nouvelle : mais cette joie n'est pas de longue durée. Vers les dix heures du matin, quelques hussards autrichiens couverts de manteaux blancs se présentent à une portée de fusil de Saint-Georges, sur la route de Castellaro; deux de nos grenadiers, qui étaient le long de la route, occupés à couper du bois, leur parlent, les prenant pour des dragons français; les hussards autrichiens leur disent tout doucement de se rendre prisonniers, les assurant qu'ils ne leur feraient point de mal. Les grenadiers reconnaissent alors leur erreur, cherchent à s'esquiver, crient aux armes et s'échappent en se jetant dans les fossés; l'un d'eux évite un coup de sabre qu'on lui porte, en passant sous le ventre d'un cheval. Aussitôt, le poste voisin prend les armes, les hussards se retirent, on bat la générale, la troupe est prête en un instant. Le général Miollis dispose tout pour une vigoureuse défense, on découvre bientôt une colonne considérable d'infanterie et de cavalerie; c'était la division du général Provera. »

« Ce général envoie un de ses aides-de-camp, en parlementaire, pour sommer la place de se rendre dans cinq minutes; le général Miollis lui fait répondre qu'il ne sait que se battre. Aussitôt, une grêle de bombes et de boulets tombe sur Saint-Georges; la ville de Mantoue se met de la partie, et nous sommes entre les deux feux. Nos soldats restent immobiles sur les remparts. Bientôt, les 7e et 8e compagnies du second bataillon, détachées à une ferme, à un mille de Saint-Georges, sur le chemin de Formigosa, sont vivement attaquées; elles résistent pendant quelque temps, et se replient, en se battant, sur le 3e bataillon, qui était à Valdaro. Ce bataillon, commandé par le capitaine Pascal aîné, et ces deux compagnies n'hésitent point d'effectuer leur retraite sur Saint-Georges; ils marchent

pendant une heure au pas de charge, à travers les colonnes ennemies, se frayent un passage avec leurs baïonnettes, font 60 prisonniers et pénètrent dans Saint-Georges à l'aide d'une compagnie de grenadiers que le général Miollis leur envoie pour les soutenir. Ils amènent avec eux la pièce de canon qu'ils avaient à Valdaro. La canonnade ne se ralentit point de toute la journée. La garnison de Mantoue essaye de lever le pont-levis pour tenter une sortie; un coup de canon l'oblige à le baisser bien vite. Nos soldats paraissent indignés de ce que l'ennemi n'ose point tenter un assaut. La nuit vient; le feu cesse. Notre communication avec la Favorite n'était point interceptée. Le général Dommartin arriva dans la nuit à Saint-Georges et nous annonça du renfort.

« Le lendemain, la fusillade commence au dehors, deux heures avant le jour. D'un côté, une partie de la division Masséna et la 57e demi-brigade étaient aux prises avec la division de Provera; et, de l'autre, toute la ligne du blocus depuis Prada jusqu'à Saint-Georges en était aux mains avec les troupes sorties de Mantoue. Six compagnies du second bataillon étaient à la Favorite; elles se sont battues pendant quelque temps à la baïonnette.

« Aussitôt qu'il est jour, le général Miollis ordonne deux sorties, l'une par la porte de la Glacière et l'autre par celle qui conduit à Formigosa; la première, composée de 200 hommes, et la deuxième de 300. Ces cinq cents hommes fondent avec impétuosité sur l'ennemi. Provera ne sait plus qu'en penser; il se voit attaqué par ceux même qu'il assiège; il se voit cerné de toutes parts et demande à capituler avec le général commandant à Saint-Georges : on adhère à sa proposition et la capitulation qui a lieu porte avec elle l'empreinte de la loyauté française.

« La 69e demi-brigade a eu, dans la journée des 26 et 27 nivôse, 10 hommes tués et 27 blessés. Les citoyens Dubois, Seguin et Marton, sous-lieutenants, ont été en outre blessés. On a repris, lors de la capitulation, le détachement de Castellaro, qui avait été fait prisonnier en entier, ayant été enveloppé par l'ennemi, ainsi que quelques hommes du 3e bataillon qui avaient été pris la veille en traversant la colonne autrichienne.

« Le détachement qui avait été envoyé à Due Castelli s'était replié sur Sainte-Lucie.

« Dans les premiers jours de pluviôse, on ouvre derechef la

tranchée de Saint-Georges. La 69e demi-brigade y est employée, elle perd un sergent et un caporal. »

A Saint-Georges, le lieutenant Marton reçut une balle qui lui traversa les deux joues et lui coupa la langue. Le même jour, quatre lascars détachés en petit poste furent assaillis par les Autrichiens; la résistance serait folle; l'officier ennemi les somme de se rendre. Leur réponse est au bout de leurs fusils, ils font un vacarme infernal, se battent comme des lions jusqu'à ce que l'on vienne à leur secours. L'ennemi est repoussé, ils rentrent dans leurs cantonnements sans souffler mot de l'aventure, ils n'ont rien trouvé là d'extraordinaire! La bravoure et la modestie sont sœurs.

Deux ans après, en Egypte, un ordre du jour du 16 pluviôse an VII (4 février 1799) émanant de Berthier, chef d'état-major de l'armée d'Orient, portera le fait suivant à la connaissance des troupes : « Le général en chef a donné un des deux cents fusils garnis en argent, accordés par l'ordre du jour du 14 pluviôse aux officiers ou soldats qui se distingueront ou rendront un service essentiel à l'armée, aux citoyens : Pierre Cavart, Mathieu Gay, Jacques Molin et Sébastien Couderet, tous quatre grenadiers à la 69e demi-brigade, qui, par leur sang-froid et leur bravoure, ont empêché les Autrichiens de surprendre les postes avancés du camp retranché de Saint-Georges, après que le général Provera eut passé à Porto-Légnago, au moment où la gauche de l'armée française gagnait la bataille de Rivoli, et dont on n'a connu les noms que depuis l'arrivée de l'armée en Egypte. »

Le caporal Richard, de la 1re du 2, à la Favorite, se précipite avec deux camarades sur la batterie ennemie et enlève un canon. Quelques instants plus tard, le sergent Levreau reçoit un biscaïen dans la cuisse; un cheval passe sans cavalier, il saute en selle et charge. — Le caporal Colibeau, déjà blessé le 2 floréal à Mondovi, reçoit une bombe à la tête le 25 nivôse, sous Mantoue, au moment où il entraînait son escouade à l'assaut.

Parmi tant d'autres, faut-il passer sous silence cet exemple digne d'un La Tour-d'Auvergne : c'est en avant de Saint-Georges, le sergent Darobs fait une patrouille avec quatre hommes, il tombe dans une embuscade; sommé de se rendre, il rassemble ses forces et, à pleins poumons, jette le cri d'alarme : « Aux armes! » Il est entendu, les camarades sont saufs.

Furent encore cités à l'ordre du jour pendant le siège : le

grenadier Wendeling, du 1er bataillon, le sergent Sabattier et le caporal Simon.

Capitulation de Mantoue. — « La place de Mantoue capitule le 13 du même mois.

« Le 14, la 69e demi-brigade est désignée pour y entrer et faire le service sous les ordres du général Miollis. Le plus grand ordre et la plus grande tranquillité règnent en cette place tout le temps qu'elle y reste. »

Bonaparte reçut enfin les renforts demandés et se porta par la Carinthie au devant d'une sixième armée que l'archiduc Charles amenait en Italie. Après la victoire du Tagliamento, il repoussait son adversaire dans les Alpes et arrachait à l'Autriche l'armistice de Leoben.

« La demi-brigade a reçu ordre de partir de Mantoue le 9 ventôse pour aller joindre à Vicence la division que devait commander le général Sérurier. Elle est partie le 19 de cette dernière ville, formant la réserve de la division; le 22, elle a passé la Piave et a suivi successivement tous les mouvements de l'armée, sans avoir l'occasion de se trouver à aucune affaire. »

Combat de Lienz. — « La 1re et la 3e compagnie de grenadiers ont eu à combattre, le 18 germinal, à Lienz, première ville du Tyrol, contre un rassemblement de 7.000 à 8.000 paysans armés. Elles ont délivré 50 soldats français qui y étaient prisonniers; ont perdu, sur le champ de bataille, les capitaines Bayllet et Geoffroi, qui les commandaient, ont eu, en outre, 11 hommes tués et 15 blessés; elles ont été obligées de battre promptement en retraite. Le 3e bataillon marcha à leur secours sous les ordres du général de brigade Zayonchek, mais il n'a pu arriver assez à temps.

« Je ne dois point passer sous silence le noble dévouement du nommé Hulerio, sergent de la 1re compagnie de grenadiers, qui consentit à prendre le costume d'un soldat autrichien et s'exposa à traverser des pays insurgés, porteur d'une dépêche à l'adresse du général divisionnaire Joubert. Malgré toute la facilité qu'il pouvait avoir à parler l'allemand, il aura été sans doute reconnu : la dépêche n'étant point parvenue à sa destination et n'ayant de lui aucune nouvelle, il est à présumer qu'il aura été victime de son dévouement.

« Tel est le précis historique d'une demi-brigade jalouse du bon ordre et de la discipline, et qui met la subordination au

nombre de ses premiers devoirs. Elle espère avoir mérité l'estime des généraux sous lesquels elle a servi, elle mettra désormais sa gloire à conserver cette estime. Si elle a moins perdu dans les combats que les corps qui composaient les divisions actives de l'armée, elle n'en a pas moins souffert; il sera aisé de s'en convaincre, si l'on considère qu'à son entrée en Piémont elle était composée de 3.400 hommes présents et qu'elle peut, tout au plus, compter aujourd'hui dans son effectif 1.800 hommes, y compris les absents et les présents. »

« Fontana-Fredda, le 18 prairial, 5e année révolutionnaire (mai 1797). »

Le chef de brigade commandant la 69e demi-brigade,

DALONS.

Campagne d'Égypte

(1798-1801)

Bonaparte avait conçu le projet d'organiser une expédition en Egypte; ses idées furent acceptées par le Directoire; le corps expéditionnaire fut rassemblé à Toulon.

Un grand nombre d'artistes et de savants allaient accompagner les troupes. La colonisation et les études scientifiques devaient marcher de front avec la conquête.

Le général en chef arriva à Toulon le 18 floréal et accéléra les préparatifs; onze jours plus tard, l'escadre et les bâtiments de transport, au nombre de 500, de toutes forces et de tous tonnages, quittaient la rade, emmenant 25.000 hommes de troupe et 7.000 à 8.000 marins.

Départ pour l'Orient. — L'escadre, par un temps superbe, cingla vers Gênes pour y prendre les unités restées en Italie, parmi lesquelles la 69e demi-brigade. Elle avait, à la date du 17 mars, son premier bataillon à Pavie, les deux autres à Tortone; au total, 1.800 hommes.

Les trois bataillons, sur l'ordre du général Brune, furent rassemblés à Gênes et embarqués à bord de différents bâtiments : le *Dubois* et le *Causse* entre autres.

La 69e fut incorporée dans la division Menou et fit brigade avec la 13e, général Vial.

Prise de Malte. — Le 21 prairial, la flotte se déploya en vue de l'île de Malte, et le lendemain le général Reynier s'en empara. Bonaparte organisa un gouvernement provisoire et reprit sa route vers l'Egypte, après avoir fait de l'eau et s'être ravitaillé.

Prise d'Alexandrie. — Le 12 messidor, les troupiers enthousiasmés purent voir à leur réveil les côtes d'Afrique; le soir, ils étaient devant Alexandrie.

Le lendemain 13 (1er juillet), malgré le vent qui soufflait avec violence et la mer agitée, dont les vagues venaient se briser contre les récifs, le débarquement commença. On était éloigné de près de trois lieues du rivage et les hommes faisaient force rames pour lutter contre l'impétuosité et la fureur des flots. La division Menou, placée à gauche, côtoyant la mer, fut la première qui put atterrir.

Les colonnes, fortes de 4.000 hommes, furent immédiatement formées et marchèrent, sans attendre l'artillerie, sur Alexandrie pour tenter de surprendre cette ville. Il était deux heures et demie du matin; quelques coups de feu crépitèrent sur la ligne des tirailleurs.

Bonaparte donna l'ordre à chaque colonne de s'arrêter à portée de canon, et, pour prévenir l'effusion du sang, se disposait à parlementer, lorsqu'une violente décharge d'artillerie indiqua suffisamment les intentions de l'ennemi. Les tambours battirent la charge; malgré le feu, malgré une grêle de pierres lancées du haut des murailles, on se prépara à escalader l'enceinte; généraux et soldats avaient la même intrépidité; Menou fut renversé en tête de sa division. Déjà le guide Joseph Cala, les grenadiers Labruyère et Sabatier, de la 69e, étaient sur les remparts, et sans se soucier des projectiles qui tombaient autour d'eux, aidaient les camarades à monter. Epouvantés, les défenseurs s'enfuirent dans la ville; le général Menou eut l'honneur d'y entrer le premier.

Maître d'Alexandrie, Bonaparte se mit immédiatement en route pour le Caire (le 17 messidor); il préleva sur la division la 69e pour garder la ville, ainsi que quelques unités du génie et de l'artillerie.

La mission était extrêmement périlleuse et exigeait infiniment de tact avec les indigènes toujours prêts à se révolter; l'ordre du jour de la place, daté du 9 juillet, prescrivait « de faire de fréquentes patrouilles, tant de jour que de nuit, orga-

nisées d'une manière mixte »; les honneurs militaires « devaient être rendus aux chefs musulmans décorés de l'écharpe tricolore portée sur l'épaule ».

Le reste de l'armée se dirigea sur le Caire; après avoir défait les Mamelucks au village de Chebreiss, elle arriva sur le champ de bataille des Pyramides le 21 juillet, à 4 heures du matin, dispersa l'armée musulmane et entra victorieuse au Caire le 22 juillet.

La vie à Alexandrie, où la 69e restait de garde, était délicate et pénible; les indigènes infligeaient aux soldats les pires vexations; les distributions de vivres n'étaient faites qu'à intervalles très irréguliers, et les hommes avaient peine à se nourrir. Le bois même faisait défaut, ainsi qu'en témoigne cette lettre adressée par le chef de la demi-brigade à Kléber, commandant de la place :

« Alexandrie, 28 messidor an VI (16 juillet 1798).

« Citoyen général,

« Tous les jours, les officiers me réclament du bois pour leur compagnie et m'observent que si on leur en faisait une petite distribution quelconque, ils n'iraient pas dévaster de vieilles masures. Il me paraît juste que les soldats mangent la soupe puisqu'ils sont fatigués de service et de corvées.

« En conséquence, faites-moi l'amitié de prendre en considération ma demande, et vous obligerez celui qui est avec considération votre frère d'armes.

« BARTHÉLÉMY. »

Combat de Damanhour. — Bonaparte avait prescrit d'organiser une colonne mobile pour assurer les communications de l'armée; le général Kléber la fit partir le 17 juillet, elle comprenait : une compagnie de grenadiers et 200 fusiliers de la 69e, une compagnie de grenadiers Maltais et 20 dragons. La marche fut rude, les Arabes avaient comblé tous les puits; les soldats, brûlés par le soleil ardent, étaient en proie à une soif dévorante, et il avait été impossible de se procurer un chameau, un âne même, pour porter les vivres.

Il faut avancer avec prudence, par crainte des embuscades. A une demi-lieue de la ville, la colonne est attaquée par un corps important de bédouins; grenadiers et fusiliers ne perdent pas de temps à tirailler : ils chargent l'ennemi; les Arabes se

replient promptement; ils ont fait un mort et un blessé. La colonne arrive à Damanhour, se croyant au terme des privations; les notables de la ville protestent de leurs bons sentiments, et comme le détachement s'apprête à répondre à ces salamalecs, des coups de feu éclatent et une nuée de cavaliers, au-dessus desquels flotte l'étendard de Mahomet, entoure la petite troupe.

Le carré est aussitôt formé et engage un feu nourri; il recule sur Berket-Gitas, arrêtant pendant quatre lieues les attaques de la cavalerie ennemie. Aux portes de la ville, des émissaires accourent et promettent aux Français tout le nécessaire. « Nous n'avons pas d'autre but, leur répond-on, que de vivre avec vous en bonne intelligence, et la République n'a envoyé son armée en Egypte que pour vous soustraire à la tyrannie des Mamelouks. » Le détachement passe sous les murs de la ville et répond aux marques de sympathie des habitants.

Des guides conduisent les soldats aux citernes, où enfin ils peuvent se désaltérer, pendant qu'une arrière-garde reste face aux Arabes, qui, depuis Damanhour, n'ont cessé de tirer sur la reconnaissance. Elle reprend le chemin d'Alexandrie, où elle est de retour le 20, après cette marche périlleuse de trente lieues exécutée en moins de soixante heures.

Le général du Muy, commandant le détachement, adressait, à l'arrivée, ses félicitations aux hommes qui avaient supporté toutes ces fatigues et ces dangers avec un courage et une constance sans égaux.

Le 18 août, tandis que la demi-brigade allait à Aboukir, les grenadiers, sous les ordres de du Muy, partaient pour Rosette, qu'ils atteignaient le lendemain; le 20, ils prenaient place dans des chaloupes sur le Nil et parvenaient, le 25, à El-Rahmanieh.

Combat d'El-Rahmanieh. — Bonaparte avait résolu de doter le corps expéditionnaire d'une légion nautique; il chargea Kléber d'informer le chef de la 69e qu'il lui en confiait l'organisation. Barthélémy recevait, en effet, du général de division, cette lettre datée du 16 août : « Vous êtes autorisé à recruter parmi les marins 300 hommes, ce qui ferait une augmentation de 15 par compagnie. Vous les choisirez autant que possible parmi les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, et donnez la préférence à ceux qui auraient déjà servi dans quelque régiment d'infanterie.... »

Le sous-lieutenant Dupond, du 1er bataillon, était désigné pour faire fonction d'adjudant-major.

Peu de jours après sa formation, la légion nautique se signalait par sa valeur. Le sous-lieutenant Dupond poursuivait une fraction arabe avec ses 300 hommes entre El-Rahmanieh et Damanhour, lorsqu'il fut enveloppé par 20.000 Turcs. Sommé de se rendre, Dupond dispose ses hommes en carré et répond par une fusillade; il ne recule pas d'un pouce, chaque balle qui part des rangs abat un ennemi. Désespérant de les prendre, les Turcs mettent le feu aux récoltes avec l'intention de les faire périr dans les flammes; le détachement, au milieu d'un champ de maïs, ne bronche pas, il est dans la fournaise et entend les cris de joie des adversaires. Cependant le feu vient mourir aux pieds de ces braves et Dupont rentre à El-Rahmanieh avec 4 hommes tués et 36 blessés, ayant mis plus de 1.200 Turcs hors de combat.

Pour arrêter les attaques des cavaliers turcs, on essaye l'emploi de petites piques de quatre pieds et demi qui se fichent en terre et s'y maintiennent au moyen d'une petite chaînette en fer, fixée à chacune d'elles et se liant d'une pique à l'autre. Ces piques forment une sorte de palissade devant le front des carrés. Chaque soldat porte la sienne en sautoir derrière l'épaule.

Combat de Chabour. — En octobre, le premier bataillon est à El-Rahmanieh, le 2e à Rosette, le 3e à Alexandrie. Le 4 novembre, les 2e et 3e bataillons reçoivent l'ordre de se porter, par terre, à Chabour.

Ces deux bataillons et avec eux un canon, partent le matin dès la pointe du jour sous le commandement de Murat. Aussitôt de retour, celui-ci rend compte de sa mission au général en chef de la façon suivante : « Le 16 novembre au matin, je me suis mis en marche, et, après deux heures de marche, j'aperçus quatre grandes colonnes en mouvement. J'ai ordonné au chef de brigade Barthélémy de se mettre à la poursuite de celle qui filait le plus sur ma droite, avec un bataillon. L'adjudant-général Escale, avec le deuxième bataillon, a poursuivi celle qui était à gauche; et moi-même, avec les deux compagnies de grenadiers, j'ai marché sur celle du centre au pas de charge. Six cents Arabes dispersés par bandes formaient l'arrière-garde

de l'ennemi, nous commencions à les approcher; mais, effrayés par notre feu et notre contenance, ils ont abandonné huit camps remplis de tous leurs bagages après avoir eu plusieurs hommes tués en fuyant. Je ne voulais pas m'en tenir là, je voulais me rendre maître de 6.000 chameaux qui étaient peu éloignés de moi; mais, malgré tous mes efforts, j'ai vu s'échapper cette précieuse proie. Il m'était impossible de les atteindre avec de l'infanterie, car les Arabes les faisaient marcher aussi vite que des chevaux. Une vingtaine des plus lents seulement sont restés en mon pouvoir, avec trois troupeaux considérables de moutons. »

Et Murat termine ainsi sa lettre : « Je dois des éloges à la conduite des troupes, principalement à celle des chefs. Il n'est pas de troupe qui marche mieux que la 69e demi-brigade et avec plus de courage. »

Peu de temps après cette randonnée, le 1er bataillon était rappelé au Caire et Barthélémy, qui avait déjà recruté et organisé la légion nautique, dut, le 9 janvier, fournir 15 hommes, choisis parmi les plus hardis et les plus intrépides, pour former le noyau du régiment des dromadaires destiné à enrayer le brigandage des Arabes.

Expédition de Syrie. — Revenu à Suez, Bonaparte prépara son expédition pour la Syrie. Les troupes furent rapidement rassemblées; le 31 janvier, les 1er et 2e bataillons reçurent l'ordre de revenir du Caire à Alexandrie dans la division Lannes.

Siège du Caire. — Le 3e bataillon restait au Caire sous Dupas, nommé à la 69e, chef de brigade à la suite. Pendant l'expédition de Syrie, il eut à soutenir, lors de la révolte, le siège de la citadelle presque sans aucun moyen de défense et avec une garnison d'éclopés et d'amputés. Pendant trente-quatre jours, il résista à plus de 10.000 Osmanlis, entrés dans la ville pour faire cause commune avec les insurgés. Il leur prit trois queues de pacha, cinq drapeaux, des sabres, des piques. Ces trophées ornèrent plus tard la voûte du Dôme des Invalides.

Combat d'El-Arich. — Le 6 février, la colonne expéditionnaire, forte de 4 divisions, 900 chevaux et quelques pièces d'artillerie, se mit en mouvement pour traverser le désert vers El-Arich.

Jamais étapes ne furent aussi pénibles; le soir venu, les soldats se laissaient tomber de lassitude et s'endormaient sans songer à prendre de nourriture. D'ailleurs, le sucre, le café, l'eau-de-vie manquaient souvent, les chameaux porteurs de provisions ne pouvaient suivre à temps la colonne. On marchait des heures et des heures sans trouver une goutte d'eau, et toujours la soif, la soif horrible dévorait les troupiers; on trouvait bien quelques mares, quelques fonds de puits, où une eau saumâtre stagnait, on la buvait avec avidité, mais les puits s'épuisaient vite et il fallait attendre avant qu'une mince nappe de liquide se reformât. Tantôt l'artillerie tombait dans les ravins, tantôt elle devait passer sur des monticules de sable dans lesquels les roues enfonçaient jusqu'aux moyeux, on doublait alors les attelages, les hommes devaient s'appliquer aux roues. Par contre, les nuits étaient fraîches, les registres de la 69e prouvent qu'un bon dixième des soldats étaient atteints d'ophtalmies. Les scorpions étaient à craindre, et, par surcroît, la fièvre régnait en souveraine.

Après plusieurs jours, on atteignit le village d'El-Arich; il fut enlevé à la baïonnette et, canonné quarante-huit heures, le fort se rendit.

Prise de Gaza. — Le 25 février, l'armée, ayant parcouru soixante lieues, arriva en vue de Gaza. Les dispositions pour l'attaque étaient prises, lorsqu'une députation des habitants vint informer le général en chef des sentiments accueillants de la population. On pénétra dans la ville, qui renfermait pour le plus grand bien des troupes un stock considérable d'approvisionnements.

Siège de Jaffa. — L'armée se dirigea vers Jaffa où l'ennemi rassemblait ses forces. Le 5 mars, les travaux d'investissement commencèrent. Le lendemain, Bonaparte fut arraché aux Turcs par le lieutenant Meignan, du 2e bataillon : ce dernier commandait sur la gauche de l'armée une garde avancée de 40 hommes de sa compagnie; le général en chef faisait, à pied, vers huit heures du matin, une reconnaissance, les assiégés l'aperçurent, firent une sortie et se portèrent vivement sur lui; déjà ils étaient prêts de l'atteindre, lorsque Meignan accourut avec sa garde, fonça sur les Turcs et parvint, malgré la perte d'une dizaine de ses hommes, à le sauver. Les postes voisins, prévenus, forcèrent l'ennemi à rentrer dans la place.

Le 7, Bonaparte adressa une sommation à la garnison. Pour toute réponse, Abou-Saab fit trancher la tête à l'envoyé français.

L'attaque est décidée, la division Lannes désignée pour monter à l'assaut; trois compagnies de grenadiers des 69e et 13e y grimpent les premières sous les ordres de l'adjudant-général Rambaud. Un combat opiniâtre et meurtrier, auquel femmes et enfants participent, s'engage sur les remparts. Une grêle de balles, de pierres, de matières enflammées tombent sur les assiégeants; le commandant Baille et le capitaine Grasset, du 1er bataillon, aidés de quelques grenadiers, parviennent, malgré le feu des croisées et embrasures des tours, à traîner une pièce de canon sur un monticule et à la diriger contre une tour occupée par 300 Osmanlis; bientôt ceux-ci mettent bas les armes.

Le tambour des grenadiers, Beaudoin, un des premiers sur la brèche, aperçoit un petit fort sur sa gauche, d'où les Turcs dirigent un feu d'enfilade sur les Français.

Beaudoin met sa caisse sur son dos, ramasse un fusil, court à ce fortin avec une quinzaine de ses camarades; ils grimpent sur la terrasse et tâchent de débusquer l'ennemi. Vains efforts; ils roulent alors une poutre voisine, s'en servent pour se glisser dans la cour, et, sous les yeux stupéfaits du général Robin, fusillent les assiégés. Ceux-ci, désemparés par tant d'audace, abandonnent les créneaux, d'où ils inquiétaient nos troupes, et se sauvent dans la ville. La colonne y entre à leur suite, et là une lutte encore plus furieuse s'engage; le capitaine Rolland, du 2e bataillon, qui venait d'arriver au corps, pénètre avec 30 hommes dans la rue du port, voie principale de la ville, il s'en rend maître après un combat acharné, il fait enfoncer les portes des magasins qui constituaient autant de petites redoutes.

A cinq heures du soir, Lannes était enfin maître de Jaffa; on y trouva du sucre, du café, des provisions de toutes sortes ainsi qu'une quantité considérable de pelisses, de châles, de soieries; les soldats virent là une occasion unique d'enrichir leur garde-robe, d'orner un peu leurs vieilles hardes. Dès lors, leur allure martiale s'agrémenta d'un piquant cachet d'Orient. Le tambour-maître Noblet, dit Bel-Air, magnifiquement drapé à la mode mulsumane, avec ses cinq pieds quatre pouces, avait fort grand air.

Après avoir fait de Jaffa et de son port l'entrepôt de l'armée pour l'artillerie et les munitions attendues de Damiette et d'Alexandrie, sans prendre même un repos nécessaire, les quatre divisions se remirent en marche vers Saint-Jean-d'Acre.

Bataille de Qaquoun. — Le 15 mars, l'avant-garde découvrait non loin de Zeitah le corps de cavalerie d'Abdallah-Pacha, qui avait pris position sur les hauteurs de Qaquoun (1), appuyé aux montagnes de Naplouse.

La bataille s'engagea. Les divisions Bon et Kléber, formées en carrés, abordèrent l'ennemi et le mirent en fuite; mais la division Lannes, opposée aux Naplousains, emportée par son ardeur, s'engageait imprudemment dans un défilé; le général en chef fut obligé de lui réitérer l'ordre de se replier. Le brave capitaine Bertrand, chargé par l'adjudant-général Rambaud de porter cet ordre au premier bataillon de la 69e, le plus compromis, eut un cheval tué sous lui en accomplissant sa mission. La division obéit enfin, les Turcs enhardis firent volte-face et des rochers, où ils étaient tapis, fusillèrent, sans courir aucun risque, les échelons en retraite. La 69e avait tenu la tête du mouvement en avant et, par conséquent, fermait la marche dans la retraite; elle perdit une cinquantaine de ses plus intrépides et parmi eux son colonel, le chef de brigade Barthélémy, qui tomba atteint d'une balle à la tête. Il fut remplacé le lendemain dans son commandement par Eysseautier, chef du 2e bataillon.

Maîtresse du champ de bataille, l'armée bivouaqua à la tour de Zeitah et s'établit, le lendemain, à Caïffa, au pied du mont Carmel.

Siège de Saint-Jean-d'Acre. — Le 19, elle était à Saint-Jean-d'Acre; le général Caffarelli fit la reconnaissance de la place, et les préparatifs de siège commencèrent immédiatement. La ville, protégée à l'ouest par la mer, était sans fortifications régulières et, croyait-on, incapable de résistance. Mais Djezzar-Pacha organisait la défense; n'avait-il pas juré de sortir vainqueur ou d'être enseveli sous les ruines! Deux vaisseaux anglais commandés par Sidney-Smith étaient embossés sous les murs, canonnant sans relâche les assiégeants. L'artillerie française ne comptait que trois pièces de 12 et quelques obusiers. Le contre-

(1) Ou Kakoum.

amiral Perré, chargé des travaux d'attaque, fit battre en brèche la tour d'un saillant, face au camp français.

Après quelques coups de canon, elle présentait une brèche assez satisfaisante et les grenadiers de la 69e sollicitèrent comme une grâce l'honneur de monter à l'assaut. C'était le 28 mars. Bonaparte, qui se tenait dans la tranchée, hésitait à lui donner le signal lorsqu'un hourrah retentit; les grenadiers de la 69e se sont élancés vers la tour!... Ils sont arrêtés par la contrescarpe, le revêtement n'a pas été entamé par une mine restée sans effet. A l'aide d'échelles, ils descendent dans le fossé, mais elles sont trop courtes et ils sont obligés de se laisser tomber de plusieurs mètres de hauteur.

Irrités, excités aussi, par ces difficultés, ces héros se hissent en pyramides humaines et, sous les yeux de l'armée, qui assiste haletante à ces prodiges, ils parviennent au sommet de la tour, malgré le feu des adversaires. Un cri de joie s'élève, répété de division en division; hélas, il est tôt suivi d'un autre, cri de terreur et de rage impuissante; un bruit sourd,... une explosion formidable,... l'ennemi avait miné le sol de la pièce où étaient entrés les grenadiers après leur escalade et, comme ils discutaient la conduite à tenir, la fougasse explosa et les projeta dans le fossé. Presque tous périrent, les rares survivants reçurent des armes d'honneur en récompense de leur conduite.

Ces braves étaient commandés par le lieutenant Mazel, de la 3e compagnie de grenadiers, et, à leur tête, Beaudoin, l'enragé tambour, sa caisse toujours au dos, un sabre à la main droite, donnait le signal de l'attaque.

Le siège dura longtemps, les Turcs, sans cesse ravitaillés par l'escadre anglaise, se battaient avec acharnement. Chez les Français, plus héroïques encore, les vivres faisaient défaut, les munitions s'épuisaient.

Le 7 mai, Bonaparte ordonna un nouvel assaut, il fut terrible; généraux et soldats se jetèrent avec impétuosité dans les tranchées; une partie des troupes parvint à se loger sous les ruines de la tour et y combattit jusqu'au milieu de la nuit.

Le lendemain, on escalada la brèche, mais alors apparut une seconde enceinte où vinrent se briser tous les efforts.

Les soldats de la 69e payaient largement leur part de gloire! Le fusilier Girial, un des premiers à l'attaque, tombe sous une

grêle de pierres; il se relève avec peine, un pan de mur s'écroule sur son dos; le grenadier Dix, déjà atteint d'un coup de pistolet à Jaffa, reçoit cette fois un biscaïen dans la jambe; le capitaine Taupiac est tué en tête de sa compagnie; le lieutenant Gaudron, couvert de blessures, après s'être battu comme un lion, expire à l'ambulance. Le sous-lieutenant Lécureux, chargé par l'adjudant général Devaux de planter à la brèche le drapeau de la 69e, y parvient avec intrépidité et demeure à ce poste tant que les troupes peuvent s'y maintenir. Il sauve, en cette occasion, le drapeau de la 13e demi-brigade, qui serait infailliblement tombé au pouvoir de l'ennemi après la mort du sergent-major porte-enseigne.

Les grenadiers de la division, Lannes à leur tête, frémissaient de rage de ne pouvoir venger tant de camarades tombés sous les coups ennemis. Malgré une pluie de balles, ils réussissent à pénétrer dans la ville; au même moment, Lannes tombe dangereusement blessé, un flottement se produit,... les moins avancés reculent et 200 grenadiers sont abandonnés au milieu de la ville; ils savent qu'ils vont périr et sont résolus à vendre chèrement leur vie.

Ils gagnent une mosquée, s'y barricadent, s'y défendent, étroitement bloqués. Sur le point d'être forcés, ils se rendent enfin au commodore anglais,... mais combien restaient-ils?

Le siège de Saint-Jean-d'Acre est une des plus belles pages de l'histoire du régiment, par l'héroïsme dépensé. Le sergent-major Teris, de la 3e compagnie des grenadiers, fut promu sous-lieutenant à la suite de ses exploits; Beaudoin fut nommé sergent, et Poulet, un autre tapin, reçut des baguettes d'honneur. Le caporal Chaillard, dont l'habitude était de se distinguer à toutes les affaires, obtint un sabre d'honneur.

L'armée était épuisée, les blessés encombraient le camp et la peste faisait plus de ravages encore que la guerre. Les corps avaient perdu le tiers de leur effectif; les grenadiers de la demi-brigade avaient été particulièrement éprouvés : la 1re compagnie avait eu 2 officiers tués, 2 blessés, 28 hommes tués, 60 blessés; la 2e compagnie qui, sous les ordres de Murat, avait repoussé différentes sorties de l'ennemi, avait eu 41 hommes mis hors de combat dans la même journée; ses pertes étaient de: 2 officiers blessés, 21 hommes tués, 46 blessés; la 3e compa-

gnie s'était prodiguée : le 10 germinal, elle avait secouru un bataillon de la 32e fortement engagé; le 14, le lieutenant Mazel était monté avec 25 de ses grenadiers dans la tour de la brèche, presque tous furent tués ou blessés; le 19, à l'assaut sous l'adjudant-général Rambaud, son capitaine et son lieutenant tombaient en entrant en ville; ses pertes étaient de : 3 officiers tués, 2 blessés, 24 hommes tués, 38 blessés.

Combat de Caïffa. — Après le siège, un bataillon de la demi-brigade fut chargé de transporter sur des brancards, à Caïffa, les malades et les blessés incapables de marcher. Le capitaine Albert était à l'arrière-garde avec 25 grenadiers. Il suivait le convoi à deux ou trois kilomètres, les mamelouks d'Ibrahim-Bey, renforcés d'un nombre considérable d'Arabes, tombèrent sur son détachement. Sans s'étonner, ni de la force, ni de la rapidité de l'ennemi, avec un sang-froid imperturbable, il les reçut à coups de fusil, les dispersa plusieurs fois et résista jusqu'à ce que la colonne, avertie par la fusillade, ait envoyé à son secours.

Quatre jours après, le reste de l'armée rejoignait, à Caïffa, le bataillon.

Retour en Egypte. — Mais un mouvement insurrectionnel se dessinait dans la Basse-Egypte, et une armée turque allait incessamment débarquer pour venir au secours de Djezzar-Pacha; aussi le général en chef levait le siège dans la nuit du 20 au 21 et commençait sa retraite vers le Caire. Le 24, la demi-brigade se trouvait à Gaza, elle reçut l'ordre d'envoyer ses deux premiers bataillons à Salahieh; le troisième, sous les ordres du général Lannes, rentrait au Caire pour y renforcer la garnison en prévision des troubles fomentés par les Anglais. Son arrivée dissipa les inquiétudes et ramena le calme dans la place; le détachement fit une entrée sensationnelle dans la ville, en tête marchaient les sous-officiers portant les drapeaux conquis par le corps expéditionnaire. Le 22 juin, le 1er bataillon de la 69e était en route pour Mit-Gamar, le 2e était à Menou; la 1re compagnie du 3e à Suez, la 2e à Birket-El-Haggi, les autres restaient au vieux Caire. Le capitaine Geoffroy, avec 250 hommes du 2e bataillon, devait prélever les impôts.

Le 24 messidor, le général Marmont informait Bonaparte au camp des Pyramides qu'une flotte turque était passée à Alexandrie. Aussitôt, il fut enjoint aux grenadiers de la 69e, alors à Wardau, de marcher en toute hâte sur Tennareh; de là, ils durent se rendre à El-Rahmanieh, où la division Lannes allait les rejoindre.

Le 2 thermidor, le 1er bataillon, les grenadiers, la compagnie des dromadaires, et trois pièces se portaient, sous les ordres de Murat, au village de Becentouai. Ces troupes constituaient l'avant-garde de l'armée que Bonaparte réunissait. Elle devait s'éclairer vers Aboukir et envoyer des espions sûrs afin d'être prévenue de tous les mouvements de l'ennemi. Lannes devait suivre avec le 2e bataillon, tandis que le 3e irait à Berket.

En vue des futurs combats, chaque homme reçut cinquante cartouches et deux pierres à feu; deux cent cinquante paires de souliers étaient réparties dans la demi-brigade.

Murat arrivait à Becentouai le 4 thermidor et y trouvait enfin de l'eau, de la paille et de l'orge en quantité suffisante. Quelques instants après, il apprenait que l'ennemi occupait Aboukir, mais qu'il n'avait encore pu s'emparer du fort. Le même jour, Lannes partait à deux heures de l'après-midi pour le village de Samadis, sur la route de Berket.

Bataille d'Aboukir (1), 7 thermidor (25 juillet 1799). — Le 7 thermidor, le général en chef se décide à livrer bataille; Lannes, sur la droite, se met en mouvement à deux heures du matin, avec ordre d'attaquer la grande montagne de sable où s'appuie la gauche de la première ligne adverse, forte de 2.000 hommes et de 6 canons.

La colonne fait un long détour, à cause des dunes, très difficiles à parcourir le long du lac Madieh.

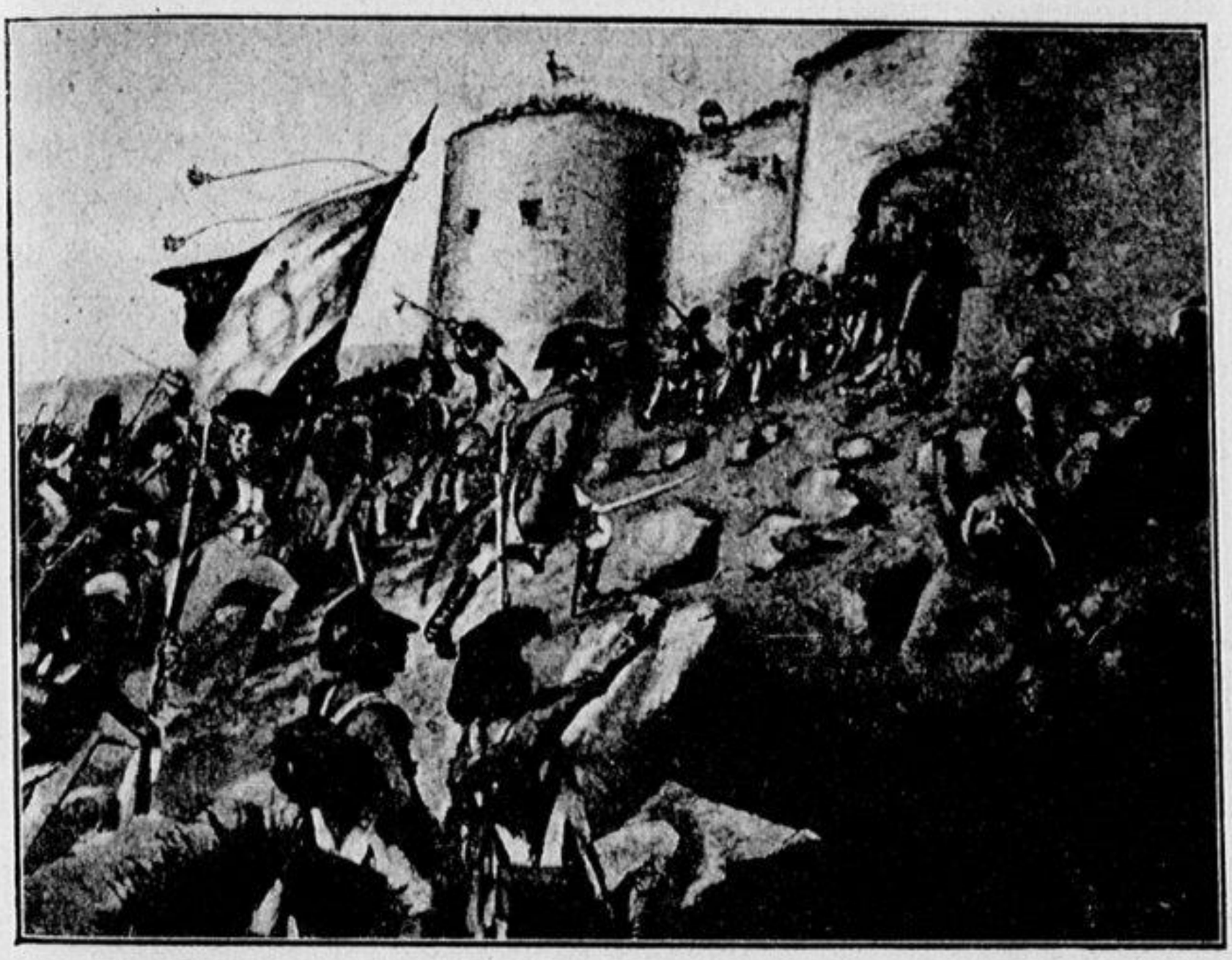
L'ennemi, débordé par cette manœuvre, songe à fuir, mais déjà la cavalerie de Murat est sur ses derrières; l'affolement des Turcs est tel qu'ils se précipitent du côté de la mer et presque tous ceux qu'épargnent nos balles vont s'y noyer.

Poursuivant son succès, l'armée continue sa progression et se heurte à la redoute occupée par 9.000 à 10.000 Janissaires. La cavalerie a chargé plusieurs fois, obligeant les troupes à

(1) Inscrite au drapeau.

reculer devant elle; mais, prise entre le feu meurtrier de la redoute et celui des chaloupes canonnières, elle est forcée de s'arrêter. La 18e demi-brigade, qui a repoussé l'ennemi jusqu'au pied de ses retranchements et a engagé un furieux corps-à-corps, est contrainte de se retirer, laissant sur le terrain une vingtaine des siens.

Bonaparte fait alors avancer sur la gauche un bataillon de la 69e et un de la 22e légère; à ce moment quelques Turcs sortent



Bataille d'Aboukir. — Fresque d'un réfectoire du régiment, caserne Thiry.

sur les remparts pour décapiter les morts et les blessés, et obtenir ainsi l'aigrette d'argent donnée à tout militaire qui apporte la tête d'un ennemi. La cruauté des Turcs met la rage des deux bataillons à son comble; Lannes en tête, ils sautent dans le fossé et sont bientôt sur le parapet de la redoute. Murat profite de ce succès pour forcer le village, tout fuit; il arrive jusqu'à la tente de Seid-Mustapha, chef de l'armée turque, et court à lui pour le faire prisonnier; Seid va à la rencontre du général et l'atteint sous la mâchoire d'une balle de pistolet. Murat riposte par un coup de sabre et, après s'être rendu maître du Pacha, le fait conduire à Bonaparte.

Déjà, le commandant Baille et le capitaine Bernard sont dans la ville avec leurs grenadiers; le sous-lieutenant Syris, de la 5e compagnie, est assailli par deux Turcs qui le blessent à la tête et veulent l'achever; le lieutenant Paris, de la même compagnie, devine leurs intentions, fond sur eux et les tue de sa main. Un volontaire est sur le point d'être décapité, Paris accourt et le sauve en tuant un de ses bourreaux d'un coup de pistolet, éventrant l'autre avec son sabre. Le brave lieutenant est blessé lui-même peu après par une balle qui lui traverse le bras et le coté gauches.

Le lieutenant Thoulouze, des grenadiers, a pénétré des premiers dans la place, il va droit aux canons; aidé par ses sous-officiers, il tourne les pièces contre les Turcs et contribue essentiellement à leur déroute. Il reconnaît Mustapha-Pacha, un des principaux chefs de l'armée ottomane; avec le capitaine Robert de la 2e compagnie, il l'arrache aux soldats qui se disposaient à le tuer et le conduit au général en chef.

Le capitaine Albert, au moment où la 69e s'emparait de la redoute, aperçoit une colonne turque, qui se glissait le long de la mer pour se sauver dans le fort. Il s'élance de la redoute avec 8 grenadiers et court sus aux fuyards; au moment de les joindre, un caporal tombe, deux Turcs à cheval s'avancent pour l'achever. Le capitaine, d'un bond, est près de l'homme, saisit son fusil, tue l'un des cavaliers, l'autre se sauve; il place le blessé sur un cheval et retourne, avec sa poignée de braves, soutenir le combat contre le détachement ennemi qu'il réussit à disperser.

Les tentes, les bagages, l'artillerie entière sont au pouvoir des Français. Jamais victoire, depuis le début de la campagne, n'avait été aussi complète (1).

La nouvelle en parvint en France, par une lettre de Bonaparte au Directoire exécutif datée du 9 thermidor : « Le citoyen Bernard, chef de bataillon de la 69e, et le citoyen Baille, capitaine de grenadiers de cette demi-brigade, y disait-il, entrent les premiers dans la redoute, et par là se couvrent de gloire ».

Cependant, le fort avait refusé de se rendre, il tenait encore. On fut obligé d'établir des batteries pour en commencer le bombardement.

---

(1) Le drapeau du 69e porte seul le nom d' « Aboukir », alors que « Castiglione » est inscrit sur les emblêmes de six autres régiments (1879).

Bonaparte était retourné à Alexandrie aussitôt après la prise de la ville; Lannes fut chargé de la conduite du siège; mais la blessure qu'il avait reçue sur les remparts ne lui permit pas de continuer les opérations; il fut remplacé dans son commandement par le général Menou.

Le 2 août, le fort était en notre possession.

Occupation d'Alexandrie. — La 69e rentra à Alexandrie; presque tous ses hommes étaient blessés ou malades, le tambour Chauvet, resté prisonnier des Turcs pendant près d'un mois, revint au corps dans un état lamentable et les mauvais traitements subis l'obligèrent à demander sa retraite.

Malgré tout, la bonne humeur subsistait; on souffrait pour la France! Tous ces blessés, ces éclopés, ces rescapés étaient les premiers à rire de leurs misères, à chanter, sous le soleil ardent du désert, l'amour et le bon vin. Desgenettes ne rapporte-t-il pas l'acte de ce soldat qui alla enterrer dans un cimetière son doigt amputé pour être sûr, disait-il, d'avoir « au moins » un doigt en Terre-Sainte!

Le général en chef s'occupait activement, au Caire, de l'habillement des troupes, car les vêtements avaient quelque peu perdu de leur caractère militaire, les effets de toile adoptés l'année précédente furent remplacés par des effets de drap. La 69e portait l'habit brun, retroussis et parements blancs, passepoil bleu, collet écarlate.

Bonaparte, décidé à quitter l'Egypte, s'embarqua le 18 août à 3 heures du matin, sur le Nil; il trouva à El-Rahmanieh les chevaux nécessaires pour se rendre, lui et son escorte, à Alexandrie, où il transmit ses dernières instructions au général Menou.

Le chef de la 69e, Eysseautier, fut chargé par Menou de remettre à Kléber en personne tous les papiers, ordres et documents que le général en chef avait laissés pour son successeur.

Les soldats de la demi-brigade continuèrent de mériter les éloges du nouveau commandant des troupes et presque chaque jour eurent l'occasion de se distinguer.

Le 17 octobre, le sergent-major Baudry, avec cinq hommes, allait en barque d'Alexandrie à Aboukir, lorsqu'il fut attaqué par une chaloupe canonnière d'environ trente hommes d'équipage. A l'abordage, Baudry reçut un coup de pistolet à l'épaule gauche; sans se déconcerter, il fit exécuter un feu qui tua quelques adversaires et obligea l'ennemi à s'éloigner; on lui cria de

se rendre, on le menaça de le couler, le sergent-major enjoignit aux Turcs de s'apprêter à combattre; aussitôt, plusieurs décharges de mitraille blessèrent trois hommes sur six, personne ne voulut se rendre; ... mais la lutte était impossible; Baudry fit échouer sa barque sur le rivage et parvint à s'échapper.

Le chef de brigade Eysseautier, épuisé par les fatigues de la campagne, entra à l'hôpital et y mourut quelques jours après, le 12 mai. Le chef du premier bataillon, Brun, promu par Kléber chef de brigade sur le champ de bataille et placé à la suite de l'Etat-major de l'armée, prit le commandement de la demi-brigade le 14 prairial an VIII (3 juin 1800).

Le 14 juin, Kléber tombait assassiné par un musulman; la nouvelle de sa mort jeta l'armée dans une profonde consternation; les soldats, qui lui avaient voué une affection profonde, voulaient prendre les armes pour le venger.

Combat de Madieh. — Le général Menou remplaça Kléber; la 69e fut placée dans la division Lanusse (1).

Une armée anglaise, débarquée le 7 mars aux bouches du lac Madieh, menaçait Alexandrie.

Friant et Lanusse, avec 5.000 hommes seulement, tentèrent de lui barrer le passage aux collines du Camp des Romains (22 ventôse, 13 mars 1801). « Le général Lanusse donna ordre à la 69e de s'avancer un peu sur les hauteurs du bord de la mer, pour occuper la droite ennemie. En même temps, avec la 4e légère et la 18e, il prenait hardiment l'offensive. Nous fûmes forcés de battre en retraite (2). »

---

(1) Au 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), la 69e faisait brigade avec la 18e (général Valentin). Elle avait son 1er bataillon (299 hommes) à Alexandrie, ses 2e et 3e bataillons (658 hommes) à Rosette.

Le 21 janvier 1801, son 1er bataillon (324 hommes et 18 officiers) à la citadelle du Caire; son 2e bataillon (284 hommes et 15 officiers) au vieux Caire; son 3e bataillon (287 hommes et 16 officiers) à Boulaq et Gizeh.

Pertes subies à l'armée depuis le départ d'Europe jusqu'au 21 janvier 1801 :

Tués	234
Blessés	29
Accidents	3
Malades	104
Peste	38
TOTAL	408

Le 22 juillet, une revue de rigueur est passée par le commissaire ordonnateur Duprat pour la 69e; sont présents :

2 chefs de brigade;
3 chefs de bataillon;
53 capitaines, lieutenants ou sous-lieutenants;
620 sous-officiers ou soldats.
A la suite : 40 femmes françaises, 3 femmes noires.

(2) Colonel Théviotte.

Après cette attaque malheureuse, la demi-brigade assure le repli, et son ardeur exemplaire lui valut les éloges de ses chefs.

« La 69e forme l'arrière-garde de gauche en suivant le bord de la mer, rapporte le général Reynier; elle attend à portée de fusil la droite des Anglais et exécute dans le meilleur ordre une retraite par échelons qui lui mérite l'admiration des ennemis. » Son feu a « autant de précision qu'à une manœuvre » (1).

Bataille de Canope. — Les Anglais ne profitèrent point immédiatement de leur victoire. Ils attendaient l'enlèvement du fort d'Aboukir et l'entrée en ligne de l'armée turque.

Ils organisèrent en face d'Alexandrie, de la mer au lac, une forte position défensive, dont le front était hérissé d'ouvrages et les flancs surveillés par des chaloupes canonnières.

Menou résolut de les attaquer le 30 ventôse (21 mars 1801). La droite seule semblait abordable, c'est sur elle que fut lancée la division Lanusse. La brigade Silly se dirigea sur la redoute du nord; la brigade Valentin (18e et 69e) devait la déborder en s'avançant le long de la mer, mais elle fut décimée pendant l'exécution de son mouvement par les feux croisés de la redoute et du Camp des Romains, dans l'angle desquels elle s'était aventurée. La 69e perdit les deux tiers de son effectif.

Lanusse fut tué en conduisant la retraite.

Capitulation d'Alexandrie. — Les Français s'apprêtaient à livrer de nouveaux combats, lorsque 30.000 Turcs, 4.000 Anglais, une division venue de l'Inde par la mer Rouge, cernèrent Alexandrie.

Au Caire, Belliard, assiégé par un ennemi cinq fois plus nombreux, venait de mettre bas les armes.

Menou, après une vigoureuse résistance, dut se rendre à son tour : l'Egypte était abandonnée, les troupes gardaient drapeaux, armes et bagages, elles étaient évacuées avec les honneurs de la guerre.

La capitulation, signée le 2 septembre 1801, ramena en France, sur navires anglais, les débris de la demi-brigade.

Elle alla se reformer successivement à Aix, Nice, Mâcon (2),

---

(1) Colonel Théviotte.

(2) Lettre du ministre de la Guerre au chef de brigade Brun, commandant la 69e :

Paris, 8 brumaire an XI.

.....

..... Le gouvernement a su dans tous les temps apprécier les

puis l'année suivante à Besançon, où elle tint garnison jusqu'à la rupture du traité d'Amiens; elle fut alors dirigée sur le camp de Montreuil.

Campagne de 1800

Formation du bataillon supplémentaire de la 69e demi-brigade. — Un arrêté du 19 décembre 1799 avait prescrit de former dans chacun des dépôts de l'armée d'Egypte un bataillon supplémentaire de 12 compagnies qui, en fin janvier, devait être porté à 1.000 hommes, au moyen de conscrits appelés à Lyon.

Le 14 février 1800, Bonaparte, devenu Premier Consul, donna l'ordre au général Chabran de grouper ces bataillons, trois par trois, en demi-brigades provisoires d'Orient (la 2e formée des 61e, 69e, 88e).

Le bataillon de la 69e, créé à Chambéry, auquel fut incorporé le bataillon auxiliaire du département de l'Hérault, fut un des premiers à rejoindre et se trouvait le 21 mars 1800 (1) à Chalon-sur-Saône (51 officiers, 528 soldats; avec les absents à cette date, 719 hommes).

Dans cette même ville, Chabran installa son quartier-général; sa division prenait le titre de 1re puis de 5e de l'armée de réserve.

Marche sur Genève. — Le 17 avril, Chabran, sur l'ordre du ministre Carnot, mit en marche sur Genève, en vue de couvrir au plus tôt le département du Mont-Blanc, les quatre bataillons des 9e, 69e, 75e et 88e, par Romenay, Bourg, Nantua, Châtillon-de-Michaille, Colonge. Sa tête de colonne arriva le 22 avril.

« Je suis on ne peut plus content, écrit-il le lendemain, de la marche de la colonne et de la conduite des troupes. »

---

services distingués de la 69e demi-brigade, ...
.....

Dites aux officiers et aux soldats que le Premier Consul met en eux la plus entière confiance. Il sait qu'un corps dont le nom se trouve associé aux victoires les plus glorieuses sera toujours le premier à se distinguer par son respect à la discipline et son attachement au Gouvernement.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

(1) Le 22 mars : 642 présents, 747 à l'effectif.
Le 10 avril : 668 présents. Le 16 : 675; le 21 mai : 500; le 9 juin : 350. Beaucoup d'hommes, manquant de souliers, étaient restés en route; 75 hommes étaient, au 9 juin, au dépôt de Chambéry.

Le bataillon de la 69e fut dirigé sur Annecy (29 avril).

Traversée du Petit Saint-Bernard. — Bonaparte ordonna, le 1er mai, à Berthier de pousser Chabran sur le Petit Saint-Bernard, afin d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté. Il accourait se placer à la tête du gros de l'armée pour franchir les Alpes au Grand Saint-Bernard.

Le chef de brigade Miquel, de la 88e, mit en mouvement, le 5 mai, les quatre bataillons précités, par Faverges, Conflans, Moûtiers, Saint-Maurice et le col, qu'il atteignit le 9, dans un état de dénuement pénible. Il avait parcouru en montagne 110 kilomètres en cinq jours.

La division Chabran, parvenue à Aoste le 17, y resta immobile, pendant que l'armée se concentrait à Ivrée et assiégeait le fort de Bard.

Blocus du fort de Bard. — Puis, par Châtillon, le 24, elle fut envoyée, le 25 mai, relever la division Loison au blocus de cet ouvrage et Bonaparte marcha sur Milan.

Le bataillon de la 69e (35 officiers, 329 hommes) passé à la 3e demi-brigade provisoire était le 30 à Saint-Martin et le lendemain à Ivrée en liaison avec l'armée. Les compagnies d'élite étaient restées devant la place.

La division attaqua le fort dans la nuit du 31 mai au 1er juin. Les grenadiers de la 69e et le bataillon de la 88e montèrent à l'assaut du côté de Dornas, sous le commandement du général Breunier.

Le fort, qui avait rendu si difficile le passage de toute l'armée et que l'on avait jugé un moment imprenable, fut réduit à capituler à 9 heures du soir.

La division se hâta vers Milan, pour rejoindre Bonaparte qui y entrait le même jour, en laissant le bataillon de la 69e, fort d'environ 300 hommes, dans la citadelle d'Ivrée.

Les communications de l'armée étaient assurées et le Premier Consul allait achever la campagne par la victoire de Marengo.

Le 2 août, les bataillons supplémentaires de l'armée d'Orient furent réduits à neuf compagnies.

Le 11 novembre, les canonniers de la 69e, au nombre de 28, furent incorporés dans la division du Piémont, commandée

par le général Soult. Quarante-trois hommes venant d'Annecy rejoignirent le corps.

Le 1er janvier 1801, le bataillon fit partie du corps d'observation d'Italie et fut chargé de la garde des côtes en raison du blocus continental.

Les demi-brigades provisoires furent dissoutes le 15 mai 1802 et les éléments dirigés de Tarente sur les garnisons de leurs portions principales pour y être fondus.

69e Régiment d'Infanterie

Première Formation

(1803 - 1815)

Le Premier Empire

« Il a rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration. »

NAPOLÉON.

30 vendémiaire an XIV.

Formation du 69e Régiment d'Infanterie

Le 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) la 69e demi-brigade devient 69e régiment d'infanterie. Son 3e bataillon fournit en 1805 un bataillon de marche à la division Lorges; en 1806, ses compagnies d'élite à la division Oudinot (5e régiment provisoire); en 1807, des compagnies de fusiliers au corps Moncey (11e régiment provisoire).

Le décret du 18 février 1808 fixa la composition des régiments à 5 bataillons; les quatre premiers, dits de guerre, à 6 compagnies; le cinquième, formant le dépôt, à 4 compagnies (le major y était attaché).

En 1809, un corps de réserve fut constitué... le 5e bataillon fut affecté au 13e provisoire, à Metz; le 4e bataillon à la 6e demi-brigade de ligne. Des hommes du 5e bataillon firent partie du 3e bataillon auxiliaire de l'armée d'Espagne.

En 1812, trois compagnies du 3e bataillon entrèrent à la réserve de l'armée d'Espagne (4e régiment provisoire).

En 1813, le quatrième bataillon fut rattaché au 3e corps (21e de ligne provisoire) et le 3e au 14e corps. Un sixième bataillon fut créé et chargé de la défense des côtes, puis de la réserve d'Espagne (18e demi-brigade provisoire).

En 1814, le 3e bataillon était à la division Ricard du 6e corps.

Une ordonnance royale du 12 mai porta à 90 le nombre des régiments de ligne; les trente premiers gardèrent leur numéro, le 69e prit le numéro 64 et le 79e le numéro 69. Celui-ci fut renforcé peu après du 2e bataillon du 122e et du 2e bataillon des voltigeurs de la Garde et placé au corps de réserve du Midi.

Par décret du 25 avril 1815, le régiment reprit son numéro et fit partie du 4e corps. Il fut licencié à Riom, le 16 septembre, le deuxième bataillon à Niort, le 1er octobre.

Le conseil d'administration concourut à la formation de la 4e légion départementale (Basses-Alpes), devenue, en 1820, 2e régiment d'infanterie légère.

Campagnes : 1803 et 1804, camp de Montreuil;

1805 à 1807, Bavière, Prusse, Pologne (6e corps et division de grenadiers);

1808 à 1814, Espagne (6e corps) et armée de Portugal;

1809, Bavière, Autriche (pour le 4e bataillon au 2e corps);

1813, Saxe, Allemagne (pour le 4e bataillon au 3e corps);

1814, France et Pyrénées;

1815, Belgique (4e corps, armée de la Moselle).

Le Camp de Boulogne

Le 18 mai 1804 (28 floréal an XII), un sénatus-consulte avait proclamé Napoléon Bonaparte Empereur des Français.

En Italie, en Egypte, où le général avait emmené 3 demi-brigades légères et 10 de ligne, la 69e avait puissamment contribué à la gloire de ses armes. Elle devait encore faire partie de cette cohorte glorieuse : La Grande Armée.

En juillet 1803, elle fut envoyée, de Besançon, rejoindre les 6e et 25e légères, aux baraquements d'Etaples (1), les 1er et 2e bataillons (1.177 hommes) y arrivèrent le 20 novembre (27 brumaire). Le 3e était à Luxembourg.

Dénommé régiment le 24 septembre, le 69e fut placé dans le corps de gauche commandé par Ney.

« La question d'un grand rassemblement de troupes à portée des côtes de la Manche avait été mise à l'étude dès 1803. Le général Ney fut nommé commandant en chef du camp de Compiègne, puis du camp de Montreuil, lequel formait 3 divisions. La 3e division, sous les ordres du général Patourneaux, comprenait les 25e légère, 27e, 59e et 69e de ligne; ces deux derniers régiments, sous les ordres du général Marcognet, l'artillerie de la division se trouvait à La Fère. On travailla activement aux travaux de défense des ports et, dès décembre 1804,

(1) Les baraquements, 4 par compagnie, étaient établis à Etaples, à 12 kilomètres de Montreuil.

de nombreux ouvrages couvraient Etaples, Wimereux et Ambleteuse (1) ».

Cent cinquante mille hommes étaient ainsi réunis sous le nom d' « Armée des Côtes » et destinés à envahir l'Angleterre.

Après la revue des troupes à Boulogne, l'Empereur distribua ses premières croix d'honneur [16 août 1804] (2).

Le 2 décembre, le Pape sacrait à Notre-Dame de Paris le vainqueur d'Italie et d'Egypte. Le 5, troisième jour des fêtes du couronnement, les représentants de tous les corps vinrent recevoir les aigles au Champ de Mars.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, s'écria le grand capitaine, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire! Vous le jurez! — Nous le jurons! répondirent aussitôt les colonels et les délégués, en brandissant leurs nouveaux emblèmes et en mêlant leurs acclamations à la voix du canon et au bruit des fanfares.

« Ces drapeaux surmontés d'un aigle d'or aux ailes à demi-déployées et tenant la foudre dans ses serres étaient tricolores comme ceux de la République, mais ornés de franges et de broderies d'or (3). »

Campagne de 1805

L'Angleterre, menacée par nos formidables préparatifs, chercha à détourner l'orage. Elle suscita contre la France une guerre continentale et forma la troisième coalition, dans la-

---

(1) *Projets et tentatives de débarquements aux Iles Britanniques*, par le capitaine Desbrière.

(2) « Nous avions exercice tous les jours, écrit Louis Sabon, engagé volontaire au 69e, des revues de généraux de division. Nous en passâmes une par la maréchale Ney, belle femme blonde, vêtue d'une superbe amazone rouge, ce qui faisait un effet très séduisant et des plus chevaleresques. »

...« La descente en Angleterre était imminente; tous les jours une cinquantaine d'hommes par compagnie allaient sur des péniches apprendre à ramer en pleine mer...

« A la revue du 15 août, chaque régiment du camp d'Etaples fut reçu par un autre régiment du camp principal à son arrivée. La fête dura trois jours entiers. Le 69e fut reçu par son hôte le 28e de ligne.... La distribution des croix d'honneur dura toute une journée.... Le 69e en reçut beaucoup en échange de ses armes d'honneur; la 1re compagnie de grenadiers en eut pour sa part 32, la moitié des officiers qui étaient des braves, des vieux grognards; l'empereur les fit presque tous passer dans sa garde. J'étais vraiment bien heureux d'être dans un régiment renfermant tant de vaillants soldats. »

(3) *Histoire anecdotique du Drapeau français*, par Désiré Lacroix.

quelle entrèrent l'Autriche, la Russie, la Suède et le royaume de Naples.

L'Autriche, prête la première, mit sur pied trois armées; l'armée d'Allemagne, aux ordres de l'archiduc Ferdinand et de Mack, comptait 80.000 hommes et occupait en septembre 1805 le cours du Danube, ses principales forces devant Ulm. Elle attendait, pour l'appuyer, le corps russe de Kutusow, concentré en Moravie.

L'Empereur connaissait ces dispositions. Le 30 août, un ordre du jour annonça à l'armée sa dénomination nouvelle : l'armée des Côtes de l'Océan s'appellera désormais la « Grande Armée ».

La marche sur Ulm. — Le 69e entra dans la composition du 6e corps d'armée (maréchal Ney), son effectif était porté à 1.727 hommes, dont 1.575 sous les armes. Le 3e bataillon restait à Luxembourg.

Le corps d'armée comprenait trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère; la division Loison était formée des brigades Villatte (39e et 6e léger) et Roguet (69e et 76e). (Chaque brigade était renforcée de six pièces d'artillerie).

Parti de Boulogne les 28, 29 et 30 août, le 6e corps atteignait le Rhin les 22, 23 et 24 septembre; il était passé par Montreuil, Arras, la Fère, Reims, Nancy, Saverne, Haguenau, Lauterbourg.

Le 26, la brigade Roguet était cantonnée à Neeweiler et Scheibenhard; le 27, on passa le Rhin près de Lauterbourg; l'opération, commencée à 6 heures du matin, était terminée à midi; la brigade s'arrêtait à Durlach le 27, à Felbach le 30, à Esslingen le 3 octobre.

Le 6e corps constituait l'aile droite et allait se porter, par Gœppingen, Heidenheim, sur les derrières de Mack.

Le 8, la cavalerie ouvrait la marche sur Gundelfingen.

Combat de Günzbourg. — Napoléon franchit le Danube en aval d'Ulm sans éveiller l'attention du général autrichien attirée face à l'ouest par les démonstrations de Murat. Chargé de masquer ce mouvement vers le nord, Ney, par une pluie glaciale qui tombait depuis plusieurs jours, s'était mis en route sur des chemins détrempés, boueux et difficiles. Le 9, il s'emparait du pont de Günzbourg.

Le 69e, engagé vers Langenau, fut placé le soir aux avant-postes.

Le lendemain, la brigade Villatte enlevait le pont d'Ober-Elchingen, en vue de relier Ney, plus étroitement, au gros des forces.

Le 11, la division Dupont, restée seule sur la rive gauche du Danube, soutint toute la journée l'effort de 25.000 Autrichiens essayant de rejoindre les Russes, qui s'étaient déjà avancés au delà de Lintz. La nuit arrêta le combat, mais Dupont était coupé du reste de l'armée.

Eclairé sur la position exacte des Autrichiens et sur leurs intentions par cette rencontre d'Albeck, l'Empereur résolut de faire repasser les autres divisions du maréchal au nord du fleuve. Ce mouvement donna lieu à la bataille d'Elchingen.

Bataille d'Elchingen (1) [14 octobre 1805]. — Dès la pointe du jour, par un temps affreux, la deuxième division gagna Leiben; la tête de colonne et l'artillerie arrivèrent à 8 heures au débouché du bois près du pont en partie détruit; quelques grenadiers se portèrent en avant pour le reconnaître.

Ils se saisirent des planches jetées sur le fleuve par l'ennemi, et arrêtées aux pilotis. Mais une compagnie du 6e et les grenadiers du 39e n'attendirent point et se précipitèrent sur les poutrelles, tombèrent sur l'ennemi qui abandonna les maisons du péage.

Loison fit appuyer ses troupes à droite contre le bois. Le général Villatte dut porter le 6e sur Elchingen et l'Abbaye, le 1er bataillon du 39e sur la chapelle Saint-Wolfgang.

Les Autrichiens avaient l'avantage de la position, ils tenaient le village d'Ober-Elchingen étagé en terrasses au rebord d'un plateau abrupt et couronné par les importants bâtiments du couvent. La pente s'abaisse légèrement au nord vers la chapelle et Unter-Elchingen, et s'élève au nord-ouest vers les bois. C'est au point culminant qu'était massé en deuxième ligne le gros des forces adverses.

Le 1er bataillon du 39e, accablé par le nombre, fut rejeté sur la lisière du bois qui borde le Danube; l'attaque du 6e léger, par contre, réussit complètement.

---

(1) Inscrite au drapeau.

Ney, en grand uniforme, paré de ses décorations, franchit le pont, en tête du 69e.

Les 69e et 76e se formèrent en colonnes et marchèrent au plateau. La cavalerie devait les soutenir en obliquant à droite.

La brigade pénétra comme un coin entre Saint-Wolfgang,



Bataille d'Elchingen. — Fresque d'un réfectoire du régiment, caserne Thiry.

où venait de parvenir enfin le 39e, et le village aux mains du 6e léger (1).

« Cet intrépide régiment, raconte le commandant Guillaumet, en parlant du 69e, conduit par son digne colonel, M. Brun, monta en colonnes au pas de course sous un feu de mitraille des plus meurtriers. D'aussi loin que put se faire entendre de nous ce brave colonel, il nous cria : « Braves enfants du 6e, tenez bon, voici vos amis du 69e qui viennent à votre aide ». Ce régiment et son chef étaient à ce moment dignes d'admiration

---

(1) « Le colonel Colbert, le dernier de ce grand nom, raconte Louis Sabon, musicien au 69e, qui commandait l'avant-garde à la tête du 26e de chasseurs à cheval, en passant au grand trot près du 69e qui grimpait au pas de course à l'attaque, dit à son ami Brun : « Y es-tu, colonel! — Pourquoi pas ! » répondit-il, puis il pique des deux son superbe alezan, charge avec Colbert et taille en pièces les hulans d'Esterhazy. »

par leur impassible et constante fermeté. Il est impossible, si on ne l'a vu, de croire que des hommes puissent être aussi braves et aussi calmes dans le péril le plus imminent (1). »

Parvenue à portée de fusil, la brigade Roguet se déploya.

Ney projetait de couper la route d'Ulm. Le 69e eut mission de s'emparer du bois au nord-ouest du village et de se diriger constamment sur la droite des Autrichiens.

« Le maréchal Ney, dit le général Roguet, me donna ordre de rompre le 1er bataillon par pelotons à gauche, de longer le front de la ligne ennemie, entre le couvent et cette ligne, vers son extrémité droite, de la déborder, de passer entre la tuilerie et le bois. Avec moins de résolution et de calme, cette manœuvre des plus audacieuses exposait le 69e régiment à être défait en entier....

« Ce beau et hardi mouvement fut exécuté avec la méthode, la régularité et la précision que l'on aurait pu exiger dans un exercice de parade; il eut tout le succès que méritaient les nobles inspirations du maréchal, le dévouement et la bravoure brillante du 69e régiment....

« Notre audace fit une impression telle sur les Autrichiens qu'ils se mirent dans le plus grand désordre et abandonnèrent toute leur artillerie (1).... »

Brun eut son cheval blessé.

Riesch, lieutenant de Mack, rangé en bataille, sur deux lignes, devant la progression de l'infanterie à droite et de la cavalerie à gauche, forma trois carrés de chacun 4.000 hommes et chercha à gagner la route d'Albeck à Ulm en s'appuyant aux bois, soutenu par son artillerie et sa cavalerie.

Ces différents carrés furent attaqués par les 69e et 76e avec succès.

Le général Villatte obliqua fortement à gauche avec les troupes des 6e et 39e qu'il avait pu réunir, et marcha contre les deux bois en face de Kesselbronn, entre lesquels passe le chemin qui joint Elchingen à la grande route; il devait y prendre position, pour observer la droite ennemie.

---

(1) Cité par le capitaine GRÉMILLET : « *Un régiment pendant deux siècles.* »
(2) *Mémoires militaires du lieutenant-général* COMTE ROGUET.

Le général Roguet, en même temps, se porta avec le 69e et le 2e bataillon du 76e à hauteur de Kesselbronn, à gauche du boqueteau qui est en face de la route d'Albeck, tandis que le 1er bataillon du 76e passait entre la route et ce boqueteau pour s'établir en arrière. Le général Malher (3e division) était en mesure de soutenir Loison en cas de retraite.

Puis, la brigade eut à s'emparer de la route d'Albeck et des bois en face d'Ober-Haslach et en chassa plusieurs colonnes. De son côté, Villatte devait passer le ravin de Kesselbronn et enlever les hauteurs et le bois en face d'Unter-Haslach.

L'attaque, vigoureusement conduite, mit l'ennemi en déroute. Sa cavalerie chercha, par une charge, à arrêter l'infanterie française, elle fut reçue par les 69e et 76e formés en carrés.

A l'arrivée des dragons de Bourcier, Loison poursuivit les fuyards jusqu'en face de Jungingen, qu'il fit canonner.

Mais la nuit tombait et le maréchal ordonna de se retirer sur Albeck; la division retraita en échiquier, soutenue par la cavalerie. Elle bivouaqua, la droite appuyée à Albeck, la gauche vers Gœttingen.

Le résultat de la journée fut de couper la colonne ennemie dont partie se retira sur Ulm, partie sur Nareushausen. Ney avait fait 4.500 prisonniers, pris 4 pièces, 12 caissons et plusieurs drapeaux (1).

Les troupes étaient harassées par cette lutte de dix heures.

Combien restaient sur le terrain, de ceux qui déjà s'étaient signalés parmi les plus braves? Le caporal Cézar, un des héros d'Italie, le lieutenant Paris, dont on se rappelle la conduite à Aboukir, blessé à mort dans le courant de la journée.

Combat de Michelsberg. — Le lendemain, la division partait à 7 heures du matin par la chaussée d'Ulm, jusqu'à hauteur de Jungingen; appuyant alors à droite, elle se porta sur la grande route de Stuttgard.

La 3e division faisait son attaque sur le Michelsberg, la brigade Roguet resta en réserve avec l'artillerie pendant que le général Villatte marchait sur le Spitzberg et s'en emparait.

Le 16, toute la division Loison s'établit à l'ouest de la chaus-

(1) D'après la *Correspondance* du 6e corps.

sée d'Albeck; huit bouches à feu furent placées dans les intervalles des quatre régiments.

Capitulation d'Ulm. — Le 20 octobre, Ulm capitula. La garnison sortit vers deux heures et défila devant l'Empereur (1).

La pluie n'avait pas cessé depuis l'entrée en campagne, les hommes étaient couverts de boue, les distributions rares; mais, dès que le Petit Caporal apparaissait, un immense cri de: « Vive l'Empereur! » éclatait. « L'Empereur, disaient les soldats, ne fait plus la guerre avec nos bras, mais avec nos jambes. » Depuis trois semaines, chaque jour était un combat, chaque combat une victoire. L'armée autrichienne était anéantie, elle perdait 200 canons et plus de 60 drapeaux!

Napoléon continua sa marche sur Vienne. Le 6e corps fut laissé provisoirement devant Ulm.

Le 22 octobre, le 69e était à Delmensingen et à Stetten; un petit poste détaché à Laupheim aperçut, dans la nuit, les patrouilles de l'adversaire en marche sur Biberach.

Le 24, le régiment avait ses grenadiers et six compagnies à Laupheim, six autres à Achstetten, deux à Brun et quatre à Stetten.

Le 25, la division partit de ses cantonnements à 10 heures du matin, la gauche en tête; elle se dirigea sur Unter-Kirchberg, où elle passa l'Iller; elle suivit la chaussée d'Ulm à Memmingen, où elle arriva dans la nuit.

Opérations dans le Tyrol. — Après six jours de repos, Ney fut chargé d'assurer le flanc droit de la Grande Armée et envahit le Tyrol avec environ 10.000 hommes, dont le 69e.

Aussi intrépides que leur chef, ces soldats allaient gravir, en novembre, les cols et les cimes escarpés des Alpes.

Combat de Mittelwald. — Le maréchal se porta sur Landsberg, puis sur Innsbruck.

Le 3 novembre, l'avant-garde de la division formée par une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs du 69e, auxquelles se joignit une compagnie de voltigeurs du 76e, fut dirigée sur Mittelwald; elle rencontra un poste d'environ

(1) « A la nuit close, dit Sabon, nous fîmes notre entrée dans la ville d'Ulm; nous fûmes logés chez le bourgeois, une compagnie par maison, et traités à bouche que veux-tu. »

60 hommes du régiment de l'archiduc Louis, l'attaqua, fit prisonnier l'officier et 43 hommes. Au bruit de la fusillade, 200 Autrichiens sortirent du fort de Scharnitz pour soutenir leur poste, ils furent repoussés et obligés de se replier, non sans faire subir des pertes aux vainqueurs : le 69e avait eu 1 tué et 2 blessés.

Le 4 novembre, la division se mit en marche, de Mittelwald, à 7 heures, vers la montagne de Lœthen.

Prise du fort de Leutasch. — Les 69e et 76e parvinrent à son pied par des chemins très difficiles. L'avant-garde commença à gravir un sentier à pic et tellement étroit qu'on dut le suivre en file indienne. La descente fut presque aussi pénible, on tourna le fort de Leutasch, il était défendu par un bataillon de 750 hommes du régiment de Kinski, un millier de paysans tyroliens et 4 bouches à feu.

Mais le commandant autrichien eut connaissance du mouvement, sortit avec un détachement et une pièce; cinq compagnies du 1er bataillon allèrent à sa rencontre, les quatre autres se déployèrent vers la partie la plus rapprochée du fort avec ordre de repousser toute sortie.

Le 2e bataillon gagna la vallée, face au fort, le 76e à gauche. L'ennemi canonna vigoureusement les tirailleurs du 69e qui, après avoir passé la rivière de Leutasch, longeaient le versant opposé et menaçaient la gauche du fort. Les troupes étaient prêtes pour l'assaut lorsque, sur une sommation du général Loison, le commandant capitula. Le lieutenant Pichon et le sous-lieutenant Doumet se distinguèrent particulièrement dans cette affaire.

Prise du fort de Scharnitz. — Le 5 novembre, la division partit à deux heures du matin pour attaquer le fort de Scharnitz.

Le fameux retranchement de Scharnitz était une espèce de demi-couronne taillée dans un roc, défendue par un large fossé et appuyée à sa droite par le fort de Leutasch.

Loison forma deux colonnes, l'une débordante et l'autre de front.

« ... C'étaient les mêmes soldats (le 69e) dont la valeur avait

décidé l'affaire d'Elchingen, aucun obstacle ne put les arrêter. Pour se défendre des balles et d'une grêle de pierres que les chasseurs tyroliens faisaient pleuvoir sur eux, ils attachèrent leurs sacs sur leur tête : couverts de cette espèce de bouclier, embarrassés de leurs armes, ils s'accrochaient aux arbustes, aux racines, fichaient les baïonnettes dans les fentes, s'entr'aidaient et gravissaient ainsi d'un roc à l'autre. Les coups de carabine et les quartiers de roche qui écrasaient ou entraînaient au fond du précipice quelques-uns de leurs camarades animaient de plus en plus ces intrépides soldats; ils atteignirent enfin le sommet où les Tyroliens se croyaient tellement sûrs de ne pouvoir être attaqués qu'ils y avaient emmené leurs femmes et leurs enfants. Ils furent dépostés après s'être opiniâtrement défendus, et presque tous furent pris et désarmés. Les aigles du 69e, plantées sur la cime des rochers, servirent de signal à l'attaque de front que le maréchal Ney avait préparée et que celle du 69e par le flanc gauche et par la gorge rendit aussi prompte que décisive (1). »

Il était quatre heures de l'après-midi (2).

Après avoir laissé au col un détachement de la 3e division, les troupes prirent le chemin de Seefeld où elles arrivèrent à 11 heures du soir. Mais l'avant-garde fut reçue à coups de fusil par les paysans et s'arrêta; les débouchés du village furent gardés, les 69e et 76e bivouaquèrent en arrière des dernières maisons.

Le sixième corps entra le lendemain à Innsbrück et y resta jusqu'au 9.

Le 13, le sous-lieutenant Doumet, voyant son capitaine entouré d'une quinzaine d'Autrichiens et déjà blessé, se précipita à son secours; il tua trois des assaillants et réussit à le ramener sur ses épaules.

Le 14, jour où Napoléon arrivait à Vienne, le régiment se trouvait à Steinach.

Le 22, le 69e atteignit Botzen; puis continua sur Villach et Klagenfurth.

---

(1) *Histoire des guerres de la Révolution*, (Mathieu-Dumas.

(2) « Un sergent-major seul fit mettre bas les armes à une compagnie entière en faisant le ventriloque, et la fit prisonnière à son poste. » (*Mémoires du Petit-Louis*, Louis Sabon, chef de musique au 69e.)

Le 29 novembre, Ney se reliait à l'aile gauche de l'armée d'Italie, ayant ainsi accompli sa mission.

Trois jours après, c'était la bataille d'Austerlitz! par laquelle Napoléon terminait cette campagne prodigieuse. La Grande Armée, partie des bords de l'Océan le 1er septembre, avait volé de victoire en victoire; trois mois à peine, et les coalisés vaincus demandaient la paix.

Le 10 décembre, à la pointe du jour, comme le régiment allait se mettre en marche, un revenant se présenta à la 5e compagnie du 2e bataillon et réclama son sac et son fusil pour reprendre sa place dans le rang. C'était le soldat Semartin, gravement atteint à Elchingen et transporté à l'hôpital de Gunzbourg; son extrait mortuaire était parvenu au corps. Aussi ses camarades furent-ils ahuris de le retrouver « à peu près rétabli ». Sa conduite lui valut les épaulettes de voltigeur; il ne les porta pas longtemps, ce brave fut tué, l'année suivante, à Soldau.

Le 26 décembre, le traité de Presbourg terminait la guerre; les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver (1).

Le 6e corps n'avait pas paru à Austerlitz, mais il s'était couvert de gloire à Gunzbourg, à Albeck, à Elchingen, au Michelsberg; il avait fait plus de 14.000 prisonniers.

Le 69e, dans ces légions d'élite, s'était classé hors de pair et sa conduite fut signalée plusieurs fois au *Bulletin officiel* par l'Empereur, pourtant avare de louanges.

« ... Au combat d'Elchingen, le 23 vendémiaire, le 69e régiment de ligne s'est distingué. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, il s'est déployé à portée du feu des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid *qui ont rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration* (2). »

De telles paroles et d'un tel homme se passent de tout commentaire.

Après la campagne, le régiment fut récompensé en la personne de son colonel, nommé commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, et le maréchal Ney reçut, en présence du régiment qui l'avait si bien secondé, le titre de duc d'Elchingen.

---

(1) Le régiment, d'abord dirigé sur Salzbourg, prit ses cantonnements à Louffen puis à Lentkirch.

(2) Extrait du 10e bulletin, Augsbourg, 30 vendémiaire an XIV.

Détachement du 3e bataillon à la division Lorges. — Un décret du 9 novembre avait prescrit la création de deux divisions avec des fractions des troisièmes bataillons. Les trois compagnies du 69e (grenadiers, 1er et 2e fusiliers), complétées à 100 hommes, formèrent avec celles du 76e un bataillon de marche qui entra dans la composition de la division Lorges, réunie à Juliers.

Chargées pendant la guerre des communications de l'armée, ces unités ne furent dissoutes que le 11 juillet 1806.

Les hommes du régiment furent versés dans des bataillons de guerre, puis les cadres rentrèrent au dépôt.

Campagne de 1806

La Prusse avait mal accueilli la Confédération du Rhin, dont Napoléon s'était déclaré protecteur. Humilié et déçu dans ses espérances, excité par les sentiments belliqueux de ses sujets, Frédéric-Guillaume réunit une armée de 120.000 hommes sous les ordres du duc de Brunswick et du prince de Hohenlohe. Secondé par l'Angleterre, la Russie et la Suède, il crut pouvoir briser l'épée de César! Il somma Napoléon d'évacuer les corps restés en Allemagne après 1805.

L'Empereur repoussa cet ultimatum et ordonna le rassemblement de l'armée.

Le 2 octobre, à Wurtzbourg, il apprit que les Prussiens avaient envahi la Saxe et se concentraient derrière le Thuringerwald.

Sous le couvert du 1er corps (Bernadotte), qui étendit ses cantonnements, Napoléon rassembla son armée disséminée.

Le 69e avait été, avec le 6e corps, dirigé le 23 février, par Teissendorf, Aibling, Weilheim, Lausterg, sur Augsbourg.

Il avait passé les mois de mai, juin et juillet à Leutkirch.

Le 27 juillet, il était bivouaqué sur la route d'Ulm, à Heidenheim.

Il était à la 2e division (général Marchand) du corps Ney, avec les 6e léger, 39e et 76e.

Le 22 septembre, de nouveau, le régiment campait à Leutkirch près de Memmingen.

Le 24, la droite de l'armée, composée des corps Soult et Ney et d'une division bavaroise, se réunissait à Bayreuth pour marcher sur Hof, où elle devait être le 9 octobre. Le centre, comprenant les corps Bernadotte et Davout, la garde impériale et la réserve du grand-duc de Berg, débouchait par Bamberg sur Cronach pour se porter, par Schleitz, sur Géra. La gauche, sous Lannes et Augereau, se dirigeait sur Saalfeld. L'Empereur manœuvrait par sa droite, pour déborder la gauche de l'ennemi.

Le 10 octobre, le 6e corps arriva à Saalfeld pour y passer la Saale et se joindre à la colonne du centre.

Le 13, l'armée française réunie sur la rive droite franchit les ponts dans la nuit et prit position autour d'Iéna, en face du plateau occupé par une flanc-garde ennemie.

Parti d'Auma à neuf heures, le 6e corps, « à son arrivée à Géra, dut continuer, après une courte halte, son mouvement sur Roda, où il parvint à la nuit, excédé de fatigue; malgré la difficulté du chemin, il avait fait dix grandes lieues sans s'arrêter (1) ».

Son avant-garde, composée de la brigade de cavalerie Colbert, des deux bataillons de grenadiers et voltigeurs réunis, de tous les corps de troupe et du 25e léger, parvint à Iéna vers minuit et bivouaqua en arrière de la ville.

Bataille d'Iéna. — Le 14, Lannes commença l'attaque à 6 heures du matin, malgré un brouillard épais qui masquait les mouvements des deux adversaires, et réussit à refouler le corps prussien Hohenlohe; l'ayant fait renforcer, vers onze heures, Ney, avec sa fougue habituelle, jeta son avant-garde dans le combat « afin d'avoir au moins quelque part aux glorieux

---

(1) Général Roguet.

événements qui se préparaient (1) », car les deux divisions du 6e corps avaient quitté Roda au matin seulement et arrivaient présentement sur le Dornberg, à 2 kilomètres au sud de la ligne de bataille (2).

Le maréchal poussa ses voltigeurs sur Vierzehn-Heiligen, centre du front ennemi, ses grenadiers sur le bois d'Altenbourg, le 25e léger, plus à gauche encore, sur le bois d'Iserstædt.

Les voltigeurs, avec l'aide de deux régiments de Lannes, purent s'emparer de leur objectif et s'y maintenir sous le choc d'une division prussienne, qui parvint toutefois à enlever les bois aux autres bataillons de Ney, trop compromis.

Mais l'entrée en ligne à gauche du 7e corps (Augereau), derrière lequel le 6e s'avançait pour occuper le terrain conquis, celle de Soult, qui se rabattit à droite, obligea Hohenlohe à la retraite.

De tout le régiment, seuls les grenadiers et voltigeurs avaient contribué à la victoire. Ney exécuta la poursuite jusqu'à Weimar, et bivouaqua en arrière de la ville (3).

Le même jour, Davout battait, à Auerstædt, l'armée principale aux ordres du roi et de Brunswick.

A quatre heures du soir, les deux déroutes se confondaient.

Prise d'Erfurth. — Le 15, Ney arriva à dix heures du soir devant Erfurt, qui capitula le 16.

A midi, il quitta la ville, où il laissait comme garnison son bataillon de grenadiers, et atteignit Græfen-Tonna.

Le 6e corps repartit le 17 au matin, marcha toute la journée et, après un long repos à Sondershausen, toute la nuit sur Nordhausen, où il se refit, le 18, d'une étape de quinze lieues.

Le 19, la division Marchand quitta son bivouac à six heures et parvint à Hasselfelde. Le 20, elle était à Halberstadt, enfin, le 21, à Gross-Germersleben, à une journée de Magdebourg, objectif de Ney.

---

(1) Ney à l'Empereur.

(2) « Une heure avant la bataille, nous allions d'un train magique; toutes les figures étaient enluminées comme si nous eussions bu; mais il n'en était rien, c'était l'assurance de la victoire qui faisait luire pour ainsi dire chaque visage. » (*Mémoires du Petit-Louis.*)

(3) Le régiment y arriva à onze heures du soir. (SABON.)

Blocus de Magdebourg. — Le 22 commença le blocus de Magdebourg, où 20.000 fuyards s'étaient réfugiés. La division était en avant de Schleibnitz, au sud-ouest de la place.

Le 23, elle se rapprochait et s'installait entre Gross-Ottersleben et Schmarsleben.

Quatorze jours après le début des hostilités, Napoléon avait réglé à jour et heure fixes, comme pour une parade, l'entrée de son armée dans la capitale ennemie!

Le 25 octobre, le maréchal Davout en prenait possession et, le 27, l'Empereur y faisait une entrée triomphale.

Le 31, 99 hommes du 69e venant de Luxembourg par Mayence arrivèrent à Berlin, furent passés en revue par l'Empereur et formèrent, avec des détachements des 25e léger, 50e et 59e, un bataillon provisoire qui constitua la garnison de la ville.

Le 21 octobre, l'Empereur avait prescrit de former à Berlin la division de grenadiers d'Oudinot, organisée à 7 régiments : les grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 69e entrèrent dans la composition du 1er bataillon du 5e régiment (9e bataillon).

Le 4 novembre, le major-général ordonnait au gouverneur d'Erfurt de diriger sur Wanzleben les compagnies d'élite du 6e corps, laissées à la garde de la place.

Le siège de Magdebourg touchait à sa fin.

Par de petits combats d'avant-postes, la division Marchand s'était peu à peu rapprochée des glacis et du Closterberg.

« Pendant la nuit, rapporte Ney au major général (1), des postes d'observation s'approchent de la place sur les deux rives de l'Elbe, de manière qu'aucune patrouille ne peut en sortir : à la diane, ces postes rentrent derrière la première chaîne de vedettes : ils sont tous relevés à cette même heure et restent doublés pendant le jour.

« Il règne dans le service beaucoup d'exactitude et il en est résulté que l'ennemi, après avoir tenté plusieurs sorties, n'a pu parvenir à nous faire un seul prisonnier. »

La nuit du 4 au 5, la 2e division prit les armes. L'ennemi tenta une attaque entre huit et neuf heures et fut vivement repoussé.

---

(1) Lettre du 7 novembre.

Le 8, un armistice fut conclu, le lendemain les portes furent occupées par les Français. Le 11, divisée en quatre colonnes, la garnison défila de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi; 54 drapeaux, 5 étendards, 20 généraux, 800 officiers, 22.000 hommes, 700 canons tombaient au pouvoir de Ney.

Entrée à Berlin. — Le 12, la seule division Marchand quitta la place avec l'artillerie, pour se rendre à Berlin, en trois groupes qui devaient arriver les 16, 17 et 18. Elle emmenait les trophées pour les présenter à l'Empereur. Elle passait par Mœckern, Ziésar, Brandenburg, Potsdam.

Le 17, le 69e entrait à Berlin.

Campagne de 1807

Napoléon avait établi sa ligne d'opérations sur l'Oder, de Stettin à Glogau.

Les Russes entraient seulement en campagne : 55.000 hommes, sous Beningsen, étaient établis, le 25 novembre, entre Pulstuck et Varsovie. Leur deuxième armée, 36.000 hommes, sous Buxhæwden, était encore en marche, loin en arrière; 15.000 Prussiens, sous Lestocq, occupaient Thorn.

Le 2 décembre, les 3e, 4e, 5e et 7e corps vinrent occuper Varsovie et Praga.

Le 30 novembre, Ney avait mis son corps en mouvement de Posen sur Thorn. Le 1er décembre, le 69e (1) [1re division, général Marchand] était à Guesen, le 4, à Inowraclaw.

Le 6, le maréchal Ney, en vue de reconnaître les abords de Thorn, fit monter dans des barques 400 hommes du 14e et les grenadiers et voltigeurs du 69e et du 6e léger. Cette troupe, placée sous le commandement du colonel Savary, traversa la Vistule, qui charriait d'énormes glaçons, et s'engagea contre l'ennemi, maître de l'autre rive. Avec l'aide de bateliers polonais qui la dégagèrent des glaces et précipitèrent dans le fleuve les Prussiens s'opposant au débarquement, elle les repoussa et s'empara de la ville.

(1) 1re division (Marchand), 1re brigade (Ligier-Belair), 6e léger, 39e; 2e brigades (Vonderweidt), 69e-76e.

Ney poursuivit Lestocq dans sa retraite sur Strasbourg, puis sur Lautenburg et Soldau.

Les 16 et 17 décembre, le régiment se trouvait à Ostrowitz et à Bieltch; du 18 au 22, il bivouaquait sur la rive gauche de la Drevens, à Dobrzyn.

Le 23, la brigade s'installa à Gurzno, d'où le colonel de Bülow venait d'être délogé par les 6e léger et 39e.

Combat de Kudsburg. — Le 24, après avoir chassé de Kudsburg le détachement von Kall, elle avait obliqué à gauche poursuivant les derniers éléments de la colonne von Diericke qui avait été chargée de reconnaître le 6e corps.

Pendant ce temps, les deux armées russes faisaient leur jonction devant l'Empereur qui les battait à Pulstuck.

Prise de Soldau. — Le 25, au point du jour, Vonderweidt marcha sur Soldau, où 6.000 Prussiens s'étaient retranchés, et s'empara de la ville par surprise.

« La réussite de ce coup de main est due à ce fait, que le général Lestocq, mal renseigné par sa cavalerie, avait disposé d'avance toutes ses forces pour résister à une attaque venant de l'ouest, de la direction de Lautenburg, tandis que la brigade du 6e corps se présenta par la route du sud, et presque de suite agit très vigoureusement de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du côté exactement opposé à celui où elle était attendue. Elle trouva dès lors la lisière est de Soldau assez mal défendue, et en profita pour pénétrer dans la ville et s'y installer (1) ».

Lestocq avait en effet placé la brigade Diericke sur la Pierlawka, à cheval sur la route de Lautenburg, et comptait, avec la brigade Rembow, attaquer dans leur flanc gauche les Français ainsi maintenus de front. Il n'avait laissé dans la ville aux ordres du général Hartmann que les tirailleurs du régiment de Ruchel et une batterie de 12.

Située au milieu d'un marais impraticable, la position ne pouvait être assaillie au sud-ouest que par la chaussée de Kyschienen, large de 8 mètres et longue de 700, dont les approches étaient défendues par deux batteries, tirant l'une d'enfilade l'autre d'écharpe.

---

(1) *Revue d'histoire*, « La manœuvre de Pulstuck ».

Une seconde chaussée, plus méridionale, reliait les villages de Kurkau et de Niederhof et permettait d'entrer au bourg par le sud. Pour ménager la retraite des éléments poussés vers l'est, on n'avait pas fait sauter les ponts.

« Vers dix heures du matin, les premiers tirailleurs de la division Marchand apparurent sur la route qui vient de Kudsburg par Riwocin et Kurkau. Le général Vonderweidt fit faire alors une première tentative pour enlever Niederhof par la chaussée de Kurkau, mais l'artillerie... enfilait ce long défilé de 800 mètres et fit échouer l'attaque. La brigade française porta alors son effort contre Kyschienen, dans l'espoir de gagner ensuite Soldau par la chaussée nord. Les tirailleurs de Rüchel furent facilement chassés de Kyschienen; en se retirant par la chaussée, ils furent suivis pied à pied par les voltigeurs du 69e appuyés par deux compagnies du 76e qui franchirent le pont sous un feu très vif. Etant donné la confusion qui régnait sur la chaussée, où les troupes des deux partis étaient mélangées, le général Hartmann ne crut pas devoir faire entrer en action la batterie de 12 et lui donna l'ordre de battre en retraite. Les deux pièces qui étaient sur la chaussée eurent une partie de leurs chevaux et de leurs servants tués et tombèrent entre les mains du 69e. L'infanterie du 6e corps put dès lors pénétrer dans la ville et s'y installer avant que l'ennemi ait eu le temps de faire une résistance sérieuse (1). »

Les Prussiens luttèrent à la baïonnette dans les rues; comme le porte-drapeau du 69e tombait mortellement atteint, le sergent Dubreuil (2) se précipita vers lui, ramassa l'aigle qui se dressa de nouveau dans la mêlée.

« La brigade Vonderweidt venait de réussir un de ces coups de main où excellait l'infanterie de la Grande Armée, et dont ses annales renferment de si nombreux exemples (3). »

Mais, Dierike, averti, revint vers la porte d'Allemagne, et, après une préparation d'artillerie, son infanterie « poussa jusqu'à la porte, pénétra dans la ville par une entrée latérale et arvint à progresser jusqu'à la place du Marché; mais, là, elle se heurta à une résistance très énergique des 69e et 76e de

(1) et (3) *Revue d'histoire.*
(2) Le sergent Dubreuil, engagé volontaire de l'an XIII, fut, à cette occasion, proposé pour le grade de sous-lieutenant.

ligne, dont une partie occupait les maisons; les assaillants durent rétrograder et repasser en désordre la porte d'Allemagne. Les Français les poursuivirent de près, mais dès qu'ils voulurent déboucher de Soldau, ils tombèrent sous le feu des canons de Diericke et furent contraints à rentrer dans la ville (1). »

Lestocq, informé à son tour, donna l'ordre à son lieutenant de tenter une nouvelle attaque.

« Vers 5 heures du soir, alors que la nuit était déjà presque complète, la brigade Diericke dut pousser une seconde fois vers la porte d'Allemagne, tandis qu'un bataillon tournerait la ville par le nord... Des deux côtés, l'infanterie prussienne, en arrivant aux maisons, fut reçue par une fusillade nourrie, et, comme elle fut obligée de battre en retraite, il ne se produisit plus jusqu'à minuit, du côté prussien, que des tentatives partielles qui ne furent pas poussées à fond (2). »

Vers 2 heures du matin, l'ennemi se retira sur Niedenburg, en décrivant un grand cercle autour de Soldau.

Voici le rapport que le colonel fit de cette brillante affaire au général Vonderweidt, commandant la 2e brigade de la 2e division du 6e corps :

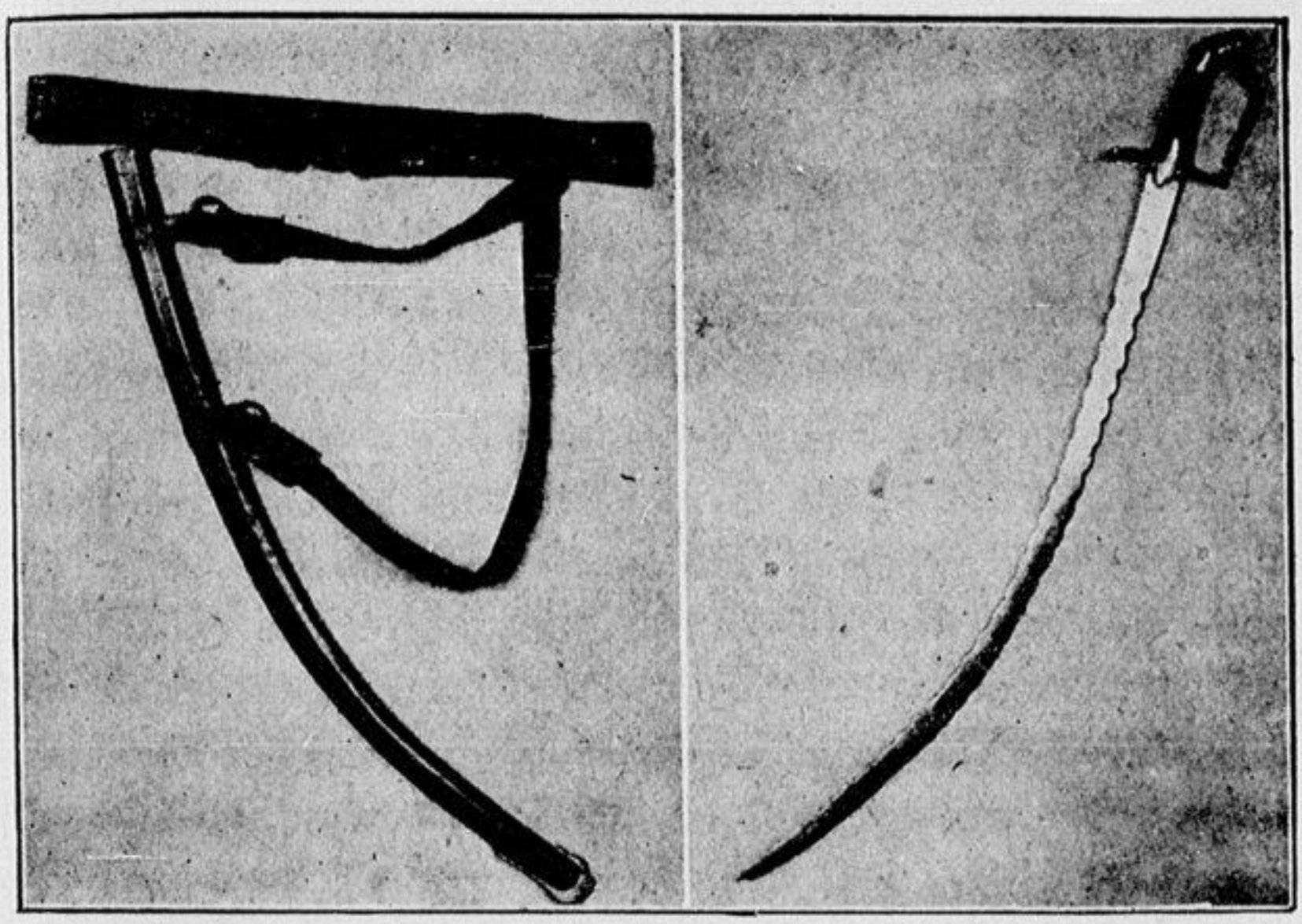
« Monsieur le Général,

« D'après les dispositions à notre arrivée devant Soldau, la compagnie de voltigeurs du régiment que je commande et celle du 76e étant mises en marche pour attaquer la tête du pont et s'en emparer, j'ordonnai à M. Dufour, sous-lieutenant de grenadiers, de précéder ces compagnies ayant sous ses ordres les sapeurs et les quinze grenadiers du régiment destinés à rendre le passage praticable, détruire les palissades et autres obstacles qui auraient pu arrêter leur marche.

« A leur apparition, l'ennemi fit sur eux un feu des plus vifs d'artillerie et de mousqueterie. Aussitôt, les sapeurs et les grenadiers aux ordres de M. Dufour, suivis de près par les compagnies de voltigeurs, fondirent à la baïonnette sur 200 hommes établis en avant du pont, les culbutèrent malgré leur opiniâtre résistance, passèrent le pont, dont on avait ôté les madriers, et

(1) et (2) *Revue d'histoire.*

marchèrent au pas de charge sur deux pièces de canon, qui s'opposèrent à leur passage. M. Dufour arriva le premier à la batterie avec ses grenadiers, tua de ses mains le capitaine qui la commandait, fit plusieurs prisonniers, dont un officier, força le reste à la fuite et s'empara des deux pièces de canon. A l'exemple de ce trait de bravoure peu ordinaire, les voltigeurs passèrent les ponts et la digue, et entrèrent dans la ville malgré



Sabre du général Brun, colonel du 69e (1800-1807). — Musée de l'Armée.

le feu le plus vif de la mousqueterie et de six pièces d'artillerie, placées à la droite de la digue, qui flanquait le pont.

« M'étant aperçu que l'ennemi; avec un corps de 400 hommes d'élite, était venu se placer entre la ville et les ponts pour couper les voltigeurs qui étaient dans la ville et les deux ponts et les faire prisonniers, je passai de suite les ponts à la tête du régiment, en colonne par section, et marchai sur lui au pas de charge. L'ennemi, en voyant arriver le régiment, fit un feu des plus vifs d'artillerie et de mousqueterie, mais bientôt déconcerté par l'intrépidité et le sang-froid des compagnies de grenadiers qui formaient la tête de colonne, il se dispersa et abandonna ses positions.

« Le régiment entra en ville et se mit en bataille sur la place,

après quoi je portai des compagnies aux principales avenues de la ville pour protéger les voltigeurs qui continuaient à se battre au dehors, prévenir toute tentative de la part de l'ennemi et assurer par là la conservation de la place.

« Quelque temps après, l'ennemi voulant reprendre la ville de vive force, se rallia, forma quatre colonnes d'environ 1.000 hommes chacune, fit quatre attaques, successivement les unes après les autres, sur tous les points, mais il fut repoussé très vigoureusement de toutes parts à la baïonnette.

« Dans ces différentes attaques, qui ont duré jusqu'à 1 heure du matin, l'ennemi a perdu un drapeau, 220 tués dont 10 officiers, entre autres un aide-de-camp du général Lestocq qui commandait une colonne et qui reçut une blessure grave. Le régiment a eu dans cette affaire 25 tués dont un officier, 98 blessés dont 2 capitaines et 2 lieutenants. Je n'ai qu'à me louer, Monsieur le Général, de la conduite distinguée qu'ont tenue dans cette affaire tous les militaires du régiment que je commande ainsi que les trois compagnies du 76e qui étaient sous mes ordres et particulièrement MM. Clouard et Magne, chefs de bataillon, et les officiers des compagnies de grenadiers et voltigeurs. Je vous envoie ci-joint un état nominatif de ceux qui se sont spécialement distingués en vous priant de solliciter en leur faveur la bienveillance du gouvernement et l'obtention des récompenses que je demande pour eux.

« Il vous suffit, Monsieur le Général, de connaître les positions avantageuses qu'occupait l'ennemi et les difficultés que le régiment a éprouvées dans cette affaire pour reconnaître combien l'audace et l'intrépidité qu'il a montrées rendent sa conduite honorable et distinguée. »

« BRUN. »

Le régiment eut les honneurs du *Bulletin officiel* (1) :

« ....Les Prussiens occupaient Soldau avec 6.000 hommes d'infanterie et un millier d'hommes de cavalerie; ils comptaient, protégés par les marais et les obstacles qui environnent cette ville, être à l'abri de toute attaque. Tous ces obstacles ont été

---

(1) 9e bulletin, Golymin, 28 décembre 1806.

surmontés par les 69e et 76e. L'ennemi s'est défendu dans toutes les rues et a été repoussé partout à coups de baïonnette.

« Le maréchal Ney se loue du général Von der Weidt, qui a été blessé. Il fait une mention particulière du colonel Brun, du 69e, qui s'est fait remarquer par sa bonne conduite. »

Les 28 et 29 décembre, la brigade Von der Weidt, précédée par les grenadiers et voltigeurs, marcha sur Neidenburg et Willenberg, suivie du reste du 6e corps.

Le 30 décembre, l'armée prit ses quartiers d'hiver, la droite à Wittemberg, la gauche dans la direction de Zebwabno.

Mais Ney continuait à s'avancer sur Kœnigsberg; aussi le 69e ne devait pas jouir longtemps d'un repos pourtant bien gagné.

Le 1er janvier, formant l'arrière-garde derrière la brigade de cavalerie Colbert, il se remettait en marche sous les ordres du général Marcognet, commandant provisoirement la 2e brigade, sur Ortelsburg et Passenheim.

Le 6, Ney recevait l'ordre de s'arrêter et de couvrir Thorn.

Le 69e fut cantonné à Ortelsburg. Ses compagnies d'élite entrèrent dans la composition de deux des six bataillons créés par Ney pour assurer le service d'avant-postes du 6e corps.

Le maréchal avait poussé à 70 kilomètres plus au nord que les instructions de l'Empereur le lui prescrivaient. Celles-ci furent réitérées. Le corps était d'ailleurs harassé par quinze jours d'escarmouches constantes.

Le mouvement de retraite commença le 18.

Le premier bataillon du régiment recula à Bredinken, le second à Bischofsburg; le 21, ils refluèrent, réunis, sur Passenheim; le 25 sur Neidenburg.

Cependant, la pointe hardie du 6e corps vers le nord avait suggéré à Beningsen l'idée de prendre une offensive vigoureuse contre la gauche française, en masquant la droite par deux divisions. Il s'était retiré de Tyhoczin sur Rhem et de là s'était porté sur Heilsberg et Mohrungen, où il rencontrait, le 25 janvier, le corps de Bernadotte.

Aussitôt, Napoléon quitta ses quartiers d'hiver, dirigea les 3e, 4e, 6e et 7e corps dans le flanc gauche des Russes pour tomber

ensuite sur leurs derrières et les jeter à la mer. Ney, sans soutenir Bernadotte, qui devait reculer, servait de rideau au rassemblement du gros.

Dans ce but, le 31, le corps de Ney en entier se porta en avant de Neidenburg sur Hohenstein; le 1er février, sur Allenstein; le 4, sur Schlitt.

Mais Beningsen, instruit à temps, battit en retraite entre la Passarge et l'Alle.

La Grande Armée se jeta à sa poursuite, Ney fut spécialement chargé, en longeant la Passarge, de séparer le corps prussien de Lestocq du gros adverse.

Combat de Deppen. — Le 5, Ney culbutait Lestocq à Deppen, et le repoussait jusqu'à Liebstadt, sans toutefois parvenir à le couper.

Bataille d'Eylau. — Il le suivait à courte distance, lui faisant subir des pertes énormes, et, le 8, dans l'après-midi, il fit son apparition sur les talons de son adversaire à la gauche du champ de bataille d'Eylau.

Beningsen avait établi son armée sur la ligne Schloditten-Serpallen. Napoléon était venu l'y attaquer, projetant de tourner la gauche russe, grâce à l'intervention de Davout, qui, à 4 heures du soir, était parvenu à Schmoditten, sur les derrières de la droite ennemie.

C'est à ce moment que Lestocq, retraitant devant Ney, rencontrait le 3e corps, le bousculait de Schmoditten sur Klein-Sausgarten.

Ney, qui, le matin, était encore sur la route de Kreutzburg vers Orchen et avait été retardé par quelques engagements de flanc-gardes et par la neige tombant à flocons épais, apparut à Schmoditten.

Devant cette menace pour ses communications, le maréchal russe ordonna la retraite.

L'arrière-garde voulut s'installer à Schmoditten pour permettre l'écoulement de l'artillerie. Six bataillons de grenadiers tentèrent d'y pénétrer; mais les 6e léger et 69e tenaient le village et les accueillirent par des feux à bout portant, puis les poursuivirent à la baïonnette.

Ce fut donc le 6e corps qui livra le dernier combat. A 10 heures du soir, le feu cessa; les Prussiens se retirèrent sur Friedland, les Russes sur Kœnigsberg; les Français, harassés, bivouaquèrent sur le terrain par un temps épouvantable.

Le lendemain, Murat, soutenu par Ney, poursuivit les Russes jusqu'à Kœnigsberg. Ney s'arrêta sur les bords de la Frisching, en couverture du gros de l'armée installé à Eylau.

Le 16 février, les compagnies de voltigeurs du régiment étaient à Gross-Lauth avec la brigade du général Guyot.

Le 17, Napoléon prit la résolution de rétrograder sur les bords de la Passarge en attendant le printemps. Ney devait former les avant-postes du dispositif sur l'Alle de Guttstadt à Allenstein.

Les compagnies d'élite du 3e bataillon du 69e venaient de rejoindre la garde avec le corps de réserve Oudinot.

Le régiment se reporta sur Preuss-Eylau, près du moulin à vent, ayant à dos les routes de Pompicken et de Landsberg. L'ennemi, qui s'était avancé jusqu'à Heilsberg, attaquait sans cesse; 400 cavaliers qui, le 26, avant la nuit, se présentaient pour la seconde fois devant le village de Scharnick, furent repoussés jusqu'à Wolfsdorf; une reconnaissance du 69e sur Petersdorf rencontra une troupe de 200 chevaux qui cherchait à enlever les petits postes.

Premier combat de Guttstadt. — Le 26, une offensive partielle de Beningsen obligea Ney à abandonner Guttstadt.

Combat d'Altkirch. — Le 28, vers 3 heures de l'après-midi, une colonne de cavalerie forte de 1.000 à 1.200 chevaux déboucha par Gronau sur Altkirch; le général Marcognet disposa le régiment de façon à faire croire qu'il avait peu de monde. L'ennemi exécuta une charge furieuse : la trombe s'avança au grand galop; impassible, sans un coup de feu, le 69e attendit de pied ferme. Elle est à 50 mètres, dans les compagnies, rien ne bouge, le poitrail des chevaux est à 20 pas à peine du premier rang, un feu de salve déchire l'air; l'effet en est tellement meurtrier que l'ennemi rebrousse chemin laissant sur le terrain un grand nombre des siens.

Deuxième combat de Guttstadt. — Le 3 mars, l'Empereur ordonna au 6e corps de reprendre Guttstadt; les Russes l'éva-

cuèrent en abandonnant leurs magasins. Le 5, le 69e y cantonna.

Combat de Lingnau. — Le 12, à Lingnau, près de Guttstadt, il fut attaqué par deux régiments de cavalerie russe.

Sa conduite lui valut une fois de plus une mention au bulletin (1).

« ....La Grande Armée est toujours dans ses cantonnements où elle prend du repos. De petits combats ont eu lieu souvent entre les avant-postes des deux armées. Deux régiments de cavalerie russes sont venus, le 12, inquiéter le 69e dans son cantonnement de Lingnau, en avant de Guttstadt. Un bataillon de ce régiment prit les armes, s'embusqua et tira à bout portant sur l'ennemi qui laissa 80 hommes sur la place. »

La division Oudinot accompagna, le 9 mars, la cavalerie de Murat, en reconnaissance sur Willemberg.

En avril, le colonel Brun fut nommé général de brigade; le régiment passa sous le commandement de Joseph Fririon (2).

Le 6e corps occupait toujours Guttstadt, se reliant à droite au 3e corps (Davout); la gauche était gardée par des postes couvrant la forêt d'Amt-Guttstadt. Le 69e, qui jusqu'alors faisait brigade (2e) avec le 76e, constitua avec le 6e léger la première brigade (général Maucune).

Le 5 mai fut constitué le corps de réserve du maréchal Lannes, formé des grenadiers d'Oudinot, qui avait rejoint la garde en réserve à Osterode, puis à Finkenstein (23 mars), et de la division Verdier. Lannes s'installa à Marienburg comme soutien éventuel de Lefebvre assiégeant Dantzig.

Cette place capitula le 26.

Combat d'Amt-Guttstadt. — Le 8 mai, la brigade Maucune s'étant rendue à Amt-Guttstadt, le 6e léger avec l'artillerie sur les hauteurs en arrière de cette ville, le 69e dans la position de

---

(1) 18e bulletin, Osterode, 14 mars 1807.

(2) La plus grande partie des notes qui vont suivre, notamment la relation de la bataille de Friedland et les premières années de la campagne d'Espagne, sont extraites du volume : *Le général J. Fririon*, par le capitaine J. Fririon. Les notes du général ont été publiées par son fils en 1853. Nous en devons la communication à l'extrême obligeance de Mlle Fririon, petite-nièce du général.

Kossen, où il établit ses baraquements (1), elle poussait des postes avancés vers Zechera jusqu'à Peterswald.

Le général russe résolut de profiter de la position du maréchal Ney en avant de l'armée pour détruire son corps. Le 5 juin, les Russes se présentèrent, à la pointe du jour, à la gauche du bois d'Amt-Guttstadt. Le 6e corps, 15.000 hommes, avait devant lui une armée de 60.000 hommes; presque tous les postes furent enlevés, tant l'attaque fut soudaine. Les Cosaques, passant en même temps l'Alle entre Guttstadt et Allenstein, vinrent brûler les villages en arrière et s'emparèrent de Guttstadt, où se trouvait une partie des bagages. Après une fusillade d'une heure devant le camp, le 6e corps commença sa retraite, par échelons et très lentement, pour venir prendre position à Ankendorf, où il passait la nuit.

Le lendemain, le mouvement se continua, les masses russes venant constamment se briser contre nos carrés sans parvenir à les entamer; après avoir franchi le pont de Deppen, le 6e corps se trouva enfin en ligne avec l'armée.

Combat de Deppen. — L'ennemi tenta de franchir ce pont, mais ses assauts furieux et réitérés échouèrent contre la bravoure des défenseurs.

Le 8 juin, l'Empereur, qui avait donné aussitôt l'ordre de concentration de l'armée derrière la Passarge, arriva à Deppen et fit reprendre l'offensive.

Troisième combat de Guttstadt. — Le 69e se distingua encore à la reprise de Guttstadt d'où les Russes furent chassés après une lutte acharnée (9 juin).

Beningsen, ayant échoué contre Ney, craignit de se trouver en présence de toutes les forces de l'Empereur et battit en retraite sur Heilsberg.

Napoléon le poursuivit et se dirigea sur Eylau, pour le couper de Kœnigsberg. Lannes, à l'avant-garde, était déjà à Donnau

---

(1) Notre camp était situé à deux lieues de la ville : le 69e avec le 6e léger avaient fait différents ouvrages de défense, fossés à la Vauban; il n'y a que les Français pour tirer parti de tout; il y avait jusqu'à des rues de Tivoli, des cafés de la belle limonadière, de Frascati, etc. — Les Russes étaient à portée de pistolet dans un bois de sapins. (*Mémoires du Petit-Louis.*)

le 13 et, vers le soir, signalait la présence des forces russes descendant l'Alle vers Friedland.

L'Empereur résolut de porter, le lendemain, la garde, Ney et Victor sur ce point.

Le 13, le 69e bivouaqua près du village de Kuschitten.

Bataille de Friedland (1) [*14 juin 1807*]. — Le 14, vers trois heures du matin, la division Oudinot, tête de colonne de Lannes, arriva devant Friedland.

Beningsen, croyant n'avoir affaire qu'à un corps, avant de poursuivre sa retraite, résolut de l'écraser et fit repasser son armée sur la rive gauche de l'Alle.

Lannes, renforcé par quelques divisions, réussit à se maintenir.

Les grenadiers enrageaient d'être cloués sur place. Derrière l'ennemi, il y avait l'Alle : « Je leur mettrais le cul à l'eau si j'avais du monde, mais j'ai usé mes grenadiers », était venu dire Oudinot à l'Empereur.

Parvenu sur le terrain, à midi, le maréchal Ney reçut l'ordre de marcher en colonne, tambour battant, pour aller prendre position à l'extrême droite de l'armée. La première division fut mise en bataille sur deux lignes dans la plaine : la 1re brigade, 69e et 6e léger en avant, les 39e et 76e à 200 mètres en arrière; la 2e division à gauche de la première. Jusque-là les Russes s'étaient tenus à observer; Ney, impatient de combattre, fit placer quelques pièces de canon à l'angle du bois de Sortlack et fit ouvrir le feu.

L'artillerie ennemie riposta avec une telle supériorité qu'en un instant les pièces furent démontées, les caissons sautèrent et les deux lignes furent fort maltraitées. Au bruit de cette canonnade, l'Empereur fit abriter le corps d'armée dans le bois jusqu'à nouvel ordre. Les Russes détachèrent alors une nuée de tirailleurs qui ne cessèrent de faire un feu très vif; quelques hommes seulement y répondirent de la lisière.

« A cinq heures du soir, l'armée française avait achevé de prendre sa formation; un premier coup de canon donna le signal, aussitôt répété par trois salves d'une batterie de 20 pièces,

(1) Inscrite au drapeau.

tandis que l'artillerie doublait ses feux et les dirigeait sur la gauche des Russes, pour favoriser le mouvement du 6e corps chargé de l'attaque principale de ce côté.

Ployé en colonne par division, à distance de section, le 6e corps s'ébranla à cinq heures et demie. Il se dirigea du bois sur le clocher de Friedland, dont la pointe se détachait sur le ciel et servait à le guider, car le terrain lui cachait la ville.

La première division, l'arme au bras, s'avança à grands pas



Bataille de Friedland. — Fresque d'un réfectoire du régiment, caserne Thiry.

dans la plaine, ayant à sa gauche la 2e division en bataille sur deux lignes.

Ce mouvement rapide coupa la retraite aux tirailleurs russes et aux masses chargées de les soutenir; la majeure partie fut acculée à la rivière, elle s'y précipita et plus de la moitié y périt.

L'ennemi pris au dépourvu, la victoire n'aurait pas balancé si le terrain eût permis de marcher droit sur le clocher, mais à cent pas de la ligne russe, la tête de colonne fut arrêtée par un coude de la rivière, caché au fond d'un ravin profond et

escarpé. Aucun coup ennemi n'était perdu et éclaircissait les rangs. On marcha par le flanc pour dépasser le ravin et faire ensuite un à droite pour reprendre la direction primitive, mais on se heurta à la deuxième division.

Les Russes purent tirer des renforts de leur centre et établir une batterie de 30 canons sur la rive droite de l'Alle. Aussitôt, une grêle de boulets et de mitraille accabla le front et le flanc droit de la 1re division.

Le 69e servait de cible; le moment fut critique; deux caissons sautèrent, l'artillerie fut démontée, le terrain en un instant jonché de morts et de blessés.

Les deux chefs de bataillon étaient hors de combat, les officiers jalonnaient l'emplacement de leurs sections. Le colonel, au milieu de son régiment, comme un drapeau, rassurait ses soldats forcés de se résigner, pour le moment, à cette halte sanglante. Il tomba, frappé au côté gauche d'un biscaïen; il n'y avait plus d'officier supérieur; un capitaine prit le commandement du 69e et fut aussitôt mortellement atteint.

L'ennemi lança à ce moment sa cavalerie sur le flanc gauche et pénétra jusque dans les rangs décimés.

Le porte-aigle du régiment fut alors frappé, un caporal s'étendit sur le drapeau pour le protéger de son corps (1).

Ney, la voix tonnante, était au plus fort de la mêlée.

Enfin, la division Dupont, qui n'avait pas encore donné, traversa les troupes débandées et refoula l'ennemi dans Friedland. Les carrés se reformèrent. Sénarmont ouvrit le feu, à courte distance, avec une batterie de 36 pièces sur les troupes russes qui s'entassaient dans la ville, et Ney, avec le 69e, entra enfin dans Friedland, par la route d'Eylau, en même temps que Dupont y pénétrait par celle de Kœnigsberg. Il était 8 heures du soir.

Lannes et Mortier, restés sur la défensive, se portaient en avant à leur tour et les grenadiers purent enfin prendre leur revanche en jetant dans l'Alle, dont le pont brûlait, les derniers bataillons.

Les débris de l'armée russe se retirèrent sur le Niémen, où

(1) Le colonel lui fit donner la croix.

ils firent leur jonction avec Lestocq, chassé de Kœnigsberg par Murat.

Les 14 et 15, le régiment bivouaqua sur le champ de bataille.

Le 16, il se retira sur les hauteurs en arrière d'Eylau.

Le 24, il cantonna au village de Veiliski et dans ses environs.

Le 9 juillet, les articles de la paix de Tilsitt étaient signés, la campagne était terminée.

Le 69e fut dirigé sur la Silésie. — « Notre point de cantonnement était Steinau, petite ville de 4.000 âmes. La première compagnie de grenadiers et le colonel occupaient la ville; le reste du régiment était dans les villages des environs (1). » — « Après un certain temps passé en ce bourg, nous fûmes envoyés à Lüben, à quatre lieues de là : c'est une jolie petite ville avec son château où le colonel Fririon logeait (2). »

Campagne de Portugal

(1808)

Formation du 11e provisoire. — Napoléon avait sommé le Portugal d'adhérer au Blocus continental; comme le régent refusait, Junot passa les Pyrénées avec 30.000 hommes et entra dans Lisbonne.

Il devait être soutenu par l'Espagne, avec qui l'Empereur avait conclu un traité.

L'attitude douteuse de Charles IV fit craindre pour les communications de l'armée de Portugal et, le 5 novembre 1807, l'Empereur ordonna la création à trois divisions du corps d'armée de l'Océan, placé sous Moncey.

Douze régiments provisoires furent formés : ils avaient quatre bataillons de quatre compagnies de 150 fusiliers empruntés aux troisièmes bataillons qui devaient continuer à s'administrer pour leur compte.

Celui du 69e, qui gardait ses deux compagnies d'élite avec Oudinot en Allemagne, devint 3e du 11e provisoire (avec les 3e, 59e et 85e). Il ne restait que trois compagnies au dépôt à uxembourg.

(1) et (2) *Mémoires du Petit-Louis.*

Les 11e et 12e régiments constituèrent la troisième division à Mézières.

Dès le 15 novembre, les premières unités, rassemblées hâtivement, commencèrent à partir, par voitures, sur la route de Sedan à Bordeaux, où l'organisation s'acheva. Les régiments gagnèrent successivement Bayonne par étapes et le corps pénétra en Espagne le 5 janvier 1808. Il s'installa aux environs de Vitoria, où parvinrent des détachements de complément, par bataillon de marche.

Moncey fut dirigé sur Burgos, puis sur Aranda, où Murat, lieutenant de l'Empereur, le rejoignit.

Le 20 mars, le bataillon du 69e franchissait avec la troisième division la chaîne de Guadarrama, au défilé de Somo-Sierra, et gagna Madrid quelques jours après l'entrée triomphale de Murat.

Il y resta en garnison et participa à la répression de la terrible insurrection du 2 mai.

Après la capitulation de Baylen, le 22 juillet, Madrid fut évacué, et Moncey retraita au nord de l'Ebre.

Le manque de cohésion des régiments provisoires n'avait pas permis d'en tirer de bien grands services et, le 1er juillet, l'Empereur avait décidé de les transformer en régiments définitifs : le 11e provisoire et les trois bataillons au dépôt de Bayonne constituèrent, le 10 septembre, le 118e.

Création des 4e et 5e bataillons du 69e. — Napoléon réorganisa son infanterie par le décret du 18 février 1808 et composa chaque régiment de cinq bataillons.

Les deux premiers gardèrent leurs voltigeurs et grenadiers et leurs quatre premières compagnies; les 5e, 6e et 7e formèrent le 3e bataillon qui passa (sur le papier) ses compagnies d'élite (à Dantzig avec Oudinot) et ses quatre premières (avec Moncey) au 4e bataillon; ses trois dernières au 5e, dit de dépôt, renforcé d'une unité d'un corps à quatre bataillons.

Les quatre compagnies de fusiliers du nouveau 4e bataillon entrèrent donc dans la composition du 118e et furent provisoirement remplacées par ordre du 1er septembre par celles du 5e, supprimé momentanément.

Marche vers l'Espagne

(1808)

« Le 15 août 1808, le 6e corps reçut l'ordre de quitter la Silésie dès le lendemain et de se diriger en poste sur l'Espagne. Des chariots étaient disposés sur toute la ligne de route et les hommes ne faisaient que changer de voiture (1).

« A Coblentz, la marche continua par simples journées d'étape sur Reims, Paris, Bordeaux et Bayonne. L'Empereur avait ordonné que les corps de la Grande Armée fussent reçus dans toutes les villes de France avec une pompe digne des héros qui venaient de s'immortaliser dans cette admirable campagne de 1807.

« Le 69e devait traverser la Champagne et était composé en grande partie de soldats de cette province. Il était défendu aux colonels, sous peine de destitution, de donner des permissions; cependant, il était bien certain qu'après une longue absence du sol de la patrie et après avoir échappé aux dangers inséparables d'une guerre aussi meurtrière, nos soldats ne résisteraient pas à la jouissance d'embrasser un père, une sœur, un frère et de leur raconter leurs nombreux et glorieux combats. En cette circonstance délicate, le colonel Fririon, plein de générosité, sut allier le devoir de l'humanité à la rigueur du service militaire. Il n'hésita pas à prendre sous sa responsabilité de faire imprimer des permissions pour tous ceux qui en demanderaient, il y fit mettre que l'homme se rendait chez lui avec armes et bagages, et en promettant sur son honneur de rejoindre le corps à Villers-Cotterets le 26 septembre, sous peine d'être déclaré déserteur et d'être condamné à mort.

« Les soldats partirent pleins de reconnaissance pour leur digne colonel et tous, sans en excepter un seul, se firent un honneur d'être fidèles à l'heure fixée.

---

(1) Le 69e était mis en route sur Mayence, touchait 1.000 paires de souliers. Par Metz, Orléans et Bordeaux, il devait gagner Bayonne, où 500 conscrits lui seraient réunis.

Dans cette ville, un petit dépôt était créé avec le 4e bataillon, que renforceraient 800 conscrits (fin août 1808).

« La marche de nos troupes à travers la France fut un véritable triomphe : partout les autorités et les populations remplies d'enthousiasme et d'admiration se portaient au-devant de nos régiments; nos aigles étaient couronnées et les habitants, se mêlant à nos soldats dans d'immenses banquets sur les promenades publiques, fêtaient avec bonheur nos glorieuses victoires. A l'entrée du 69e dans la capitale, les autorités vinrent au-devant du régiment; il fut reçu par le corps municipal de la ville de Paris à la barrière Saint-Martin. Les aigles furent ornées de couronnes d'or, et officiers et soldats furent accueillis avec ivresse dans un magnifique banquet au milieu des jardins de Tivoli.

« Le colonel Fririon se rendit chez le duc de Feltre, ministre de la Guerre, et fit part des permissions qu'il avait accordées en Champagne : « Vous avez joué gros jeu, lui dit le ministre. — Oui, Monseigneur, répondit le colonel, mais ce jeu a sauvé 600 braves à l'armée. »

Revue de Marrac. — « Le 69e arriva le 2 novembre à Bayonne, et le lendemain l'Empereur le passa en revue dans le parc du château de Marrac. Le régiment étant en bataille, l'Empereur ordonna de le former en colonne par peloton, de le serrer en masse sur le centre de la colonne, et de former les compagnies sur un rang. Puis s'adressant au colonel : « Combien avez-vous d'hommes à l'effectif? — 2.235, non compris les officiers. — Et combien de présents? — Le même nombre, 2.235. Il n'y manque, Sire, que la corvée du pain qui va rentrer. — Bien, très bien, reprit l'Empereur, on ne peut mieux. Vous méritez des éloges. Voilà un beau et brave régiment; je le connais depuis longtemps. » Et l'Empereur attacha longtemps sur tous ces hommes dont la plupart, pour ne pas dire tous, étaient couverts de blessures, un regard d'attendrissement et de fierté (1). »

Entrée en Espagne. — La revue terminée à quatre heures du soir, le 69e partit aussitôt pour Saint-Jean-de-Luz, et entra en Espagne le 4 novembre 1808.

Le régiment allait payer largement sa part de travaux et de

(1) FRIRION.

peines sur cette terre d'Espagne qui, pendant cinq ans, fut le tombeau de tant de braves. Il allait lutter contre tout un peuple soulevé pour défendre son indépendance; hommes et femmes, moines et paysans prenaient les armes et se jetaient avec des cris de haine contre l'envahisseur. Chaque jour, une nouvelle insurrection; les bois, les fossés, les ravins cachaient les guérillas qui semaient la mort; les isolés étaient massacrés. Chaque buisson devenait embuscade, chaque maison citadelle, chaque village forteresse.

L'habileté des généraux, le courage et l'endurance des troupes feront gagner aux Français des batailles, mais finalement échoueront devant ces obstacles insurmontables suscités pour la défense de la Patrie!

En face de forces supérieures, dans des pays difficiles, sans pouvoir espérer ni secours ni retraite en cas d'échec, au milieu de populations fanatiques et féroces, les soldats furent admirables de stoïcisme, ils comprirent que faire la guerre ce n'est pas seulement se battre et mourir; c'est encore souffrir, avoir faim et soif, c'est surtout : obéir.

Campagne d'Espagne

(1808-1809)

L'Empereur, à l'entrevue de Bayonne, avait décidé le roi Charles IV et le prince des Asturies Ferdinand VII à se démettre de la couronne d'Espagne (10 mai 1808). Il désigna le roi de Naples, Joseph Bonaparte, pour occuper désormais le trône de Madrid.

Mais le peuple ressentit vivement l'injure faite à sa dynastie, et ce fut dans la Péninsule un soulèvement général.

Le nouveau souverain, aidé de Bessières et de Junot, fut chargé de la pacification.

La conquête triomphale fut bientôt suivie de deux désastres : les capitulations de Dupont à Baylen, de Junot à Cintra.

Napoléon résolut de venger ces injures. Le 12 octobre, il

annonça la suppression de la Grande Armée d'Allemagne qui prit le nom d'Armée du Rhin, sous le commandement du maréchal Davout, et il concentra 250.000 hommes sur les Pyrénées.

Trois armées ennemies occupaient le nord de l'Espagne. Celle de la gauche, sous le général Blake, rejointe par la division la Romana le 3 novembre : 45.000 hommes de Galice et des Asturies dans la Biscaye; celle d'Estramadure : 13.000 hommes sous Castelar, en marche sur Burgos; celle du centre : 30.000 Andalous, Castillans et Valençais sous Castanos vers Calahorra.

Une armée de réserve, que dirigeait Palafox, avait ses 30.000 Aragonais et Valençais échelonnés sur l'Aragon, de Caparroso à Saragosse.

Enfin les 20.000 Anglais de Sir John Moore, débarqués en Portugal, se dirigeaient sur Almeida; 13.000 hommes, sous David Baird, restaient à la Corogne.

Le 2 novembre, Napoléon était arrivé à Bayonne.

Opérations contre l'armée d'Estramadure. — Le 3, la Grande Armée prit l'offensive : le centre, 2e corps, suivi de la division Marchand, était porté sur Vitoria; la droite (Lefebvre et Victor, 1er et 4e corps), sur Valmaseda; la gauche, Moncey (3e corps) et Ney (demi-6e), sur Logrono et Calahorra.

Marchand reçut l'ordre de réunir ses troupes à Tolosa.

La présence d'un corps ennemi de 25.000 hommes à Logrono motiva les ordres du 4, à minuit, pour les mouvements du 5.

La division devait se mettre en marche sur Logrono pour atteindre ce point le 7 au plus tard.

Le 69e fut le lendemain soir à Tolosa.

Mais, le 6, Marchand, qui, de Tolosa, gagnait Mondragon, fut arrêté à cette ville et dut s'y rassembler afin d'être prêt à porter secours à Lefebvre, qui, dans la vallée de Durango, venait de subir un échec à Valmaseda et se retirait devant Blake sur Bilbao. Toutefois il devait se tenir prêt à gagner Vitoria à la première alerte.

Lefebvre ayant battu son adversaire à Guénés le 7, l'Empereur put masser ses forces pour soutenir Bessières devant Burgos.

La première brigade de Marchand (Maucune, 6e léger, 69e)

cantonna dans les villages, au débouché de la plaine, à une lieue de Vitoria.

Une colonne ennemie avait arrêté le 2e corps en avant de Burgos. Maucune, le 9, à huit heures du matin, reçut l'ordre de tenir sa brigade prête, et, à onze heures, il partit pour Miranda. La division y fut concentrée.

Le 10, à sept heures du matin, Ney, avec trois régiments : 31e, 6e léger, 69e, partit pour Briviesca.

Mais Soult, qui remplaçait Bessières au 2e corps, avait enlevé Burgos à midi au corps d'Estramadure.

A onze heures du soir, le 69e arriva en arrière de la ville.

L'Empereur, pour exploiter ce succès, voulut rejeter le 2e corps sur Reinosa, dans le dos du général Blake repoussé par Lefebvre.

Mais, battu le 11 par Victor à Espinosa, Blake s'échappait, le 13, de Reinosa sans se laisser accrocher par Soult; il était poursuivi jusqu'à Santander, et se dérobait vers l'ouest.

Le régiment était resté du 10 au 15 à Burgos; le 13, à cinq heures du matin, il avait été passé en revue par l'Empereur, avec tout le corps Ney, dans une plaine sur le chemin de Madrid.

Opérations contre Castanos. — Ce ne fut que le 14, au soir, que Napoléon, l'armée de la gauche étant momentanément hors de cause, organisa sa manœuvre contre Castanos, jusqu'alors immobile.

Il lança toute sa cavalerie vers le sud et la fit suivre du 6e corps pour, au besoin, forcer le passage du Duero, à Aranda, pour se rabattre ensuite par Almazan sur les derrières de Castanos.

Le 15 (1), Ney partit avant l'aurore, les troupes disposaient de quatre jours de pain et laissaient tous leurs impedimenta à Burgos; il atteignit Lerma dans la soirée.

Le 16, à cinq heures du matin, Marchand se porta sur Aranda et l'occupa le soir, sans résistance; l'ennemi l'avait évacué dès

---

(1) Situation du régiment le 15 novembre :
1re division : général Marchand; 1re brigade : général Maucune (avec le 6e léger), 59 officiers, 2.235 hommes; 1 officier et 63 hommes détachés aux équipages; 1 officier et 22 hommes aux hôpitaux. — Total : 2.571 hommes.
1er bataillon : commandant Magne; 2e, commandant Giraud; 3e, commandant Duthoyat.

deux heures du matin. Le 69e campa sur la rive gauche du Duero, route de Madrid.

Le 18, à midi, il fut prescrit à Ney de partir le lendemain sur Soria. Lannes, avec le corps Moncey et la division Lagrange, devait attaquer Castanos à Calahorra le 22. Le même jour, Ney s'emparerait de Soria, y intercepterait la route de Madrid à Pampelune et se rabattrait même sur Calatayud ou Medina-Celi.

L'Empereur conservait la garde à Burgos et y rappelait le 1er corps, qui y parvint le 20. Puis, couvert par le 4e corps, il partait à la suite de Ney avec le 1er et la garde.

Le 19, Marchand avait quitté Burgos à six heures du matin et bivouaqua à la gauche de San-Estevan, gardant les directions de Soria et d'Almazan.

Le 20, à la pointe du jour, il repartait pour aller occuper Berlanga et la rive droite du Duero, près Hortezuela.

Le 21, il entrait à Almazan, qu'il trouvait complètement vide d'habitants, et s'installait la droite à la ville, rive droite du fleuve, et la gauche se prolongeant dans la direction de Soria.

Le 22, à quatre heures du soir, tandis que la division Dessoles entrait à Soria par la route de l'Ouest, 3 régiments, dont le 69e, de la division Marchand, y pénétraient par la route du Sud. Dans ce chef-lieu de province, les têtes étaient, disait-on, très volcanisées; la résistance fut cependant faible. Le 69e campa en arrière et à droite de la ville.

Les 23 et 24, Ney, croyant sa mission terminée, demeura à Soria. On entendit toute la journée le canon vers Tudela. Le 24, à trois heures du soir seulement, des instructions lui parvinrent; il devait gagner Agreda pour couper la retraite à Castanos, mais ne disposant plus que de deux heures de jour, il ne partit que le lendemain.

A cinq heures, il se mettait en route. L'étape fut harassante. « On entre ici, dit le « Journal de marche du 6e corps », dans des montagnes rocailleuses et arides. Le chemin y est affreux, on fait une grande lieue sur des monceaux de rocs. »

Marchand atteignit la ville fort tard, à neuf heures du soir, et campa route de Cervera.

Le 26, Napoléon apprenait la grande victoire remportée par Lannes le 23, et la déroute de Castanos; le mouvement de l'ar-

mée devenait désormais inutile et Ney suffisait à la poursuite. L'Empereur marcha sur Madrid, le 4e corps lui servait de flanc-garde mobile à gauche.

Le régiment arrivait à Tarazona, brisé de fatigue. Le 27, il marchait sur Saragosse, et campait à Gallar, car Ney avait appris que le corps Moncey était aux talons des fuyards. « Nos troupes sont extrêmement fatiguées, dit le maréchal, elles ne cessent de marcher depuis mon départ de Burgos. J'ai fait plus de 100 lieues.... » Depuis plusieurs jours, seuls les régiments de Marchand pouvaient achever l'étape prévue.

Investissement de Saragosse. — Le 28 et le 29, la division Marchand était autour d'Alagon. Moncey, revenu, et Ney combinèrent l'investissement de Saragosse. Le régiment devait prendre part, en deuxième ligne, à l'assaut du 1er sur le Monte-Torrero.

Aussi se rapprocha-t-il de la place. A Pedrola le 28, il était à Peraman le 29, à Las Casetas le 30.

Poursuite de Castanos. — Mais, le 1er décembre, l'Empereur réitérait à Ney son ordre de poursuivre Castanos, et Marchand se mit en route derrière la division Maurice Mathieu sur Madrid par Calatayud.

Le 69e n'arriva que le dernier et au milieu de la nuit à Epila, où la division était déjà réunie. Le 2 et le 3, il faisait séjour à Calatayud, la fatigue des troupes étant extrême; le 4, il campait en arrière de Sisamon, le 5, à une lieue en arrière d'Alcolea, le 6, à Mirabueno, le 7, à Torija, le 8, à Guadalaxara, à deux jours de Madrid, où il pouvait prendre quelque repos; car la marche devenait sans but; la Grande Armée avait forcé, le 30 novembre, la passe de Somo-Sierra et enlevé Madrid le 4 décembre.

Ces trente-cinq jours de marche, à la recherche d'un ennemi insaisissable, sans que puisse être tiré un seul coup de fusil, sauf sur quelques paysans fanatiques, font plus d'honneur à la discipline d'une troupe que les actions de guerre les plus brillantes. Et, à peine arrêté, au point méridional de sa route, le 69e allait, vers le nord, recommencer une aussi longue série d'étapes.

Entrée à Madrid. — Le 13 décembre, Marchand recevait l'ordre de quitter Guadalaxara pour remplacer à Madrid le 4e corps; le 14, il parvient à Alcala; le 15, à deux heures du soir, à Canillas, près la Venta-Espiritusanto; à une demi-lieue de la capitale. Le 69e y fut caserné, mais fut dispensé de tout service de garde.

Le 19, à onze heures du matin, l'Empereur passa en revue les troupes de Madrid dans la plaine entre Chamartin et cette ville. La division était à gauche, face à la Garde, la 1re brigade en première ligne.

Opérations contre les Anglais. — C'est ce jour-là que Napoléon, pour répondre au mouvement de l'armée de Portugal sur Valladolid menaçant ses communications, prit le parti de jeter Ney le lendemain vers Medina del Campo, pour couper les Anglais du Portugal. Le 21, il suivrait avec le gros de l'armée.

Le 20, Ney devait se mettre en route à la pointe du jour, mais les instructions lui parvinrent trop tard, la division Marchand ne put partir qu'à onze heures et atteignit dans la nuit Navalquefigo, après avoir couvert cinquante kilomètres. Les voltigeurs du 69e étaient à l'avant-garde.

Traversée du col de Guadarrama. — Le lendemain, la division ne put faire que trente kilomètres et gagna seulement Espinar, en traversant, au prix de vives souffrances, le col de Guadarrama.

« Le temps était horrible; il tombait de la neige, qui, mêlée, par un vent des plus impétueux, à un sable fin, coupait la figure et empêchait d'ouvrir les yeux pour se diriger... C'était une tempête, mais des plus violentes... La tourmente continuait avec une telle furie que les compagnies de la queue du régiment s'égaraient, et qu'il fallait des haltes continuelles pour les réunir...

« ... On racontait des choses effrayantes sur ce passage et sur les pertes qu'avaient éprouvées les troupes qui nous précédaient... Cette journée doit être regardée comme une des plus rudes que jamais troupe en marche ait pu éprouver : hommes et chevaux ne pouvaient plus aller (1). »

---

(1) Sources documentaires de Rembowski.

« Nous avions remarqué, raconte le chirurgien Larrey, que le mercure était déjà descendu dans le thermomètre de Réaumur à 9 degrés au-dessous de zéro. Les vents étaient au nord plein; il était tombé, les jours précédents, une assez grande quantité de neige; aussi, à mesure que nous nous élevions sur la montagne, le froid, déjà très vif, augmentait sensiblement et progressivement, au point que les hommes et les animaux perdaient l'équilibre, tombaient dans le chemin, et plusieurs étaient entraînés sur sa pente rapide par des tourbillons épais de grésil ou de neige. Quelques-uns, perclus par le froid, restaient sur les bords de la route, sans pouvoir se relever... »

« La tourmente, dit Jomini, chef d'Etat-major du 6e corps, allait en augmentant à mesure que les colonnes approchaient du sommet; pour s'en faire une idée, il faut avoir été surpris par une de ces fameuses tourmentes du mont Cenis, devenues proverbiales dans les Alpes, et nous en souffrîmes au point de regretter presque les boues de Pulstuck et les glaces d'Eylau.

« Le vent tourbillonnait en sorte de trombe et, chassant la neige avec violence, enleva plusieurs hommes dans les précipices.

« J'arrivai... plus mort que vif, convenant n'avoir jamais enduré d'épreuve aussi rude. »

Et pour faire cette marche épouvantable, la division Marchand, écrivit Ney ce jour-là, manquait « absolument de souliers ».

Là où la Garde, où la division Lapisse avaient un instant balancé, exigeant l'intervention personnelle de l'Empereur, le 69e était passé l'un des premiers sans hésitation.

Le 22, la tourmente continua; la queue du corps d'armée ne put faire que dix-sept kilomètres. La division Marchand arriva à Martimmunoz.

Par suite de ces difficultés, l'armée s'échelonna sur une distance de 126 kilomètres, il fallait de trois à quatre jours pour la faire serrer.

Le 23, le 69e, passé à huit heures à Arevalo, atteignit Medina del Campo dans l'après-midi.

Mais, pendant ce temps, l'armée anglaise avait dévié sur Mayorga, vers le nord, surpris la cavalerie de Soult à Sahagun

et obligé le 2e corps, resté seul dans le Léon, à se concentrer à Carrion.

La course de Benavente. — Le 24, Ney lança une forte avant-garde sur le pont de Tordesillas, la brigade Colbert et cinq bataillons de la division Marchand, commandés par le major Magne du 69e. Elle y arriva à six heures du soir.

Le reste de l'infanterie campait à Rueda.

Le maréchal acquérait la certitude que Valladolid était évacuée.

L'Empereur avait donc perdu tout espoir de couper les Anglais de leur base, puisqu'ils n'étaient pas, comme il le croyait, à Valladolid. Ce premier bond, de Madrid au Duero, était sans résultat.

Il allait tenter la même manœuvre, en se portant à toute allure sur Astorga, pendant que Moore attaquait Soult.

C'est la « course de Benavente », suivant l'expression en usage chez le soldat pour qualifier cette semaine de surhumains efforts.

La neige avait cessé de tomber, mais la pluie, sans interruption, déferlait par averses torrentielles, chassée par les rafales d'un vent glacial. Il faisait un peu moins froid, sans doute, mais le dégel avait transformé la campagne en marais, les routes en bourbiers profonds. Parfois, les hommes enfonçaient jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture même; certains, dans les derniers jours, périrent enlisés.

Et la marche, malgré tout, se précipitait, « véritable chasse passionnée et haletante (1) »; l'armée allait couvrir, de Madrid à Astorga, plus de 350 kilomètres à la vitesse moyenne de trente-un par jour.

Le 25, la division atteignait Tordesillas; le 26, Torrelobaton. L'avant-garde était parvenue à Medina-del-Rio-Seco.

Alors l'Empereur donna l'ordre à Soult de se retirer devant les Anglais; à Ney de poursuivre dans leur flanc droit, tandis que lui-même gagnerait leurs communications. Mais, à ce moment déjà, les Anglais s'étaient dérobés vers l'Esla.

Le 27, à midi, le 6e corps, rassemblé à Médina, était lancé

(1) BALAGNY, *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne.*

sur la route de Valderas. A la nuit close, le 69e s'arrêtait à Geinos de Campos, le 28 à Valderas. Cette journée fut la plus exténuante, mais les soldats avaient vu l'Empereur se porter à l'avant-garde, c'était l'annonce de la bataille prochaine et ils redoublèrent d'ardeur.

Le 29, tandis que la cavalerie cherchait à passer l'Esla, Marchand fut maintenu au repos à Valderas.

Le 30, aucun gué n'ayant été trouvé praticable sur l'axe de marche, la division dut se porter en face de Benavente pour passer la rivière à Castro-Gonzalo. Partie à six heures, elle arriva à ce point dans la journée. Pendant la réparation du pont, dont l'ennemi avait fait sauter deux piles, elle attendit un peu au sud, à Barcial-del-Barco.

Mais les soldats s'impatientaient, toute la division descendit à l'aide d'échelles sur les débris qui encombraient le lit de la rivière et remonta de même de l'autre côté.

Elle entra le soir dans Benavente à la lueur de l'incendie du château allumé par les Anglais; les hommes purent se reposer et se sécher un peu.

Le 31, parti à huit heures du matin, Marchand arriva à Puente de la Vizana sur l'Orvigo, à quatre heures et demie du soir; le pont était rompu; il fallut passer à gué.

« Arrivés à un gué au-dessous de Puente de la Vizana, raconte Dautancourt, colonel des chevau-légers, nous y trouvâmes un régiment de notre infanterie de ligne arrêté. Nous offrîmes la croupe de nos chevaux à ces braves camarades, et, en deux ou trois traversées, nous en passâmes ainsi une forte partie.

« Mais ces lenteurs s'accordaient mal avec l'impatience et l'intrépidité des ces vaillants soldats. Aussi les uns, déshabillés en partie, les autres n'en prenant pas le temps, malgré le froid, s'élancèrent-ils dans cette rivière; ils eurent de l'eau jusqu'au-dessus des reins. Parvenus au delà, nous les vîmes se secouer, tordre leurs habits et se remettre gaiement en marche; ce ne fut pourtant point sans nous adresser quelques railleries, sur ce que, nous annonçaient-ils, nous ne trouverions pas le soir de fourrage pour nos chevaux, tandis qu'eux dormiraient tranquillement sans foin et sans soucis. »

La division passa la nuit autour d'Alija et repartit le 1er janvier au matin sur la Baneza, y passa vers midi et coucha autour de Castrillo de las Piedras.

Mais l'Empereur avait reçu de graves nouvelles de France et d'Autriche; de plus les Anglais lui échappaient : « Ils doivent, disait-il, de la reconnaissance aux obstacles qu'a opposés la montagne de Guadarrama et aux infâmes boues que nous avons rencontrées ».

D'ailleurs, Soult était arrivé à Astorga et suffisait dès lors à poursuivre. Ney reçut, le 2, l'ordre de se réunir dans cette ville et de se tenir prêt à soutenir le 2e corps.

L'Empereur, le 16 janvier, quittait Valladolid, et, le 23, rentrait aux Tuileries.

Opérations en Galice. — La division se reposa jusqu'au 7; les 7 et 8, elle marcha sur Villafranca, pour assurer les communications de Soult qui reconduisait Moore à la Corogne.

Le 13, Ney se portait sur Lugo et poussait Marchand vers Orense, sur les talons des Espagnols de la Romana, qui avaient échappé au 2e corps.

Le 14, la division partit sur deux colonnes : le 69e était à celle de gauche, qui passait par Ponferrada et Val des Orres.

Combat de la Rua-sur-le-Riosil. — Le 16, le régiment eut un engagement avec l'arrière-garde du marquis de la Romana et la défit complètement à la Rua-sur-le-Riosil.

C'était, à vrai dire, la première fois qu'il avait à combattre depuis son entrée en Espagne.

Combat de Puebla de Tribes. — Le 7, il mit en fuite, au passage du Bibey, un corps espagnol d'un millier d'hommes.

« Le général Marchand est arrivé à Orense le 21, rapportait le maréchal à Berthier; l'état affreux des chemins qu'il a eus à traverser a retardé sa marche de deux jours et ne lui a pas permis de se faire suivre de son artillerie. Ce général a trouvé, à une lieue en avant de Puebla de Tribes, 1.000 à 1.200 hommes d'infanterie espagnole qui, placés dans une position inattaquable, voulaient lui disputer le passage d'un pont.

« La route, en cet endroit, est tellement resserrée qu'il fallait défiler par un pour aller à l'ennemi, ce qui n'a pas empêché les

voltigeurs du 69e de traverser le pont à la course et de gravir les rochers pour en débusquer l'ennemi, qui, épouvanté de cette attaque audacieuse, s'est sauvé à vau-de-route, laissant une trentaine d'hommes sur le terrain. Nous avons fait 40 prisonniers; quatre de nos voltigeurs ont été blessés. »

Après ce combat, le colonel Fririon s'étant écarté isolément pour faire une reconnaissance, entra dans une maison qu'il supposait abandonnée. Tout à coup, il se trouva environné d'une vingtaine d'Espagnols; avec un sang-froid imperturbable il leur cria dans leur langue : « Vous êtes mes prisonniers, et je vous somme de vous rendre ». Stupéfaits, les soldats déposèrent leurs armes et se rendirent; un quart d'heure seulement après, arrivait un détachement.

A Orense, Marchand conserva le 39e et un bataillon du régiment et porta les deux autres avec le 76e entre Allariz et Orense afin de vivre plus à l'aise.

Le 27, il eut l'ordre d'occuper en outre Tuy, Pontevedra et Santiago, puis Vigo, Lugo et la Corogne.

Le 3 février, le régiment occupant la ville de Tuy, le colonel fut nommé gouverneur de cette province.

Mais le 2e corps s'enfonçait en Portugal, le 6e allait rester seul jusqu'au mois de juin à la pointe de la Galice; à l'extrémité d'une ligne de communications de plus de 300 kilomètres; il devait avoir fort à faire pour déjouer les ruses et les embuscades tendues à chaque instant par les partisans.

Le régiment avait reçu quelques renforts; déjà en décembre trois compagnies de marche avaient été dirigées sur Madrid pour le 6e corps. Le 12 janvier, après une revue de l'Empereur, partait de Valladolid le 4e bataillon de marche vers Astorga.

Les 18 et 20, les 9e et 13e bataillons; en février, le 6e quittaient la même ville pour Lugo, amenant chacun quelques hommes au 69e.

Combat de Ledesna. — Le 10 mars, le régiment rencontra un corps d'insurgés au pont de Ledesna; il resta maître du terrain.

Prises de Cé et de Corcubion. — Le 20 avril, il s'empara de Cé et de Corcubion, il chassa à coups de canon vingt chaloupes et une frégate anglaise qui transportaient des renforts.

Combat de Carracedo. — Le 27, huit compagnies du régiment mirent en déroute, sur les hauteurs de Carracedo, un corps de 3.000 Espagnols débarqués du Danemark où ils étaient au service de la France; les révoltés payèrent chèrement leur insoumission.

Siège de Lugo. — Pendant que le maréchal Ney se rendait dans les Asturies, deux bataillons du régiment se dirigèrent sur Lugo, où se trouvaient déjà le 76e, un escadron de dragons et quatre pièces de canon. Cette faible garnison commandée par le général Fournier, lutta avec avantage contre 14.000 Espagnols descendus des montagnes pour assiéger la ville. Il y eut de nombreux combats autour de la place; les troupes firent des prodiges de valeur et d'audace.

Il fut convenu entre Ney et Soult que le 6e corps s'engagerait en Galice pour détruire les insurgés et les établissements anglais, pendant que le 2e descendrait le Minho pour écraser le marquis de la Romana.

Combat de San-Payo. — Le maréchal Ney rassembla son corps d'armée à Santiago-de-Compostelle; le 7 juin, il arriva au pont de San-Payo, où il battit 13.000 Espagnols, disposant de deux mortiers et neuf canons.

Après cette victoire, il se disposait à chasser les ennemis du littoral de la Galice; mais il reçut avis que Soult, retiré sur la Castille, l'abandonnait à ses propres forces.

Evacuation de la Galice. — Cessant d'être soutenu par l'armée de Portugal et exposé à être attaqué de toutes parts, Ney évacua la Galice, sans que l'ennemi eût tenté de s'opposer à son passage dans les défilés.

Arrivé à Benavente, le corps d'armée dut se porter vers le Tage, afin de se réunir à l'armée du centre et d'arrêter les anglais en marche sur Madrid.

En effet, Wellington, qui avait défait Soult le 11 mai à Oporto et l'avait rejeté, avait été libre de s'avancer vers la capitale par la vallée du Tage. Le roi Joseph faisait descendre Ney et Soult sur ses derrières.

Le 6e corps arrivait trop tard, le 4 août, à Plasencia; car le roi venait de subir un échec, le 28 juillet, à Talavera; mais Ney

obligeait du moins Wellington à la retraite. Il reçut alors l'ordre de rétrograder vers Salamanque.

Combat de Banos. — Isolé de nouveau, le 6e corps fut chargé de combattre les insurgés de la Vieille Castille, commandés par le duc del Parque, qui avait rejoint les Anglais de Beresford; il rencontra, le 12 août, sir Robert Wilson en position à Banos, le battit et continua sa route sur Salamanque.

Combat de Saumunoz. — Le 17 septembre, le 69e tomba près de Saumunoz sur un chef de guérillas : don Julian; une violente action s'engagea, d'où le régiment sortit vainqueur. Le fusilier Moulins fut ramassé sur le terrain, percé de douze coups de lance, ce qui indique l'acharnement de tels adversaires.

Combat de Banovarez. — Le 22, à Banovarez, il attaqua l'arrière-garde du duc del Parque, dont les 40.000 hommes se trouvaient aux environs de Tamamès.

Le 1er octobre, le 69e, le 6e léger et la cavalerie légère faisaient leur entrée dans Salamanque.

Bataille de Tamamès. — Le 17, le 6e corps (9.000 hommes, 800 chevaux, 16 canons) se mit en marche sur Tamamès et coucha à Matella.

Le 18 octobre, le corps d'armée commandé par Marchand, en l'absence du maréchal Ney, retourné à Paris, partit à la pointe du jour en poussant devant lui les postes de couverture.

La ville de Tamamès était défendue par 2.000 fantassins embusqués derrière les murs.

A Sauchon, il trouvait un camp de 5.000 à 6.000 hommes, levé la veille.

L'ennemi occupait un rideau très escarpé, situé à une portée de canon de l'autre côté du bourg, sur la crête des montagnes, hautes, raides, rocailleuses, couvertes de ronces; en arrière et à gauche la pente devenait douce et se perdait insensiblement jusqu'à un très beau plateau derrière lequel toute la cavalerie était en bataille. C'est de ce côté, l'autre étant impraticable, que l'attaque principale fut dirigée. Maucune en fut chargé avec le 69e, le 6e léger, un bataillon de voltigeurs et cinq pièces de canon; le 3e hussards et le 15e chasseurs en soutien.

Marcognet, avec les 39e et 76e, était chargé du centre; la gauche (25e léger) était dirigée par le général Labassé.

Les trois masses se mirent en marche en même temps, en colonne par peloton. Près de 15.000 hommes se trouvaient opposés au général Maucune; les 69e et 6e léger s'avancèrent sans tirer un seul coup de fusil; l'ennemi, qui avait sept pièces sur son front, les laissa gagner jusqu'à une petite portée de mitraille. Au premier coup de canon, le 3e hussards et le 15e chasseurs s'élancèrent ventre à terre, sabrèrent les canonniers et restèrent maîtres des canons, au milieu d'une grêle de balles. A ce moment, la cavalerie ennemie mit sabre au clair et en une charge furieuse voulut prendre les troupes assaillantes en flanc et en queue. Le 3e bataillon du 69e fit demi-tour et la reçut si bien qu'elle rebroussa chemin. Les 69e et 6e léger n'étaient plus qu'à trente pas de l'ennemi qui, à l'abri des rochers, les écrasait de ses feux, sans qu'il fût possible de lui répondre; le centre, pris d'enfilade, éprouvait des pertes énormes. Le moment était périlleux.

Sa tête de colonne étant repoussée, le colonel fit mettre le régiment en bataille sous le canon.

Après cet insuccès, la retraite fut décidée, et pendant que le 15e dragons exécutait des charges répétées, le mouvement commença dans le plus grand ordre et avec un sang-froid admirable.

« Nous sommes revenus prendre position, dit Marchand dans son rapport, au point d'où étaient parties nos colonnes d'attaque, et nous y sommes restés deux heures avant de commencer notre retraite à travers un pays de chicane, des forêts continuelles et de très mauvais défilés. Malgré tous ces obstacles, notre retraite s'est faite avec cet aplomb qui caractérise les vieux soldats. L'ennemi n'a jamais pu nous entamer, quoique obligés de faire une retraite par le flanc. Nous avons environ 700 hommes hors de combat et malheureusement beaucoup d'officiers. »

Les troupes firent, ce jour-là, près de cinquante kilomètres, sans compter les mouvements sur le champ de bataille.

L'armée rentra à Salamanque très éprouvée.

Elle en repartit le 24 septembre, se dirigeant sur Villabuena; le 69e bivouaquait, le soir, en avant du village.

Le 6e corps, renforcé de 30.000 hommes, passa provisoirement sous les ordres du général Kellermann. Le duc del Parque, entré à Salamanque après le départ des troupes françaises, fit



Colonel Fririon (1807-1811).

occuper Alba de Tormès. Jusqu'au 18 novembre, il se borna à intercepter les communications de l'armée, à lui dresser des embuscades et surtout à exciter les paysans à prendre les armes contre les Français.

Enfin, le 19, il se décida à faire occuper Cuita-Lapiedra par une avant-garde; le 22, il y groupa le gros de ses forces.

Combat de Médina del Campo. — Le même jour, Kellermann rassemblait ses troupes à Médina del Campo. Quelques kilomètres en avant, il rencontrait l'ennemi en marche sur

Médina. Les dispositions furent aussitôt prises pour l'attaque, mais après deux ou trois charges de cavalerie, del Parque refusa le combat et rentra dans sa première position.

Combat d'Alba de Tormès. — Toutes ses troupes réunies, Kellermann se porta, le 27, à la poursuite de l'adversaire qui se retirait sur Alba de Tormès; il l'atteignit le 28, à trois heures de l'après-midi. Les Espagnols étaient en position, partie sur la rive droite de la Tormès, en avant d'Alba, partie sur la rive gauche. La cavalerie, sans attendre l'infanterie, chargea avec une telle promptitude qu'en un instant les colonnes ennemies furent enfoncées; elles prirent la fuite sans échanger un coup de fusil et allèrent se réfugier dans Ciudad Rodrigo.

Le régiment, après avoir bivouaqué à Zamora, Toro, Salamanca, arrivait à Sando le 2 décembre et y prenait position.

Le 10 janvier 1810, la division rentrait de nouveau à Salamanque.

Pendant ces marches, les troupiers, sans pain ni viande, vivaient de froment qu'ils faisaient griller ou qu'ils écrasaient entre des pierres.

Le pays, cependant, pouvait fournir d'abondantes ressources, des troupeaux entiers de bœufs paissaient à l'état sauvage dans de vastes plaines. Le colonel Fririon reçut l'ordre de se saisir du plus grand nombre possible de têtes de bétail pour la subsistance du corps d'armée. Des battues furent organisées, mais les soldats étaient mal exercés à ce genre de chasse; le résultat fut pitoyable, force fut donc de se rabattre sur les bœufs domestiques, ce qui attisa encore la haine des paysans.

Les vêtements et les chaussures des hommes étaient hors service, les ressources des corps épuisées, la solde due depuis huit mois!

Une lettre du duc d'Elchingen dira mieux ce que pouvait être la guerre dans de telles conditions :

« ....Les insurgés s'emparent des villages, fusillent les alcades, inspirent la terreur, s'emparent des hommes de dix-huit à quarante ans; ils se donnent des drapeaux et prennent le titre d'Armée de Navarre et de Biscaye; ces corps sont excessivement difficiles à détruire, vivent partout, connaissent parfaitement le pays et sont renseignés sur tous nos mouvements. Ils se

retirent, se divisent et ne se battent que lorsqu'ils le veulent; ils sont réellement les maîtres du pays alors que nous ne le sommes que des points que nous occupons. Il est impossible de lever un sou de contributions sur soixante-dix lieues de pays conquis. Tout est détruit, les moulins sont mis en pièces : la « Volonté nationale » fait face à l'envahisseur. »

Campagne contre l'Autriche

(1809)

Formations créées par le 69e. — Les grenadiers et les voltigeurs du 4e bataillon du 69e (ancien 3e bataillon) entraient, depuis le 21 octobre 1806, dans la composition du 1er bataillon du 5e régiment des grenadiers et voltigeurs d'Oudinot.

Le 4e bataillon fournit quatre compagnies de fusiliers au 2e bataillon du 6e régiment de ligne (2e brigade, 2e division du corps Oudinot, 2e corps d'armée). Elles s'ajoutèrent aux deux compagnies d'élite passées à ce bataillon après deux réorganisations successives.

Le 5e bataillon envoya deux compagnies au 1er bataillon de la 13e demi-brigade provisoire du corps de réserve.

Organisation de la nouvelle armée. — En voyant Napoléon aux prises, en Espagne, avec des difficultés imprévues et obligé de retirer d'Allemagne et d'Italie des renforts pour les porter sur l'Ebre, l'Autriche jugea le moment favorable pour reconquérir ses provinces perdues.

Le comité militaire de Vienne confia 200.000 hommes à l'archiduc Charles avec pleine liberté d'action en Allemagne; 40.000 hommes sous l'archiduc Ferdinand furent chargés de contenir Russes et Polonais, tandis que l'archiduc Jean et 60.000 hommes reçurent la mission de tenir en respect les troupes françaises de Dalmatie et d'Italie.

Revenu d'Espagne, Napoléon procéda lui-même à la formation d'une nouvelle armée.

La division Oudinot, à laquelle appartenaient les grenadiers

et les voltigeurs du 4e bataillon du 69e, était en garnison à Hanau à la fin de l'année 1808.

En mars 1809, elle se porta à Augsbourg et y reçut, par ordre de l'Empereur, un détachement composé des soldats les plus grands et les plus petits de la jeune garde.

Quatre-vingt-un d'entre eux, portant déjà le numéro 69, furent incorporés dans le 2e bataillon (2e division Tharreau du corps Oudinot).

L'effectif des soldats du 69e en Allemagne se trouva porté alors à 204 anciens grenadiers et voltigeurs plus 81 recrues de la garde, en tout : 285 hommes.

D'autre part, le 13 février, l'Empereur avait donné l'ordre à Clarke de « compléter les douze demi-brigades du corps du général Oudinot » à l'aide de douze bataillons de marche tirés des dépôts.

C'est ainsi que le 4e bataillon du régiment dut fournir 280 hommes, mais en réalité il n'en expédia au 8e bataillon de marche (1) que 170 en deux compagnies.

Ce détachement quitta Luxembourg le 27 février et arriva le 6 mars à Strasbourg, où se fit la concentration de tous les contingents.

Le général Claparède, mis par l'Empereur à la tête de cette formation nouvelle, reçut l'ordre de tenir le 8e bataillon prêt à partir le 15.

Mais la division tout entière quitta Strasbourg ce jour même et atteignit Augsbourg le 25 (2).

Le 8 mars, par ordre de Napoléon, fut créé un 13e bataillon de marche qui, parti de Paris le 14, arriva à Strasbourg le 30 et passa de suite 80 hommes dans les rangs du 69e.

En résumé, le 2e bataillon de la 6e demi-brigade d'infanterie de ligne fut composé de 204 anciens grenadiers et voltigeurs, 81 conscrits de la Jeune Garde, 170 du 8e bataillon de marche, 80 du 13e. En tout, de 535 hommes du 69e d'infanterie.

En outre, l'Empereur ordonnait au dépôt de constituer par un appel ultérieur les 5e et 6e compagnies du 4e bataillon et

---

(1) Le 69e et le 76e fournirent chacun deux compagnies de leurs dépôts.

(2) Etapes du détachement : 16, Biberach; 17, Hornberg; 18, Rottweil; 19, Bahlingen; 20, Riedlingen; 21, Ehringen; 22, Ulm; 23, Günzbourg; 24, Zusmarshausen; 25, Augsbourg.

décidait la création de 17 régiments provisoires; le 5e bataillon du 69e dut envoyer deux compagnies de 140 hommes au 1er bataillon du 13e provisoire organisé à Metz.

Ces formations nouvelles n'eurent aucune administration, car les compagnies furent toujours considérées comme détachées de leur corps.

En avril, le 13e provisoire se rendit à Strasbourg pour être endivisionné avec les 11e et 12e et être porté « sur les derrières de l'armée et partout où il serait nécessaire (1) ».

Enfin, l'envoi des 5e et 6e compagnies des 4e bataillons fut résolu. Le dépôt du 69e fit partir son contingent de 280 hommes le 10 avril à destination de Strasbourg, où il arrivait le 17. Il contribua à la formation d'un autre 8e bataillon de marche destiné au renforcement ultérieur du 6e de ligne.

Dans l'ordre de bataille de la Grande Armée signé le 30 mars par Napoléon, le 69e d'infanterie forma le 2e bataillon de la 6e demi-brigade d'infanterie de ligne, major-commandant Courtois; 2e brigade Lesuire, 2e division Tharreau du corps d'Oudinot, placé sous le haut commandement du duc de Montebello (2e corps d'armée).

Dès le 15, il est vrai, Oudinot, autorisé à effectuer quelques mutations parmi ses officiers, mit sa 2e division aux ordres du général Claparède à la place du général Tharreau, passé à la 1re division.

Pour que, dans ces unités de compositions si diverses, chaque régiment eût son emblème, l'Empereur dota chaque bataillon d'un enseigne. Ce furent de petits drapeaux faits d'un simple morceau de serge tricolore portant d'un côté le numéro de la demi-brigade et de l'autre le numéro du bataillon. Exemple : 4e bataillon du 69e d'infanterie de ligne, et, au revers : 6e demi-brigade de ligne.

Débuts de la campagne. — Comme en 1805, Napoléon se proposa de marcher sur Vienne par le Danube; il savait les Autrichiens massés en Bohême, sans connaître exactement la répartition de leurs forces. Le 30 avril, il expédia au major-général Berthier l'ordre de se tenir en arrière du Lech si l'of-

(1) Napoléon.

fensive autrichienne avait lieu avant le 15 avril, et de se concentrer autour de Ratisbonne si aucun mouvement ennemi ne s'était produit.

Les Autrichiens ouvrirent la campagne, le 10 atteignirent l'Inn et, le 16, l'Isar, leur gros à Landshut.

Oudinot mis, dès le 11, aux ordres de Masséna, commandant le 4e corps, fut dirigé par Berthier, le 13, à huit heures du soir, d'Augsbourg sur Ratisbonne, puis rappelé à onze heures et demie, par ordre de l'Empereur.

Napoléon arriva à Donauwerth le 17; il trouva son armée disséminée sur un front de 140 kilomètres et donna immédiatement l'ordre à sa droite (Davout) et à sa gauche (Masséna et Oudinot) de serrer sur le confluent de l'Abens occupé par son centre (duc de Dantzig).

Le 18, le bataillon du 69e, fort de 14 officiers et de 468 hommes, fut envoyé avec le corps d'Oudinot sur Freising pour occuper les ponts de l'Isar et gagner le plus vite possible Pfaffenhofen, qui fut atteint le 19 après un petit combat.

Combat de Pfaffenhofen. — La brigade de Le Suire, avant-garde de Masséna, se heurta au village défendu par six bataillons ennemis et deux régiments de dragons. Malgré une vive attaque, « les vieux grenadiers et voltigeurs donnèrent une nouvelle preuve de leur bravoure; dans les charges successives qui eurent lieu, les jeunes conscrits ont fait preuve de bonnes dispositions (1) ». Cette marche de l'aile gauche française avait pour but de couper la retraite de l'archiduc Charles.

Le 20, laissée seule à la disposition de Masséna, la division Claparède atteignit Freising dans la soirée, rétablit le pont de l'Isar détruit, l'occupa et poussa la 2e brigade sur la route de Landshut jusqu'à Marzling, où elle bivouaqua.

Combat de Landshut. — Le 21, Napoléon, poursuivant son mouvement, rejeta sur Landshut les corps de réserve autrichiens, commandés par Hiller.

La brigade Le Suire, avant-garde du 4e corps, reprit le matin sa marche sur Landshut. Le bataillon de tête culbuta les quatre cents hommes qui occupaient la porte de la ville et Claparède

(1) Général Oudinot au duc de Rivoli, 19 avril.

pénétra, à cinq heures du soir, dans Landshut, évacué par l'ennemi.

Le 22 avril, jour de la bataille d'Eckmühl, la marche fut reprise à trois heures et demie du matin par les premiers éléments de Masséna, qui atteignirent Eckmühl dans la soirée, sans coup férir.

Le 23, la division s'empara du pont de Straubürg et envoya sur les deux rives du fleuve de nombreuses reconnaissances.

Après la prise de Ratisbonne, Napoléon se mit à la poursuite d'Hiller par la rive droite du Danube, avec Vienne pour objectif.

Le 26 avril, Claparède, qui avait bivouaqué sur la route de Passau, entra dans la ville après une faible résistance de 400 Autrichiens au pont de l'Inn. Celui-ci fut réparé rapidement par l'infanterie et la division effectua son passage, vers sept heures du soir, campa sur la rive droite et se porta le lendemain sur Linz, où se trouvaient réunis les débris des troupes d'Hiller et de l'archiduc Louis.

Combat d'Ebersberg. — Masséna fut prévenu, le 1er mai, de la présence de l'ennemi vers Schaerding. Le 2, il atteignit Efferding et, le 3, poursuivit sa marche. La 1re brigade, formant la tête d'avant-garde, soutenue de près par la brigade Le Suire, rencontra les Autrichiens postés sur les hauteurs en arrière du village d'Ebersberg, défendant le passage de la Traun.

Avec une bravoure incomparable, la division parvint jusque dans le village, mais, malgré les assauts répétés, ne put s'emparer de la lisière opposée.

N'espérant aucun secours de Masséna avant trois heures, elle résista victorieusement à une contre-attaque de dix bataillons autrichiens et subit le feu d'un ennemi six fois supérieur en nombre.

L'Empereur encourageait ses soldats : « La Patrie vous regarde, leur criait-il, sachez mourir pour elle. »

L'arrivée de la division Legrand, vers trois heures de l'après-midi, permit l'assaut du château d'Ebersberg, qui fut enlevé après un combat des plus sanglants. Claparède perdit 1.500 hommes.

Au bivouac, le soir, l'Empereur vint féliciter les troupes qui

avaient emporté la position avec un si bel élan et s'y étaient maintenues avec une opiniâtreté digne de vieux soldats.

Du 4 au 17 mai, la division marcha sur Vienne, sans combat. Le 10, elle avait été rendue au maréchal Lannes (2e corps) et fut chargée, le 19, d'occuper la capitale de l'Autriche.

Passage du Danube. — Dès son entrée dans la ville, Napoléon étudia les moyens de passer le Danube pour écraser au plus tôt l'armée de l'archiduc Charles, déjà affaiblie par ses défaites récentes.

Des ponts furent établis entre les deux rives et l'île Lobau.

Relevé par la division Friant, Claparède passa les grands ponts dans la nuit du 21 au 22 mai et ne prit pas part à la première journée d'Essling.

Bataille d'Essling. — L'archiduc Charles, ayant projeté de laisser les Français franchir le fleuve, pour les battre ensuite, avait établi son armée sur le front Strebersdorf-Wagram.

A trois heures du matin, Claparède, ayant effectué son passage, occupait le centre du 2e corps, déployé dans l'espace libre entre Aspern, tenu par la cavalerie, et Essling, aux mains de Boudet.

A trois heures et demie, la bataille commença.

A sept heures, le corps de Lannes s'ébranla avec Breitenlee pour objectif, ayant pour mission de séparer l'ennemi en deux tronçons, les divisions en colonnes ou en carrés, Claparède à gauche et un peu en arrière.

Le village allait être atteint, malgré le feu de 42 pièces, quand une contre-attaque dirigée par l'archiduc Charles lui-même arrêta la marche qui dégénéra en combat de feu. Les cuirassiers dégagèrent une peu l'infanterie qui souffrit beaucoup, mais elle se maintint solidement sur le terrain conquis.

Vers midi, Aspern tomba aux mains des Autrichiens qui poussèrent sur Essling des charges furieuses.

Le 2e corps subit sans se laisser entamer le choc de 9 bataillons autrichiens et de toute la réserve de cavalerie contre-attaquée heureusement par le général Mouton.

A deux heures, sur l'ordre de l'Empereur, la division repassa dans l'île Lobau avec le gros des troupes et bivouaqua le soir en

première ligne de l'armée. Elle avait perdu son commandant de corps d'armée, le général Claparède était blessé, la « division avait beaucoup souffert (1) ».

Il devint nécessaire de lui donner des renforts supplémentaires, car, le 31 mai, Claparède remplaça Friant à Vienne.

Napoléon se préoccupa de suite des incursions possibles des Autrichiens en Bohême et créa à Hanau, sous le commandement de Junot, un « corps de réserve ». La 13e demi-brigade provisoire, endivisionnée avec les 5e, 9e et 10e, fut mandée de Strasbourg, sous le commandement du général Despeaux et arriva à Hanau à la fin de juin.

En outre, des ordres furent donnés pour une levée de 40.000 hommes de la conscription de 1809, de manière à remplacer les soldats arrivés à Vienne, entre le 22 mai et le 15 juillet.

Des nominations furent faites pour remplacer les officiers tués ou blessés. Oudinot prit le commandement du 2e corps; le général Frère remplaça Claparède, à l'ambulance, et Ragout, commandant d'armes de Vienne, fut mis à la tête de la 2e brigade à la place de Le Suire, appelé à d'autres fonctions.

Le 25 juin, Frère présenta sa division à l'Empereur qui le félicita sur la bonne tenue de ses hommes. Il écrivit, d'ailleurs, le lendemain que « les Viennois n'avaient jamais vu de si belles troupes ».

Deuxième passage du Danube. — La bataille indécise d'Essling méritait une revanche. Dès le 27 mai, les ponts avaient été consolidés; la division Frère fortifia le Tabor, à partir du 1er juillet, toutes les dispositions furent prises pour entrer dans le Marchfeld.

Napoléon trompa l'archiduc Charles sur le point qu'il avait choisi pour le passage et lança ses ponts au sud d'Enzersdorf.

La division ne devait quitter Vienne que le 2 à minuit, après avoir été remplacée par le corps de Vandamme. Elle traversa, le 3, à neuf heures du soir, le premier bras du fleuve et le deuxième, le 4, à onze heures du soir, dans l'ordre de bataille. Elle s'établit au débouché du pont, en deuxième ligne, derrière Tharreau.

---

(1) Buat.

Bataille de Wagram. — La 1re division rompit à huit heures du matin pour faciliter aux autres troupes le débouché des ponts; elle se heurta, à neuf heures, à un bataillon de chasseurs, solidement soutenu par de l'artillerie et retranché dans le château de Sachsengang.

Frère, en échelon en arrière et à gauche, fit tomber la défense et, ayant opéré, après avoir dépassé le château, une conversion à gauche, se trouva en première ligne.

Les Autrichiens étaient installés sur les hauteurs de la rive nord de Russbach et leur déploiement, ponctué par les postes avancés de Wagram et de Baumersdorf, dominait le Marchfeld.

Le 5 juillet, dès le matin, l'archiduc Charles et Napoléon étaient au contact. Ce dernier, vers midi et demi, vint lui-même donner au 2e corps Rutzendorf et Grosshofen comme points de direction; le 3e corps était à droite, le 4e à gauche, la garde en réserve.

Le corps Oudinot, sur trois lignes, la division en tête, s'ébranla vers une heure. La progression vers l'objectif fut lente mais continue jusque vers sept heures et demie; Frère aborda alors de front les lisières de Baumersdorf, défendues par le général autrichien Hardegg et trois bataillons disséminés en paquets de tirailleurs et efficacement protégés par des tranchées.

Vers huit heures, Oudinot tenta l'enveloppement, mais la nuit étant venue, il ramena son corps à l'ouest de Grosshofen et bivouaqua sur trois lignes.

Pendant la nuit, l'Empereur ordonna à Oudinot d'essayer avec Davout l'enveloppement de l'archiduc Charles.

Le combat commença de grand matin, presque aussitôt Masséna fut très menacé à la gauche et l'Empereur, confiant dans son énergie, accabla l'ennemi au centre par le feu d'une batterie de 100 pièces et une attaque des trois divisions de Macdonald.

Les Autrichiens battirent en retraite et Frère occupa Baumersdorf; il s'arrêta au nord du Russbach et bivouaqua à Sauring.

Le général Oudinot, blessé, fut fait maréchal de France; Frère, également blessé, fut remplacé par Dupas et le bataillon du 69e perdit 10 hommes.

Les Autrichiens se retirèrent en Bohême. La poursuite commença dès le lendemain. L'archiduc Charles, atteint les 10 et 11 juillet à Schellendorf, fit demander un armistice, signé à Znaïm, le 12.

Cantonnée à Léopoldau, près de Kagran, la division Dupas servit d'antenne nord au rassemblement de l'armée.

Des renforts furent appelés de France, les restes du 5e bataillon du 69e rejoignirent le 6e de ligne et les cadres furent comblés à l'aide des officiers venant de différents régiments provisoires licenciés.

Le 14 octobre, le corps d'Oudinot passa aux ordres de Davout et, le même jour, le traité de Vienne mit fin à la guerre.

Le territoire autrichien fut évacué en trois périodes.

Du 15 au 18 novembre, la division occupa les environs de Saint-Pœlten et de Mœlk et, le 15 décembre, par ordre de l'Empereur, le 2e corps se repliait sur Augsbourg et Ulm.

En janvier 1810, la division gagna Rastadt et tint garnison à Strasbourg, au mois de mars de la même année.

La 6e demi-brigade ne quitta Strasbourg pour l'Espagne qu'avec Drouet d'Erlon, vers le mois de juillet.

Le 13e demi-brigade provisoire, appelée à Ratisbonne le 30 juillet 1809, puis à Vienne, revint à Metz en août 1810, pour y être licenciée.

Campagne de Portugal

(1810-1811)

Le traité de Vienne permit à Napoléon de renforcer l'armée d'Espagne et d'envisager la conquête du Portugal, qu'occupait Wellington avec une force de 70.000 Anglo-Portugais.

Masséna, amenant avec lui deux corps d'Allemagne, fut mis à la tête d'une armée de 60.000 hommes : le 6e corps, dont le maréchal Ney venait reprendre le commandement, y fut rattaché.

Drouet d'Erlon (9e corps) devait le rejoindre avec 20.000 hommes : la 6e demi-brigade, dont faisait partie le 4e bataillon du 69e, était à la 1re division (général Claparède) de ce corps.

La situation de l'armée était fort précaire, et si l'arriéré de la solde se payait petit à petit, si les dépôts envoyaient à peu près en temps voulu des effets et des hommes, les vivres et les moyens de transport faisaient de plus en plus défaut.

Les mouvements commencèrent le 10 février.

Masséna voulut d'abord s'assurer des places fortes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, situées sur le flanc de sa ligne d'opérations : la rive droite du Tage; il prit donc comme objectif la première de ces deux villes.

Reconnaissance de Plasencia. — Le 21 mars, le 1er bataillon du régiment et un escadron du 11e dragons poussèrent une reconnaissance jusqu'à Plasencia; ils ne rencontrèrent que quelques cavaliers et des petits groupes de partisans qui s'enfuirent dès leur approche.

Le 25 avril 1810, le 6e régiment de marche, qui faisait partie de la division Séras, et dont les hommes étaient primitivement destinés au renforcement du 6e corps fut dissous.

Le détachement du 69e se réunit en une compagnie à Vitoria pour se porter sur Salamanque et, de là, rejoindre.

Reddition de Ciudad-Rodrigo. — Le 7 mai, l'armée arriva à San Pedro de Toro, à l'entrée de la plaine de Ciudad-Rodrigo. Les pluies continuelles ne permettant pas d'activer les opérations du siège, on mit à profit ce repos forcé pour organiser des parcs d'artillerie, des hôpitaux et des manutentions pour les vivres.

Enfin, dans les premiers jours de juin, la place fut investie.

La tranchée fut ouverte le 15 juin par 2.400 travailleurs que protégeaient neuf compagnies de grenadiers. Le siège fut long et terrible, la garnison, de 7.000 à 8.000 hommes, était bien approvisionnée, et les approches présentaient d'autant plus de difficultés que le terrain, déjà difficile et accidenté, était défendu par une nombreuse artillerie. Les assaillants ne cessaient de tirer toute la journée sur les canonniers. Le feu n'arrêtait qu'à la tombée de la nuit pour reprendre le lendemain, dès l'aube, avec une activité toujours plus grande.

Malgré de terribles ripostes, les Français s'étaient emparés de deux couverts et étaient parvenus à se loger dans le faubourg après une vigoureuse résistance.

Le 28 juin, Masséna fit sommer le gouverneur de la place de se rendre, mais celui-ci refusa.

Le 19 juillet, la brèche jugée praticable, l'assaut fut décidé. Le 69e fut désigné pour y monter le premier.

Musique en tête, les grenadiers et les voltigeurs réunis du 69e et du 6e léger, sous les ordres des chefs de bataillon Duthoya et Delom, formèrent les premières colonnes et envahirent les tranchées.

Ney fit demander des hommes de bonne volonté qui reconnaîtraient le passage. Une centaine se présentèrent. Le maréchal en désigna trois. En quelques secondes, ils furent à la crête du second rempart et déchargèrent leurs armes sur l'ennemi; ils brandirent leurs shakos aux cris de « Vive l'Empereur ».

Les colonnes acclamèrent ces braves et, exaltées par leur exemple, s'avancèrent au pas de charge; mais, à peine, étaient-elles ébranlées, que le gouverneur arbora un drapeau blanc et se rendit à discrétion.

Wellington ne fit, pendant l'investissement, aucun mouvement pour secourir la place.

Prise d'Almeida. — Le maréchal marcha ensuite sur Almeida pour l'investir.

Le 24 juillet, les troupes, malgré un violent orage, se réunirent au fort de Conception. Le général Loison, en reconnaissance, rencontra la division d'avant-garde de l'armée anglaise, commandée par Crawfort, forte de 2.000 cavaliers et de 3.000 fantassins; repoussé par les dragons, ce corps se rallia derrière le ravin de Val-del-Murra, une nouvelle charge l'obligea à se retirer sous le canon d'Almeida; quatre colonnes attaquèrent vigoureusement l'ennemi de front, tandis que la cavalerie le débordait à droite. Les Anglais opérèrent leur retraite en désordre.

L'investissement commença immédiatement; la ville était défendue par le général William Cox avec 4.000 hommes des milices et le 24e régiment portugais.

Le siège précédent avait complètement épuisé les munitions; il fallut reconstituer un parc, et ces préparatifs retardèrent les opérations.

Les assiégés essayèrent de mettre ce retard à profit et tentèrent plusieurs sorties pour s'emparer des récoltes de blé qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire rentrer dans la place.

On fut souvent obligé d'avoir recours à la mine pour faire sauter les roches; la place, taillée dans le granit, avait une bonne enceinte bastionnée et casematée, couverte par des demi-lunes avec larges fossés.

Le 15 août, à la tombée de la nuit, la tranchée fut ouverte.

Le 26, au matin, onze batteries commencèrent le feu, avec mission d'enfiler les remparts, de battre en brèche le bastion San Pedro et les demi-lunes latérales; l'ennemi riposta avec vivacité, mais ne put prendre la supériorité.

Par un heureux hasard, vers huit heures du soir, une bombe tomba dans le château, sur un caisson, devant la porte du magasin général. L'incendie se communiqua à la réserve de poudre et l'on put croire que toute la place sautait!

Elle brûla une partie de la nuit, le camp était illuminé par les flammes; le château, la cathédrale, toutes les maisons voisines devinrent la proie du feu.

Le lendemain, Masséna envoya un aide de camp au général anglais pour lui offrir de capituler. Celui-ci refusa. Le bombardement reprit jusqu'à midi. Sans espoir d'être secouru par Wellington, Cox se rendit.

Les 5.000 hommes de la garnison sortirent de la place avec les honneurs de la guerre.

Masséna réunit les 6e et 8e corps pour entrer en Portugal, et, le 15 septembre (1), se mit en mouvement, le 6e corps se dirigeant sur Celorico.

Bataille de Busaco. — Wellington, qui n'avait cessé de reculer devant notre armée, se détermina enfin à attendre le combat sur une chaîne de montagnes hautes, escarpées, hérissées de rochers.

Le 26 septembre, après avoir traversé un pays difficile, accidenté. Ney arriva au pied de la Sierra de Busaco.

---

(1) Situation du régiment en septembre : Mandeville, major. 1er bataillon : commandant Giraud; 2e : commandant Roland; 3e : commandant Duthoya; 4e : commandant Descotignies (de la 6e demi-brigade, en route d'Allemagne pour Valladolid); 5e, dépôt : Bertrand, q. m.

Masséna résolut de tenter l'escalade. Le 27, l'attaque commença.

L'armée ennemie (60.000 Anglo-Portugais et 80 canons) était établie sur la cime d'Alcoba, très élevée et couverte par de profonds ravins; le 6e corps formait la droite; derrière lui, l'artillerie était prête à suivre, dès qu'il se serait emparé des crêtes; le 2e corps formait l'aile gauche.

L'affaire fut vivement engagée par le 2e corps, qui vint se briser contre ces rochers. Il perdit beaucoup de monde. Un nouvel assaut fut tenté par le 6e corps.

La première division, en colonne par section, reçut ordre de gravir la montagne; mais, arrivée à mi-côte, elle fut accueillie par un feu d'artillerie et de mousqueterie. Le 6e léger en tête fut écrasé et obligé de s'arrêter pour se reformer dans un bois situé sur sa droite.

Le 69e suivait, il déploya ses trois bataillons à découvert devant les ennemis dont il ne voyait que les coiffures. Le premier bataillon parvint à s'emparer d'un rocher derrière lequel il put s'abriter. Les Ecossais cherchèrent à l'en chasser, mais furent repoussés par les 2e et 3e bataillons avec de grandes pertes.

Ces deux bataillons, près desquels se trouvait le colonel Fririon, restèrent à mi-pentes, au plus fort du danger, de sept heures du matin à trois heures de l'après-midi, sans pouvoir riposter utilement au feu de l'adversaire.

Les escarpements étaient tels que les blessés roulaient jusqu'au bas de la montagne.

« Je suis encore à me demander aujourd'hui, déclare Lemonnier-Delafosse, dans ses Mémoires, comment le pauvre soldat a pu, armé et sac au dos, gravir dans ces genêts, s'y accrochant comme aux barreaux d'une échelle longue, moi, ganté, n'ayant que mon sabre, j'avais un travail incessant à faire pour y cheminer. »

Le régiment perdit 480 hommes tués ou blessés sur 1.500.

On ne fit plus que tirailler jusqu'au coucher du soleil.

Masséna se rendit compte que la position était imprenable et, le lendemain, décida de la tourner. Il se mit en route à la nuit tombante par le chemin d'Avelana de Cima et marcha jusqu'au matin. Alors, Wellington se hâta de continuer sa retraite et ne

s'arrêta que derrière les lignes de Torrès-Védras, en avant de Lisbonne.

Cent trente mille hommes, auxquels rien ne manquait, se retiraient devant 60.000 Français sans ressources, fatigués par les privations, minés par les maladies, épuisés par des escarmouches continuelles, ne touchant qu'un quart de ration de pain par jour.

A la suite de ces différents combats, l'effectif du régiment était tombé à 1.231 hommes.

Ney proposa, pour chevaliers de la Légion d'honneur : MM. Coutier, capitaine; Ybry et Roux, lieutenants; L'Huilier sous-lieutenant; Azemas, Besson, Hugoniot, sergents.

Le duc d'Abrantès demanda que le lieutenant Ybry fût affecté à son Etat-major comme capitaine-adjoint.

Combat de Torrès-Vedras. — Pendant plus d'un mois, l'armée resta devant les lignes inexpugnables de Torrès-Vedras, sans que l'enemi cherchât à la vaincre ou à lui couper la retraite. Masséna, non rejoint par Soult, attardé en Andalousie, ni par Drouet d'Erlon, prit le parti de se retirer.

Dans les premiers jours de novembre, tout le 6e corps se trouva réuni à Villa-Novo, sur le Tage.

Le 7, le 69e fut détaché à Azoya-Veilha.

Le 8, le général Mancune vint prendre le régiment et se rendit avec lui à Torrès-Vedras et à Torrès-Novas.

Les pluies fréquentes avaient transformé les chemins en ruisseaux. Les vêtements et la chaussure hors d'usage n'étaient plus remplacés. Les ambulances ne pouvaient donner asile à tous les malades.

Le 13 novembre, Masséna se replia sur Santarem pour cantonner son armée dans une région moins épuisée. Néanmoins les intempéries et les surprises perpétuelles de partisans accroissaient chaque jour les souffrances des soldats.

Wellington avait suivi les Français, une partie de ses forces était passée sur la rive gauche du Tage.

Les divisions d'Essling (Drouet d'Erlon), d'abord chargées d'occuper la Navarre (août 1810), organisées en 9e corps pour surveiller le pays sur les derrières de l'armée de Portugal

(3-29 septembre), arrivèrent enfin. Mais Claparède (1) resta loin en arrière pour maintenir les communications avec l'Espagne, à l'entrée de la vallée du Mondiego, entre Almeida et Viseu.

Le 6 mars 1811, Masséna, renforcé par la seule division Conroux, du 9e corps, dut renoncer à attaquer son ennemi et commença son mouvement de retraite vers le nord.

Prise de la ville de Pombal. — Le 11, le colonel Fririon, commandant la brigade en remplacement de Maucune, arrivait devant Pombal; il fit occuper par le 69e les avenues et le pont ainsi que le château qui, situé sur une montagne, constituait un point de défense remarquable.

Mais Ney donna l'ordre d'évacuer la ville et de se porter en arrière. Une heure après, l'avant-garde ennemie passait le pont, et prenait possession du château. Le maréchal ordonna alors au 69e de reprendre les positions qu'il venait de quitter, « pour se dégager par une sorte de retour offensif (2) ».

Déjà le canon tirait d'enfilade de la route opposée. Le 69e et le 6e léger partaient aussitôt à la baïonnette : le 1er bataillon enleva le château au pas de charge; le colonel, à la tête du 2e bataillon et du 6e léger, s'empara de la ville.

Combat de Redinha. — Le lendemain, le régiment prit part au combat de Redinha; l'attaque commença à six heures du matin; à midi seulement l'ennemi se déploya à portée de canon; l'artillerie le contraignit à se masquer derrière la montagne. Trop inférieurs en nombre, les Français ne poussèrent pas plus avant, les régiments retraitèrent couverts par la division Marchand.

Combat de Condeixa. — Le 14, le 69e se distingua au combat de Condeixa.

Combat de Foz-de-Arunce. — Le lendemain, le 6e corps arrivait au soir près de la Ceira. La 3e division du 6e corps passa la rivière pour s'établir avec les 2e et 8e corps sur les hauteurs de la rive droite.

---

(1) Dont la 6e demi-brigade : colonel Prévost-Saint-Cyr. Son 2e bataillon était formé avec le 4e du 69e, commandant Descotignies.

(2) Rapport du chef d'état-major Béchet de Liocourt.

Ney fit prendre position aux première et deuxième divisions en demi-cercle, de part et d'autre du pont en pierre, face à Foz-de-Arunce, la rivière à dos.

Vers cinq heures, au moment où le maréchal annonçait son repli, l'armée anglaise les enfonça. En un instant, ce fut une panique; les uns se précipitèrent sur le pont très étroit et franchi à ce moment par l'artillerie, les autres, cherchant un gué, se jetèrent dans la rivière où plusieurs se noyèrent. Les 69e et 6e léger étaient à l'aile droite, occupant un bois; cette brigade était restée en ordre, bien que l'action eût lieu derrière son flanc gauche. Il lui fallait changer de front en arrière sur la droite de son premier bataillon. Pendant l'exécution de cette évolution, le 8e corps, établi de l'autre côté de la rivière, crut voir l'ennemi s'avancer sur lui et fit feu. Le mouvement ne s'en exécuta pas moins avec la plus grande précision. Le 3e bataillon du 69e, encore en mal de manœuvre, fut arrêté par le colonel sur l'ordre de Ney et lancé contre l'ennemi, avec un grand bruit de caisses. Le stratagème réussit complètement, les Anglais s'imaginèrent que l'armée débouchait et s'enfuirent. A une demi-lieue de là, ils occupèrent une hauteur. Pendant la nuit, les derniers postes furent reployés et firent sauter une arche du pont.

Le 21 mars, le maréchal Ney remit le commandement de son corps d'armée au général Loison; la division se trouvait à gauche du village de Cetico.

Le 28, la brigade bivouaqua sur le plateau en avant de Guarda, route de Celorico.

Le 5 avril elle campait sur les hauteurs devant Ciudad-Rodrigo.

Le 8, toute l'armée était rentrée en Espagne, vers Salamanque.

Le 27, le 69e reçut une compagnie d'artillerie régimentaire. Le 4e bataillon, après la dissolution de la 6e demi-brigade, quitta la division Claparède du 9e corps et se joignit au régiment (le grenadier Boude de ce bataillon avait été nommé chevalier dans l'ordre royal d'Espagne pour ses hauts faits durant la campagne).

Le 69e formait avec le 59e la 3e brigade de la 1re division; les 1er, 2e et 4e bataillons avaient 1.483 hommes; le 3e bataillon

(800 hommes) se portait par Valladolid au dépôt de Bayonne et devait laisser deux compagnies dans le quatrième gouvernement, en Biscaye; 85 hommes du 5e bataillon avaient été détachés à Santander pour constituer la 4e compagnie du 3e bataillon auxiliaire (1) de l'armée d'Espagne (commandant Hugot), mais, par décret du 9 mars 1811, les 1er, 3e et 6e bataillons auxiliaires avaient formé le 130e de ligne.

Bataille de Fuentès-de-Onoro. — Le 1er mai, Masséna, malgré l'infériorité de ses troupes, voulut tenter de délivrer Almeida, seule ville de Portugal restée en sa possession, car il savait que le général Brenier, gouverneur de la place, avait tout au plus un mois de vivres.

Après avoir fait bloquer Almeida, Wellington avait adossé son armée à la Coa, près de Fuentès-de-Onoro; Masséna résolut de l'en déloger. Tomber sur la droite des Anglais, les déborder, leur couper leur seule ligne de retraite, les précipiter dans les ravins creusés par la Coa, tel était son projet.

Le 2 mai, Loison reçut l'ordre suivant : le 6e corps se portera avec sa cavalerie légère sur Espeja, puis sur San Pedro, où il prendra position à l'entrée de la plaine, sa gauche à la hauteur de Asnavas et observant la route de Castelbon et le débouché de Ponte de Sigueros.

Il partit de Rodrigo à sept heures du matin et s'établit d'abord en deça de l'Avaza, sa gauche vers Manzano.

Le 3, il se dirigea vers Fuentès-de-Onoro. Le général Montbrun rencontra la cavalerie ennemie et la poursuivit jusque sous les murs de la ville.

Dans la nuit du 4 au 5, le 6e corps fit un mouvement par sa gauche pour tourner la position de l'ennemi et s'avança, par un grand détour, vers la lisière du bois occupée par l'adversaire.

La 3e division resta en face de Fuentès-de-Onoro pendant que les deux premières marchaient sur le village de Pozzo-Bello.

Le 69e et le 6e léger commencèrent l'attaque. Le lieutenant Gouley, à la tête des grenadiers, se précipita sur un poste et le mit en fuite, ce fut le signal de la panique, le village fut enlevé

---

(1) Ces bataillons auxiliaires avaient été réunis à Versailles par décret du 28 novembre 1809; le général Mouton était chargé de leur organisation. Ils étaient arrivés en Espagne en septembre de l'année suivante. Le 3e bataillon resta toujours en Biscaye.

à la baïonnette par les deux régiments. L'infanterie et la cavalerie anglaises se sauvèrent pêle-mêle. Si, à ce moment, Montbrun était venu à la rescousse, c'en était fait de l'armée de Wellington qui déjà faisait filer ses bagages. Mais la 1re division fut réduite à combattre seule sans avancer ni reculer.

Le colonel, blessé au bras gauche, voulut demeurer à la tête de son régiment; son cousin, le lieutenant Fririon, tomba mortellement atteint à ses côtés.

La bataille prit fin après une fusillade inutile, le 6e corps resta sur le terrain, la droite en arrière de Fuentès-de-Onoro, la gauche dans la direction de Nava-del-Avel.

Almeida demeura bloqué; le général Brénier se fraya un passage à travers les lignes anglaises et rejoignit le 2e corps.

Le 14 mai, Masséna prit ses cantonnements pour reposer ses troupes des dures fatigues qu'elles venaient d'endurer : le quartier général s'établit à Salamanque.

Les corps d'armée furent réorganisés. L'armée de Portugal passa sous le commandement du duc de Raguse, le 69e fit partie de la division Foy, brigade Boyer. Il fut cantonné à la Puebla de Montijo; le 22 juin, le colonel y reçut sa nomination de général de brigade et fut remplacé le même jour par Guinaud. Le colonel Chemineau, du 76e, était promu et remplaçait le général Boyer.

Marmont avait reçu l'ordre de Napoléon de rejoindre Soult, qui opérait en vue de débloquer Badajoz, assiégé par Beresford.

L'armée de Portugal se réunit à celle du Midi à Truxillo. Elles marchèrent alors sur Campomajor, menaçant ainsi de couper Beresford. Les Anglais se retirèrent vers les bouches du Tage.

Reconnaissance de Arroyo-del-Puerco. — Le 28 août, pendant ces opérations entre le Tage et la Guadiana, un bataillon, sous les ordres provisoires du major Dornier, avec 600 hommes du 69e, fut chargé de faire une reconnaissance vers Arroyo-del-Puerco; l'avant-garde, forte de 200 hommes, rencontra un détachement espagnol, de plus de 2.000 hommes; la lutte s'engagea, dix contre un; cette poignée d'hommes ne céda le terrain que pas à pas et se replia dans un ordre parfait sur l

gros qui, embusqué, obligea par la violence de son feu l'ennemi à retraiter. Il laissait une centaine de combattants sur le terrain. Le bataillon n'avait qu'un seul blessé : le fusilier Thomas.

Les progrès de l'ennemi rappelèrent Soult en Andalousie. Marmont, laissé seul, recula au nord du Tage et Wellington put investir Ciudad-Rodrigo (commencement de septembre).

Le 22, Marmont fut renforcé à Tamamès par l'armée du nord (Dorsenne); il se porta contre Wellington, qui leva le siège de Ciudad et retraita sur Sabugal. Sa position était si formidable que Marmont ne tenta point de l'enlever et revint à Salamanque.

L'armée prit ses quartiers d'hiver dans les environs de la ville (1).

Le 25 décembre, le 4e bataillon versa son effectif aux deux premiers et les cadres rentrèrent en France. L'ordre datait du 11 juin : le versement fait, les cadres devaient revenir à Bayonne. Les 4e bataillons devaient être complétés à 800 hommes, par l'envoi de tout le personnel disponible au dépôt et de 2.000 conscrits. Un colonel et deux majors en second présidaient à cette organisation. Les trois brigades du Portugal, du nord et du midi formaient la réserve de l'armée d'Espagne. Le 4e bataillon du régiment fera dès lors partie de la 2e demi-brigade provisoire (1re brigade de réserve de l'armée d'Espagne).

---

(1) Situation du 69e au 15 octobre 1811 :

	Officiers	Soldats	Hôpitaux	Congé	Total
1er bataillon Armée du Portugal	24	499	89		612
2e — —	21	476	89		586
4e — —	22	454	118		594
Dét. 7e Gouvernement.....	1	55			56
Dét. 6e Gouvernement (Valladolid)	4	84			88
3e bat. { 2 Cies, 4e Gouvernemt (Biscaye).	4	222			226
3e bat. { 4 Cies. Bayonne	12	341	48		401
Petit Dépôt Bayonne	2	25	4		31
5e Dépôt, 4 Cies, Luxembourg	14	187	8	2 offic.	211
					2.805.

En octobre 1811, deux compagnies des 5es bataillons des 4e, 59e et 69e furent dirigées de Luxembourg sur Cherbourg pour entrer dans la composition du corps expéditionnaire de Vandamme contre les îles anglaises de la Manche.

Le quartier général de la division était établi à Tolède. Le régiment avait son 1er bataillon (commandant Giraud) à Salamanque : 593 hommes, 46 à l'hôpital; — 2e bataillon (commandant Vincent), à Toro : 557 hommes, 25 à l'hôpital; — 3e bataillon (commandant Descotignies), à Valladolid : 566 hommes, 33 à l'hôpital; — 306 hommes, sous les ordres du chef de bataillon Pabst, se trouvaient dans les environs de Tolosa (4e division militaire, province de Biscaye).

Campagne d'Espagne

(1812-1813)

La campagne de Russie (1) venait de commencer et, loin d'envoyer des secours à l'armée d'Espagne, affaiblie de jour en jour, l'Empereur lui retirait des sous-officiers et des soldats d'élite, pour les envoyer à la Grande Armée.

Wellington n'attendit pas le retour des beaux jours pour reprendre les opérations : le 21 janvier, il s'emparait de Ciudad-Rodrigo et se portait sur Badajoz.

La première division, à laquelle appartenait le 69e, fit partie du corps envoyé, sous les ordres du général Montbrun, pour opérer une diversion en faveur du siège de Valence (2).

La division, arrivée à Tolède, s'établit sur la rive gauche du Tage, le 69e occupait Campillo et Espinosa.

---

(1) 69e cohorte. — Pour assurer la défense de l'Empire pendant que les armées françaises étaient en Russie et en Espagne, la garde nationale fut réorganisée par le sénatus-consulte du 13 mars 1812.

Elle fut divisée en trois bans : le 1er, comprenant les célibataires des six dernières classes non appelées sous les drapeaux, fournit 100 cohortes.

La 69e fut formée dans le département de la Mayenne.

Le 2 avril, par suite du groupement des cohortes, elle entra dans la 9e brigade.

Ses six compagnies tenaient Bruges, sa compagnie d'artillerie était à Rennes, sa compagnie de dépôt à Tours.

Le décret du 12 janvier 1813 réunit les cohortes quatre par quatre afin de constituer de nouveaux régiments de ligne.

La 69e devint 2e bataillon du 150e, créé à Mayence. Sa compagnie de dépôt passait au 5e bataillon, sa compagnie d'artillerie était versée dans l'arme.

(2) Trois compagnies du 3e bataillon entrèrent le 1er avril 1812 dans la composition d'un des quatre régiments provisoires à deux bataillons destinés à la garde des communications de l'armée d'Espagne. La 69e et cinq autres régiments constituaient le 4e provisoire, en garnison à Saint-Sébastien.

L'armée ne s'occupa, jusqu'au 15 février, que de la levée des subsistances et des contributions.

A cette date, Foy se dirigea, avec un bataillon du régiment et deux du 39e, sur Logrosan et y séjourna; le 19, il se rendit à Garcias. Ce même jour, les deux autres bataillons avec le dernier bataillon du 39e quittaient Allia, où ils se trouvaient, et allaient s'établir jusqu'au 29 à Naval-Villar et à Ibon.

En mars, la division remonta la vallée du Tage, passa ce fleuve au pont de bateaux installé à Lugan-Nueva et prit position, le 9, à Truxillo; elle y resta en observation; le 12, elle rentra dans ses cantonnements autour de Salamanque.

Combat de Salamanque. — Dès le mois de mai (1), le duc de Raguse était informé que l'armée anglaise devait entrer en campagne, avec des moyens puissants; le 12 juin (2), elle franchissait l'Agueda et arrivait le 16 devant Salamanque.

Marmont se jugeant trop faible, abandonna la place dans la nuit du 16 au 17; il ne laissait qu'une faible garnison dans un fort nouvellement construit. Il se porta en arrière, sur le Duero, à six lieues de Salamanque, réunit cinq divisions et prit l'offensive.

« .... Je me rapprochai de cette ville, écrivait-il, et chassai devant moi les avant-postes anglais, forçant l'ennemi à montrer quelle attitude il comptait prendre. Il parut résolu à combattre sur la forte position de Christoval. Le reste de l'armée ayant rejoint, je manœuvrai autour de cette position, essayant d'attirer l'ennemi sur un autre terrain que celui qu'il occupait et qui lui donnait vraiment trop d'avantage (3).... »

Bataille des Arapiles. — Les 13, 14, 15, 16 juillet furent occupés au passage difficile du Duero. Après avoir feint de marcher sur Toro, l'armée déboucha par Tordesillas et prit position à Nava-del-Rey, pour empêcher la jonction des corps ennemis, éloignés par les manœuvres des jours précédents.

La division, qui avait effectué son passage au gué de Pollos le 17, rejoignit l'armée le lendemain devant Castrillo. Le 19,

---

(1) Le 8 mai 1812, l'Empereur donna l'ordre de faire partir pour l'Espagne les cinq cents hommes du dépôt de Luxembourg.

(2) Pendant le mois de juin, le 3e bataillon du 69e fut envoyé de Bayonne à Tolosa. Les régiments provisoires créés le 1er avril avaient été dissous.

(3) Lettre de Marmont, de Tudela, 31 juillet 1812.

les deux adversaires s'avancèrent parallèlement, séparés l'un de l'autre par le vallon étroit de la Guarina, tous deux disposés sur deux colonnes, prêts à prendre la formation de combat, ils remontèrent ainsi la Guarina, s'arrêtèrent après deux heures de marche et se firent face. Le 21, l'armée s'établit sur les hauteurs de Calvarossa-de-Ariba, menaçant par sa gauche la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, ligne de communication des Anglais, elle avait réussi à saisir le pont d'Alba-de-Tormès. Le 22, la division Bonet s'empara de l'un des mamelons situés près du village des Arapiles, une batterie y monta et dégagea le terrain.

La division Foy était à Calvarossa, sur la droite; Bonet au centre, la gauche vers Miranda, pour couper à l'ennemi sa ligne de retraite.

Wellington, qui s'était aperçu d'un certain flottement dans l'aile gauche, par suite de l'extension du front, fit attaquer cette division par des troupes fraîches. Le duc de Raguse, au moment où il s'apprêtait à donner de nouveaux ordres, reçut au bras droit deux blessures. Il fut remplacé par Bonet qui, peu de temps après, était également mis hors de combat.

Le commandement échut à Clauzel. Mais, profitant de tous ces changements, le général anglais prit résolument l'offensive contre la division de gauche et la mit en fâcheuse posture. Grâce à son énergie, Clauzel parvint à rétablir l'ordre de bataille et à se maintenir sur place, jusqu'à la nuit.

Bataille d'Alba-de-Tormès. — Le lendemain, l'armée, en partie rassemblée à Alba-de-Tormès, commença sa retraite dans la direction de Penaranda avec l'intention de passer l'Adajo et de marcher ensuite, avec plus de sûreté, vers Valladolid. La division Foy était à l'arière-garde; elle fut attaquée à dix heures du matin près de la Serna par dix-huit escadrons de cavalerie appuyés par de l'infanterie et de l'artillerie. La cavalerie légère française fut obligée de céder le terrain, et, après plusieurs charges, de se retirer, sous la protection de la division. Les bataillons furent formés en carrés, l'un d'eux fut enfoncé et sabré, mais les autres tinrent ferme. Le colonel Guinand, à la tête du 2e bataillon, arrêta les efforts de toute la division anglaise. En un instant, les quatre faces se couvrirent de cadavres.

Protégés par ce rempart, les hommes tirèrent avec sang-froid et précision et brisèrent l'élan de l'ennemi. Plus de deux cents chevaux furent tués par les baïonnettes. Le lieutenant Marcel, grièvement blessé, la veille, d'un coup de sabre, ne voulut pas quitter le commandement de sa section et se battit avec la plus grande vaillance.

Le régiment sauva par son intrépidité l'artillerie de la division, qui allait tomber au pouvoir de l'ennemi.

Foy prit position le même jour à Villafranca, sans être suivi.

Après la défaite des Arapiles, ce ne fut, pour l'armée de Portugal, que marches et contre-marches, pendant lesquelles elle vivait au jour le jour; chaque corps, chaque compagnie travaillait pour son compte, organisant des corvées pour moissonner, moudre le blé, faire le pain; l'émigration des habitants apportait des obstacles insurmontables au ravitaillement; c'était la misère.

Le lendemain de sa victoire, Wellington s'était mis aux talons des Français. Quittant Villafranca, la division se rendit le 24 à Arevalo, le 25 à Olmedo, le 26 à Puente-Duero.

Wellington se retourna vers Madrid après cette molle pour suite jusqu'à Valladolid.

L'armée de Portugal se trouvait réunie autour de cette ville, Clauzel se retira sur Burgos, pour y réorganiser ses troupes et attendre les renforts annoncés de Bayonne.

Après trois jours de repos, les 27, 28 et 29 à Simancas, Foy en partit, le 30 pour Mousquilla par Tudela; le 31 il se porta à Pedrosa-del-Rey et, le 2 août, à Roa, puis le 3, pendant la nuit, à Villa-Rubia, et arriva le 4 à Lerma, où il resta jusqu'au 10.

Clauzel fit alors réapprovisionner la garnison d'Astorga par deux divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, sous les ordres du général Foy. Ce détachement devait en outre attaquer les insurgés de Galice réunis près de Benavente.

Le 11, la division gagna donc Reynosa; le 12, Zélico-della-Torre; le 13, elle prit position devant Saint-Martin; enfin, les 14 et 15, elle campa devant Valladolid. Elle se remit en marche le 16 et s'arrêta à Castrovi; le 17, à Villa-Alonzo; le 18, à Avila del Panso; le 19, à Benavente; les 20 et 21 en avant de la Baneza.

Combat de la Baneza. — Mais il ne lui fut pas possible d'atteindre à temps Astorga. La garnison avait entièrement épuisé ses subsistances et s'était rendue le 19 août, alors que Foy arrivait dans la nuit du 20 et ne joignait près de cette place que l'arrière-garde ennemie.

Aussi se replia-t-il le 22 à Alija, le 23 à Benavente, le 24 à Tabara, le 25 à Carbajales, les 26, 27, 28 à Zamora, le 29 à Toro, les 30 et 31 à Tordesillas.

Cependant, Clauzel avait repris l'offensive sur Valladolid, son mouvement en avant avait contraint Wellington à ne laisser que peu de monde à Madrid et à se porter à sa rencontre.

L'armée de Portugal battit immédiatement en retraite.

Le 6 septembre, la division se trouva réunie à Beleza, le 7 à Villa-Alba, arriva le 8 à Palencia et en partit le 10 pour prendre position, le même jour, en arrière de Torquemada, les 11 et 12 à Villahoz, les 13, 14, 15 à Corbia et Cazuela.

Combat de Burgos. — Le 17 septembre, son artillerie arrêta les têtes de colonnes ennemies qui débouchaient dans la plaine sur la rive gauche de l'Arlanzon et s'installait, le soir, en avant de Burgos.

Le général en chef, souffrant toujours de sa blessure, abandonna le commandement à Souham.

Celui-ci continua à se dérober jusqu'aux Pyrénées.

Le 18, Foy se repliait en arrière de Monasterio, le 19 en avant de Briviesca, le 20 il cantonnait au pied des montagnes de Pancorbo, à Busto-Cascajerrès et los Carrios.

Mais Joseph avait rassemblé vers Valence les deux armées du centre et d'Andalousie et menaça Madrid. Immédiatement Souham s'avança sur Burgos.

Pour forcer l'armée anglaise à en lever le siège, il se mit en marche le 13 octobre.

Combat de Monasterio. — Dans la nuit du 18 au 19, l'ennemi abandonna Monasterio; les troupes s'emparèrent alors des hauteurs qui dominent le village.

Combat de Villahoz. — « Le 20 octobre 1812, le 69e avait pris part à une reconnaissance du général Foy sur Villahoz,

qui nous donna 100 prisonniers, 2 pièces de canon et 20 voitures d'artillerie (1) ».

Prise de Burgos. — Le 22, les Français entraient dans Burgos et en repartaient le lendemain matin sur les traces des Anglais en retraite sur Valladolid.

Les trois jours qui suivirent, l'avant-garde poursuivit l'arrière-garde ennemie qui tentait constamment d'entraver son mouvement, surtout aux passages du Carrion et de la Pisuerga.

Prise de Palencia. — Foy, avec la droite, était dirigé de Torquemada sur Palencia et arriva, le 25, devant cette place, occupée par les Anglais et quelques corps espagnols de Galice.

A la première sommation, la garnison offrit d'ouvrir ses portes, si le général se présentait lui-même.

Foy envoya un de ses aides de camp, précédé d'un trompette. Ils furent accueillis, à bout portant, par une décharge de mousqueterie. Aussitôt, l'ordre fut donné au général Chemineau d'attaquer.

Les portes, barricadées, furent enfoncées par les sapeurs du 69e et le général, à la tête du 2e bataillon, pénétra dans la ville, poussa l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'au pont du Carrion, l'enleva de vive force, s'empara des barils de poudre qui étaient disposés pour le faire sauter et reconduisit les Anglais jusqu'auprès du canal, en leur faisant subir de grosses pertes.

Les troupes françaises étaient maîtresses du débouché de Palencia.

Wellington se retira à Cabezon, ses bagages prenaient la route de Valladolid.

Le 26, l'armée continua sa marche.

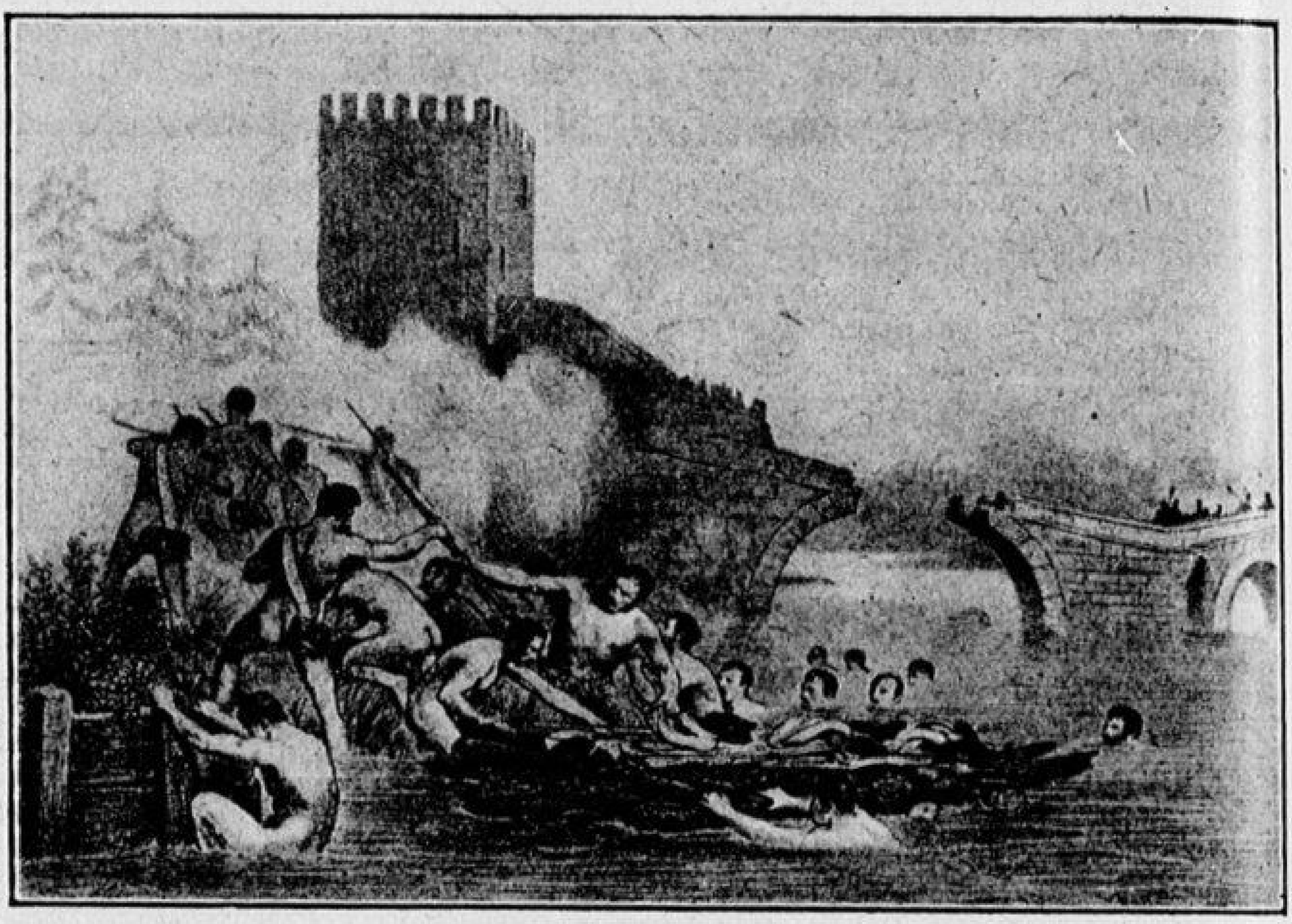
Prise de Simancas. — Le 27, Souham réunissait ses troupes sur la rive droite de la Pisuerga, face au pont de Cabezon; deux divisions y furent laissées en observation, les autres s'étendaient sur la droite.

Le 28, la division Foy s'emparait de Simancas et en chassait le régiment de Brunswick-Oels et deux bataillons de la légion allemande, qui firent sauter le pont, sur la Pisuerga.

(1) Rapport officiel.

Les ponts de Tudela, Toro, Tordesillas jalonnèrent de leurs décombres la marche de l'adversaire.

Prise de Tordesillas. — Le 29, Souham résolut de s'emparer de Tordesillas et de chasser les Anglais de leur position centrale. Trente hommes occupaient la tour à l'extrémité du pont, des postes étaient abrités derrière des murs et des ruines, le régi-



Passage du pont de Tordesillas (29 octobre 1812).

ment de Brunswick-Oels était embusqué dans un bois de sapins. Le passage était donc impossible à rétablir.

Mais le 69e « ne s'étonne de rien », avait dit l'Empereur.

« Onze officiers et quarante sous-officiers et soldats s'offrirent pour passer le fleuve à la nage; quelques officiers et soldats du 39e de ligne et du 6e léger demandèrent à partager la gloire et les périls de cette tentative hardie.

« Le capitaine Guingret, du 6e léger (nommé par la suite chef de bataillon au corps), désigné comme le plus brave entre ces braves, se mit à leur tête. Par ses ordres, un radeau fut construit pour porter les habits et les armes; alors, se précipitant dans l'eau, le sabre entre les dents, ces soixante hommes nagent, poussent le radeau devant eux et parviennent sur la

rive opposée, malgré la vive fusillade des Anglais, malgré la force du courant et le froid glacial des eaux.

« Prenant terre, ils s'élancent nus vers la tour, l'attaquent et l'enlèvent aux Anglais terrifiés par une agression aussi bizarre qu'héroïque; ils font onze prisonniers.

« Le régiment de Brunswick-Oels, qui était placé à l'extrémité du pont, fut tellement épouvanté de cet audacieux coup de main qu'au lieu de se porter au-devant de cette poignée d'hommes, il se mit tout de suite en retraite (1). »

Le capitaine Chastagnac et le lieutenant Rose, qui avaient abordé les premiers sur la rive opposée, reçurent les éloges du général.

Souham entra le jour même à Valladolid, établit son quartier général à Tordesillas, suspendant sa marche offensive pour y attendre sa jonction avec les armées de Soult et du roi Joseph venant de Madrid sur Medina-del-Campo.

Le 7 novembre, la réunion de ces trois armées s'opérait sur la rive droite de la Tormès.

Bataille de Salamanque. — Le 15, devant Salamanque, Jourdan avait réussi à acculer son adversaire à la rivière. Mais la gauche française, ralentie par un violent orage, entra trop tard en action, ce qui permit à Wellington de s'échapper cers Ciudad-Rodrigo.

Les troupes prirent, le 15, leurs cantonnements d'hiver entre le Duero et le Tage; l'armée de Portugal occupa Salamanque et ses anciennes positions sur le Duero, l'armée du Midi s'étendait jusqu'au Tage, à Tolède; les communications avec Valladolid étant rétablies, le roi Joseph rentra dans sa capitale.

Les 1re et 7e divisions, avec une brigade de dragons, se trouvaient dans les provinces de Zamora et de Benavente. La 1re division, qui occupait Tavara, vint à Benavente le 13 décembre et y resta jusqu'au 31.

Le régiment fut alors renforcé par une compagnie du 5e bataillon forte de 300 hommes, venue de Luxembourg et arrivée à Bayonne vers le 29 novembre. Les cadres furent renvoyés au dépôt.

---

(1) Rapport officiel.

Le 31 décembre 1812, la 1re division, relevée par une division du Midi, évacua la province de Benavente et se mit en mouvement pour aller prendre ses cantonnements dans celle d'Avila. Elle y resta jusqu'au 25 mars; il ne fut fait que quelques colonnes contre les guérillas; elle rejoignit alors l'armée du Nord.

Les désastres de Russie allaient obliger Napoléon à puiser encore dans les troupes d'Espagne déjà si affaiblies : l'Europe entière se levait contre la France.

Par un ordre du 12 janvier 1813, l'Empereur faisait renforcer les 1er et 2e bataillons par les hommes du 3e et rappelait les cadres de celui-ci au dépôt. Ces cadres devaient parvenir à Luxembourg au mois de mai et être immédiatement remplis à l'aide de recrues pour l'armée d'Allemagne.

Wellington, sans cesse renforcé, occupait, sur le Duero, Zamora et Toro et s'apprêtait à reprendre l'offensive.

Joseph Bonaparte s'était replié derrière l'Ebre, le gros de ses forces à Vitoria.

Siège de Castro. — Le 7 avril, le général Foy, arrivé par Coca et Pénafiel à Lerma le 5, reçut de Clauzel l'ordre de se diriger sur Orduna, qu'il savait occupé par 200 Espagnols. Après avoir détruit en partie cette petite troupe, il marcha sur Bilbao, qu'il atteignit le 21, pour commencer l'investissement de Castro, qu'il était important d'avoir mené à bien avant le retour d'une croisière anglaise, et surtout pour couvrir les derrières de l'armée contre les insurgés.

Dans le but de former aussitôt que possible un équipage de siège, Foy se porta avec une brigade jusqu'à Islarès, à l'embouchure du Rio Orinon, et réussit à réunir et à embarquer quelques pièces. En attendant que ce matériel revienne à destination, Foy tenta un coup de vigueur contre les bandes de Campillo et de Herrero, qui étaient rassemblées sur la rive gauche de Rio Azon. Il les dispersa et revint vers Castro.

Dès le 1er mai (1), les opérations du siège furent poussées avec activité. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7; le 11, la brèche fut jugée praticable. Ce jour même, à huit heures du soir, l'assaut fut donné.

---

(1) Le 69e est à la 1re division, 1re brigade (Chemineau), avec le 6e léger. La 2e brigade est commandée par le général Bonté.

« Les compagnies d'élite des 2e et 6e légers, des 65e, 69e et 76e de ligne furent rassemblées dans la tranchée, formées en deux colonnes. Le 39e régiment fut placé en réserve pour les soutenir. Grâce à la vigueur de l'attaque, la ville est prise. Une partie des Espagnols cherche à se sauver sur des barques; d'autres, au nombre d'une centaine, essaient de résister dans le château, mais le capitaine Guingret, du 6e léger, à la tête de sa compagnie, les en chasse et les précipite à la mer (1). »

Le 69e perdit six hommes et le commandant Giraud, engagé volontaire de 92, qui avait fait toutes les campagnes au régiment.

Il restait à disperser des bataillons forts de 800 à 900 hommes qui tenaient encore le pays.

Après avoir laissé dans Castro la brigade italienne, la division se rendit à Bilbao pour en éloigner l'ennemi. Elle en partit le 27 mai après midi, avec trois jours de vivres, et s'arrêta à Miravallès et à Lhodio.

Le soir, elle se porta sur Villaro, pour cerner le 1er bataillon de Biscaye : trois bataillons de Miravallès, par Ceberio, sur Villaro; le 6e léger et le 69e de Lhodio, par Oroseo, sur Ceanuri.

Combat de Ceanuri. — « Dans la nuit du 27 au 28 mai, le bataillon du 6e léger et deux bataillons du 69e, sous le commandement du général de brigade Bonté, se sont portés de Lhodio par Orosco sur Ceanuri à l'effet de couper au 1er bataillon de Biscaye, commandé par Mugartegui, sa retraite sur Obida et sur Ochandiana.

« Les difficultés énormes de la route suivie entre Arosco et la vallée de Arretia furent cause que la tête de colonne n'a pu arriver à Ceanuri qu'au moment même où la queue de la colonne ennemie traversait ce village. Nos soldats ont jeté leurs sacs et se sont précipités à la baïonnette sur les Espagnols. Ils ont pris huit charrettes chargées de bagages, plus de la moitié du bataillon s'est dispersé dans la montagne, plus de trois cents hommes profitèrent de l'occasion pour s'enfuir et retourner dans leurs foyers (2).

Après avoir refoulé le 1er bataillon de Biscaye, Foy se dirigea,

---

(1) Extrait du rapport du général Foy au général Clauzel.
(2) Lettre du général Foy, de Lequeytio, 2 juin.

dans la nuit du 29 au 30, sur Guernica, où le 2e bataillon lui était signalé; il le poussa sur Lequeytio, l'acula à la côte et jeta les Espagnols à la mer ou les fit prisonniers.

La 1re brigade marcha sur Morquina, la Puebla de Aulestia, Ixparter et Lequeytio, la 2e sur Guernica, la brigade italienne de Bilbao sur Munguia.

Combat d'Ixparter. — « Le 29, la 1re brigade se trouve à Berriz, la 2e à Durango. Dans la nuit du 29 au 30, la 2e brigade rencontre les avant-postes ennemis à trois heures du matin à Muniqueta, en même temps que la 1re brigade les rencontrait à Marquina; continuant le mouvement, le 1er bataillon du 69e arrivait sur les hauteurs d'Ixparter, au moment même où le 2e bataillon de Biscaye défilait par le flanc, dans le sentier le long de la mer; une attaque violente et soudaine du 6e léger et du 69e anéantit les compagnies, 360 hommes sont faits prisonniers, 200 se jettent à la mer, le reste se disperse dans les montagnes (1).... »

Après avoir parcouru la côte de Guétaria à Berméo pour s'assurer la possession de plusieurs petits ports, où les Espagnols se réapprovisionnaient, le général Foy se retourna contre le Pastor qui, à la tête de trois bataillons, occupait dans le Guipuzcoa une position menaçante pour ses communications. Il ordonna pour toutes les troupes de Biscaye une marche concentrique sur Azpeitia. Le Pastor, averti du danger, quitta ses cantonnements et se réfugia dans les montagnes de Navarre.

Abandonnant une poursuite inutile, Foy se dirigea sur Tolosa pour protéger le passage d'un grand convoi de fonds, venant de France. Laissant une brigade pour sa conduite jusqu'à Vitoria, il s'établit à Bergara. Il y apprit la retraite de l'armée royale sur l'Ebre et la marche d'une partie des forces de Wellington sur Bilbao. Il reçut, en même temps, du roi Joseph l'ordre de coopérer au mouvement du général Reille qui, partant d'Orduno, devait s'opposer à la marche de Wellington.

Il était malheureusement trop tard pour agir. Reille dut se replier et l'armée française se concentrer aux environs de Vitoria.

---

(1) Lettre du général Foy, de Lequeytio, 2 juin.

L'ordre relatif à la concentration ne toucha pas Foy. Livré à lui-même, il avait réuni, le 19 juin, sa division à Bergara pour rejoindre Reille. Le 20, il détacha deux bataillons sur El-Orrio, pour assurer la retraite de la garnison de Bilbao; deux autres sur la route de Deba pour se renseigner sur un débarquement possible des Anglais; il laissa à Villafranca la brigade Deconchi et resta de sa personne avec deux bataillons à Bergara.

Combat de Mondragon. — Le 22, à la suite de nouvelles alarmantes concernant l'approche de l'ennemi, Foy fit une première reconnaissance sur Mondragon. Il se heurta, avec environ 1.500 hommes, à un corps de 10.000 à 12.000 ennemis et fut obligé d'abandonner Mondragon, mais se maintint à une demi-lieue en arrière de la ville.

Il apprit alors que Wellington avait complètement battu l'armée d'Espagne à Vitoria et l'avait rejetée sur Pampelume.

Le 23, il envoya une seconde reconnaissance sur l'ennemi de la veille.

Dans la nuit du 24, le mouvement de retraite commença; le général Foy prit position à Tolosa. Toute la journée du 25, il lutta avec l'aile gauche de l'armée anglaise, pour l'arrêter.

« A 10 heures du matin, l'ennemi, partant d'Alegria, s'est dirigé par la droite dans les montagnes d'Alzo, pour arriver sur la route de Tolosa à Pampelume; il marchait en trois colonnes parallèles et concentriques. La première, formée de dix bataillons portugais, à emporté la hauteur d'Aléon, où il n'y avait qu'un poste. J'ai fait marcher à la rencontre de l'ennemi le 6e d'infanterie légère et le 69e et je les ai fait soutenir par la brigade italienne. Un combat très vif s'est engagé; il a duré tout le jour. Nos troupes ont empêché l'ennemi de suivre les crêtes qui descendent de la hauteur d'Aléon à Tolosa et l'ont forcé de faire un long détour. La 2e colonne était composée de la 1re division anglaise; la 3e colonne était composée des 4e et 5e divisions anglaises. Le mouvement de ces deux colonnes les amène derrière la 1re brigade de Portugal. Le 69e arrive aux portes de Tolosa en même temps que la tête de colonne ennemie. Il a fallu, pour passer, qu'il marchât dessus et qu'il la fît refluer sur Ibarra. Il y a eu une demi-heure d'action très chaude. Le 69e est un des meilleurs de l'armée; il a fait plusieurs feux de

bataillon à bout portant; il a dû charger à la baïonnette et est rentré à Tolosa sans éprouver une perte considérable. On doit les plus grands éloges à M. Guinand, colonel, et à M. Vincent, chef de bataillon. Ces deux braves officiers supérieurs méritent tous deux d'être récompensés (1). »

Le rapport de Foy, daté du 26 juin, demandait pour eux la croix d'officier de la Légion d'honneur. « Ils ont, dit-il, dirigé l'attaque avec l'énergie qui triomphe de tous les obstacles. »

Le 69e avait supporté pendant un moment tout l'effort des Anglo-Espagnols; il leur résista victorieusement. Le lieutenant Gouley, de la 2e compagnie du 2e bataillon, qui était avec sa section à plus de cinquante pas de la ligne de bataille, se vit enveloppé par un régiment écossais. Il n'avait avec lui que vingt hommes, la plupart blessés; il refusa néanmoins de se rendre. La section avait juré de mourir plutôt que de mettre bas les armes. Déjà sommé deux fois, Gouley se précipita à l'arme blanche sur l'ennemi, se fit une trouée et, sans laisser un seul homme, rentra le dernier dans Tolosa. Grièvement blessé d'un coup de feu pendant l'action, cet intrépide officier ne voulut pas quitter le champ de bataille qu'il n'eût mis tout son monde en sûreté. Il ferma lui-même les portes devant les Ecossais et jeta les clefs au pied des remparts, dans la rivière.

Le régiment perdit douze hommes dans cette journée (2).

La nuit venue, Foy se replia sur Andoain sans être poursuivi.

Le 26, apprenant que le général Reille, commandant en chef l'armée de Portugal, était arrivé sur la Bidassoa, il considéra sa mission comme terminée. Laissant 2.000 bons soldats et 200 canonniers dans la place de Saint-Sébastien, il ramena ses troupes sur Ernani et Oyarzun.

Le 1er juillet, il vint camper avec sa division à la croix des Bouquets sur la rive gauche de la Bidassoa.

Le 5 juillet, le capitaine Guingret, du 6e léger, qui s'était

---

(1) Rapport du général Foy sur les opérations du 21 au 28 juin 1813.

(2) Pertes du 69e du 27 mai au 1er juillet 1813 :

	Tués	Blessés	Prisonniers
Officiers	2	2	»
Hommes	15	65	13

trouvé si souvent mêlé aux plus hardis exploits du régiment, fut nommé chef de bataillon au 69e.

Le gros de l'armée était rentré en France par les cols de Roncevaux et de Maya.

Campagne d'Allemagne

(1813)

Unités créées par le régiment. — Le 6 janvier 1813, le 4e bataillon du 69e (commandant Barbouzac) entra dans la composition du 21e régiment provisoire (1) du 1er corps d'observation du Rhin. Il passa le 14 janvier à la 1re division (2) Souham du même corps et contribua, le 2 mars, à former la 2e brigade (Chemineau) de la 8e division (Souham), 3e corps, aux ordres du prince de la Moskova.

Le 5 février, le 6e bataillon servit à former, avec ceux des 34e et 67e, la 18e demi-brigade (5e division), chargée de la défense du territoire.

Le 30 juin, trois compagnies du 3e bataillon (commandant Ledonné) furent incorporées dans la 52e division du corps d'observation de Bavière; mais, dès le 4 août, elles passèrent à la 45e (général Razout) du 14e corps (maréchal Gouvion-Saint-Cyr).

En novembre, la 8e division (général Ricard) fut versée dans le 6e corps (duc de Raguse), tandis que le 4e bataillon, réorganisé au dépôt, entra dans la composition du 11e.

Le 5e bataillon, primitivement destiné à former un bataillon de garnison pour une place forte, resta à Luxembourg.

Composition et organisation. — Au mois de décembre 1812, la Grande Armée n'existait plus, ses débris échappés de Rus-

(1) Avec le 3e bataillon du 59e.

(2) Composition de la division Souham : 6e, 10e, 14e, 24e, 21e régiments provisoires, 22e de ligne.

sie (1) battirent en retraite à travers la Prusse de plus en plus hostile à Napoléon.

Un décret impérial du 6 janvier 1813 ordonna la création de trente-quatre régiments provisoires destinés à protéger leur retraite. Le 4e bataillon du 69e, incorporé dans le 21e, rejoignit cette unité à Mayence et fut placé à une des divisions du 1er corps d'observation du Rhin; les compagnies devaient être à 140 hommes, et le comte de Valmy était invité à soigner particulièrement son armement et son organisation.

A la fin de janvier, l'Empereur donna l'ordre de gagner Francfort pour le 7 février et Hanau pour le 14. Mais, malheureusement, la division était loin d'être complète à cette date. Le 13 février seulement, le général comte de Souham, mis à sa tête, devint le chef de la 1re division du 1er corps d'observation du Rhin, que le maréchal Ney prit le 17 sous son commandement.

Le 27, la division gagna Hanau, puis Aschaffenbourg, où son organisation et son instruction furent perfectionnées.

Vers le milieu de janvier, le dépôt du 69e avait reçu avis que le 3e bataillon, alors à l'armée d'Espagne, était dissous et fondu dans les deux premiers. Ses cadres reviendraient à Luxembourg en mai pour y être refaits et former ultérieurement un nouveau 3e bataillon.

A cette époque également il dut pourvoir à la création d'un sixième bataillon. Ce dernier, envoyé à Cherbourg par décret impérial du 5 février, forma avec des unités des 34e et 67e la 18e demi-brigade chargée de la défense du territoire.

Il ne faut pas confondre ces régiments, dans lesquels n'entrait aucun élément des 5es bataillons, avec les bataillons dits « de garnison », composés exclusivement avec eux et appelés à la défense des places fortes.

Napoléon donna lui-même, le 4 mars, des ordres très précis au maréchal Ney sur l'instruction de son nouveau corps d'armée. Le bataillon du 69e devait cantonner groupé pour faciliter son instruction. L'exercice journalier porterait particulièrement sur les ploiements, déploiements et formations en

---

(1) Le régiment n'a pris part par aucun de ses éléments à cette campagne.

carré. Les hommes devaient avoir deux paires de souliers et quarante cartouches dans le sac.

Le 11 mars, le bataillon quitta ses cantonnements à destination de Wurzbourg. En cours de route, il apprit que la Prusse déclarait la guerre à la France et qu'il était versé dans le 3e corps nouvellement formé, 8e division Souham, 2e brigade Chemineau.

Commencement des hostilités. — Le 25 mars, la division cantonna à Wurzbourg et reçut l'ordre de gagner Meimingen sur la Werra. Ney passa la revue de ses troupes et, content de ses conscrits, envoya le lendemain à l'Empereur un rapport où il parlait avec les plus grands éloges des jeunes recrues de Souham.

Le 17 avril, au moment où l'Empereur arriva à Mayence, les coalisés étaient disposés de la façon suivante : Wittgenstein, avec 20.000 hommes, entre la basse Mulde et la Saale; Wuizingerode, avec 12.000, à Lutzen; Blücher, avec 23.000, à Altenbourg, et Tormatow à Dresde et Chemnitz avec 29.000. Du côté français, Davout était en marche sur Hambourg, le prince Eugène vers la Haute Saale, Ney sur Erfürth, Marmont sur Eisenach, Bertrand avec Oudinot et la Garde sur Bamberg.

Napoléon, qui n'avait pour tout renseignement sur l'ennemi que l'assurance de sa marche vers la Saxe, se porta sur Leipzig.

Le 3e corps quitta le grand-duché de Wurtemberg au commencement d'avril pour gagner la Thuringe.

Les 25 et 26, la 8e division cantonna à Auerstædt et à Naumbourg, en soutien de l'armée du prince vice-roi vers Leipzig.

Le 29, elle vint camper en arrière de Weissenfels, tenant par ses avant-postes les routes de Pégau et de Lutzen.

Combat de Weissenfels. — Le lendemain, à la reprise de la marche, Souham se heurta en avant de Weissenfels aux 7.000 Autrichiens du général Lanskoï.

La division les culbuta et les jeunes soldats du 69e, fiers de leur première victoire, entrèrent dans Weissenfels au cri de : « Vive l'Empereur! » leur shako au bout de leur baïonnette.

L'Empereur, jugeant que cet entrain était de bon augure, écrivit le surlendemain à Jérôme Napoléon : « Ces jeunes gens

ont soutenu les charges de la cavalerie et ont marché sur elle avec une ardeur et un enthousiasme qui permettent de tout espérer. »

Le 1er mai, des renseignements très précis sur l'ennemi avertirent Ney qu'une bataille était imminente. Il partit pour Lutzen avec la 8e division en avant-garde, le 21e régiment provisoire en colonne par division, à distance de peloton. Il s'arrêta à Kaya et y bivouaqua.

Bataille de Lutzen. — Le matin, la journée s'annonçait calme, lorsque quelques escadrons de cosaques apparurent en avant de Gros-Gœrschen. Souham, ayant reconnu l'arrivée de nombreuses colonnes prussiennes, ordonna au général Chemineau de tenir fortement Gros-Gœrschen avec la 1re brigade, tandis que la 2e occuperait le terrain en avant de Kaya, en repli de la 1re. Celle-ci, essuyant le feu de 45 pièces et attaquée par plusieurs divisions ennemies, se retira près de la 2e, après avoir subi de nombreuses pertes. Pendant plus d'une heure, cette poignée de braves résista aux attaques de front des Prussiens et aux essais d'enveloppement tentés par deux colonnes russes. La huitième division était épuisée; mais, par sa ténacité, elle donna au prince de la Moskowa le temps d'arriver.

La division Gérard et les débris de la 8e reprirent Gros-Gœrschen, enlevé par l'ennemi à nouveau, deux heures plus tard.

Le soir, les régiments, à bout de force, furent mis en seconde ligne. Chemineau eut la jambe emportée par un boulet. Presque tous les officiers supérieurs étaient tués ou blessés (1). Composée de conscrits qui voyaient le feu pour la première fois, la division perdit 4.500 hommes. A la nuit, elle bivouaqua près de Kaya. Par sa résistance en avant de la ligne française, elle avait tenu tête aux attaques combinées des alliés et facilité leur enveloppement par les deux ailes.

Retraite de l'ennemi derrière la Sprée. — L'ennemi, dès le 4 mai, battit en retraite sur Dresde en deux colonnes. L'Empereur se mit à sa poursuite, laissant le troisième corps en arrière à cause des pertes subies à Lutzen (2). Le 6, ayant appris que les alliés tenaient les passages de l'Elbe à Dresde, il ordonna

(1) Le 69e eut 2 officiers tués et 6 blessés.
(2) A la revue passée par le maréchal Ney, le 5 mai, la 8e division ne comptait plus que 241 officiers et 7.112 hommes.

au prince de la Moskowa de menacer à Torgau la droite ennemie et ultérieurement de pousser sur Wittemberg et même sur Berlin. La 8e division traversa Leipzig le lendemain matin à 4 heures, passa la Mulde à Wurtzen et campa derrière Schilda. Schilda.

Le 11, le général Thilmann rendit Torgau à la 8e division qui gagna Zeckeritz.

A partir du 12, une division, dite d' « avant-garde », aux ordres du comte de Valmy, fut constituée au moyen de bataillons prélevés sur chaque division.

Dès le lendemain, apprenant qu'aucun danger ne menaçait l'armée du côté de Berlin, Ney prit sur lui de changer de direction, par Luckau, où la 8e division arriva le 15, et de marcher sur Hoyerswerda. Ce mouvement était déjà commencé lorsqu'un ordre de l'Empereur lui enjoignit de gagner Bautzen. Barclay de Tolly, en effet, était en ligne avec le corps principal ennemi près de ce village.

Dès le 19, la marche fut reprise dans des conditions extrêmement pénibles. Le cinquième corps, arrêté par suite de la mauvaise interprétation d'un ordre, se trouva très en arrière de la position qu'il aurait dû occuper; ses bagages, embourbés dans des marécages, empêchèrent la 8e division de déboucher d'Hoyerswerda avant cinq heures du soir. Les hommes étaient tellement fatigués qu'il fallut bivouaquer sur place.

Bataille de Bautzen. — Le 20 mai, le maréchal, ignorant des emplacements exacts de Barclay de Tolly, se porta sur Kœnigswarta et Klein-Opitz, lorsque, vers deux heures, des cosaques et des colonnes de cavalerie furent signalés sur les bords de la Sprée par l'avant-garde. La 8e division poussa rapidement avec l'avant-garde sur les hauteurs de Brehmen, d'où l'on apercevait « comme dans un panorama » toute la vallée de la rivière, Bautzen, Baruth et même Hochkirch, vision de victoire sur le grand Frédéric. L'ennemi se montrait plus nombreux vers Stier et Klix.

Les troupes du comte de Valmy et de Souham se lancèrent à l'attaque de ce dernier village pour s'assurer à Stier un passage sur la Sprée. Malgré le feu très vif d'une nombreuse infanterie postée à la lisière et soutenue par du canon, Klix

fut enlevée aux cris de : « Vive l'Empereur! » Indignés de tant d'audace, les Russes firent une héroïque résistance à la sortie de Stier, mais ils en furent expulsés par les baïonnettes françaises.

La nuit venue, la division bivouaqua sur place en carré.

Le lendemain, au petit jour, l'avant-garde du 3e corps, soutenue par Souham, reçut l'ordre de déboucher de Stier derrière le 5e. A neuf heures et demie, sous le feu d'une artillerie de gros calibre, postée sur le mamelon de Gleine, la 8e division sortit du village et vint s'abriter en face de la position ennemie, derrière un petit bois. Sur l'ordre de Ney, elle en longea la lisière droite et, malgré un feu terrible de la défense, le mamelon fut emporté.

L'Empereur, qui fixait l'ennemi avec quatre corps, attendait avec impatience l'attaque décisive des dix divisions de Ney sur le flanc droit ennemi; aussi donna-t-il l'ordre au prince de la Moskowa de précipiter sa marche sur Preititz. Ce village fut donné comme objectif à Souham dès que le mamelon eut été enlevé. Son attaque fut très meurtrière, mais dès que Preititz eut été enlevé, les Russes, dégringolant les hauteurs de Klein-Bautzen, vinrent au secours des défenseurs et la division, épuisée et décimée, se replia vers onze heures et demie et passa en seconde ligne. Au moment de l'attaque irrésistible des 5e et 7e corps sur Wurschen, ses débris mirent en fuite l'ennemi vers Reichenbach.

Les régiments campèrent en avant du village sur une ligne. Ces deux jours de bataille coûtaient au 3e corps : 4.362 morts, 5.841 blessés et 136 prisonniers. Le bataillon du 69e avait 9 officiers blessés.

Poursuite après Bautzen. — Les alliés se retirèrent sur Gœrlitz par Lobau. Napoléon commença la poursuite le 24. Le 3e corps fermait la marche à cause des pertes éprouvées depuis le début de la campagne. L'avant-garde, trop faible pour être considérée comme une division, fut dissoute.

Le 26 mai, Souham bivouaqua à Schwiebendorf, sans avoir pris part au combat de Hainau.



Portrait du grenadier Remy à la Salle d'honneur.
(Don de M. Remy, officier d'administration en retraite.)

Armistice de Pleiswitz. — A cette date, l'Empereur entama avec les Alliés des négociations qui aboutirent, le 1er juin, à l'armistice de Pleiswitz.

Pendant la suspension des hostilités la 8e division construisit des baraquements dans une plaine à 20 kilomètres de Liegnitz, en arrière de Parchwitz, sa droite au village de Leschwitz et sa gauche à un bois, ayant, à 600 ou 800 mètres de son front, la Katzbach, coulant de l'est à l'ouest, et, derrière elle, à pareille distance, le petit ruisseau de Leschwitz. Un léger mouvement de terrain de deux kilomètres de longueur orienté est-ouest couvrait son front et constituait une belle position pour l'artillerie.

La division ne comptait plus que 197 officiers et 4.871 hommes. Elle avait perdu, depuis le 25 avril, 100 officiers et les deux tiers de son effectif.

Les blessés furent échangés, ainsi que le témoigne une lettre datée du 25 juin, écrite à sa mère par le sergent de grenadiers Rémy, du 4e bataillon du 69e (1).

L'armistice de Pleiswitz fut fiévreusement employé au renforcement des troupes engagées.

En arrière de la Grande Armée, s'organisa le corps d'observation de Bavière. Trois compagnies du 69e avec les cadres du 3e bataillon revenus d'Espagne, à l'effectif de 9 officiers et 410 hommes, furent incorporés à la 52e division et arrivèrent à Mayence vers la fin de juin. En août, elles passèrent à la 45e, général Razout (2e brigade), réunie à Freyberg, et firent partie, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr, du 14e corps.

« Ces troupes, dit le maréchal, étaient en totalité composées de jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la conscription...; à peine touchés au sort, ceux-ci étaient partis pour leur dépôt; de là ils avaient été tout de suite dirigés sur Mayence, où on leur avait donné une partie de leur habillement et d'où ils avaient, au plus vite, été mis en route pour Wurzbourg...

---

(1) Parlant d'un de ses camarades : « Je crois qu'il a resté au pouvoir de l'ennemi, mais je crois cependant que actuellement qui est aux hôpitaux français.... »

Ce sous-officier avait été blessé à Lutzen et à Bautzen; il fut coupé en deux d'un boulet à Leipzig. Son portrait décore actuellement la salle d'honneur du régiment.

« Dans cette ville, ils recevaient le reste de l'habillement et de l'armement et étaient envoyés de suite à Freyber... Si l'ennemi avait attaqué le 18 août, la rencontre aurait eu lieu avant qu'aucun soldat d'infanterie du 14e corps eût brûlé une seule amorce de sa vie. »

Le 8 août, les corps reçurent l'ordre de préparer la fête de l'Empereur. Le 10 au réveil, une salve d'artillerie salua le joyeux anniversaire. Les régiments reçurent double ration de vivres et d'eau-de-vie; à une heure, des jeux réunirent officiers et soldats, qui assistèrent, à cinq heures, à un dîner fraternel illuminé dans la soirée par un gigantesque feu d'artifice.

Le 15 août, la 8e division, augmentée de renforts venus de France, comprenait 266 officiers et 8.364 hommes.

A la 45e division le 3e bataillon du 69e ne célébra pas la fête de l'Empereur. Posté près de Dippoldiswald pour observer les débouchés d'Altenberg, il attendit, tout en se préparant aux combats futurs, le 17 août, date à laquelle les hostilités recommencèrent.

Reprise des hostilités. — Les coalisés disposaient à cette date de quatre armées : 1° celle du Mecklemburg, forte de 30.000 hommes opposés à Davout; 2° Bernadotte, avec 120.000 hommes, autour de Berlin; 3° l'armée de Silésie (120.000 hommes), sous Blücher, qui s'était avancée jusqu'à Breslau malgré l'armistice; 4° enfin, l'armée principale, en Bohême, forte de 230.000 hommes, sous les ordres de Schwartzenberg.

Du côté français, Napoléon opposa Oudinot et Bertrand à Bernadotte et garda son armée groupée, son centre à Bautzen, prête à fondre sur Blücher.

La partie allait s'engager terrible. L'ennemi, qui avait violé l'armistice, entra en Bohême et le 14e corps allait avoir à supporter le choc formidable de l'armée russo-prussienne de Barclay de Tolly et de Moreau, qui vint s'établir entre Dresde et Leipzig le 21.

Dès le lendemain, les Alliés attaquèrent les avant-postes du 14e corps, et ceux-ci, à la nuit, durent rétrograder d'une lieue en arrière.

Combat de Rœcknitz. — La 45e division, qui occupait une position près de Dippoldiswalde, soutint contre « les Prussiens,

dans la journée du 22, sur la route d'Altenberg, un combat fort honorable (1) », prit position, le 23, sur les hauteurs de Ræcknitz, puis rentra à Dresde dans le faubourg de Pirna. La ville fut fortifiée, hérissée de bastions et de défenses accessoires par les soins de la garnison en vue d'une attaque imminente.

Le 20 août, le 3e corps avait passé le Bober et gagné les collines de la rive droite, pour couvrir le passage.

Combat de Naumbourg. — Le 21, Ney reçut l'ordre de reprendre l'offensive. Rassemblée en arrière de Tillendorf, la 8e division commença avec la 1re brigade l'attaque des ponts de Naumbourg, qui furent enlevés avec beaucoup d'élan.

La 2e brigade pénétra dans la ville et, à l'abri des clôtures et des lisières, joignit la première en avant de la lisière opposée.

Quand Souham eut tout son monde en main, il donna l'ordre de l'attaque, escalada au pas de charge la colline occupée par l'ennemi et le mit en fuite.

Il le poursuivit jusqu'à onze heures du soir dans la direction de Gross-Hartmannsdorf, où il bivouaqua.

Le lendemain, le corps continua sa marche sur Liegnitz sans aucune résistance de la part de l'ennemi, et la division s'arrêta, le 23 au soir, en arrière de Pahlwitz, sur deux lignes, par brigade, à distance de cent pas.

Le 24, le prince de la Moscowa reçut de l'Empereur l'ordre de se rendre au grand quartier général. Le 3e corps passa aux ordres de Souham, dont le commandement fut exercé à la tête de la division par le général Brayer, et fit partie de l'armée du Bober (duc de Tarente).

Les nouvelles de l'armée des alliés étaient mauvaises, car Schwartzenberg marchait sur Dresde avec beaucoup de précaution, il est vrai, mais à la tête de troupes considérables.

Bataille de Dresde. — La 45e division fut chargée à Dresde de garder les ponts de la Friedrichstadt, « depuis cette route jusqu'à l'Elbe au-dessous de Dresde (1) ». Ce fut le secteur le moins éprouvé pendant l'attaque des coalisés qui, ayant appris la présence de Napoléon dans la ville, se retirèrent en Bohême

---

(1) Gouvion-Saint-Cyr.

après un petit combat qui coûtait au 69e un capitaine tué, quatre officiers blessés.

Bataille de la Katzbach. — Malheureusement, dans le même temps, du côté du Bober, Blücher avait pris l'offensive contre Macdonald, dont les forces étaient très dispersées.

Le 26 août, sur l'ordre du maréchal Macdonald de se porter sur la Jauer, la 8e division, formant tête de colonne, partit à midi, par un temps épouvantable, et arriva au défilé de Kroïtsch vers deux heures et demie. Celui-ci était encombré par la cavalerie et les bagages.

L'infanterie de la 1re brigade ne déboucha qu'à grand'peine dans la vallée marécageuse. La 2e brigade, suivant la 1re, garda l'entrée du défilé et reprit le parc du 11e corps, qui venait de tomber aux mains de la cavalerie prussienne.

Mais deux colonnes d'infanterie soutenues par douze pièces prirent d'écharpe la droite des deux brigades, et le général Brayer fit porter sa division en arrière sur la crête du col.

Là, sa petite troupe résista jusqu'à la nuit sous une pluie battante, puis recula pied à pied et en bon ordre jusqu'au premier bras de la Katzbach. Ses rives étaient très boisées et la nuit épaisse. L'infanterie passa l'eau sous le feu de l'ennemi et se retira sur Goldberg, où elle bivouaqua.

La division avait 641 tués, beaucoup de blessés et un grand nombre de disparus.

Retraite du 3e corps. — Macdonald retraita jusque derrière la Queiss. Le 27 août, la marche reprit extrêmement pénible, les hommes eurent à subir de grandes privations, par un temps affreux. La division, presque toujours à l'arrière-garde, poursuivie et talonnée par la cavalerie, se retira sur Hainau. Le 28, elle traversa les ponts du Bober.

Combat de Bunzlau. — Deux jours plus tard, à Bunzlau, elle se réapprovisionna sous le feu de l'ennemi et le 69e eut trois officiers hors de combat.

Macdonald, serré de près, ordonna au général Souham de prendre position en arrière de Tillersdorf pour protéger la retraite. La 8e division fut placée près d'un bois en avant de Bunlz, et, après quelques coups de fusil, se retira sur Siegers-

dorf, où elle bivouaqua à onze heures du soir par brigade en colonnes par division.

Le 1er septembre, dans le plus grand silence, la marche fut reprise sur Gœrlitz, la 8e division toujours à l'arrière-garde.

La retraite continua ainsi jusqu'au 4, dans la soirée. A cette date, un ordre de Napoléon prescrivit au 3e corps de reprendre le mouvement en avant; chacun oublia ses peines, tant il est vrai, pour le soldat français, que marcher de l'avant est aller à la victoire. Vers dix heures du soir, Brayer atteignit les hauteurs de Lausken et bivouaqua en carrés, par brigade. Mais cette marche à l'ennemi fut de courte durée, le 3e corps resta en avant de l'Elbe jusqu'au 8 et commença la retraite sur Bautzen; le 10, la 8e division occupa le ravin de Busenitz, gardant les ponts sur la Sprée. Le 12, elle rompit, à trois heures et demie du matin, par la route de Dresde, en tête du corps d'armée, et ne changea pour ainsi dire pas de position jusqu'au 23 septembre. L'armée semblait attendre l'ennemi, qui se garda bien de venir, et manœuvra pour nous attaquer vers Torgau.

Barclay de Tolly déboucha le 4 septembre sur le 14e corps préposé à la défense des abords immédiats de Dresde, la 45e division à Borna. Elle fut attaquée le 6, vers deux heures du soir, par Ziethen et Wurtemberg, et, après une résistance compatible avec son rôle d'avant-ligne du 14e corps, elle se retira. Menacée toute la nuit par la cavalerie, elle vint, le 7 au matin, se placer près de Dohna.

Sur l'ordre de Napoléon, le 14e corps se mit en route le 10 sur Tœplitz. L'ennemi ayant négligé de tenir cette voie d'accès de la Bohême, l'Empereur voulait l'attaquer à revers, par un enveloppement de sa gauche. Mais, dès les premiers jours, les Russo-Prussiens, se rendant compte du danger qui les menaçait, battirent en retraite sur Tœplitz par une autre route. Le dessein de Napoléon était déjoué.

Le 14e corps resta alors sur ses positions, contenu par les Russo-Prussiens. Le 13 septembre, la 45e division occupa Borna, gardant le défilé de Geyersberg. Ce jour-là, le major Jobert, du 69e, fut blessé en visitant ses avant-postes.

Les mouvements de troupes (quelques bataillons) devinrent

incessants : c'est ce que l'Empereur appela son « va et vient » destiné à occuper l'ennemi en attendant l'occasion de fondre sur lui.

La division était très affaiblie par les événements de guerre autant que par les privations de tous genres. La période de repos relatif que l'on traversa fut encore plus funeste, car les soldats eurent plus de temps pour penser à leur misère.

Le 3e bataillon du 69e cessa bientôt de connaître ces souffrances; par décision de l'Empereur, le 2 octobre, il quitta la 45e division, fut versé dans le 3e corps et retrouva à la 8e division le 4e bataillon. Le 21e régiment provisoire fut licencié et le régiment conserva son numéro. Le 69e compta au 3e corps 815 hommes et fut incorporé dans la 2e brigade Bony de la 8e division Brayer.

Le 14e corps n'ayant pas réussi son mouvement sur Tœplitz, la jonction de Schwartzenberg et des Russo-Prussiens était inévitable; aussi Napoléon songea-t-il lui aussi à concentrer sur l'Elbe son armée en un bloc.

C'est ainsi que, le 28 septembre, au 3e corps, la 2e brigade de la 8e division, placée aux avant-postes à Villersdorf, reçut l'ordre de gagner Dresde pour garder la passe de Kœnigsbrück. Le 30, elle passa l'Elbe à dix heures du matin et s'établit à Meissen à la nuit.

L'armée de Napoléon, que ces marches et contre-marches affaiblissaient sans profit, ne cherchait que l'occasion de livrer une bataille, mais les coalisés se dérobaient constamment.

Dès le 7, le 3e corps marcha sur Eulenbourg, qu'il atteignit dans la soirée; les ponts étaient détruits et la ville occupée; il remonta alors jusqu'à Wurtzen par des chemins détrempés et sous une pluie battante et arriva au bivouac le 8, à trois heures du matin.

Le 9, après avoir traversé la Mulde, il se dirigea sur Wittenbourg; le 11, la division gagna Wœrlitz et repoussa l'ennemi sur son chemin sans s'arrêter; enfin, le 15, elle prit la route de Leipzig.

Bataille de Leipzig. — Le 16, le 3e corps continua son mouvement sur la ville. Arrivé à hauteur de Mockau, vers onze heures et demie, il entendit le canon sur sa gauche.

La 8e division, soutien du général Ricard jusqu'à une heure, marcha rapidement au secours d'une division de la Vieille Garde à Dœlitz, et arriva à cinq heures du soir. Vers quatre heures, pendant cette marche extrêmement dure, elle rencontra l'Empereur. Sa Majesté ayant annoncé au général Souham le gain de la bataille, il lui dit que le 3e corps était réservé pour « la terminer par un coup de tonnerre ». La colonne força l'allure, mais l'ennemi avait repassé l'Elster et, vers neuf heures du soir, la 2e brigade de la division bivouaqua derrière la 1re en arrière d'un bois, à demi portée de canon de la rivière, sans avoir pu intervenir.

Le 17, le bivouac fut levé entre six et sept heures du matin; la division vint se placer en seconde ligne dans la plaine vis-à-vis des Amthaeuser, et y resta toute la journée à la garde des bagages.

Le 18, elle devait, avant dix heures du matin, occuper Kohlgærten, en liaison avec le 7e corps à Paunsdorf.

Elle rompit à neuf heures, mais reçut l'ordre de laisser Kohlgærten à droite et de se diriger sur Pfassendorf. A onze heures, la première brigade se jeta à l'attaque de l'aile droite prussienne soutenue par toute l'artillerie et la 2e brigade. Celle-ci tint en respect les colonnes ennemies, qui essayaient l'enveloppement; à midi, l'ennemi ayant disparu laissant l'artillerie, elle se porta au moulin à vent, entre Kohlgærten et Schœnfeld, sa droite vers Reudnitz.

A ce moment, sur toute la première ligne, le feu devint général. La 9e division attaqua Schœnfeld après un grand nombre d'assauts, un combat acharné se livra. La 2e brigade se porta à son secours et une partie du village fut enlevé. Brayer fut blessé d'un boulet et dut céder son commandement au général Bony. Ce dernier fit rétrograder de deux cents pas toute la brigade, sous un feu très vif, et se lança à l'assaut de front avec les bataillons des 28e et 69e, tandis que le 59e tournait par la droite. Cette attaque fit ployer l'ennemi; mais, renforcé à temps, il reprit l'avantage; le combat devint très pénible et, après une demi-heure de corps à corps, la 2e brigade et la 9e division se replièrent.

Diminué de moitié, le 3e corps allait tenter un nouvel effort

à neuf heures du soir, quand le duc de Raguse lui ordonna de se retirer. On obéit en frémissant.

L'infanterie bivouaqua dans les chemins creux près de Reichnitz. Cette journée coûtait au 3e corps : 117 officiers, 5.009 hommes tués ou blessés et 459 prisonniers.

Le 19, à quatre heures du matin, Souham fut chargé de la défense de la ville entre la porte de Dresde et celle de Halle.

La 2e brigade partit à cinq heures, formant tête de colonne, relever la division Dobrowski à Pfassendorf; elle défila homme par homme par une petite porte et se plaça en avant, à une portée de fusil du pont, dans les dépressions de terrain.

Vers huit heures et demie, des colonnes profondes d'infanterie débouchèrent et, après un vif combat, la brigade se rejeta sur le village.

Le corps Souham, dont le chef était hors de combat, avait perdu : 122 officiers, 2.742 sous-officiers et soldats tués ou blessés et 69 officiers, 2.420 hommes prisonniers. Le 69e perdait 6 officiers tués et 22 blessés.

La retraite sur le Rhin. — Le passage de Lindenau se fit dans le plus grand désordre; le 20, la division prit position en arrière de Freibourg, sur la route de Weissenfels, en colonnes serrées par brigade. La retraite commençait.

Le 23, le 3e corps partit dans la direction d'Erfürth et bivouaqua à Burdersleben.

Enfin, le 24, après des fatigues inouïes, le corps du général Souham s'arrêta pour se reposer; il fallait rallier les éclopés, faire évacuer les malades, distribuer des souliers et des vivres. On ne put donner que deux paquets de cartouches par homme.

Une revue fut passée par les chefs de corps. Le 69e ne comptait plus que 205 combattants en deux bataillons; le général Vergez fut placé à la tête de la division.

Le 26, Vergez ouvrit la marche vers Fulde, qu'il atteignit le 28.

Le 1er novembre, le 3e corps marcha sur Mayence et la 8e division, s'étant établie à Bechttsein, près de Worms, y resta au cantonnement jusqu'au 11.

Le 69e, aux ordres de Brayer remis de sa blessure, comprenait, le 5, 22 officiers et 227 hommes.

Le 12, le 3e corps fut dissous en exécution des ordres de l'Empereur du 7 novembre.

Les cadres du 4e bataillon du 69e furent envoyés au dépôt à Luxembourg pour être organisés et les hommes furent versés dans le 3e.

Environ cent conscrits hollandais, qui se trouvaient dans les environs de Mayence, devaient venir grossir ses rangs, mais la mesure ne fut pas appliquée.

Le 4e bataillon réorganisé et complété devait faire partie du 11e corps; les ressources présentes en hommes ne permirent pas à cette nouvelle formation d'être prête à temps.

Le 3e bataillon, incorporé dans le 6e corps, duc de Raguse, division Ricard, occupa Coblenz depuis le 20 novembre jusqu'en décembre 1813.

Pendant la campagne de 1813, le 69e fut presque entièrement renouvelé, nombre de ses soldats ont jalonné de l'Elbe au Rhin les glorieuses étapes de la retraite. D'autres, blessés ou malades, évacués à Bosserville, reposent près de cette abbaye dans le calme d'un bois touffu et marécageux que le souvenir lorrain a baptisé Etang des Morts.

A six kilomètres de la garnison actuelle du 69e, ces héroïques enfants semblent dormir sous la garde de son drapeau.

Campagne des Pyrénées

(1813-1814)

A la suite de la funeste journée de Vitoria, Napoléon plaça sous le commandement du maréchal Soult toutes les troupes d'Espagne.

En exécution du décret impérial du 6 juillet, les armées du Midi, du Portugal, du Centre et du Nord prenaient le titre d'armée d'Espagne.

Le 12 juillet, Soult arriva à Bayonne et réorganisa l'armée qui comprit neuf divisions réparties en deux ailes, un centre et une réserve.

Foy partit le 19 pour Saint-Jean-Pied-de-Port, où devaient le rejoindre les 7e et 9e divisions. La pluie tombait depuis cinquante jours, les troupes éprouvaient des fatigues inouïes dans des chemins de traverse, pour gagner la route de Bayonne.

La division fut placée à Saint-Jean-le-Vieux. Elle fit partie de l'aile droite (Reille).

Dès les premiers jours, Soult se proposa de prendre vigoureusement l'offensive dans le but de dégager Pampelune. Laissant la réserve Villatte sur la Bidassoa, il dirigea le centre par la route de Bayonne à Pampelune et réunit les divisions des ailes dans la vallée de Roncevaux.

Foy marcha sur le port de Lindux. Le 24, il partit à quatre heures de l'après-midi pour gravir les flancs du contrefort rocheux d'Arola, près de la maison dite Ito-Borda.

Combat d'Achisthof. — Le 25, il en atteignit le sommet et se dirigea par le côté Nord vers le col de Lindux. Le deuxième bataillon, sous les ordres du commandant Guingret, enleva à la baïonnette la position d'Achisthof, défendue par un bataillon anglais. Le rapport adressé à l'Empereur, à la suite de cette affaire, loue, dans les termes les plus élogieux, la conduite du 69e (1).

Le 26, lorsque le brouillard fut levé, les divisions se mirent en marche, la 1re rejoignit la route de Pampelune, au-dessus de Burguete, et la suivit jusqu'à Viscarret, où elle passa la nuit.

Le 27, elle venait former l'extrême-gauche de notre ligne de bataille qui s'étendait d'Alzuza à Sorauren.

Combat d'Abruzo. — Elle prit position au-dessus du village d'Abruzo, relié par des postes à la 9e, qui occupait les sommets boisés à gauche de la gorge. Dans la soirée, elle fit une démonstration sur la droite ennemie. Une seconde tentative fut faite le lendemain. Le 29, on resta dans l'inaction.

Devant les difficultés de l'entreprise, Soult prit le parti de battre en retraite. Le corps d'Erlon dut remonter vers le nord et, à partir de Lanz, se diriger vers Saint-Sébastien. Clauzel dut tenir à Sorauren jusqu'à l'arrivée de Reille; suivre ensuite le mouvement de d'Erlon; Reille occupait les vallées de l'Arga, de

(1) *Moniteur* du 5 août.

Mediano et la montagne intermédiaire, dans le but de masquer le mouvement de d'Erlon et de Clauzel.

Combat de Zavaldira. — Le 30, à une heure du matin, Foy descendit au village de Zavaldira et s'établit sur les hauteurs en face de l'ennemi. Vers sept heures, le corps de Reille fut vivement attaqué. La division Maucune à Sorauren était mise en déroute. Reille se retira.

La division Foy gagna le village d'Etain, où elle se rallia dans l'après-midi. Elle devait ensuite se diriger sur Lanz, pour rejoindre Reille. Le sentier qu'elle suivit, au lieu de l'amener dans la vallée, l'obligea à ne pas abandonner la crête. De ce fait, le 30 au soir, la division était à Iragne. Elle en partit à huit heures pour rejoindre, près d'Engué, la route qui, de Zubiri, passe par le col d'Ourtiaque. Elle stationna au col, pendant la matinée du 31, pour rallier les traînards; puis, dans la journée, la division vint prendre position au col de Berdaritz.

Le 1er août, Foy se replia, par Saint-Etienne-de-Baigorry, sur Cambo, où il arriva le 2 (1). Il y apprit que l'armée était rentrée sur le territoire français et reçut, le 3, l'ordre de se porter sur Saint-Jean-Pied-de-Port, pour mettre la place en état de défense (2).

A la fin d'août, Saint-Sébastien, assiégé par les Anglo-Portugais, était sur le point de succomber. Soult se décida à marcher à son secours.

Avec la majeure partie de ses forces, il franchit la Bidassoa. Appelé, le 28 août, au camp d'Ainhoue, près d'Espelette, et mis d'abord à la disposition du comte d'Erlon, Foy laissa six cents fantassins et deux cents cavaliers en arrière des débouchés de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le 30 août, la division reçut l'ordre de venir à Saint-Jean-de-Luz pour se placer en réserve du corps de Reille.

Le 31, un contre-ordre la ramena à Ainhoue.

La chute de Saint-Sébastien (8 septembre) mettait bientôt fin

---

(1) Pertes du 69e du 25 juillet au 2 août :

	Tués	Blessés	Prisonniers
Officiers	2	4	»
Hommes	29	141	24

(2) En exécution des ordres de l'Empereur, le 69e (1.081 hommes) fut le seul régiment de la brigade Fririon qui conserva son aigle et sa musique (16 août 1813).

aux démonstrations vaines des deux adversaires. Soult établit ses troupes d'Hendaye à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Pendant tout septembre et octobre, Foy resta à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il organisa activement le camp retranché.

Dans les derniers jours d'octobre arriva la nouvelle du désastre de Leipzig, qui allait encore accroître l'audace de Wellington.

Par crainte d'une surprise, les troupes étaient constamment sur le qui-vive et en formation de combat; la diane était sonnée dès trois heures du matin.

Le 27 octobre, de Vera, Wellington donna son ordre de mouvement pour l'offensive. Le 6 novembre, Foy savait que la division Hill était dirigée dans la vallée de Bastan. Le 7, il poussa une reconnaissance jusqu'au retranchement d'Altobiscar. On y trouva 300 Anglais, renforcés bientôt par une brigade de la division Hill, venue de Roncevaux.

Laissant dès lors, dans le camp, la garnison nécessaire à la défense des ouvrages, Foy se porta avec 6.000 hommes environ à Bidarray, où il parvint le 8 novembre au soir. De ce point, il était en mesure de manœuvrer sur le flanc droit de l'ennemi et de le compromettre s'il attaquait d'Erlon qui défendait le Mondarrain.

Afin de préparer l'exécution de ce mouvement, la journée du 9 fut employée à étudier le terrain et les moyens d'aborder le mont Gorospile, sur lequel campait la 6e division anglaise, remplacée à la nuit par la division espagnole de Morillo et deux bataillons de Mina.

Combat de Gorospile. — Le 10, à sept heures du matin, l'action s'engagea.

« Les Espagnols ont défendu la position avec autant de bravoure qu'auraient pu le faire les meilleures troupes. Ils ont été abordés à la baïonnette, enfoncés et poussés avec une telle vigueur qu'ils n'ont pas eu le temps de faire halte et de se rallier ni au rocher d'Ausastegui, ni dans les ouvrages défensifs qui sont entre le Gorospile et le col de Maya. On les a culbutés dans la vallée de Bastan, où ils se sont enfuis au delà d'Errazu.

« Les équipages de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie anglaises étaient à Maya, sous la garde d'un détachement de la 6e division anglaise et d'une centaine de chevaux des 13e et 14e dragons. Ces équipages ont été pris; mon avant-garde allait s'emparer de tous les bagages du corps du général Hill, réunis à Errazu, quand j'ai appris ce qui se passait au centre de l'armée. Alors j'ai rappelé mes troupes.

« Nous avons tué et blessé beaucoup de monde à l'ennemi. Nous avons fait une centaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un officier et vingt soldats anglais. Les soldats ont pris 150 chevaux ou mules chargés d'effets. Notre perte ne va pas à 180 hommes tués ou blessés. Je regrette vivement M. le colonel Guinand, du 69e. Je dois des éloges particuliers au capitaine Rose, du 69e, qui a été blessé en enlevant la position du Gorospile (1). »

Guinand était tombé mortellement atteint près d'Espelette.

En raison de la défaite que le centre français venait d'essuyer, Foy ne pouvait poursuivre son succès. Il prit alors le parti de battre en retraite sur Cambo, qu'il atteignit dans la nuit du 10 au 11. Il améliora la défense de la tête de pont.

Dans la soirée du 10, l'armée anglo-espagnole établissait son quartier général à Saint-Jean-de-Luz et l'armée française prenait position derrière la Nive.

Premier combat de Cambo. — Le 12, Foy fut attaqué dans la tête du pont de Cambo; la brigade Fririon combattit à Halson jusqu'à la nuit. La pluie qui tombait à torrents mit fin à l'action.

Le 14, le 69e incorpora 294 conscrits, par contre il lui était demandé des cadres. Il ne put les fournir.

Deuxième combat de Cambo. — Les 14 et 16 avril, Hill exécuta deux reconnaissances vers Cambo et força ce point.

Dans la nuit du 15 au 16, Foy évacua sa position et n'y laissa que 700 à 800 hommes, qu'il retira dès l'aube; il fit alors sauter le pont.

Soult renonça à défendre le passage de la Nive et concentra ses

---

(1) Rapport du général Foy au maréchal Soult (Mont Gorospile, 10 novembre 1813).

forces dans le camp retranché de Bayonne. Les avant-postes seuls s'étendirent sur la rive droite de la Nive.

Foy occupa le bas Cambo et poussa sa surveillance jusqu'à Itsassu.

Jusqu'au 8 décembre, il n'y eut aucun engagement important.

Aux premiers jours de décembre, la Nive étant redevenue guéable, Wellington put attaquer.

Il commença son mouvement le 9.

Combat d'Iatzou. — Au matin, l'armée anglaise franchit la rivière. Foy, avec la brigade Fririon, déboucha d'Iatzou; il retarda la marche de l'ennemi, mais fut obligé de se replier vers le Petit-Mougerre.

Pendant que ces événements se passaient sur la rive droite de la Nive, le général Hope attaquait les troupes entre cette rivière et la mer.

Soult se proposa de sortir de Bayonne avec la totalité de ses forces et d'accabler successivement les deux groupes.

Bataille de la Nive. — Dans la nuit du 9 au 10, il massa toutes ses divisions entre la Nive et l'Océan : la division Foy au centre, soutenue par la réserve de Villatte. A la pointe du jour, Foy enleva vivement le poste de Bassussan et fit 300 prisonniers; puis supporta presque entièrement le choc ennemi au-dessus de Cambo et sur les hauteurs de l'Yation. L'action fut marquée par de nombreux traits d'héroïsme.

Les braves du 69e allaient encore mériter l'admiration de l'armée : un bataillon anglo-portugais s'était retranché dans une maison en avant de Bayonne, sur la route de Saint-Jean-de-Luz; le capitaine Marcel, qui s'était déjà maintes fois signalé, commandait une compagnie de voltigeurs; il reçut l'ordre de s'emparer de la position. Il arriva à bout portant malgré une vive fusillade, puis, sentant l'ennemi ébranlé par son assurance: « En avant, la cavalerie! » s'écria-t-il. Feinte, car personne n'appuyait son mouvement.

Par hasard, le lieutenant Massibau passait avec douze chasseurs de l'escorte du maréchal, il entendit l'appel, accourut au galop et fonça avec la compagnie. Marcel, au plus fort de la mêlée, eut le collet de son habit traversé d'une balle, un coup de

sabre fit payer cher son audace à l'agresseur qui rechargeait déjà son arme. Culbuté par les voltigeurs, le bataillon fut mis en déroute, abandonnant un grand nombre de prisonniers. Massibau mourut deux jours après des suites de ses blessures.

Le lieutenant Gouley, le héros de Tolosa, se distingua dans cette journée : l'ennemi retranché tirait sur le régiment; Gouley s'élança, dépassa les voltigeurs et arriva seul à l'endroit d'où partait le feu le plus meurtrier. Il saisit le fusil d'un Espagnol et sauta au-dessus du retranchement. Les défenseurs firent demi-tour. Gouley se jeta au devant d'un groupe qui s'enfuyait et leur cria : « Halte-là, prisonniers! » « Non, pas prisonniers », lui répondit un soldat en lui lançant un coup de baïonnette. Gouley esquiva le coup, lui arracha l'arme et lui enfonça son épée dans le corps; au même instant, un autre le coucha en joue et perça d'une balle son schako; le lieutenant bondit sur lui et le tua. Effrayés de tant d'audace, treize Espagnols se rendirent et Gouley les fit marcher devant lui jusqu'aux voltigeurs qui les conduisirent au chef de bataillon.

Malheureusement, la division ne put poursuivre son succès en raison des renforts considérables qui arrivaient à l'ennemi. Elle fut alors mise à la disposition de Reille.

A midi, Reille ordonna d'enlever la hauteur du Baroillet. Foy, soutenu par la réserve, s'avança dans la direction d'Arbonne.

Ses premières attaques réussirent. Le succès paraissait certain; mais, en raison des difficultés du terrain, cet avantage ne fut point poursuivi.

La nuit venue, l'armée française se rassembla en arrière : l'aile droite sur la ligne Biarritz, Pitcho, Plaisance; la gauche, sur les hauteurs de Bassassary.

Les journées des 11 et 12 furent remplies par de petites escarmouches.

Bataille de Saint-Pierre-d'Urube. — Dans la nuit du 12 au 13, Soult essaya de dégager la route de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il se heurta à six divisions anglaises; les trois divisions d'Erlon furent repoussées. Les troupes rentrèrent dans le camp retranché abandonnant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Adour, de Saint-Pierre-d'Urube à l'embouchure de la Bidouze.

Cette sanglante bataille de Saint-Pierre-d'Urube — le 69e se battit à Mougerre — terminait la campagne de 1813.

Le 14, Foy reçut l'ordre de se porter sur la rive droite du fleuve pour en surveiller les points de passage et protéger la navigation entre Bayonne et le pont de Lannes. Le 69e et le 76e étaient en réserve à Saint-Martin (1).

Le 22 décembre, le colonel Hervé était venu se mettre à la tête du régiment.

Dans la nuit, Soult et Suchet tenaient tête à 160.000 Anglais, Portugais et Espagnols, tandis que Napoléon tentait d'enrayer l'invasion.

Soult ne disposait que de 60.000 hommes et il dut encore en envoyer 10.000 à la Grande Armée. Le quartier général de l'armée française était transporté à Peyrehorade et la division Foy s'établissait à Saint-Martin-des-Seignaux.

La situation de Wellington inquiétait Soult qui appuya à gauche pour se rapprocher d'Hellette, en vue de combiner ses opérations avec celles d'Harispe.

Le 3 janvier (2), il établit Clauzel sur la Joyeuse. On refoula les avant-postes anglais, mais Wellington, le 6, se porta en avant. Clauzel réussit à se maintenir sur ses positions.

La situation resta stationnaire jusque vers le milieu de février A ce moment, une forte gelée vint rendre les communications praticables et permit à Wellington de traverser l'Adour.

Le 14 février, Wellington attaqua. La division repassa la Bidouze dans la nuit du 15 au 16, au pont de Came, qu'elle rompit, et vint bivouaquer dans les Landes en avant d'Hastingues et de Peyrehorade.

« Le 17, l'ennemi ayant franchi la Bidouze en plusieurs points, la brigade Berlier se retira sur Eyregave et la tête du pont de Peyrehorade, et celle de Fririon sur Hastingues avec le général Foy, Beresford s'établit au bivouac en face de ces villages. »

---

(1) Pertes du 69e des 9, 10, 11, 12, 13 décembre :

	Tués	Blessés	Prisonniers
Officiers	1	9	»
Hommes	9	127	3

(2) 1er janvier. Le 69e est à l'aile droite (Reille), 1re division (Foy), 1re brigade (Fririon), 2 bataillons, 1.112 hommes.

Combat d'Hastingues. — « D'Erlon arriva le lendemain à Hastingues, ordonna l'évacuation de la tête de pont, à la garde de laquelle il fut laissé un bataillon du 69e. Ce bataillon resta à Hastingues jusqu'au 23, où, à l'approche de la division Walker, il se retira à son tour. Aussitôt, l'ennemi envahit et occupa le bourg et ouvrit le feu sur le bataillon qui n'avait point fini de passer la rivière et sur les sapeurs qui travaillèrent jusqu'à la nuit à détruire les embarcations (1).

Bataille d'Orthez. — Devant la marche de Wellington, Soult fut obligé de se replier. Il s'échelonna vers Orthez, où son armée se réunit, le 26, pour garder sa ligne de communication avec Bordeaux; il prit, dans la nuit du 26 au 27 février, ses dispositions de combat.

Les troupes s'étendaient entre Saint-Boés et Orthez. La division Foy au centre, à cheval sur la route de Bayonne, au pied des collines en avant d'Orthez, vers Castebarde.

Le 27, vers 9 heures du matin, l'action s'engagea à Saint-Boés, en même temps que les divisions Picton et Clinton se portaient par la route contre Foy. La division fit une résistance acharnée, mais plia sous le nombre; elle se retira en ordre jusqu'à Sault-de-Navailles.

Les pertes furent considérables. Foy fut grièvement blessé.

Après quelques heures de repos, la retraite continua pendant la nuit sur Hagelman, puis sur Saint-Sever et Aire, où l'armée arriva le 28 février et le 1er mars (2).

Après un faible engagement à Aire, Soult se replia sur Plaisance, puis sur Tarbes, non sans avoir exécuté un retour offensif contre une partie des forces de Wellington, stationnées derrière le grand Lées. Il se dirigéa ensuite sur Toulouse par Saint-Gaudens.

Epuisée par de nombreux combats, l'armée, réduite à 24.000 hommes, parvenait devant la ville, le 24 mars. Le maréchal fit établir un camp retranché et, lorsque les Anglais se présentèrent, les travaux étaient terminés.

---

(1) Capitaine CLERC, *Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées.*

(2) 10 mars. Le 69e est au centre (d'Erlon), 1re division Darricau, 1re brigade Fririon (avec les 6e léger et 76e), 2 bataillons, 964 hommes

La division Darricau, placée sur la rive droite de la Garonne, avait pour mission de défendre le canal depuis son embouchure jusqu'à la route d'Albi.

Wellington arriva devant la place le 27 mars. Le 4 avril (1), il tenta de passer le fleuve a proximité de Grenade. Une crue suspendit les opérations jusqu'au 8.

Dès ce jour, Wellington prépara son plan d'attaque. Toutes ses forces devaient être engagées sur les deux rives de la Garonne.

Bataille de Toulouse. — Le 10, l'ennemi se mit en mouvement vers six heures du matin.

La division Picton, formée dans la plaine, ramena les avant-postes à la gauche du canal et vint se déployer en face de la brigade Berlier, depuis la jonction jusqu'à l'écluse de la Béarnaise.

Le 2e bataillon (Guingret), chargé de la défense du pont Matabiau, vit, vers 7 heures, arriver sur lui, au pas de course, la division Picton ployée en deux colonnes. Toute la journée il tint tête. Pendant la bataille, le général Harispe vint trouver le commandant pour lui recommander de conserver à tout prix son poste : « Soyez tranquille, mon général, l'ennemi ne passera pas »; il tint parole.

Soult avait su de même maintenir toutes ses positions, mais le lendemain, il évacuait Toulouse et se retirait sur Villefranche. Un armistice suspendit les hostilités.

Tel fut le dernier effort de ces braves. Le 10 mai, les deux bataillons, qui, au 1er janvier, avaient 1.112 hommes, au 10 mars, 964, n'en avaient plus que 806 au moment de passer à l'armée du Midi.

---

(1) Situation au 1er avril 1814. Le 69e faisait partie de la 1re division de l'armée d'Espagne (général Darrican); il formait, avec un bataillon des 6e léger et 76e, la 1re brigade (Fririon).
1er bataillon, commandant Guingret; 2e bataillon, commandant Bataillard.
La 2e brigade était commandée par le général Berlier.

Campagne de France

(1814)

Après Leipzig, les alliés se montrèrent peu empressés à poursuivre Napoléon et hésitèrent à mener une campagne d'hiver malgré leur formidable effectif de 600.000 hommes.

Cependant l'Empereur s'efforçait de réorganiser son armée pour s'opposer à une invasion.

Par l'ordre du 7 novembre 1813, les hommes du 4e bataillon furent versés dans le 3e et formèrent le bataillon conservé, 18e division, 6e corps; les cadres du 4e furent renvoyés à Luxembourg pour y être complétés à l'aide de jeunes recrues. Le 4e bataillon ainsi reconstitué devait faire partie du 11e corps, mais l'ordre n'ayant pu être exécuté à temps, il resta à Luxembourg avec le 5e.

Le 21 décembre, d'après le projet de formation du corps Marmont, le 3e bataillon devait entrer dans la composition de la 2e division, avec deux bataillons de cinq autres régiments; mais, le 6 janvier, il fut affecté à la 1re division (Ricard), avec des fractions de treize autres régiments. L'excédent d'encadrement fut dirigé sur Metz le 1er janvier, sur Paris, où il arriva le 15, puis sur Orléans, le 1er février.

Le 16 novembre, les 6 bataillons formés dans vingt régiments de l'armée d'Espagne, dont celui du 69e, furent portés à Bordeaux pour y constituer la réserve de Soult.

Napoléon, pour essayer de dissimuler la pénurie de ses ressources, disposa, vers le milieu de décembre, ses troupes en cordons le long du Rhin, le 6e corps de Landau à Coblentz.

Le 21 décembre, l'armée de Bohême (Schwarzenberg) se dirigea par la Suisse sur la Franche-Comté; le 31, l'armée de Silésie (Blücher) déboucha entre Manheim et Coblentz.

L'Empereur, pour arrêter Schwarzenberg par une attaque de flanc, ordonna la concentration du 6e corps à Landau et la descente vers Strasbourg. Ricard atteignit Kreuznach. Mais il était trop tard, le mouvement fut arrêté .

Combat de Simmern. — En effet, le 2 janvier, Ricard, à la nouvelle de l'enlèvement par les Prussiens des ponts de Coblentz et de Bacharach, se dirigea de Kreuznach sur Simmern au secours de Durutte. Le reste du corps Marmont continuait sa concentration à Neustadt.

« Arrivé à Rheinbellen, le général apprit que le passage des Prussiens était effectué à Caub. Il se porta alors sur Simmern où il se joignit au général Durutte, laissant une petite arrière-garde à Rheinbellen pour observer le mouvement de l'ennemi. Cette arrière-garde fut attaquée le lendemain matin... et repoussée sur Simmern après un combat assez vif. Coupés ainsi du restant du 6e corps, les généraux Durutte et Ricard prirent la détermination de gagner la Sarre par Kirn et Saint-Wendel (1).»

Le 3, tandis que Raguse, averti, se retirait sur Kaiserslautern, ses deux lieutenants poursuivirent sur Meisenheim, en se couvrant en arrière par un détachement à Simmern.

Le 7, après avoir passé la Sarre à Sarrebruck et fait sauter le pont, ils rejoignirent le corps d'armée et s'établirent entre Sarrelouis et Sarreguemines. Ricard y resta jusqu'au 9.

York et Sacken se présentèrent alors devant la Sarre. Marmont abandonna cette ligne pour celle de la Moselle et se replia vers Metz, avec arrière-garde à Sarrebruck, jusqu'à la nuit.

Le 10, le 6e corps était derrière la Nied, couvert par l'occupation de Saint-Avold.

Combat de Saint-Avold. — Ce bourg fut évacué après un vif combat, le 11 au matin, et Marmont s'établit devant Metz.

Combat de Pont-à-Mousson. — Ricard fut porté sur Pont-à-Mousson et repoussa, le 13, la cavalerie de Sacken.

Le 15, il occupa Thiaucourt, flanc-gardant à droite le 6e corps établi à Gravelotte. Le maréchal, en quittant Metz, y avait laissé Durutte comme gouverneur.

Le 17, Marmont se reporta derrière la Meuse, qu'il passa le 18 à Verdun, y resta deux jours, puis, découvert par la retraite de Victor, gagna la vallée de l'Aire, en laissant Ricard à Verdun.

Le 22, Marmont réunit son corps à Saint-Dizier; Ricard restait aux Islettes, son arrière-garde à Clermont.

---

(1) VAUDONCOURT, *Campagne de 1814.*

Le 25, il fut relevé par le duc de Tarente pour rejoindre l'armée à Vitry.

Le 27, l'Empereur, prévenu de la situation, vint prendre le commandement de sa petite armée. Victor, Ney, Marmont étaient rassemblés à Vitry, Macdonald s'était replié sur Mézières, Mortier sur Troyes.

La jonction des alliés était faite, le gros de l'armée de Bohême était à Chaumont, les têtes de colonnes de Blücher à Joinville.

Mais le général prussien, sans attendre le rassemblement de ses forces, se jeta à l'avant-garde dans la direction d'Arcis-sur-Aube.

Napoléon allait en profiter. Il réorganisa les corps qu'il avait sous la main. Le 25 janvier, le bataillon conservé du 69e (3e) ne comptait plus que 97 hommes : les garnisons laissées en Lorraine, les combats d'arrière-garde, les maladies, la rigueur de la saison, la grande jeunesse de ces Maries-Louises avaient amené cette extrême diminution d'effectif.

Placé sur le flanc droit des Alliés, Napoléon voulut profiter de leur non-concentration pour tomber sur la colonne Blücher. Mortier maintenait Schwartzenberg à droite; Macdonald, York à gauche.

Le 27, Ricard arriva à Bassuet et Vitry après une marche des plus pénibles par Sainte-Menehould, Elize, Dampierre-le-Château, Dommartin-sur-Yèvre.

Le 28, il s'avança dans la direction de Brienne, jusque vers Chavanges.

Combat de Brienne. — L'Empereur poursuivit Blücher jusqu'à l'Aube, l'atteignit à Brienne, le força à reculer (29 janvier).

Le 30, Ricard se rendit à Rosnay, puis à Dienville.

Bataille de la Rothière. — Après quelques jours d'immobilité, Napoléon tenta d'arrêter les Prussiens devant la Rothière.

A la droite, la division Ricard, en seconde ligne, s'appuyait à l'Aube derrière la division Dufour du corps Gérard. De ce côté du champ de bataille, les positions furent inébranlables; Ricard intervint sur la rive gauche de l'Aube, face à la division autri-

chienne de Colloredo, qui tentait de donner la main aux Prussiens.

Mais la gauche fut débordée et Napoléon se détermina à la retraite sur Troyes.

Après minuit, Ricard, resté sous les ordres de Gérard, se repliait sur Brienne-la-Vieille et se remettait en marche à deux heures du matin pour échapper à l'étreinte des Coalisés. Il coupa le pont et marcha sur Piney, couvrant la route de Lesmont par la rive gauche.

Le 3, l'armée arriva devant Troyes; Ricard fut rendu à Marmont et s'établit à Aubeterre, en réserve du 6e corps qui occupait Arcis. Le 4, il se porta à Droup-Sainte-Marie.

Les Alliés avaient repris la marche sur Paris par les vallées de la Seine (Schwarzenberg) et la Marne (Blücher).

En vue de couper Macdonald isolé sur la Marne et talonné par York, Blücher poussa Sacken et Alzuwieff par Montmirail sur la Ferté-sous-Jouarre.

Napoléon s'était reporté sur Nogent; il dirigea Marmont, qui l'avait devancé, sur Sézanne pour déboucher dans le flanc de l'armée de Silésie.

Combat de Baye. — Le 7 février, le duc de Raguse atteignit Fontaine-Denis; le 8, traversant Sézanne, il lança son avant-garde sur Baye; d'où elle chassa un bataillon prussien.

Attaqué le 9, il se retira sur Sézanne.

Bataille de Champaubert. — Le 10 au matin, reporté en avant par l'Empereur, il força le défilé de Pont-Saint-Prix.

Ricard gravit les pentes du plateau à droite de la route sous le feu de l'artillerie, enleva le bois qui couvrait la position ennemie et, longeant la lisière, se rabattit sur Champaubert par la route de Châlons.

Le corps d'Alzuwieff fut presque entièrement détruit.

La division bivouaqua à la Grange de Vaux et poussa, pendant la nuit, une brigade sur Montmirail.

Bataille de Montmirail. — L'armée de Silésie était coupée en deux tronçons; l'Empereur laissa une partie du corps de Marmont en face de Blücher et poussa, le 11, la cavalerie de la

garde, soutenue par Ricard, remis en marche dès trois heures du matin, au-devant de Sacken, qui accourait de la Ferté-sous-Jouarre.

La division d'avant-garde se déploya en travers de la route de La Ferté et courut aux points d'appui : Bois de Bailly, le Tremblay, Pomesson. L'évacuation raisonnée de cette ferme et les attaques cinq fois répétées de Marchais attirèrent tous les renforts de Sacken au sud de la chaussée et à l'extrême gauche. Soutenues par quatre bataillons de vieille garde, les troupes de Ricard finirent par s'emparer de Marchais.

« Les débris de ma division, qui avaient eu une heure de repos, furent réunis en colonne, dit le général; tout marcha au village aux cris de : « Vive l'Empereur! » sans tirer un coup de fusil. L'ennemi fut culbuté et rejeté dans les ravins et les bois qui étaient derrière; on lui tua encore beaucoup de monde; nous les poursuivîmes la baïonnette dans les reins : on leur fit 500 à 600 prisonniers. »

La prodigieuse énergie déployée par ces fractions si peu homogènes, réduites en quinze jours de 2.900 à 1.500 hommes, permit à Napoléon de tourner tous ses efforts contre York. s'efforçant de rejoindre Sacken, et de le refouler sur Château-Thierry.

Pendant que, le 12, l'Empereur rejetait ses deux adversaires au nord de la Marne, la division, très fatiguée, quittait le champ de bataille, où elle avait bivouaqué, pour retourner à Montmirail, en position d'attente.

Le 13, à dix heures du matin, elle recevait l'ordre de rejoindre Marmont contre qui Blücher avait pris l'offensive.

Le maréchal, rétrogradant de trois lieues, s'était arrêté la nuit à Fromentière.

Bataille de Vauchamps. — Napoléon, revenu sur ses pas, avec la garde, prescrivit à Marmont, le 14, à huit heures du matin, de se reporter en avant.

A dix heures, Ricard, qui arrivait à Montmirail, précédé des vingt-quatre pièces du 6e corps et suivi de Lagrange, se porta contre Vauchamps, la 1re brigade au sud de la route, sur un bois qu'elle enleva, la seconde sur le village. Cette dernière

attaque échoua, mais le duc de Raguse lança son escadron d'escorte qui refoula les Prussiens.

Le mouvement débordant de Grouchy par la gauche décida, vers une heure, Blücher à battre en retraite, le 6e corps à ses trousses.

A la nuit, après une demi-heure de repos, Marmont se remit en marche dans l'obscurité et, à huit heures et demie, surprit l'arrière-garde ennemie à Etoges.

Blücher alla rassembler à Châlons ses corps dispersés.

Marmont resta à Etoges pour l'observer. Napoléon ne pouvait poursuivre les Prussiens, rappelé sur la Seine par de fâcheuses nouvelles : Victor et Oudinot avaient été forcés par Schwartzenberg.

L'Empereur culbuta l'avant-garde du Prince à Mormant et à Nangis (17 février), défit à Montereau (18) son adversaire en retraite et le poursuivit vers Troyes.

L'armée française avait été une nouvelle fois réorganisée. Le bataillon du 69e, réduit à 80 hommes, fut reporté sur Paris.

Le 18 mars, l'Empereur donna l'ordre de le compléter avec 500 hommes du 153e et les cadres rappelés d'Orléans pour entrer dans la composition de la 3e division de réserve.

Sur ces entrefaites, le 6e bataillon avait été rappelé de Bordeaux à Paris.

Bataille de Paris. — Tandis que l'Empereur, après les manœuvres de Laon contre Blücher, d'Arcis-sur-Aube contre Schwarzenberg, se portait vers l'est pour menacer les communication des Alliés, ceux-ci se hâtaient vers Paris, où se livra, le 30 mars, la dernière action de guerre aux plateaux de Romainville et aux hauteurs de Belleville et de Montmartre : les deux bataillons du régiment avec tous les dépôts incorporés dans la division Hutin constituaient la garnison proprement dite et renforcèrent le corps de Compans sur la butte Beauregard au centre.

La capitale dut être évacuée et, le 10 avril, l'Empereur signa un acte d'abdication.

Siège de Luxembourg. — Les 4e et 5e bataillons du 69e étaient enfermés dans Luxembourg. Dès le 4 janvier, York donnait l'ordre de tenter l'attaque de vive force de la place.

Le 19, elle fut investie par la division Horn, mais le siège fut abandonné le 22 et confié à la cavalerie du général Roeder.

Le 12 mars, Durutte reçut l'ordre de l'Empereur de sortir de Metz, de réunir les trois quarts des garnisons de Thionville, Luxembourg, Longwy, Verdun et de menacer les communications des Alliés.

Durutte opéra sa sortie le 26. Le 69e fut débloqué et ramené à Metz.

Siège de Metz. — Il participa aux attaques incessantes de la garnison, qui tint en échec un corps d'armée hessois.

Le 15 avril, plus d'un mois après l'abdication, il était à Sarrelouis.

Le 17, Durutte consentait enfin à ouvrir les portes de Metz.

69e Régiment d'Infanterie

2e Formation

(1814 - 1815)

Première Restauration

Première Restauration

Le 2 mai 1814, Louis XVIII avait été reconnu roi de France. Il se préoccupa immédiatement de réorganiser l'armée. L'or-



Drapeau de la Première Restauration. — Musée de l'Armée.

donnance du 12 réduisit le nombre des régiments de ligne à 90.

Ils comprenaient trois bataillons à six compagnies dont deux d'élite et le cadre en officiers d'un quatrième.

Le 69e entrait dans la composition du 64e, à Metz, avec les deux bataillons du 122e et du 14e voltigeurs. Il y tint garnison sous les ordres du duc de Reggio et fut félicité du zèle qu'il montra pour la cause royale lors de la rébellion de l'armée (1) (23 mars).

Le nouveau 69e fut formé à Toulon par l'amalgame du 79e de ligne avec les 5e et 7e bataillons du 117e, les trois bataillons des 1er et 3e tirailleurs. Il fut d'abord caserné à Toulouse, puis à Albi [corps de réserve du Midi, 1re division] (9 septembre).

Ces changements de numéro provenaient de la non existence, de 1803 à 1815, d'un certain nombre de régiments : 31, 38, 41, 49, 68, 71, 73, 74, 77, 78.

Lorsqu'il apprit le retour triomphal de l'île d'Elbe, le roi, par ordonnance du 13 mars 1815, licencia tous les régiments comme coupables de trahison; mais après la rentrée de Napoléon à Paris, ces deux formations reprirent leur ancien numéro (décret du 22 avril).

Le 69e avait été affecté, en mars, au 7e corps (1re division, 2e brigade, avec le 10e de ligne); puis, en avril, quand le 7e corps fut partagé en deux, au 8e ou d'observation des Pyrénées (général Clauzel), 27e division, 2e brigade avec le 70e.

C'est à ce moment que, d'après les ordres du lieutenant général Ambert, commandant la 9e division militaire, ignorant la soumission de Toulouse, un bataillon du régiment marcha sur cette ville, mais il n'eut pas à intervenir contre les troupes du duc d'Angoulême, qui déjà avait signé une capitulation à La Pallud (8 avril).

Redevenu 79e, ce 69e éphémère resta dans le Midi au 8e corps et ne prit part, pendant les Cent-Jours, à aucune action de guerre.

Le 64e avait été affecté à l'armée de la Moselle (général Gérard), et, redevenu 69e, il allait jouer un rôle actif dans la campagne de Waterloo.

---

(1) Extrait des états de services du commandant Guingret.

69e Régiment d'infanterie

3e Formation

(1815)

Les Cent-Jours

Campagne de Belgique

(1815)

Réorganisation de l'armée au retour de l'île d'Elbe. — Le 1er mars 1815, Napoléon, ayant quitté l'île d'Elbe, débarque au golfe Jouan; le 20, il est à Paris.

Dès les premières heures, voulant imposer à l'Europe hostile sa présence sur le trône de France, il réorganise l'armée puissante qui lui permettra de tenir tête à ses ennemis.

Les décrets se succèdent avec une rapidité incroyable, rappelant sous les drapeaux les hommes en congé illimité et en semestre, augmentant le nombre des régiments.

Le décret du 28 mars, rendu public seulement le 9 avril 1815, fixait à deux le nombre de bataillons qui devaient être immédiatement portés à l'effectif de guerre, en les complétant par le troisième. Puis le 3e bataillon serait lui-même complété et, enfin, il était prévu un quatrième et un cinquième bataillon, dont les cadres devaient exister sans délai.

En conséquence, le régiment reprend le n° 69. Placé sous les ordres du colonel Hervé, il est formé à deux bataillons commandés par les chefs de bataillon Guingret et Turc; il est à l'effectif de 40 officiers et 1.077 hommes.

Puis, Napoléon organise des corps d'armée, dits corps d'observation.

Le 5 mai, le 69e est au 4e corps ou armée de la Moselle (lieutenant-général Gérard), dont le quartier général est à Metz et dont les troupes sont chargées de la surveillance de la Sarre.

Le régiment appartient alors à la 13e division (Vichery), où il forme avec le 48e la 2e brigade aux ordres du général Deprès.

A cette date, il est ainsi réparti : 1er et 2e bataillons à Sarreguemines, 3e et 4e bataillons de dépôt à Saint-Denis. Le 10 mai, ce dépôt fournit une compagnie de marche de soixante hommes, destinée à compléter, à Sarreguemines, les deux premiers bataillons, en portant l'effectif de chacun d'eux à 600 hommes.

Le 13, il reçoit l'ordre de compléter son troisième bataillon et de le faire partir sur le régiment à l'armée de la Moselle, quoiqu'il n'eût que 176 hommes.

Cependant, le 25 mars, les souverains nouent, à Vienne, une septième coalition contre la France.

L'Empereur fait son plan de campagne : attaquer immédiatement les Anglo-Prussiens en Belgique, les battre en détail et ensuite marcher, de concert avec Rapp, contre les Austro-Russes:

Concentration de l'Armée. — Donc, dès le début de juin, il envoie ses ordres pour concentrer l'armée entre la Sambre et la Meuse. Le 4e corps doit se porter de Thionville, centre de son rassemblement, sur Rocroy. Le 6 juin, il quitte ses cantonnements et, après une longue et dangereuse marche de flanc le long de la frontière à peine gardée par quelques postes, il se trouve, le 13, sur la rive gauche de la Meuse.

Cette première concentration large est suivie, le 14, d'un resserrement. Avant de franchir la frontière, Napoléon rassemble tout près d'elle tous ses corps, de façon à pouvoir se mieux détendre le lendemain. Gérard doit prendre position, le 14, en avant de Philippeville et se tenir prêt à partir le 15, dès trois heures du matin. Le 14 juin, anniversaire de Marengo et de Friedland, après avoir entendu une proclamation de l'Empereur, le 4e corps se met en marche de Solre-le-Château sur Philippeville. Le soir, il est échelonné entre Florenne et Philippeville, n'ayant à cette localité qu'une division, celle du général Vichery.

Le 14, au soir, la concentration française est terminée, et le lendemain, 15, l'armée doit franchir la frontière en trois colonnes et se porter ainsi sur Charleroi.

Le 4e corps forme la colonne de droite et, le 14, à la nuit, reçoit l'ordre de mouvement suivant : « Le général Gérard se mettra en marche à trois heures et demie du matin et se dirigera sur Charleroi. Il aura soin de se tenir à hauteur du 3e corps (colonne du centre), avec lequel il communiquera. Le général Gérard fera reconnaître tous les débouchés vers Namur et marchera en ordre serré de bataille en laissant tous ses bagages à Philippeville. »

Mais, le 15, le mouvement s'effectue avec beaucoup de retard, car le 4e corps, qui aurait dû, le 14, être rassemblé tout entier en avant de Philippeville, n'y a qu'une division, les autres étant en arrière vers Florenne, et le chemin affecté au 4e corps est particulièrement mauvais.

Pour ces motifs, le corps Gérard ne peut arriver devant Charleroi en même temps que les autres colonnes. Le 15 au soir, il bivouaque à sept kilomètres en aval de Charleroi, à cheval sur la Sambre, une division à Chatelineau, les autres, dont Vichery, à Chatelet; et cependant Gérard a reçu l'ordre de faire passer la Sambre à tout son corps.

Bataille de Ligny. — Le 16 juin, l'armée française attaque, à Ligny, les corps les plus avancés de Blücher, pendant que Ney doit maintenir, vers les Quatre-Bras, les troupes de Wellington.

Gérard, aux ordres du maréchal Grouchy, qui commande l'aile droite française, doit se porter avec deux de ses divisions (Pécheux et Vichery) à l'assaut de Ligny.

La première, lancée en trois colonnes sur le village, ne peut l'emporter. Cependant, Gérard la renforce successivement par les deux brigades de Vichery. Elles occupent la partie sud du point d'appui, traversent le ruisseau de la Ligue et enfin prennent pied dans la partie nord de la localité; malgré un entrain admirable, elles ne peuvent déloger complètement les Prussiens et il faut le concours de la vieille garde pour emporter le morceau.

Le 16 juin au soir, les Prussiens sont battus, mais non détruits. Aussi les deux armées bivouaquent sur le champ de bataille, le corps de Gérard en arrière de Ligny. Au soir de ce combat meurtrier, le 69e compte 6 officiers tués, 6 autres blessés et 18 hommes tués.

Combats de Wavre. — Le lendemain de Ligny, Grouchy reçoit l'ordre de poursuivre, avec l'aile droite, les débris de l'armée prussienne. Pendant ce temps, avec l'aile gauche, Napoléon espère battre les Anglais.

Pendant ces deux jours, 17 et 18, l'armée prussienne laisse devant Grouchy un faible masque et file tout entière sur Waterloo, pour s'y réunir à Wellington et participer à la bataille décisive.

L'aile droite se met en marche le 17 dans l'après-midi et se dirige sur Gembloux, où Gérard s'arrête après avoir fait dix kilomètres. Le lendemain, l'aile droite de l'armée française est aiguillée sur Sart-à-Walhain.

Le 4e corps a reçu l'ordre suivant : « Je désire, mon cher général, que vous vous mettiez en marche demain à huit heures du matin. Vous suivrez le 3e corps et vous vous porterez d'abord sur Sart-à-Walhain.... »

Gérard, qui n'a pu partir le 18 à l'heure fixée, parce que les distributions n'étaient pas complètement terminées, arrive cependant le soir devant Wavre, où Grouchy a trouvé le corps prussien de Pirch, qui veut lui interdire les passages de la Dyle.

Pendant que Vandamme a pour objectif Wavre, que Gérard attaque avec la division Hulot le pont de Bierges, Grouchy dirige en personne Pécheux et Vichery sur le pont de Limale.

A la nuit, ces deux divisions franchissent le pont, que la cavalerie de Pajol vient d'enlever; elles traversent Limale et engagent sur le plateau un combat qui dure jusqu'à minuit contre la division Von Stengel du corps Ziethen et la division Stulpnagel du corps Thielmann.

Les Français restent en possession du plateau et les deux armées bivouaquent sur le terrain, l'ennemi est à la lisière des bois de Rixeuxart.

Le combat reprend le lendemain au matin, Pécheux et Vichery étant en réserve. Grouchy force Thielmann à battre en retraite. A dix heures et demie du matin, il est maître du champ de bataille.

La retraite. — A ce moment, il apprend, par un officier de l'Etat-major général, la nouvelle de la défaite de Waterloo.

Aussi prend-il immédiatement la résolution de battre en retraite pour éviter d'être coupé sur son flanc gauche.

Le recul commence entre onze heures et midi; le 4e corps, aux ordres de Vichery, qui a remplacé Gérard, blessé la veille à Bierges, repasse la Dyle à Limale et rejoint la route directe de Gembloux. Il campe le soir entre le Mazy et Temploux.

Le lendemain 20, la retraite sur Namur continue et le

4e corps quitte son bivouac à neuf heures du matin, suit le corps de Pajol et la division Teste.

Au début de la marche, le 4e corps a son flanc gauche momentanément découvert par suite de l'absence du 3e. Une légère panique se produit, mais elle est vivement arrêtée et Vichery, marchant lui-même avec l'arrière-garde, empêche la poursuite de l'avant-garde de Pirch.

Le 4e corps traverse Namur, s'y réapprovisionne et s'engage dans le couloir de la Meuse vers Dinant, qu'il atteint le 20 au soir.

Grouchy quitte Dinant le 21 au matin, franchit la frontière, fait halte le soir sous le canon de Givet, puis recule par Mézières sur Rethel et Reims.

Le 4e corps cantonne le 22 en arrière de Rocroi, aux villages d'Eraumont, Galichet et Petit-Hougraux; le 23, il est à Blombay, Cermon, Aubigny et Logny-Bougny, à proximité de la route de Rethel; le 24, il se masse dans les environs de Rethel et, le 25, il vient prendre position sous Reims.

Là, il passe aux ordres de Vandamme, qui commande alors deux corps d'armée (3e et 4e). Mais la division Vichery en est détachée et vient servir d'arrière-garde à l'aile gauche: les débris de Waterloo.

Le 26, Vichery est à Soissons. Le 27 et le 28, il occupe successivement en arrière les positions de Villers-Cotterets et de Crépy-en-Valois.

Le 29 juin, l'armée est arrivée sous Paris, Grouchy abandonne son commandement et les troupes passent aux ordres du maréchal Davout.

Napoléon avait abdiqué pour la deuxième fois le 22 juin et la guerre continuait pour défendre la France contre l'envahisseur déjà arrivé sous les murs de la capitale.

L'Empereur avait fait hâter les travaux de fortification; les ouvrages de la rive droite sont à peu près terminés et utilisables, ceux de la rive gauche, où les 3e et 4e corps, aux ordres de Vandamme, sont envoyés, sont, par contre, à peine ébauchés ou n'existent pas.

Combat de Saint-Denis. — Les Prussiens, les premiers sous

Paris, essayent d'emporter la capitale par une attaque de front sur la rive droite, qui ne réussit pas.

A Saint-Denis, deux bataillons, formés par les dépôts des 69e et 76e, commandés par le général Allix, font une brillante résistance, tentent même plusieurs retours offensifs; à la nuit, le nombre les rejette dans Saint-Denis.

Bataille d'Issy. — Arrêtés sur la rive droite, les Prussiens franchissent la Seine en aval et viennent porter la lutte au sud.

Le 2 juillet, Vichery, qui tient les Moulineaux, est assailli par Steinnitz et Pirch du corps Ziethen. Rejeté sur Issy, il tente une contre-attaque qui échoue. A la nuit, les colonnes ennemies le chassent d'Issy et le ramènent sur Vaugirard.

Le 3 au matin, Vandamme, dont le flanc gauche est menacé par le recul de la division, donne à Vichery l'ordre de reprendre Issy, après avoir préparé l'attaque par une violente canonnade. Trois fois, Vichery, soutenu par Hulot, s'efforce d'enlever la position ; trois fois, il se brise sur le village et le parc. Le régiment perd six hommes.

A huit heures du matin, le combat est arrêté par une demande d'armistice, aussitôt suivie de la capitulation de Paris.

En conséquence, les 5 et 6 juillet, la ville est évacuée et, le 11, l'armée prend ses positions en arrière de la Loire, les 3e et 4e corps, sous Vandamme, cantonnés entre Orléans et Jargeau.

Après de longues négociations entre Davout et les Bourbons, elle fait enfin sa soumission, le 14 juillet.

Le 26 août 1815, le 69e dépose ses aigles dans les ateliers de l'artillerie de Bourges.

Ainsi se termine l'épopée des Cent-Jours et de Waterloo.

69e Légion Départementale

(1815 - 1820)

Deuxième Restauration

Deuxième Restauration

L'ordonnance du 16 juillet avait prescrit le licenciement de l'armée de la Loire.

Mais le ministre de la guerre, Macdonald, successeur de Davout, traîna cette opération en longueur pour ne point se trouver désarmé en présence des Alliés, qui occupaient le territoire.

Le premier bataillon ne fut licencié que le 16 septembre, à Riom, après avoir été passé en revue, et le deuxième, en garnison à Niort, le 1er octobre.

Gouvion-Saint-Cyr transforma les anciens régiments en 86 légions départementales, qui devaient se recruter par engagements volontaires dans les départements dont elles portaient le nom.

Le Conseil d'administration et quelques anciens soldats du 69e servirent de noyau à la 4e légion ou des Basses-Alpes, quatrième département dans l'ordre alphabétique. Son premier bataillon était à Nîmes, son deuxième à Digne; elle prit peu après le nom de 1re légion légère.

A la réorganisation de l'armée, en 1820, elle devint 2e régiment d'infanterie légère.

La 69e légion fut crée dans la Haute-Saône à deux bataillons de ligne et deux compagnies de dépôt.

Le 1er bataillon tint garnison à Lyon, le 2e et le dépôt à Vesoul.

Un décret du 17 février 1819 avait ordonné de doubler la 69e, quand, au 23 octobre 1820, l'armée fut regroupée en 80 régiments dont 20 légers.

La 69e légion devint 16e régiment léger à deux bataillons casernés à Montmédy.

Il n'y eut donc plus de formations portant le n° 69, jusqu'en 1840, date à laquelle le nombre de régiments de ligne fut porté de 68 à 75.

69e Régiment d'Infanterie

4e Formation

(1840 - 1870)

La Monarchie de Juillet

La Seconde République

Le Second Empire

Formations du Régiment

Le 69e régiment d'infanterie de ligne fit partie des douze nouveaux régiments (1) créés par ordonnance royale du 29 septembre 1840.

Le lieutenant-général baron Buchet, commandant la 5e division militaire, fut chargé, par le ministre de la Guerre, de son organisation, qui s'opéra à Strasbourg, sous la direction du maréchal de camp Mangin, commandant la 1re subdivision, délégué.

Les 9e, 11e, 63, 65e, 66e, 67e (2) fournirent chacune deux compagnies à trois officiers.

En octobre 1855, les 48e et 51e complétèrent l'effectif des trois bataillons partant pour l'armée d'Orient.

Campagnes : Journées de février et juin 1848; campagne de Crimée, 1855; campagne de Rome, 1861; campagne de 1870.

De 1840 à 1848 (3)

Le 1er décembre 1840, le 69e prit les armes, se plaça en bataille dans l'ordre de classement. Le général passa la revue et, après s'être assuré que toutes les instructions ministérielles avaient été scrupuleusement observées, prononça, devant le centre du régiment, au nom du roi, la constitution définitive du 69e.

---

(1) 8 régiments de ligne et 4 légers.

(2) Dates d'arrivée des régiments à Strasbourg :

		Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieuts	Cap.-Tambr	Sapeurs	Clairons	Grenadiers	Voltigeurs	Sergents-Majors	Sergents et Fourriers	Caporaux	Tambours	Fusiliers	Enfants de troupe
14 Novembre..	63e	2	2	2	1	2	1	41	40	5	19	33	7	283	»
14 —	67e	2	2	2	»	2	»	40	40	4	21	34	8	285	»
20 —	65e	2	2	2	1	2	1	40	40	5	20	32	7	285	1
20 —	66e	2	2	2	1	2	1	40	40	4	21	39	7	283	2
25 —	11e	2	2	2	»	2	1	40	40	4	21	33	7	285	»
25 —	9e	2	2	2	»	2	1	40	40	4	20	33	7	288	»

(3) D'après l'historique de 1873 et les Archives nationales.

Le 26 septembre 1841, une députation du corps et, à sa tête, le colonel, M. Deshayes de Montigny, se rendit au camp de Com-



Gravure extraite des *Garnisons d'Alsace.*

Remise du drapeau du 69e par le Colonel de Montigny sur les glacis de Strasbourg.

piègne, d'après les ordres du ministre, pour y recevoir un drapeau, des mains du roi. Il lui fut remis à la suite d'une grande revue de toutes les troupes.

Le colonel confia le drapeau à la députation composée d'un

détachement d'officiers, de sous-officiers, de caporaux et de grenadiers et voltigeurs sous les ordres d'un capitaine. Elle devait le transmettre au 69e; partie de Compiègne, le 1er octobre, elle parvint à Strasbourg le 19 du même mois.

Le régiment était déployé sur les glacis de la Porte Nationale.

Quand le nouvel emblème fut arrivé à hauteur du centre, le colonel fit ouvrir le ban et présenter les armes, puis : « Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, s'écria-t-il, ce drapeau, que le roi m'a remis pour le confier à votre valeur et à votre fidélité, nous jurons de le défendre, de combattre pour lui de tout notre cœur, de toutes nos forces, de toute notre âme : Vive le Roi! »

Le 69e reçut, le 30 août 1842, un nouvel armement : le fusil à percussion remplaçait dans toute l'armée le fusil à silex.

Le 5 mai 1841, le 17 février 1843, le 69e fournit des volontaires pour la campagne d'Algérie au train des équipages (18) et aux chasseurs d'Afrique.

Au mois de mai 1843, le régiment quitta Strasbourg (2e et 3e bataillons); Schlestadt et Neufbrisach (1er bataillon), et vint tenir garnison à Courbevoie, son 2e bataillon à Saint-Cloud.

Pendant son séjour, il fournit des travailleurs pour la construction des fortifications de Paris (détachement à Sèvres) et contribua notamment à l'établissement du Mont-Valérien et du mur d'enceinte de Neuilly aux Batignolles.

De 1842 à 1844, les sixièmes compagnies des bataillons furent dissoutes.

Pendant la belle saison, il fit le service d'honneur au château de Neuilly, occupé par la famille royale; la musique du régiment était matin et soir à la Cour.

Le 8 octobre 1845, après une revue passée par le Roi, il se rendit à Rennes et détacha quelques unités à Vitré et à Redon.

Au commencement de juillet 1847, pendant son séjour en Bretagne, le régiment eut à réprimer les troubles qui eurent lieu à Vitré et à Château-Giron, troubles rapidement apaisés grâce à la fermeté conciliante de la troupe.

En juin, deux bataillons, envoyés au camp d'Helfaut, voisin de Saint-Omer, méritèrent, malgré les fatigues dues aux fortes chaleurs, les éloges du duc de Nemours.

En août, les troupes furent dirigées sur le camp de Compiègne, puis sur Paris, le 28 septembre.

Journées de Février et Juin

Révolution de février 1848. — Le 24 février, à la suite de la campagne sur la réforme électorale, la Monarchie de juillet tomba. Ce jour-là et les deux précédents, le 69e occupa le pont de la Concorde, le square des Innocents et la place de l'Hôtel-de-Ville. Malgré l'ébranlement inévitable causé par cette révolution, le 69e conserva sa discipline. Le régiment rentra dans ses quartiers le 24, à quatre heures du soir : ses munitions au complet.

Troubles de Reims. — Dans les premiers jours de mars, quelques troubles éclatèrent à Reims; quatre compagnies y furent envoyées et concoururent au rétablissement de l'ordre.

Troubles de Rouen. — Le 13 mars, le régiment alla tenir garnison à Rouen, où une certaine agitation se manifestait; sa présence suffit à ramener et à maintenir le calme.

« 13 mars. — Un bataillon du 69e est arrivé à Rouen venant de Paris; suivant l'usage, les militaires ont été logés chez l'habitant en attendant que des dispositions soient prises pour leur casernement.

14 mars. — Les 1er, 2e et 3e compagnies du 18e ont dû partir ce matin du Havre pour se rendre à Paris; cinq compagnies du 69e arriveront au Havre le 15 et on attend prochainement la compagnie hors rang et le dépôt de ce régiment (1).»
[Le 69e devait aller tenir garnison à Calais, mais, en route, il a reçu contre-ordre et a été désigné pour remplacer le 18e.]

Cependant, malgré toutes les précautions prises, le 2 avril, à cinq heures du soir, une troupe d'émeutiers chercha à envahir l'Hôtel de Ville; repoussés, ils se retirèrent dans le quartier Martinville, qu'ils barricadèrent, et sur la rive gauche de la Seine, dans le faubourg Saint-Sever.

---

(1) Extraits du *Journal de Rouen*, 1848.

Le lendemain, devant l'attitude énergique du 69e et de la garde nationale, ils détruisirent leurs barricades et se dispersèrent dans la campagne.

Dès le 29 avril, la ville reprenait son aspect accoutumé.

Troubles de Dieppe, Bolbec et Lillebonne. — « 9 juin. — Les 4e et 5e compagnies du 3e bataillon du 69e sont arrivées hier au Havre venant de Dieppe, le 12, on attend deux autres compagnies venant du Tréport et d'Eu (1). »

Ces divers déplacements avaient été nécessités par un mouvement insurrectionnel dans les ports et les villes industrielles : Dieppe, le Havre, Lillebonne.

Le 23 juin, le colonel Robillard vint prendre le commandement du régiment.

Retour à Rouen. — « 25 juin. — Ce matin, à quatre heures, quatre compagnies du 69e, qui étaient en garnison au Havre, sont arrivées à Rouen.

« 26 juin. — Les troupes (dont un bataillon du 69e) sont réunies et passées en revue, à trois heures, sur le quai au bas de la rue Grand-Pont, par le général Gérard et le préfet (1). »

Insurrection de juin 1848. — Le décret du 21 juin, qui annonçait la fermeture des ateliers nationaux, tentative du gouvernement républicain, fit naître une véritable révolution sociale.

Le 23, une insurrection formidable éclata à Paris.

Le 26, le général Cavaignac reçut pleins pouvoirs de l'Assemblée Constituante pour réprimer l'émeute.

Des détachements de la garde nationale et des troupes de ligne furent appelés de la province.

Le 69e, qui venait de donner déjà tant de preuves de dévouement à la cause de l'ordre, devait encore coopérer au rétablissement de la paix publique.

Le 24, six compagnies avaient été transportées à Paris par les voies ferrées. C'étaient : les grenadiers, les voltigeurs, les 1re et 2e du 1er bataillon, la 5e du 2e et les grenadiers du 3e.

Pendant ces sanglantes journées, les quatre compagnies du 1er bataillon firent partie de la garde de l'Assemblée nationale,

(1) Fragments du *Journal de Rouen* de 1848.

les autres furent engagées contre les barricades du faubourg Saint-Antoine.

Ces deux dernières accomplirent leur triste et périlleuse mission avec un courage au-dessus de tout éloge. Le grenadier Dubois, sergent, fut tué et plusieurs autres furent grièvement blessés.

Le chef du pouvoir exécutif, instruit de cette belle conduite, nomma chevaliers de la Légion d'honneur les grenadiers Texier, Feron et Goué. Une mention honorable fut accordée au grenadier Lainé.

Après la défaite de l'insurrection, le détachement rentra en Normandie.

De 1848 à 1855

Troubles d'Elbeuf et de Fécamp. — La même année, le régiment eut encore à réprimer les mouvements séditieux qui se produisirent à Elbeuf et à Fécamp.

A la fin de janvier 1849, le régiment quitta Rouen pour Paris; le dépôt alla successivement à Dieppe et à Béthune.

Journées de juin 1849. — L'échec de la Montagne aux élections du 13 mai à l'Assemblée législative, l'intervention d'Oudinot à Rome, déterminèrent une nouvelle émeute.

Le 13 juin, le gouvernement informé qu'une manifestation se préparait à Paris, la prévint en déployant des forces militaires importantes; le régiment vint occuper, pendant la journée du 13 et la suivante, la ligne des boulevards entre la porte Saint-Denis et le Château-d'Eau. Paris rentra dans l'ordre et les bataillons regagnèrent Saint-Denis dès le 15 juin.

En avril 1851, le régiment occupa les baraquements des Invalides. Le colonel Robillard fut remplacé par Dauner.

Dans le courant d'octobre, le régiment se rendit par étapes de Paris à Cherbourg, où le dépôt l'avait précédé.

C'est alors que Louis-Napoléon Bonaparte, élu le 10 décembre 1848 à la présidence de la République, réduisait, par le coup d'Etat du 2 décembre 1851, les pouvoirs de l'Assemblée

et, l'année suivante, à la même date, rétablissait l'Empire, en prenant le titre de Napoléon III.

Le 7 février 1854, le colonel Mittenhof reçut le commandement du régiment.

En raison de l'attitude de l'Autriche et de la Prusse, dans la question d'Orient, qui se rouvrait, le gouvernement avait fait des préparatifs en vue d'une guerre sur le Rhin; les régiments avaient deux bataillons au complet, le 3e formant dépôt. Le 69e fut affecté, en juillet, à la première brigade de la 2e division du 3e corps (armée du Nord). Le 3e bataillon restait à Saint-Brieuc.

Au mois d'août, l'Etat-major et les deux premiers bataillons partirent pour le camp de Saint-Omer, où ils arrivèrent le 29; ils étaient dirigés, après quelques jours de repos, sur le camp d'Helfaut, pendant que le 3e bataillon et le dépôt allaient tenir garnison à Saint-Brieuc.

Le 2 avril 1855, une compagnie fut prélevée sur l'effectif pour entrer dans la composition du 102e, quelques jours après, le régiment passait sous les ordres du colonel Domon.

Un quatrième bataillon étant formé, le 3e vint rejoindre les autres au camp d'Helfaut. En juillet, le 69e était à la 1re division du 2e corps de l'armée du Nord.

De nombreux volontaires partirent pour l'armée d'Orient.

En octobre, le régiment vit se réaliser son plus cher désir : celui d'être employé à son tour à la lutte que l'expédition de la Baltique avait brillamment inaugurée.

La division Chasseloup-Laubat, dont il était, reçut l'ordre de partir pour l'Orient le 5 octobre.

Campagne de Crimée

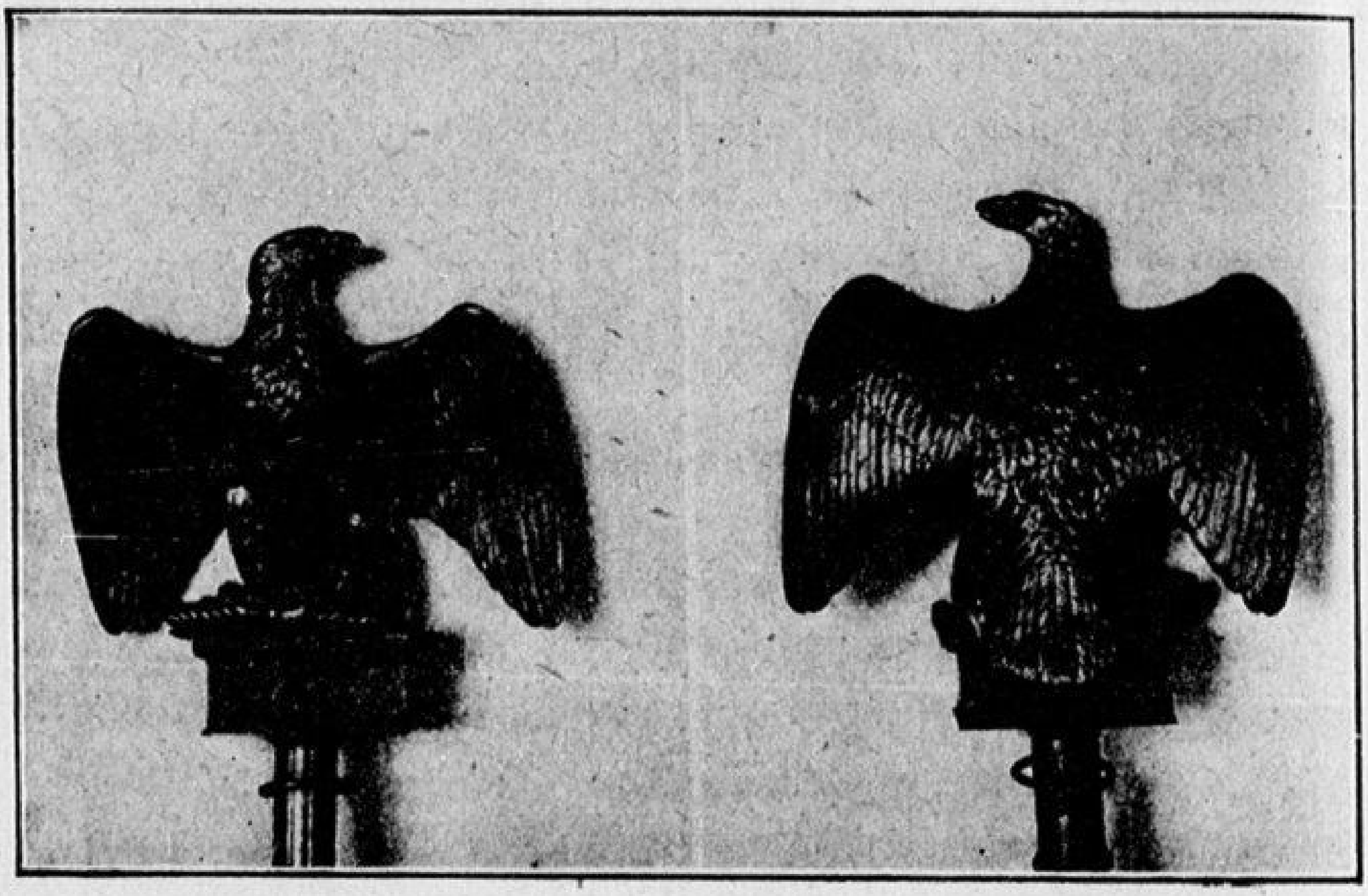
(1855)

L'éternelle question d'Orient provoqua la guerre de Crimée. Une armée russe ayant violé le territoire turc, la France et l'Angleterre conclurent une alliance et envoyèrent un corps expéditionnaire en Crimée, qui s'empara de Sébastopol le 8 septembre.

Mais les Russes n'évacuèrent pas complètement la presqu'île, ils laissèrent une armée de 150.000 hommes sous Gortschakov devant Simféropol. Pour faire face à une attaque pourtant peu probable, les puissances alliées ne cessèrent de se renforcer.

Les 6 et 8 octobre, neuf cents hommes venus des 48e et 51e servirent à compléter l'effectif des trois bataillons de guerre du 69e.

Le premier quitta Helfaut le 7, et s'embarqua à Toulon sur



Aigle du 2e Empire (Crimée-Italie). — Musée de l'Armée.

le *Bayard*, le 16. L'Etat-major, avec le 2e, quitta le camp le 8, s'embarqua le 13 sur le *City of Washington*. Le 3e se mit en route le lendemain et s'embarqua les 13 et 15 sur l'*Egyptian* et sur l'*Euphrate*.

Le régiment atterrit à Kamiesch les 24, 28 octobre et 3 novembre.

Chargé d'abord de remplacer la garde impériale au grand quartier général, il fut incorporé ensuite dans la 4e division du 3e corps, commandé par Mac-Mahon.

Avant-postes de la Tchernaïa. — Le 15 novembre, le 69e partit pour les avant-postes de la Tchernaïa; il releva le 11e dans les positions de Kreutzen et d'Alsou.

Le camp d'Alsou était installé à cinq kilomètres en avant des armées alliées, sa situation avancée exigeait une surveillance de tous les instants en présence d'un ennemi pourvu de nombreuses troupes légères. Les deux premiers bataillons, sous les ordres du colonel, furent campés à Alsou et gardèrent trois gués de la Tchernaïa; le 3e restait à une demi-lieue en arrière pour défendre les abords du col d'Alsou.

Reconnaissance de Traktir. — Le 19 novembre, après une forte canonnade qui dura jusqu'à onze heures et demie du matin, et qui fit croire un instant à un engagement sérieux au pont de Traktir, le lieutenant-colonel de Brayer, accompagné du capitaine de voltigeurs Fauchon et d'un ordonnance à cheval, partit à midi pour reconnaître, au delà de la Tchernaïa, le terrain que, la veille, le général de Mac-Mahon avait prescrit d'étudier dans l'hypothèse d'un mouvement offensif de son corps d'armée.

Après avoir terminé heureusement cette reconnaissance et exploré avec soin le terrain jusqu'à trois kilomètres au delà de la rivière, il revenait au camp, lorsque, dans un défilé étroit et boisé, il fut coupé par une troupe de 18 cavaliers cosaques et de 10 fantassins irréguliers qui lui barrèrent le passage. Le lieutenant-colonel de Brayer cria aussitôt au capitaine Fauchon : « Sabre à la main! en avant, chargeons! » Tous deux chargèrent à fond de train, mais, accueillis par deux décharges de mousqueterie, ils eurent leurs chevaux abattus à quinze pas de l'ennemi. A peine relevés, ils furent entourés et faits prisonniers après une vigoureuse résistance, pendant laquelle ils furent tous deux blessés.

Ces braves officiers revinrent au régiment, après une captivité de trois mois en Russie.

La capitulation d'Omer-Pacha à Kars, en Asie Mineure, satisfit l'amour-propre russe et, le 30 mars 1856, la paix fut conclue.

Le 15 mai, le régiment quitta les avant-postes d'Alsou et vint s'installer au camp du Monastère avec le 3e corps.

Le 21 juin, le 69e s'embarquait pour la France, à Kamiesch, et débarquait à Marseille le 5 juillet.

Dès le lendemain, il se dirigeait sur Saint-Brieuc et Saint-Malo, où il arrivait les 16 et 17 août. Dans ces deux villes, le régiment fut accueilli avec enthousiasme par les autorités et la population.

De 1856 à 1860

L'organisation à trois bataillons fut rétablie le 3 août 1856.

Après un séjour d'un an en Bretagne, le régiment tint garnison à Soissons et Reims.

Le 23 janvier 1856, il passa sous le commandement du colonel de Saint-Frémont.

Le 3 mai 1859, la France, qui soutenait le mouvement unitaire d'Italie, déclara la guerre à l'Autriche : le feld-maréchal Guilay venait de franchir le Tessin pour répondre aux armements sardes.

Derrière l'armée d'Italie, qui se joignait aux troupes de Victor-Emmanuel, l'Empereur avait organisé une réserve dite armée de Lyon.

Le 28 avril 1859, les bataillons de guerre du 69e reconstitués reçurent l'ordre de partir pour cette ville, où ils arrivèrent le 2 mai et entrèrent à la 3e division.

Le même jour, une compagnie fut passée au 101e nouvellement formé.

Le 4 octobre, le 69e se rendit à Perpignan et fournit des détachements à Collioure, Villefranche, Port-Vendres.

Le 11 avril 1860, le colonel de Saint-Frémond fut remplacé par de Courson.

Campagne de Rome

(1861)

Pour sauvegarder l'intégrité des biens temporels du pape, la France s'était chargée de l'occupation de ses Etats.

Le 5 septembre 1861, le régiment reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour Rome.

Il resta en Italie jusqu'à la fin de l'année 1866, occupant tour à tour Rome, Albano, Genzano, Frascati, Palestrina, Subiaco, Tivoli, Orsoli, Viterbe, Montefiascone, Orte, Civita-Castellana et Ronciglione.

Jusqu'en 1863, il était à la 1re divison du corps d'occupation, il resta ensuite à l'unique division maintenue dans les Etats pontificaux.

Partout, le 69e sut faire à la fois respecter et chérir son drapeau, au milieu d'une population jalouse de ses droits et facilement impressionnable.

Au commencement de l'année 1866 — le 27 janvier — le colonel Le Tourneur était venu se mettre à la tête du régiment.

Le 9 décembre, le 69e, rappelé en France, quitta Rome, s'embarqua à Civita-Vecchia, débarqua le 12 à Toulon.

De 1861 à 1870

Le 69e resta à Avignon et Tarascon jusqu'au 30 avril 1867. Il se mit alors en route pour Schlestadt.

Au mois de juillet de la même année, le 1er bataillon fut détaché à Colmar, le 2e à Mulhouse.

Dans le courant de décembre, les troupes furent armées du fusil 1866.

Du 10 avril au 20 juin 1866, le 69e fut à la 1re série du camp de Châlons (3e division).

En décembre 1869, après un séjour à Lille, les 1er et 2e bataillons se trouvaient au fort de Noisy, le 3e à Romainville, le dépôt à Laval.

Le 17 mai 1870, le 1er bataillon fut transféré à Troyes. Le corps fit partie, le 18, de la 2e division de Paris.

C'est dans cette situation qu'était le régiment, lors de la déclaration de guerre.

Campagne de 1870

Armée du Rhin (1)

La candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, qui pouvait reconstituer, au profit de cette famille, l'empire de Charles-Quint, fut l'occasion d'un nouveau conflit.

La guerre fut déclarée par la France à la Prusse le 17 juillet 1870 : une loi autorisait la réception des engagements volontaires.

L'appel des réserves avait eu lieu trois jours plus tôt.

Le 69e formait avec le 90e la 2e brigade (Duplessis) de la 2e division (Castagny) de l'armée de Paris.

Par décision du 15 juillet, un corps d'armée (2) fut réuni à Metz (3e corps) sous le commandement du maréchal Bazaine.

La division en fit partie.

Dans la nuit du 16, le bataillon de Troyes s'embarqua et rejoignit, le 17, les deux autres à la gare du Nord. L'effectif s'élevait ainsi à 64 officiers et 1.652 hommes (3).

Le 18, vers trois heures du soir, le régiment se dirigea, en deux convois, sur Metz, y arriva le lendemain et campa dans l'île Chambière.

Les journées des 20, 21, 22, 23 furent utilisées à compléter l'organisation; les corps furent pourvus de campement, de moyens de transport, de cantines médicales et de vivres. On acheta des chevaux de selle et de trait; les cartouches furent touchées et distribuées.

Le 24, Castagny quitta Metz, à trois heures du soir, avec ordre de se rendre à Glatigny, à 12 kilomètres, mais ce village ne pouvant fournir assez d'eau, le 19e de ligne y demeura

---

(1) D'après : 1° l'Historique manuscrit; 2° le Journal de marche de la 2e division du 3e corps; 3° « La guerre de 1870-1871 », rédigée à la *Revue d'histoire;* 4° Pierre LEHAUTCOURT, *Guerre de 1870-1871.*

(2) 3e corps : maréchal Bazaine; 1re division : Montaudon; — 2e division : Castagny (1re brigade : Nayral; 2e brigade : Duplessis); — 3e division : Metman; — 4e division : Decaen.

(3) 1er bataillon : commandant Crémieux; 2e, commandant Carcanade; 3e, commandant Ragot.

seul, le reste campa trois kilomètres plus loin, à l'est du village des Etangs, sur la Nied française; la division y arriva vers neuf heures et demie du soir.

Le 25, elle s'installa à Boulay, en deça de la ville, sur l'emplacement abandonné par Montaudon. Partie des Etangs à six heures, elle atteignit Boulay à neuf heures.

Le 26, le camp fut levé à six heures, la division se porta au delà de Boulay, la 2e brigade et l'artillerie sur la route de Saint-Avold.

Du 27 au 31, arrivèrent les réservistes; la section hors rang rejoignit, on exécuta quelques manœuvres. Le 29, Castagny quitta Boulay, à une heure et demie, pour aller à Téterchen, où il parvint à trois heures et demie, sa droite à Hargerten, sa gauche à Velving.

Le 31, le régiment traversa Saint-Avold au soir et prit position sur les hauteurs au sud, entre la ville et la gare.

Le 1er août, toute la division était réunie à Haut-Hombourg.

Combat de Sarrebrück. — Le premier bataillon, accompagné d'un peloton de dragons, gagna, par la forêt de Saint-Avold, le village de l'Hôpital, à l'embranchement des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis pour la liaison avec le maréchal qui, à la tête de la première brigade, était parti le matin vers Sarrebrück, où se livrait le premier combat de la campagne. Bazaine revint au camp à onze heures du soir et le bataillon rentra.

Le 3 août, la brigade, soutenue par un escadron du 4e dragons et une section d'artillerie, partit, à onze heures, en reconnaissance sur Carling et Lauterbach. Le 3e bataillon du 90e fut laissé à Carling, le 2e du 69e et la section d'artillerie prirent position au delà de cette localité, le reste de la colonne continua sur Lauterbach et Ludweiler, où elle arriva à deux heures. Après une halte d'une heure, on rétrograda sur Carling et Saint-Avold.

Le 4, le 2e bataillon alla reconnaître Carling et y passa la nuit.

Le 5, on quitta Saint-Avold à midi et demi pour arriver à Puttelange à cinq heures; à six heures, le premier bataillon, parti la veille, rejoignit, il avait perdu deux hommes et constaté la présence de nombreuses patrouilles ennemies.

Deux détachements, reçus dans la journée, portèrent l'effectif à 67 officiers et 2.200 hommes.

Bataille de Spickeren. — Vers midi, on perçut une vive canonnade dans la direction de Spickeren-Sarrebrück. Castagny, laissant sacs, tentes et bagages sous la protection des gardes de police, se porta dans cette direction, mais, arrivé vers deux heures à Loupershausen, il n'entendit plus rien et rentra à Puttelange à trois heures et demie. Vers cinq heures et demie, le bruit du canon retentit de nouveau, la division se remit en marche à six heures; en route elle reçut l'ordre de se mettre, aussitôt arrivée, à la disposition de Frossard. A onze heures du soir, la division était à quatre kilomètres de Forbach et apprenait que le 2e corps se retirait sur Sarreguemines; elle prit position à Folckling, afin de s'opposer à la poursuite. Les troupes rentrèrent au camp à quatre heures du matin.

Retraite sur Metz. — Le 7, sur un ordre de Bazaine la division campa sur le plateau de Guenwiller qu'elle organisa défensivement. Elle partit de Puttelange à cinq heures et demie du soir L'armée commençait son mouvement de retraite sur Metz.

La division quitta ses positions à quatre heures du matin le lendemain, traversa Saint-Avold et vint s'établir sur les hauteurs de Longeville, où elle fit une halte de trois heures. Puis, elle prit ses dispositions de combat, au sud de la route, à l'est de Marange. Enfin, à sept heures du soir, elle forma le bivouac en arrière de la Nied allemande, au sud de Fouligny.

Dès le matin du 9, des reconnaissances furent signalées sur la route de Boulay, à portée des avant-postes. A deux heures, le 69e leva le camp, couvrit la retraite de la division. traversa successivement Raville, Frécourt, Maizeroy, le pont du Pange, puis, longeant la Nied française jusqu'au château d'Urville, il vint camper en bataille à l'ouest du bois de Laudramont, à un kilomètre en arrière du Pont-à-Chaussy.

Le 10, en prévision d'une attaque, Castagny, à quatre heures du matin, se prépara à combattre sur son emplacement.

Vers sept heures, le 69e, arrière-garde de la 4e division du 3e corps, passa de l'autre côté de la route et vint camper entre le ravin et les bois.

Le lendemain, à deux heures du matin, le régiment leva le camp, se mit en marche à quatre heures par une pluie torrentielle avec le corps d'armée, les trois bataillons déployés à travers champs, les convois sur la route. On arriva ainsi à midi à Montoy, où le 69e s'installa entre les routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, à l'ouest du village.

Les hommes hors d'état de marcher furent dirigés sur Nancy par voie ferrée.

Le 12, les grand'gardes furent inquiétées. Vers six heures, la division se reporta à deux kilomètres en arrière du ravin de Lauvallier, la brigade en bataille en avant de l'angle formé par les deux routes sur les pentes du plateau de Bellecroix.

Le maréchal Bazaine reçut le commandement en chef et fut remplacé au 3e corps par Decaen.

Le quartier général fut établi le 13 à la ferme de Borny; aucune modification n'était apportée dans les emplacements des bivouacs, sauf pour le 90e, qui alla camper en avant du 69e. La troupe reçut quatre jours de vivres, du vin et de l'eau-de-vie.

Bataille de Borny. — Après les succès de Wœrth et de Forbach, les armées prussiennes s'étaient portées rapidement en avant; Bazaine avait résolu de faire replier son armée sur Verdun, puis sur Châlons pour rallier la troisième armée, en formation, et couvrir ainsi Paris.

Dès le matin du 14, des ordres avaient été donnés pour faire passer la Moselle à toute l'armée : « Vers trois heures et demie du soir, la retraite commença pour le 3e corps, qui était d'extrême arrière-garde, et le 69e se mit en marche (1). »

Le régiment était établi en première ligne, depuis le lever du soleil, sur le bord du ravin de Lauvallier, au nord de la route de Sarrelouis. Les 3e et 2e bataillons, formés en colonne par division, furent dirigés sur Metz, le 1er bataillon protégeait le mouvement. « Après avoir reculé d'environ un kilomètre, il fit halte et, appuyant son flanc droit à la route de Boulay, il reçut l'ordre de couvrir la retraite à la gauche du 90e de ligne. La première compagnie du premier bataillon (capitaine Rey-

(1) Historique manuscrit.

naud) fut déployée en tirailleurs à 800 mètres en avant; à cet instant, les grand'gardes du 69e rentraient sans avoir encore vu l'ennemi. »

« A quatre heures, le canon se fait entendre sur la droite; de fortes colonnes, précédées d'une reconnaissance de cavalerie, débouchent sur la route de Sarrebrück, appuient à droite vers le bois de Colombey, et dirigent leurs feux sur les 19e et 41e de ligne de la division, prenant complètement en flanc les bataillons du 69e (1). Le 3e atteignait alors la ferme de Bellecroix.

Le général fit faire aussitôt demi-tour à sa brigade et l'établit à cheval sur les deux grandes routes, face à la Planchette et à Lauvallier.

« Au premier coup de canon, le colonel Le Tourneur prescrivit au 1er bataillon de déployer en tirailleurs deux de ses compagnies sur la crête qui domine le ravin. Le commandant Crémieux fit donc partir les deux premières compagnies de son bataillon jusqu'à 400 à 500 mètres en avant de la bifurcation et au nord de la route de Sarrebrück, tandis qu'il formait ses quatre autres compagnies en colonnes de divisions sur les pentes descendantes vers Lauvallier. Les 2e et 3e bataillons restèrent provisoirement en réserve un peu plus en arrière, de part et d'autre de la grande route.

« Dès leur arrivée sur la ligne de combat, les deux compagnies envoyées en avant, l'une, la première, se déploya tout entière en tirailleurs, la deuxième forma soutien (2). »

Le combat prit, dès le début, une tournure très vive, par l'entrée en ligne des deux avant-gardes du 1er corps allemand.

L'artillerie française, établie sur le plateau de Bellecroix, tirant par-dessus le régiment, essayait de contrebattre l'artillerie prussienne de Montoy, dont le feu redoublait à tout instant.

Le mouvement de l'ennemi, par le nord de Lauvallier, devenait enveloppant; Duplessis avait ordonné aux deux premiers bataillons de se porter en avant. Le 2e bataillon (Carcanade) prit Montoy comme objectif et s'engagea entre les deux routes. Mais à peine avait-il fait quelques centaines de mètres qu'il était

---

(1) Historique manuscrit.

(2) Lettre du colonel Sorlin, alors capitaine de la 4e du 1er, à la S. H.

rappelé et maintenu en avant de l'artillerie dans l'angle des routes, couvert par la 3e compagnie en tirailleurs.

« Ces différents mouvements furent exécutés par le 2e bataillon sous le feu de l'ennemi avec une précision et un entrain admirables, son commandant, le chef de bataillon Carcanade, donnant l'exemple du plus rare sang-froid, et inspirant, par son attitude, une confiance inébranlable à la troupe (1). »

Dès que les Allemands parurent sur le plateau de l'Amitié, la 2e compagnie (Urion) s'était déployée à la gauche de la 1re (Reynaud); lorsque le 2e bataillon se porta en avant, les 5e et 6e du 1er se formèrent à la gauche des 3e et 4e, c'est-à-dire près et au nord de la route de Sarrelouis. Malheureusement, ces mesures restèrent inefficaces contre l'infanterie prussienne, qui, couverte par le ravin, put menacer à courte distance, de front et de flanc, les compagnies du 90e.

Malgré le feu des deux premières compagnies du régiment, le 43e régiment prussien atteignit Lauvallier, prit d'écharpe le 90e, placé entre les deux routes, sur la droite du régiment, qui fut contraint d'évacuer les pentes entre la Planchette et Lauvallier.

Duplessis essaya d'enrayer la retraite; grièvement blessé ainsi que les deux officiers de son état-major, il ne put empêcher les fuyards de traverser le 2e bataillon, qui, démasqué, dut supporter seul l'effort d'un ennemi vingt fois supérieur.

La situation semblait désespérée. « La disparition de ces trois bataillons dégarnit sensiblement notre ligne de feu. Le 2e bataillon (du 69e) se maintient dans l'intervalle des deux routes, empêchant les tirailleurs prussiens de dépasser le chemin bordé de peupliers, qui descend vers Lauvallier (2). »

Grâce à la déclivité du terrain, tous purent tirer, la première division couchée, la 2e à genoux, la 3e debout, les pertes furent sensibles, mais ils n'en restèrent pas moins inébranlables à leur poste, et tinrent en respect, longtemps encore, l'ennemi blotti en arrière du chemin.

Malgré sa position avancée, la 3e compagnie (capitaine Droisy) fit noblement son devoir, jusqu'à six heures et demie elle se

---

(1) Historique manuscrit
(2) Pierre LEHAUTCOURT, *Historique de la guerre de 1870-1871*.

maintint sur son emplacement, éprouvant des pertes cruelles : le capitaine Droisy eut le bras cassé, le lieutenant Vergnon fut tué, 21 hommes furent mis hors de combat.

A la gauche, le 1er bataillon, quoique accablé par le nombre, livrait une lutte acharnée et soutenait dignement l'honneur de son drapeau.

« Les deux compagnies du 69e, restées sur la route de Sarrelouis, sont contraintes de se retirer; celles établies au nord, ainsi demeurées tout à fait en l'air, parvinrent néanmoins à arrêter l'offensive de l'ennemi par un feu à volonté (1). »

« Malgré l'entrée en ligne d'un nouveau bataillon du 19e, la situation n'en était pas moins devenue très critique pour les deux premières compagnies du 1er bataillon du 69e, restées très en l'air sur la route de Sarrelouis. Déjà les tirailleurs prussiens gagnaient quelque terrain dans l'espace laissé libre par la retraite du 90e.

« Le capitaine Reynaud, atteint de deux blessures, se vit forcé de rallier sa compagnie sur la route et de se replier, pas à pas, sous la protection de tirailleurs embusqués derrière les arbres et dans les fossés. Le capitaine Urion, également blessé, faisait, à gauche, un mouvement analogue.

« Profitant de ce recul, qui laissait les dernières pentes du ravin complètement privées de feux, quelques tirailleurs prussiens s'avancèrent jusqu'au rebord du plateau et débouchèrent ainsi à très courte distance des quatre dernières compagnies du 1er bataillon du 69e. Celles-ci ouvrirent aussitôt le feu avec la hausse de 350 mètres qui, reconnue trop longue, fut bientôt réduite à 250 mètres. Un feu à volonté produisit en peu de temps un effet très efficace et força les tirailleurs ennemis à rétrograder pour se mettre à l'abri des pentes (2). » Ils hésitèrent un instant, puis se débandèrent et coururent chercher abri dans le ravin de Lauvallier, laissant sur le terrain 37 morts dont un capitaine.

« Les progrès de la 25e brigade leur avaient permis de progresser encore sur les pentes que le 2e bataillon du 69e battait désormais seul de ses feux. Aux abords de la route de Sarre-

---

(1) Pierre LEHAUTCOURT.
(2) *Revue d'histoire*, d'après l'Historique manuscrit.

louis, 7 compagnies pressaient vivement les 3e, 4e, 5e, 6e compagnies du commandant Crémieux, qui résistaient victorieusement et forçaient l'assaillant à se tenir sur le revers des pentes (1). »

« Cette action fit le plus grand honneur au 1er bataillon qui, sans cesse menacé d'être tourné, sans cesse assailli par des forces supérieures, sut résister victorieusement à toutes les attaques (2). »

La présence d'esprit et la rare intrépidité de son chef furent à la hauteur du danger et réussirent à le conjurer. Les officiers payèrent noblement de leur personne et entraînèrent par leur exemple, les sous-officiers et les soldats du bataillon.

« Bien que le régiment vît le feu pour la première fois dans une campagne européenne, sa valeur égala celle des troupes les plus aguerries (2). »

« A sept heures un quart, après plus de deux heures d'une lutte meurtrière et vaillamment soutenue, les deux premiers bataillons reçurent l'ordre de se porter en seconde ligne et exécutèrent ce mouvement sous un violent feu de mousqueterie de l'ennemi, embusqué dans le bois de Colombey (2). »

Bon nombre ne purent se résoudre à quitter le terrain si vigoureusement défendu et voulurent continuer, avec les troupes de première ligne, une lutte aussi audacieuse qu'héroïque.

Le 3e bataillon (commandant Ragot) eu à soutenir le repli des 1er et 2e bataillons, la 4e compagnie (lieutenant Mollard) fut déployée en tirailleurs à droite de la route de Sarrelouis, puis le bataillon, privé de son chef blessé, réduit à une seule division commandée par Quivy de l'Etang, se rejeta en arrière dans le plus grand ordre, bien que cruellement atteint par les projectiles prussiens. (De Coatgourden, capitaine adjudant-major, fut tué à ce moment.)

Le mouvement de retraite s'exécuta par le flanc en suivant la route de Sarrelouis. En arrivant à hauteur de Bellecroix, le 2e bataillon fut arrêté et fit occuper la ferme par la 1re compagnie (capitaine Adam). Les deux autres bataillons allèrent se

---

(1) Extrait de l'Historique allemand.
(2) Historique manuscrit.

reformer sur les glacis de la redoute des Bordes; le 2e bataillon venait les y rejoindre à dix heures et demie du soir.

La journée fut glorieuse.

Parmi tous les actes de bravoure accomplis, quelques exemples suffiront à donner une idée des sentiments qui animaient ces soldats qui tombèrent pour la défense du sol et l'indépendance de la Patrie :

Alley, sergent blessé, décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite et ses anciens services de guerre;

Leclerc, 3e du 1er, blessé, fit preuve, malgré son âge, d'un entrain et d'une vigueur exceptionnels, décoré de la Légion d'honneur à la fin de la campagne;

Pécot, 5e du 3e, bien que blessé au bras et à la tête, continua à combattre; ce n'est que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie, qu'il alla se faire panser à l'ambulance;

Catrouillet, 6e du 1er, ayant la main brisée et le bras droit traversé par une balle, refusa de quitter le champ de bataille et resta dans le rang, s'efforçant de se servir encore de son arme de la main gauche. Il fut cité à l'ordre de l'armée le 1er octobre 1870.

Adam, sergent, 1re compagnie, 1er bataillon, ce brave sous-officier, ayant eu la cuisse brisée, refusa de se laisser emporter et voulut mourir sur le champ de bataille.

Le 69e perdit dans la journée : 2 officiers tués et 11 blessés; 21 hommes tués, 152 blessés et 15 disparus.

Decaen, Castagny et Duplessis, blessés le 14, furent remplacés respectivement par le maréchal Lebœuf, le général Nayral et le colonel de Courcy du 90e.

Le 3e bataillon fut commandé jusqu'à la fin de la campagne par le capitaine Quivy de l'Etang.

Le 15 août (1), l'armée commença son mouvement sur Verdun, les 3e et 4e corps passant par la route de Doncourt et Jarny. Mais le IIIe corps prussien allait franchir la Moselle au sud de Metz pour tenter d'enrayer la retraite de Bazaine.

---

(1) Par ordre du général de division du 15, chaque régiment devait fournir une centaine d'hommes d'élite afin de constituer une compagnie d'éclaireurs par brigade.

Le régiment, parti à onze heures des environs de Borny, passa la Moselle à trois heures du matin et s'arrêta sur les glacis du Fort-Moselle.

Entre neuf heures et dix heures, le 3e corps eut l'ordre de se porter à hauteur de Vernéville et de camper à cheval sur la route le long de la ligne de Vernéville-Saint-Marcel, face à droite.

La 2e division, rompant vers midi, suivit la 1re par le chemin de Lessy et Châtel-Saint-Germain, déjà fort encombré. Elle arriva entre dix heures et minuit et le 69e, coupé du gros, ne put atteindre qu'à cinq heures du matin le bivouac établi face au nord-ouest, la droite à Vernéville, la gauche vers Saint-Marcel, par brigade sur deux lignes.

Bataille de Rezonville. — Vers neuf heures, au premier coup de canon, Lebœuf était en mesure d'agir avec les 1re et 2e divisions. A dix heures, il donnait l'ordre de se tenir prêt à marcher et s'ébranlait une heure plus tard.

« Dès le début de l'action, dit le maréchal, je portai les troupes restées à ma disposition dans la direction de Doncourt, en pivotant sur Saint-Marcel, me mettant en rapport par ma gauche avec la division Tixier du 6e corps et, par ma droite, avec le général de Ladmirault, marchant par Jouaville. »

Les mouvements du 3e corps, amorcés vers le bois de Tronville, puis, après un contre-ordre de Bazaine, vers Gravelotte, furent suspendus et la division Nayral resta en réserve jusqu'à trois heures du soir, sur la croupe au sud-ouest de Saint-Marcel, en avant du grand quartier général.

Un peu après trois heures, la division était rapprochée de Villers-au-Bois. Vers quatre heures, elle fut portée dans la direction de Gravelotte, mais sans entrer en première ligne.

« Elle revint, à cinq heures, vers Saint-Marcel et, à sept heures du soir, au moment où la retraite de l'ennemi se prononçait, elle fut appelée en première ligne et marcha, la première ligne déployée, sur les batteries de position que les Prussiens avaient établies entre Rezonville et Vionville (1).

(1) Historique du 90e.

« Elle se porta en avant, la 2e brigade en tête, le 69e à sa gauche, le 90e à sa droite; les bataillons sont déployés en colonne par division; ils prennent position en face de la batterie prussienne de Vionville (1). »

Le 69e eut, dans cette attaque, 1 tué, 2 blessés, 1 disparu. Pendant un kilomètre, il avait marché sous une pluie d'obus.

« Ce mouvement en avant fut arrêté à 2.500 mètres des batteries, pour se conformer à l'ordre du maréchal Bazaine, qui avait prescrit au corps de se maintenir toujours en réserve (2). »

A la nuit, la division campa sur ses positions, puis, à huit heures et demie, revint près et en avant de Saint-Marcel, au sud-est du village, face au sud. Elle avait laissé sur la voie romaine, dans l'intervalle des bois Pierrot et de Saint-Marcel, quatre compagnies du 1er bataillon du 69e reliant les avant-postes du 90e à ceux du 44e. Le 69e était en première ligne, à gauche du 90e, à un kilomètre de ses grand'gardes.

« Dans la nuit du 16 au 17, il me fut prescrit, dit Lebœuf, de venir occuper le plateau, qui, du Point-du-Jour, sur la route de Gravelotte, s'étend à Amanvillers, en arrière du bois des Génivaux, ma droite s'appuyant à Leipzig et à la ferme de la Folie. »

C'était la retraite sur Metz. La division quitta son bivouac à six heures du matin pour aller, en arrière, dans l'intervalle entre les fermes de Moscou et de Leipzig. Elle se dirigea sur Vernéville et Chantrenne par la ferme de Caulre, elle vint se heurter aux colonnes qui contournaient le bois des Génivaux par le nord, puis à celles qui débouchaient vers Vernéville et dut faire une grande halte de dix heures quarante-cinq à midi. Elle parvint à gagner Leipzig vers une heure. Le 69e s'installa en deuxième ligne, à l'est de la ferme, en avant de la cavalerie de corps.

Bataille de Saint-Privat. — Le 18 août, les 1re et 2e armées allemandes continuèrent leur mouvement de conversion pour refouler définitivement l'armée dans Metz.

A sept heures du matin, Lebœuf envoya à Bazaine le renseignement suivant : « Des forces ennemies considérables (infan

---

(1) et (2) Rapport du général Nayral, 23 août.

terie et cavalerie) s'avancent vers Gravelotte sur un front assez étendu et parallèle au front de bandière des 2e et 3e corps. Il me semble qu'une affaire se prépare pour aujourd'hui. »

Le général en chef répondit de tenir ferme sur la position occupée. En conséquence, Lebœuf prescrivit de garnir les tranchées-abris battant les pentes découvertes qui descendent vers la Mance, ses réserves en arrière de la crête de l'Arbre-Mort, défilées sur les bords du ravin du Châtel.

« La division Nayral leva son camp à neuf heures du matin et occupa aussitôt les tranchées qu'on achevait de construire.... Le 2e bataillon du 69e s'installa dans une tranchée-abri bordant la lisière sud-ouest du petit bois de la ferme de Leipzig (et se prolongeant sur le mamelon voisin), tandis que deux compagnies (3e et 4e) du 1er bataillon occupaient la ferme (1)... qu'elles avaient organisée défensivement avec l'aide du génie. Mais le commandement du 3e corps jugea nécessaire de défendre également le bois des Génivaux.

Le 2e division, au centre, gardait son secteur au moyen du 90e et de 10 compagnies du 69e.

« Quatre compagnies du 1er bataillon franchirent même le ruisseau, puis éprouvant de grandes difficultés à pénétrer dans le taillis épais qui en borde la rive droite, elles contournèrent la lisière jusqu'à la ferme de Chantrenne et parvinrent jusqu'à la pointe extrême du bois qui fait face à Vernéville. Le 3e bataillon resta en réserve auprès du 3e bataillon du 81e, dans la clairière au sud du bois de la Charmoise (1) », se reliant avec le 81e à droite, avec le 95e à gauche et en avant, avec le 90e à gauche et en arrière.

« Les bataillons de l'avant-garde (de la 18e division prussienne) dirigés par le général de Blumenthal sur la ferme Chantrenne, s'étaient vus assaillis par une fusillade assez vive au moment où ils débouchaient de la croupe marquée par le cimetière de Vernéville. Les quatre compagnies du 1er bataillon du 69e, postées depuis un instant sur la lisière du bois des Génivaux (rive droite), ouvrirent, en effet, un feu rapide à 800 mètres dès qu'elles virent apparaître l'adversaire.

« La 1re compagnie fut même lancée en avant du bois sur

(1) *Revue d'histoire.*

la légère éminence qui lui masquait de la lisière le terrain avoisinant le château et le cimetière de Vernéville (1). »

Trois feux de peloton de la 2e compagnie arrêtèrent la marche du 3e bataillon du 36e prussien.

L'occupation de Chantrenne par les 3e et 2e bataillons du 36e, appuyés par 3 compagnies du 9e chasseurs, rendirent bientôt la position intenable.

Le colonel Le Tourneur, qui avait accompagné son 1er bataillon, ordonna alors d'abandonner ce point et de se replier sous le couvert jusqu'au petit bois situé à l'ouest de la ferme de Leipzig.

Le 3e bataillon réussit à se maintenir dans la clairière, malgré le feu de l'artillerie ennemie, il servit à recueillir le 3e du 9e en exécutant des feux de flanc sur des fractions du 1er du 85e prussien qui commençaient à l'envelopper.

« Pendant la journée, de nombreuses patrouilles ennemies cherchèrent à pénétrer dans le bois; accueillies, presque à bout portant, par une fusillade partant des embuscades du 3e bataillon, aucune d'elles ne put retourner pour rendre compte de sa mission (2). »

Les deux autres bataillons, à Leipzig, restèrent pendant l'après-midi sous le feu de batteries prussiennes établies au sud de la Malmaison.

Ainsi, le 3e corps gardait encore ses emplacements du matin, lorsque, vers sept heures, il reçut avis que le 6e, à l'extrême droite, tourné par le IIIe corps saxon, se retirait après une lutte glorieuse sur le ravin de Saulny.

La droite du 4e corps, ainsi menacée, suivant le mouvement et Lebœuf, découvert à son tour, devait à tout prix couvrir les défilés.

Le 41e (colonel Saussier) arrêta les progrès de l'ennemi. Grâce à son intervention, la lutte s'apaisa en avant de la division.

« Les 69e et 90e, sous le commandement du colonel de Coursy, gardèrent leurs positions toute la nuit jusqu'à trois heures du matin, heure où ils sortirent des bois pour suivre le

---

(1) *Revue d'histoire.*
(2) Historique manuscrit.

mouvement de la division. Ils avaient tenu leurs positions pendant dix-sept heures consécutives avec une énergie digne des plus grands éloges (1). »

On bivouaqua sur les emplacements de combat.

Se signalèrent dans cette journée : les lieutenants Mollard leau, qui assura avec zèle et dévouement la communication des ordres aux différentes parties de la ligne des tirailleurs; le sous-lieutenant de Mauduit, du 3e bataillon, qui, en tête de sa section déployée, essuya presque à bout portant plusieurs décharges de mousqueterie et réussit, par son attitude énergique, à mettre l'ennemi en fuite; les soldats Lepelletier, de la 6e, et Dubois, de la 5e du 3e bataillon, qui se firent remarquer par leur énergie et leur sang-froid au milieu du feu.

Le 69e avait eu un officier blessé, 4 soldats blessés et 3 disparus.

Retraite sur Metz. — Les Allemands constituèrent une 4e armée, dite de la Meuse, qui se porta contre les troupes de Mac-Mahon, tandis que le reste des deux premières armées investissait Metz.

Le 19, à trois heures du matin, la division commença son mouvement de retraite sur Metz et se dirigea sur Plappeville, où elle passa à huit heures pour aller camper entre les forts de Saint-Quentin et de Plappeville.

Le 20, elle se retira en arrière des hauteurs, à gauche de la 1re, sur les pentes orientales de fort Plappeville, jusqu'au col de Lessy (2).

Le 22, la division se mit en marche un peu après midi, traversa Metz de la porte de France à la porte Serpenoise et s'établit entre Seille et Moselle, en avant de Montigny et des Sablons; elle garnit la levée du chemin de fer.

Du 23 au 25, des travaux de défense furent exécutés. La ligne de Pont-à-Mousson fut coupée et un solide retranchement fut élevé entre la gare et l'embranchement de Thionville. L'ennemi,

---

(1) Rapport du général Nayral, 23 août.
(2) Situation du 69e le 20 août : 53 officiers; 1.786 hommes. Total : 1.839.

installé à 900 mètres de ces positions, échangea journellement quelques coups de feu avec les grand'gardes. Le 69e était établi sur la voie ferrée de Thionville à l'ouest de Montigny, entre le canal et la route de Jouy-aux-Arches.

Le 25, dans l'après-midi, une fusillade assez vive s'engagea avec une forte reconnaissance ennemie en avant de Montigny.

Combat de Servigny. — Le 26, le 3e corps prit les armes, dès trois heures du matin, pour une reconnaissance offensive.

Il devait laisser Castagny à Metz, qui « prendra position en avant de Queuleu, près du village de Grigy, poussant ses compagnies de partisans vers Mercy, Ars-Laquenexy et même Aubigny... et fera également éclairer la route de Strasbourg (1) », tandis que Montaudon et Metman se déploieront à la gauche.

La division contourna les glacis de Metz, passa la Seille et vint, à neuf heures, s'établir sur la route de Strasbourg, entre Borny et la Haute-Bévoye, le 69e derrière cette ferme, vers onze heures.

A peine sur ses positions, l'ordre de retraite était donné par le maréchal et l'on fit demi-tour « sous une pluie torrentielle au milieu de véritables lacs de boue (2) », pour n'arriver que fort tard sur les emplacements du matin.

Bazaine était désormais rivé à Metz et le soldat qui l'avait compris appela le combat de Servigny, la journée de « Va-t-en z'y voir! »

Le 27, le camp fut reporté en arrière et un peu à droite du fort de Queuleu.

Le 28, les 1re et 6e compagnies du 2e bataillon occupèrent Grigy.

Le 29, ces compagnies détachées furent renforcées, dans la nuit, par le reste du bataillon et le village fut organisé défensivement.

Bataille de Noisseville. — Le 30, les ordres sont donnés pour une attaque sur Sainte-Barbe, par les 3e et 4e corps, dans le but de dégager la route de Thionville.

« Le 3e corps cherchera à aborder la position de Sainte-Barbe par la gauche (château de Chauly) et prendra position

---

(1) Ordre de Bazaine.
(2) LEHAUTCOURT.

à la cote 317 du bois de Cheuby et à Avancy (270). » Il lui faudra d'abord enlever Noisseville.

Le 31, la division se porta en avant, dès sept heures du matin, pour faciliter le mouvement de Lebœuf sur la ligne Haute-Bévoye, Grigy, Borny, où elle se tint en réserve. Le 69e avait sa droite appuyée à la route de Strasbourg et sa gauche au bois de Borny. Castagny s'avança à peine au delà des avant-postes et resta immobile sans tirer jusqu'à dix heures du soir.

Cependant, Montoy et Noisseville avait été enlevés par Montaudon, et Servigny était encerclé par les divisions Metman, Aymard et Cissey.

Le lendemain, au lever du soleil, les Allemands prirent l'offensive.

Après leur échec à Noisseville, Lebœuf, qui voulait en profiter, envoya l'ordre à Castagny de se porter à hauteur de Colombey et du château d'Aubigny. La 2e division, se conformant aux instructions générales de Bazaine, devait rester sur la défensive.

Le régiment qui, éclairant sur Mercy et Ars-Laquenexy, était établi depuis quatre heures entre le bois de Borny et la Grange-aux-Bois, poussa, vers dix heures, son premier bataillon dans ce dernier point que l'ennemi avait abandonné. On s'y installa solidement.

Des dispositions venaient d'être prises pour attaquer le château de Mercy, lorsque, à midi, la division reçut l'ordre de reprendre le bivouac du 31 au matin et de tenir, par des grand'-gardes, Grigy et la Haute-Bévoye.

Du 2 au 8 septembre, les journées furent occupées à la construction des tranchées.

Dès le 3, la ration de viande fut réduite à 350 grammes et la viande de bœuf remplacée par celle de cheval; le 5, elle fut réduite à 300 grammes, la ration de pain à 700 grammes.

Le 9, à neuf heures du soir, par une pluie battante, l'ennemi commença une vive canonnade; les batteries du fort de Metz répondirent. La division prit les armes et se porta aux tranchées. Le camp du 69e fut atteint par quelques obus, heureusement, ils tombèrent dans des terres détrempées et n'éclatèrent pas.

Le 13, à quatre heures du matin, le 1er bataillon releva un bataillon du 19e dans Grigy; y resta les 13 et 14, compléta la défense du village et fournit les avant-postes entre la route de Strasbourg et le bois de Borny, qu'il tint en partie.

Le 14, le 69e passa à la brigade Clinchant, 1re de la 1re division, et vint s'établir en arrière de la redoute des Bordes. Ce changement avait pour but de renforcer ce point et de faire participer le régiment aux travaux de l'ouvrage.

Combat de Lauvallier. — « Le 21, ordre est donné au 3e corps de prendre des dispositions pour que, le 22, à la pointe du jour, il assure la sécurité d'un convoi destiné à charger 25.000 gerbes de blé qui restent encore à Lauvallier, à 1.500 mètres de notre poste de Bellecroix....

« La division Montaudon détache quelques fractions (dont le 69e) qui occupent sans difficulté Lauvallier et ses abords. Mais le convoi n'apparaît qu'au jour, pour être aussitôt assailli d'une grêle de balles et d'obus qui mettent les charretiers en fuite. Le fourrage est nul (1). »

A une heure, on recommença des opérations semblables sur tout le front du corps d'armée. Montaudon se dirigea de nouveau sur Lauvallier. Les postes ennemis se replièrent et la réquisition s'accomplit sans difficulté. Le régiment était de retour à son poste vers six heures du soir.

Combat de Colombey. — Le 27, pendant que la brigade Lapasset, du 2e corps, s'emparait brillamment, pour un nouveau fourrage, de Peltre et de Mercy, la brigade Clinchant fit une démonstration vers Colombey et la Grange-au-Bois pour couvrir son flanc gauche. Les troupes prirent leurs emplacements préliminaires vers neuf heures et demie du matin et délogèrent, en quelques instants, les avant-postes ennemis. Le 69e, réservé, ne prit pas part à l'action.

Combat de Ladonchamps. — Le 7, dans le but de s'emparer des approvisionnements des deux grandes fermes des Tapes, au nord de Ladonchamps Bazaine prescrivit à Canrobert d'agir vigoureusement sur la rive gauche de la Moselle; le 3e corps

(1) LEHAUTCOURT.

devait « se porter en avant du château de Grimont, sur la route de Bouzonville, et occuper Chieulles et Vany de façon à dégager la droite du 6e corps (1). »

L'attaque était fixée à onze heures du matin, elle fut retardée de deux heures.

La division Aymard enleva Chieulles et Vany, la division Metman tirailla, sans résultat, entre Lauvallier et Noisseville. Elles retraitèrent une première fois à quatre heures, définitivement à six heures et demie. Montaudon, en seconde ligne, ne fut pas engagé.

La ration de pain fut réduite successivement de 500 grammes à 300, puis à 200. Aux angoisses de l'inaction vinrent s'ajouter les angoisses de la faim, l'armée s'affaiblissait de jour en jour, les ambulances regorgeaient; la mauvaise nourriture et les pluies torrentielles avaient amené de nombreux cas de dysenterie.

Opérations de la compagnie d'éclaireurs (1). — Le capitaine de Cantillon, le sous-lieutenant Calendini et 55 volontaires du régiment entrèrent dans la composition de la compagnie d'éclaireurs, organisée par ordre du 15 août dans chaque brigade.

Le 26 août, elle défendit la redoute de Saint-Privat pendant que l'ennemi était attaqué entre Ars, Laquenexy et Sainte-Barbe.

Le 17 septembre, dans une reconnaissance de nuit, le caporal Brun fut blessé mortellement.

Le 30, elle débusqua les postes prussiens de Peltre et s'empara de 5 chevaux et d'une grande quantité de pain et de paille.

Le 10 octobre, 36 volontaires, sous les ordres de Calendini, enlevèrent le poste de la Grange-aux-Bois, tuèrent une trentaine d'hommes et firent 9 prisonniers.

Enfin, le 17, un dernier engagement eut lieu entre la compagnie et le 38e prussien. Les éclaireurs firent un prisonnier et eurent deux des leurs mis hors de combat.

Se sont particulièrement distingués: Maujaret, sergent, Brun, caporal; exceptionnellement valeureux : Bonneterre, soldat friand de missions périlleuses; Bailly, soldat, brave et plein d'entrain; Leroy, volontaire, ex-officier démissionnaire de cava

(1) Historique manuscrit.

lerie, intelligent, intrépide, dévoué, mort en captivité, à la suite des privations endurées à Metz; Carme, excellent soldat, il tua le Prussien qui venait de tirer sur Brun. Les caporaux Picquart et Beauchamp, les soldats Davoust, Berthau, Koell, Labbé, Amelin, Soum, Cavalié, Rousseau, Carrière, Fiolaz, Guillot, Gueurce, Bailleux et Chipeau réclamàient toujours l'honneur de marcher les premiers à l'ennemi.

Capitulation de Metz. — La catastrophe devenait imminente et l'on n'avait rien tenté pour l'éviter.

Le 25, Changarnier fut délégué auprès du prince Frédéric-Charles pour lui arracher quelque concession honorable; le prince fut inexorable dans ses conditions.

Enfin, le 28, après 72 jours de blocus, Jarras, chef d'Etat-major général, muni des pleins pouvoirs de Bazaine, signait les termes de la capitulation au château de Frescaty.

« L'armée est folle de douleur!... Tous les soldats sont prêts, ils attendent. L'esprit de discipline domine; l'indignation est extrême, la rage déborde, mais on obéit et l'on subit sans sédition une situation honteuse et inouïe (1). »

Le 29 eut lieu la reddition; les troupes, après avoir déposé leurs armes dans les forts, défilèrent devant les commissaires prussiens.

« Sur les différentes avenues qui conduisaient à Metz, les troupes allemandes étaient rangées en bataille; les troupes françaises, sans armes, furent amenées par leurs officiers. bien en ordre et très dignement. Les officiers rentrèrent ensuite à Metz. Au moment de la séparation, il y eut de déchirantes scènes de désespoir. Le temps était sombre, la pluie tombait par rafales; une poignante tristesse remplissait tous les cœurs. Les vainqueurs eux-mêmes s'en montrèrent impressionnés et leur attitude grave et silencieuse fut un dernier hommage rendu à ces troupes vaillantes, vaincues par la faim (2). »

Parquées plusieurs jours « dans des champs qui seront bientôt de vrais cloaques et où elles n'auront d'autre abri que leur petite tente (3) », elles allaient être dispersées, captives, sur le sol ennemi.

---

(1) Lieutenant-colonel DE MONTLUISANT.
(2) NIOX, *La Guerre de 1870-71*.
(3) LEHAUTCOURT.

Les drapeaux, sauf 27 qui avaient pu être détruits, furent livrés au vainqueur. Celui du 69e partagea ce sort lamentable et servit à la décoration de l'église de garnison de Potsdam. Mais un incendie terrible détruisit cet édifice; les cendres, les morceaux à demi-consumés des cinquante trophées furent recueillis, et l'on peut voir à Berlin, devant une fenêtre de la



Cadre contenant les fragments du drapeau du 69e. — Salle d'honneur.

Ruhmeshalle, sur un socle sombre, une boule de cristal qui renferme tous ces glorieux débris.

De l'emblème du 69e, il est du moins resté deux reliques conservées dans un cadre à la salle d'honneur du régiment : l'une, l'L brodée du mot « ligne » recueilli en Crimée par le caporal Coiffard, de la 3e du 3e (1); l'autre, arrachée à Metz dans un mouvement d'orgueil et de révolte, par le sergent-fourrier Laureau (2).

---

(1) Retraité comme sergent-major en 1868 et chevalier de la Légion d'honneur.

(2) Ces deux reliques furent données au régiment par M. Larteau, peintre militaire.

Admirable de résignation, le 69e venait de donner l'exemple des plus nobles vertus militaires. Rêvant de revanches prochaines, ces prisonniers n'étaient pas des vaincus.

Déjà certains, impatients d'agir, avaient réussi à franchir les lignes d'investissement avant la catastrophe : ils s'étaient battus à Sedan. Quand tout fut irrévocable, leur exemple fut suivi en masse. A l'Hay, à Loigny, à Saint-Quentin, à Héricourt, les braves du 69e, évadés de Metz, verseront leur sang pour la Défense nationale.

Mouvements et Création du Dépôt

Le dépôt, en garnison à Laval, se composait, au moment de la déclaration de guerre, de 7 compagnies : la compagnie hors rang et les 7e et 8e des trois bataillons.

Il forma, pendant la durée des opérations, 17 nouvelles unités.

Le 14 juillet, quatre compagnies créées constituent le 4e bataillon, auxquelles on ajouta, le 13 août, les 5e et 6e, et qui servit, le 20, avec ceux des 70e et 71e de ligne, à constituer le 10e de marche (13e corps).

Le 29 juillet et le 4 août, le dépôt dirigeait sur Metz des détachements de renforcement de 400 et de 150 hommes, puis sur Paris, une compagnie qui entra dans la composition du 35e de marche (garnison du fort de la Briche).

Le 2 septembre, deux compagnies provisoires, le 4 octobre quatre compagnies de marche furent formées. La 1re partit au Mans pour le 38e de marche [lieutenant-colonel Baille, puis chef de bataillon: la Flèche; 1re brigade de la 2e division (Barry) du 16e corps : Coulmiers, Loigny, le Mans].

Le 7 octobre, le dépôt, comprenant deux compagnies provisoires et la compagnie hors rang, se rendit à Lyon. Le lendemain, trois nouvelles compagnies de marche (2e, 3e et 4e) étaient formées et dirigées sur le 49e de marche [créé le 30 octobre à Auxonne (lieutenant-colonel Gueytat; 2 bataillons : 69e et 70e); incorporé le 31 décembre à l'armée de l'Est, 18e corps (Billot).

2e division (amiral Penhoat), 2e brigade (Perrault) : Villersexel, Héricourt, la Cluse].

Le 14, le dépôt se transporta au camp de Sathonay.

Le 25, les 5e, 6e et 7e compagnies de marche nouvellement constituées furent envoyées au 5e de marche. [Lieutenant-colonel Millot, puis lieutenant-colonel Chamcommunal; 1re brigade (lieutenant-colonel Graziani, puis colonel Millot) de la division Cremer : Nuits, Héricourt.]

Le 7 novembre, le dépôt, dont la composition était la même qu'à son départ de Laval, partit pour Marseille.

Le 8, il y forma quatre autres compagnies (8e, 9e, 10e et 11e); deux d'entre elles passèrent au 62e de marche. Une autre fut envoyée au 92e, la dernière resta au dépôt [formé le 6 décembre à Angers, rejoignit à Mer la 2e armée de la Loire (lieutenant-colonel Cahart, puis lieutenant-colonel Sabatier, puis chef de bataillon Chauvin). Le capitaine Bernard, du 69e de ligne, commandait son 1er bataillon. — 16e corps : Jauréguiberry; 1re division, Deplanque; 1re brigade, colonel Ribell : Changé, le Mans, Saint-Jean-d'Erve, insurrection de Saint-Etienne].

Le 16 février 1871, un détachement de 152 hommes se rendit à Bordeaux au 90e de marche (1).

Le 11 mars, le dépôt, comprenant la compagnie hors rang, deux compagnies provisoires et la 11e de marche, se rendit au camp des Alpines, y demeura une semaine; il se porta ensuite au camp d'Eyguières, où rejoignirent les anciens du 69e de ligne revenus de captivité, et enfin à Auxerre.

Armée de Mézières

Le 13 août 1870 avait été constitué à Paris le 13e corps d'armée, sous les ordres du général Vinoy.

Le 10e de marche, lieutenant-colonel Damedor de Molans, composé des 4es bataillons des 69e, 70e et 71e de ligne, formait, avec le 9e, la 1re brigade (Guérin, puis Dumoulin) de la 2e division (de Maudhuy). Le dépôt du régiment était à Laval.

(1) Les 90e et 92e ne prirent part à aucune action de guerre.

La période de formation du corps d'armée dura du 16 au 26 août.

Pendant ce temps s'était créée à Châlons une nouvelle armée avec des troupes fraîches jointes aux éléments réorganisés de Frœschwiller. Mac-Mahon en avait reçu le commandement et devait marcher vers le nord-est pour dégager Metz.

Le 13e corps fut chargé d'assurer les communications du maréchal et dirigé le 29 au soir sur Mézières par voies ferrées, *via* Soissons, Laon et Vervins; la 2e division partit la dernière.

Mais, à son arrivée, Vinoy apprit qu'il était déjà coupé de Sedan et, le lendemain, 1er septembre, il assistait, en arrière et impuissant, au désastre de l'armée impériale. Il se résigna à la retraite sur Paris.

La division Maudhuy, qui n'avait pu rejoindre à temps, ne quitta pas le chemin de fer; elle retourna à Laon et s'y arrêta pour attendre la 3e division.

Rappelé à Paris par le Gouvernement, du fait que la capitale venait de se donner à la révolution du 4 septembre, Vinoy retrouva Maudhuy à Laon le 5.

Celui-ci reçut dans la nuit du 4 au 5 l'ordre de quitter la ville. Toute la journée fut employée à son départ. Il arriva le 6 à Paris, où il bivouaqua dans l'avenue de la Grande-Armée.

Le 9, le 10e se porta à Sèvres.

Armée de Paris

Aussitôt après Sedan, les IIIe et IVe armées allemandes furent mises en marche sur Paris. On se hâta de compléter la défense de la ville (1).

Le 11 septembre, la brigade alla s'établir sur le champ de courses du bois de Boulogne. Elle fournit des travailleurs mili-

(1) 69e bataillon de Garde nationale.
La garde nationale défendait l'enceinte.
Le 69e bataillon, du 8e arrondissement, fut affecté pendant le siège à la défense du 6e secteur (Passy) et avait la garde de l'enceinte du bastion 54 à la Basse-Seine.
Il était sous les ordres de l'amiral Fleuriot de Langle.

taires aux redoutes de Montretout, de Brimborion et de Châtillon.

Le 15, la division traversa Paris par les portes de Passy, d'Auteuil et de Saint-Cloud (10e) et les Champs-Elysées, la rue de Rivoli, le faubourg Saint-Antoine et l'avenue Daumesnil; elle se rendit à Vincennes : l'approche de l'ennemi était signalée; Maudhuy occupa le champ de courses depuis les tribunes jusqu'à la pyramide, le 10e en seconde ligne.

Le 18, elle se porta au plateau de Villejuif, le régiment en 1re ligne entre les redoutes des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet, en soutien du mouvement offensif du général Ducrot sur le flanc droit des Bavarois qui défilaient dans la vallée de la Bièvre.

Le 19, pendant que l'ennemi enlevait la redoute de Châtillon, Maudhuy resta en face de fortes colonnes prussiennes, qui ne l'inquiétèrent pas : le 10e de marche était déployé au sud de Villejuif, à cheval sur la route, sa gauche au Moulin-Saquet.

Quelques volontaires du 69e prirent part à une forte reconnaissance lancée sur Chevilly; l'un d'eux fut tué.

Vers huit heures du soir, le général constata la retraite de la division qu'il avait à sa droite et reçut l'ordre de rentrer à Paris.

« Le 10e passa à travers une grêle de balles, qui n'étaient malheureusement pas toutes prussiennes. Ce fut son baptême du feu. Il le supporta sinon sans étonnement, du moins avec calme (1). »

On bivouaqua aux boulevards d'Italie et de l'Hôpital.

Combat de Villejuif. — Le 22, en prévision d'une nouvelle offensive, la division alla camper à l'extérieur, vers le fort de Bicêtre, deux bataillons de la brigade à Villejuif; mais il était trop tard pour attaquer la redoute des Hautes-Bruyères, Maudhuy se retira.

Le lendemain, Vinoy s'empara du moulin Saquet, des Hautes-Bruyères, de Villejuif, abandonnés le 19.

Dès une heure et demie jusqu'à la cessation du feu, les soldats

(1) Historique manuscrit du 10e de marche.

de la division furent occupés à l'organisation du front des Hautes-Bruyères au Saquet.

Combat de Chevilly-l'Hay. — Quelques jours plus tard, le 13e corps rentra en action vers le sud.

Le 30, après une courte canonnade des forts, Vinoy dirigea, dès six heures du matin, ses troupes en trois colonnes sur l'Hay (brigade Dumoulin), Chevilly et Choisy.

Dumoulin fut longuement arrêté devant un mur créneié, d'où partaient des feux meurtriers.

Chevilly et Thiais furent enlevés, mais l'arrivée d'importants renforts allemands obligea le 13e corps à la retraite.

Une suspension d'armes, le 1er jusqu'à midi, permit l'enlèvement des morts et des blessés.

Combat de Bagneux. — Le 13 octobre, une reconnaissance fut prescrite : la brigade Dumoulin se porta des Hautes-Bruyères en réserve en arrière du fort de Montrouge.

Elle appuya sur Bagneux l'attaque de gauche qui réussit.

L'échec de la colonne du centre devant Châtillon détermina la retraite : elle s'exécuta en bon ordre à trois heures de l'après-midi. Dumoulin revint à son emplacement du matin, puis reprit le chemin des Hautes-Bruyères.

Le 28 octobre, le 10e de marche devint régiment définitif : 110e. Il entra à la 2e armée : Ducrot; 1er corps : Blanchard; 2e division : de Maudhuy; 2e brigade : Valentin, et se comporta si glorieusement qu'on le laissa subsister après la guerre.

Le 35e de marche, qui comptait une compagnie de dépôt du 69e (1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 200 hommes), chargée de la défense du fort de la Brèche, entra dans la division de Saint-Denis : amiral La Roncière. Ce détachement du régiment était à son poste le 29 août à minuit.

A la suite de l'échec des grandes sorties de Champigny et du Bourget, auxquelles le régiment ne prit pas part directement, Paris fut bombardé. Un dernier effort sur Buzenval échoua et un armistice fut signé le 28 janvier, après quatre mois et demi d'investissement.

69e Régiment de Marche

(1870 - 1871)

La Défense Nationale

La Commune

Armée du Nord

Les désastres de Sedan et de Metz avaient englouti l'armée régulière; ses débris, incorporés dans l'armée de Paris, y constituèrent le principal élément de résistance.

Sous l'impulsion de Gambetta, les départements se préparèrent à continuer la lutte. Partout où les envahisseurs n'avaient pas encore porté leurs ravages, de nouveaux corps se réunirent.

Dans le Nord, sous la protection des places fortes, les recrues furent enrégimentées.

Dans cette armée improvisée, placée sous le commandement de Bourbaki, les cadres faisaient défaut; heureusement un certain nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats n'avaient pu se résigner à subir les tristes capitulations. Sous des déguisements divers, exposant leur existence à chaque pas, ils avaient réussi à traverser les lignes ennemies et s'étaient réfugiés en Belgique ou dans le Luxembourg, puis étaient rentrés en France.

La plupart, à peine rétablis de glorieuses blessures, allaient, par un rigoureux hiver, supporter bravement les fatigues d'une seconde campagne.

Le 19 novembre, Bourbaki, rappelé à Tours, remettait au général Farre le commandement par intérim, puis, le 5 décembre, Faidherbe venait se mettre à la tête des 30.000 hommes déjà réunis.

« L'armée du Nord, dit ce dernier, n'a jamais eu plus de 50.000 combattants, elle n'a donc pas eu la même importance que les autres armées de la République, mais elle s'est fait remarquer par sa forte organisation, par sa discipline et par l'excellent esprit dont elle n'a cessé d'être animée. Dans les luttes qu'elle a soutenues, sans se laisser entamer, contre des forces supérieures, elle a puissamment contribué à rétablir et à maintenir l'honneur du drapeau. »

Formation des éléments du 69e de marche. — Le dépôt du 43e de ligne, en garnison à Amiens au moment de la déclaration de guerre, avait déjà vu s'éloigner trois de ses compagnies qui

avaient été désignées pour faire partie de l'armée de Paris; une autre compagnie avait été envoyée à Péronne (1).

Il ne restait donc plus à Amiens que deux compagnies sur lesquelles furent dirigés une dizaine d'officiers, quelques sergents-majors ou sergents, tous sauvés de Metz. On compléta l'effectif au moyen des recrues de la classe 1870 et l'on constitua ainsi cinq compagnies d'environ 150 hommes qui formèrent le 1er bataillon d'un régiment de marche (2), le capitaine Roslin, également évadé, en reçut le commandement avec le grade de chef de bataillon.

A peine organisé, le 1er bataillon travailla à l'établissement des tranchées destinées à protéger les abords de la ville. Le 21 novembre, un second bataillon fut constitué avec un cadre tout à fait insuffisant. On prit comme 3e bataillon le 8e du 2e régiment d'infanterie de marine, arrivé par voies ferrées de Brest à Amiens dans les derniers jours d'octobre (3), et l'on constitua ainsi le 69e de marche, dont la formation ne devint définitive que le 11 décembre.

Le colonel du Bessol arriva à Amiens vers le 10 novembre; il fut placé à la tête de la 3e brigade du 22e corps, dont faisaient partie l'infanterie de marine et le 1er bataillon du 43e; le 2e restait à Amiens sous les ordres du général Paulze d'Ivoy, commandant la subdivision.

La première armée allemande, 40.000 hommes (Ier et VIIIe corps), sous le général de Manteuffel, avait quitté Metz le 7 novembre et s'était portée vers la Somme, dans le but de séparer les forces françaises du Nord, de Paris et de la Normandie.

---

(1) On verra plus loin les événements auxquels ce détachement (6e compagnie du 1er bataillon) prit part pendant la campagne.

(2) 69e mobiles. Il exista encore pendant la guerre un 69e régiment provisoire formé de 3 bataillons de mobiles de l'Ariège (Grand Montet, Pisse-Vieille, la Folie) et commandé par le lieutenant-colonel Aclocque. — Armée de la Loire, 15e corps, 3e division, Peytavin; 2e brigade, Martinez : Coulmiers, Loigny, Orléans. Armée de l'Est : Héricourt.

(3) Infanterie de marine : 5 compagnies désignées par les lettres H, I, J, K, L: 22 officiers, 922 hommes : commandant de la Broue. — 1er bataillon du 43e, 5 compagnies, 13 officiers environ, 750 hommes : commandant Roslin. — 2e bataillon du 43e, 5 officiers, 600 hommes : commandant Fradin de Linières.

Elle marchait en deux colonnes de Reims sur Amiens et Rouen, l'une par Flavy et Ham, l'autre par Noyon, Roye, Montdidier.

Le 23 novembre, l'armée du Nord (1) était rassemblée autour d'Amiens, la 3e brigade à l'est, le 43e (1er bataillon) à Gentelles, l'infanterie de marine à Villers-Bretonneux.

Combat de Demuin. — Le 24, du Bessol, chargé d'exécuter une reconnaissance sur Roye, partit à sept heures du matin de Villers-Bretonneux, avec l'infanterie de marine, le 1er bataillon du 43e, trois compagnies du 20e chasseurs et une batterie.

La compagnie K formait la tête d'avant-garde, la compagnie H suivait avec l'artillerie, la compagnie J flanc-gardait à droite.

« Arrivées à un kilomètre de Demuin, les troupes quittèrent la route et entrèrent à droite et à gauche dans les champs, où elles se formèrent en colonne par division à distance de peloton.... Le bataillon d'infanterie de marine, qui s'était déployé en avant des colonnes, envoya ses tirailleurs reconnaître et fouiller deux petits bois situés à 500 mètres en avant.

« Ces bois, étant inoccupés, furent rapidement dépassés, les colonnes continuèrent leur marche, descendirent les versants rapides qui forment la vallée de la Luce et se formèrent successivement par le flanc pour passer cette petite rivière.

« Le passage eut lieu au moyen d'un petit pont en pierre de vieille construction et assez étroit. Après avoir franchi ce défilé en avant, les bataillons pénétrèrent dans l'intérieur de Demuin.

« Arrivés à peu près au centre du village, le 43e et le 46e mobiles prirent à gauche, passèrent sous les murs d'un vieux château, où Louis XIII habita en 1636, et se jetèrent dans les jar-

---

(1) *Composition de l'armée du Nord.* — 22e corps : Faidherbe, Farre par intérim.

1re brigade : général Lecointe.
2e brigade : colonel Derroja.
3e brigade : colonel du Bessol.
20e bataillon de marche de chasseurs.
8e bataillon d'infanterie de marine. } futur 69e de marche.
1er bataillon de marche du 43e. }
7e, 8e, 9e bataillons du Nord ou 48e mobiles.

dins et les terres labourées qui se trouvent au pied de hauteurs aux flancs escarpés (1). »

La colonne prit le chemin de Montreuil et s'engagea sur Mézières par la route de Roye.

Les cavaliers de pointe signalèrent alors les Prussiens au nombre d'environ 1.200.

« La compagnie K s'étant déployée dans le bois au sud de Demuin, la compagnie H arriva à sa hauteur et fut surprise par le feu des chasseurs ennemis qui garnissaient la lisière du bois de Mézières. »

Soutenue par l'artillerie, « la compagnie H, après un moment d'hésitation, se portait en avant au pas gymnastique. La compagnie K se plaçait à sa droite, la compagnie I à sa gauche.

« Devant ce déploiement, les Allemands se retirèrent rapidement vers la Maison Blanche qu'occupait une compagnie du 8e chasseurs et où ils arrêtèrent les premiers efforts tentés par l'infanterie de marine pour déboucher du bois (2). »

Ils « avaient placé une embuscade sur notre droite masquée par des bois touffus; ils laissèrent passer nos tirailleurs, puis, lorsque ceux-ci furent engagés dans le défilé, ils le refoulèrent vivement tandis que le gros de leurs troupes ouvrait sur notre flanc un feu des plus vifs. La position était critique; le colonel du Bessol résolut d'enlever le bois par un vigoureux effort (3). »

Avec l'appui de sa compagnie J entrant en ligne à droite, de la 1re du 43e à gauche, « revenue de son étonnement, l'infanterie de marine n'attendit pas le signal de l'assaut; on vit ces braves enfants, le dos plié comme des épis que courbe le vent, se jeter résolument au milieu des bois. Vingt-cinq d'entre eux tombèrent frappés à bout portant (3) ».

Le mouvement tournant par le nord de deux compagnies de mobiles détermina la retraite de l'ennemi, poursuivi jusqu'au hameau de Mézières. Un peloton de uhlans tenta de charger pour dégager l'infanterie, mais fut dispersé.

« Un jeune soldat d'infanterie de marine, vingt ans à peine, le nommé Maire, qui logeait chez moi, raconte le docteur Dubois, de Villers-Bretonneux, et que j'avais vu partir tout

---

(1) Lieutenant-colonel DE FIERVILLE.
(2) *Revue d'histoire.*
(3) TANERA, *Campagne du Nord.*

tremblant à cinq heures du matin, se trouvait en tête lors de l'assaut des hauteurs, il m'avait dit : « Je tremble, docteur, j'ai grand'peur, mais je vous le promets, je ne reviendrai pas sans tuer mon Prussien ». Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je le vis sur le lieu du combat à la Maison Blanche, plein de joie. Il avait poursuivi son Allemand jusque dans la cuisine de la maison et l'avait tué à bout portant. »

« Il était deux heures, on apercevait des masses dans le lointain, la reconnaissance, dont le but aurait pu être atteint par d'autres moyens, avait du moins fortifié le moral des troupes. Le colonel du Bessol donnait donc l'ordre de la retraite, il rentrait lui-même vers trois heures et demie et toutes les troupes regagnaient leurs cantonnements (1) » pour six heures (2).

Le 25, la brigade cantonna à Cachy et Villers-Bretonneux, ayant une grand'garde au bois de Haugard.

Combat de Gentelles. — Le 26, à onze heures du matin, une reconnaissance du 20e chasseurs sur Theunes rentra à Gentelles, en signalant l'approche de forces importantes. Le bataillon prit les armes et s'engagea aussitôt à l'ouest du village.

La 2e compagnie du 1er bataillon du 43e était inspectée à l'entrée de Villers-Bretonneux par son capitaine (Jallu) lorsque le général Lecointe, survenant en toute hâte, informa cet officier que le 20e bataillon de chasseurs de marche était, à ce moment même, fortement engagé à Gentelles avec une reconnaissance prussienne. Le général, craignant que l'issue du combat fût défavorable aux chasseurs, demanda au capitaine Jallu s'il était en mesure de se porter immédiatement à leur secours. La 2e compagnie partit aussitôt, franchissant en moins d'une heure six kilomètres.

Vers deux heures, Jallu installa sa compagnie à la droite et à la même hauteur que les chasseurs déployés; sur la ligne de sa personne, il donna au plus ancien sergent le commandement de la section de soutien. La fusillade assez intense dura environ une heure; les tirailleurs se rapprochèrent des Prussiens, mais sans pouvoir les faire reculer. A ce moment, une nouvelle

(1) *Revue d'histoire.*
(2) Pertes du 24 novembre : infanterie de marine, 34 tués ou blessés; 1re compagnie du 43e, 1 blessé.

troupe ennemie déboucha sur la droite et prit d'écharpe la ligne des tirailleurs, qui dût exécuter un changement de direction à droite. Pendant ce mouvement, quelques hommes furent blessés; les soldats, qui, la plupart, voyaient le feu pour la première fois, s'arrêtèrent, hésitèrent. Mais le sergent Labon, qui commandait le soutien, avait saisi ce mouvement d'indécision, il prit le pas de course pour renforcer et les Prussiens reculèrent. A la nuit, le combat cessa, la 2e compagnie rentra dans son cantonnement après avoir reçu les remerciements et les félicitations du commandant de chasseurs (1).

Le soir, l'infanterie de marine dut envoyer des reconnaissances sur la Luce et établir des postes autour de Villers-Bretonneux. Deux sections de la compagnie J furent placées sur le chemin d'Ignancourt, au deuxième pont de la voie ferrée; d'autres détachements au sud de Villers-Bretonneux, sur la cote 98 et à l'est, vers la briqueterie Leroy; la compagnie H était au Moulin à Vent, au sud de la ville; la compagnie L, à la gare.

« Aidés par les habitants du pays, les chefs de postes avaient fait approfondir les fossés des chemins, dont les terres, rejetées à proximité et sur les talus, formaient ainsi des abris, vers la cote 98, à la briqueterie Catel et sur le chemin d'Hamel, au nord de la briqueterie Leroy. Au deuxième pont de la voie ferrée existaient enfin des retranchements qui allaient jouer un rôle important pendant la bataille (2). »

Le gros du VIIIe corps allemand avait atteint Castel, Morcuil; le Ier, Quesnel, Haugrest, Aivillers.

Bataille de Villers-Bretonneux. — « Le (dimanche) 27 novembre (à sept heures), le 1er bataillon partit de Villers-Bretonneux pour occuper Cachy, village situé à deux kilomètres de Gentelles, où avait eu lieu le combat de la veille. La 5e compagnie fut immédiatement placée en grand'garde; une section fut envoyée en reconnaissance, et constata, malgré un brouillard très intense, la proximité de nombreux partis de uhlans (2). »

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

Bientôt les têtes de colonnes allemandes allaient, presque à la même heure, sur tout le front d'Amiens à Villers, déboucher face aux positions françaises.

« Vers neuf heures, une reconnaissance de la compagnie H (partie du Moulin à Vent, à la jonction du chemin de Haugard à Villers-Bretonneux avec celui de Boves à Marcelcave) signalait la présence de l'ennemi au bois de Haugard, et un escadron de uhlans, trompé par le brouillard, se heurtait à la grand'garde de la briqueterie Leroy.

« ...La compagnie H se plaçait à un kilomètre au sud de Villers-Bretonneux, à droite du chemin de Haugard, où elle fut bientôt rejointe par les francs-tireurs de l'Aisne et quelques pompiers. La compagnie L occupait la gare, et 45 hommes de la compagnie J la tranchée-abri, à la cote 98. A l'est de la ville, la compagnie I (et 15 hommes de J) était en arrière de la briqueterie Leroy, avec la compagnie K en réserve.

« Le reste de la compagnie J se tenait au deuxième pont de la voie ferrée, à 1.500 mètres à l'est de la ville, où des terres de déblai ayant trois ou quatre mètres de hauteur, sur une étendue de 600 mètres environ, formaient un sérieux point d'appui (1). »

A dix heures, les batteries de la 3e division de cavalerie allemande envoyèrent quelques projectiles sur la briqueterie Leroy, puis restèrent inactives jusqu'à midi.

« A ce moment, deux compagnies de la colonne de gauche de la 3e brigade (allemande) s'avançaient entre les bois de Haugard et de Morgémont, puis se déployaient sur le plateau. Elles y étaient accueillies par deux compagnies d'infanterie de marine, qui les rejetaient sur le saillant nord-est du bois de Haugard (2). »

L'offensive du 44e prussien, à gauche, qui avait refoulé le 2e bataillon de chasseurs sur la briqueterie Catel, fut arrêté par la compagnie J et les francs-tireurs de l'Aisne, établis au premier pont. A leur gauche, se déployaient trois sections, dont une de la compagnie I.

Il était environ une heure.

---

(1) *Revue d'histoire.*
(2) Historique manuscrit.

Pendant ce temps, le 4e régiment allemand enlevait Gentelles au 43e.

« Vers dix heures et demie, le lieutenant Dancla, commandant la compagnie de grand'garde, signala l'approche de nombreuses colonnes d'infanterie prussienne venant du côté de Roye et se dirigeant sur l'emplacement du 1er bataillon. Le combat ne tarda pas à s'engager avec une section de la grand' garde qui, déployée en tirailleurs, réussit à arrêter pendant quelque temps un ennemi vingt fois supérieur en nombre.

« Profitant de ce répit, le commandant Roslin se mit à la tête des deux premières compagnies prêtes à marcher (1re et 3e) (1). »

« Une grande partie du bataillon attendait dans la rue, devant ma porte, raconte le maire, M. Jouancour; son commandant, qui prenait ses armes, examinait son revolver et partait. Je tenais à lui montrer les quatre pommiers dans la direction desquels il devait s'avancer pour arriver à la position qu'il voulait occuper; je marchai donc avec lui jusqu'au coin du village et lui indiquai la direction à prendre. Les balles prussiennes commençaient à siffler autour de nous; le commandant me le fit observer, me remercia, me serra la main et me dit qu'il était temps de me retirer.

« Je revins sur mes pas à travers la colonne du 43e qui sortait du village. Je vois encore ces braves jeunes gens partir au combat : beaucoup d'entre eux chantaient le sublime refrain : *Allons, enfants de la Patrie....*

« La compagnie Waklen fut laissée en réserve derrière une meule de paille.

« S'imaginerait-on, continue le maire, ce que faisait l'officier qui la commandait, pendant que les balles prussiennes tombaient autour de lui et de ses soldats? Il se promenait tranquillement, les mains dans les poches en avant de la meule, examinant le champ de bataille, attendant son tour de marcher au feu. Cet officier avait logé chez moi le mardi soir et je le connaissais bien, c'était un échappé de Metz.

« De quoi ne sont pas capables des soldats auxquels leur

---

(1) Historique manuscrit.

chef donne de pareils exemples de sang-froid et de mépris du danger? »

« Roslin renforça la section engagée, s'étendit entre le ravin au sud-ouest de Cachy et le chemin de Haugard, face au saillant nord-ouest du bois de Haugard, et, bien qu'il fût accueilli par une vive fusillade, il marcha résolument à l'ennemi, jusqu'à trois cents mètres de lui, mais la lutte était trop disproportionnée; quatre batteries prussiennes écrasaient de leurs feux, en toute sécurité, nos vaillants et courageux soldats. Six bataillons ennemis, précédés de nombreux tirailleurs, gagnaient sans cesse du terrain, cherchant à envelopper nos rangs que la mort éclaircissait à chaque instant. Le commandant Roslin fit donner l'ordre aux deux compagnies restées en soutien dans le village de Cachy (les 2e et 4e) de se porter sur deux positions importantes en avant du village afin d'en protéger les approches et de servir au besoin de ligne de retraite; puis, s'emparant d'un fusil auquel il fixa la baïonnette, le front haut, l'œil étincelant, entraînant sur ses pas les débris de sa troupe : « Allons, mes enfants, s'écria-t-il, rappelez-vous ma promesse (1) ! »

Cinq jours avant, le commandant avait dit à ses soldats : « Le moment est venu de venger nos défaites. La France a mis en vous son dernier espoir, sachons nous montrer dignes de sa confiance. Nos mères et nos sœurs fuient épouvantées devant une sauvage invasion; sacrifions notre vie pour leur sauver l'honneur. Suivez avec confiance votre chef, je jure de vous donner l'exemple de l'abnégation et du courage. »

A peine, Roslin s'était-il porté en avant, « qu'il tombait, la poitrine percée de deux balles ». Des soldats voulurent le relever : « C'est inutile, mes enfants, leur dit-il, je suis perdu, laissez-moi mourir ». Les sous-lieutenants Blin et Jouvinroux étaient tués glorieusement à ses côtés. Le lieutenant Lemaître recevait une balle qui le blessait grièvement, et le lieutenant Lagrenée était rapporté tout sanglant, l'avant-bras et le poignet fracassés. Jallu prit aussitôt le commandement du bataillon. Le capitaine Dancla, malgré une blessure qu'il venait de recevoir, ne voulut pas cesser de combattre, et le lieutenant Leleu, le seul officier épargné des trois compagnies qui s'étaient por-

(1) Historique manuscrit.

tées en avant, rallièrent les hommes valides, puis, cédant le terrain pas à pas, se dirigèrent sur le village de Cachy, sous la protection des feux de la 2e et de la 4e compagnies.

Les Prussiens, enhardis par ce premier succès, prirent alors leurs dispositions pour attaquer le village et s'emparer des deux positions, dont nous avons parlé plus haut. Mais les deux compagnies qui les défendaient, guidées par leurs officiers et par le capitaine Jallu, avaient pris d'excellents emplacements de combat ; malgré un feu violent, elles subissaient très peu de pertes et jonchaient de cadavres ennemis les alentours du village (1). »

Cependant les 29e et 30e brigades prussiennes tombaient à Boves, sur un faible détachement et la 32e était immobilisée devant les importants retranchements de Dury, organisés à l'extrême droite, pour couvrir Amiens : le 2e bataillon du 43e occupait le redan gauche, sur la route Amiens-Saint-Fuscien.

A une heure, le colonel du Bessol prépara à Villers un brillant retour offensif contre le régiment prussien qui venait de s'emparer des buttes. Malheureusement l'intervention de l'artillerie de corps du 1er corps et de nouveaux renforts allaient en limiter le succès.

« Au moment où le 44e allemand pénétrait dans les ouvrages à l'est de Villers-Bretonneux, l'artillerie française redoublait son feu; le colonel du Bessol, placé au premier pont sur la voie ferrée, ralliait la compagnie J et le 20e bataillon de chasseurs, les renforçait à droite par le 9e bataillon du Nord, plaçait en réserve trois compagnies du 7e bataillon, puis, faisant avancer les deux pièces de 12, la compagnie L en soutien, il reportait le tout en avant (2). »

Le mouvement se fit dans un ordre parfait.

L'infanterie de marine enleva le pont à la baïonnette, les autres unités, les retranchements.

Mais l'artillerie de corps allemande dirigea sur l'attaque un feu intense de 40 canons et deux compagnies de réserve s'engagèrent.

Les Français durent évacuer les ouvrages vers deux heures

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

et demie. Du Bessol parvint à rallier ses jeunes troupes avant d'arriver au premier pont que venait de traverser le 8e bataillon de mobiles.

Ainsi renforcé, il appela à lui la compagnie H et se reporta en avant.

« Alors, les taillis au nord du bois de Morgemont furent atteints, occupés par des groupes de gardes mobiles et de chasseurs à pied, le deuxième pont fut repris, des tirailleurs se jetèrent dans les premières excavations, mais ne parvinrent pas à couronner la crête des buttes... La fusillade continua avec des alternatives diverses, jusqu'à trois heures environ.

« Avant d'arriver aux buttes, le colonel du Bessol avait été renversé par son cheval criblé de balles. En se relevant, il reçut un projectile qui l'obligea à quitter le champ de bataille pour se faire panser (1). » Il revint en voiture, mais dut repartir presque aussitôt à Amiens.

Par ordre du général en chef, deux pièces de la batterie de 12 et la compagnie L furent reportées au nord de la voie ferrée pour assurer la ligne de retraite.

« Bien que l'infanterie manquât de cartouches, elle faisait encore bonne contenance sous le feu de 46 bouches à feu (2). »

Il devenait nécessaire de rompre pour échapper à une destruction totale.

Devant l'attaque décisive des Allemands, « les troupes françaises, épuisées, réparties par groupes dans la plaine, reculèrent lentement (3). »

Pour couvrir la retraite, trois sections de la compagnie K, jusqu'alors maintenues en réserve dans une maison isolée sur la droite de la route de Péronne, étaient rappelées à la gare, mais elles ne parvinrent pas à traverser Villers, encombré de troupes, et restèrent au nord de la ville.

Les fractions déployées à l'est (compagnie I dans les tranchées sur le chemin de Hamel, sa droite en arrière de la briqueterie Leroy, une section de K et 15 hommes de J dans ce bâtiment), y demeuraient sans instructions.

« Vers quatre heures et demie, les Allemands se rapprochaient de plus en plus.

---

(1), (2) et (3) *Revue d'histoire.*

« L'infanterie de marine, restée pendant ce temps à la briqueterie Leroy, apprit, à la nuit, qu'on battait en retraite ; elle se dirigea alors sur Villers, pour y prendre ses sacs, fut accueillie par une fusillade qui la rejeta vers les maisons du nord, et se rassembla difficilement dans la soirée à Corbie (600 hommes s'y réunirent, ils furent dirigés ensuite sur Amiens) (1). »

Pendant que ce succès décisif des Allemands survenait à l'aile gauche, ils échouaient contre Cachy, grâce à l'intervention de la colonne du lieutenant-colonel Pittié, venue d'Amiens.

Les efforts de l'ennemi s'étaient de ce côté entièrement tournés contre le 43e; à deux heures, trois batteries faisaient converger leurs feux sur Cachy.

Le 43e continuait son héroïque résistance. « Cependant les munitions s'épuisaient, raconte l'Historique manuscrit, quand un secours inespéré vint permettre de continuer la lutte dans des conditions plus favorables.

« Vers trois heures, le commandant Gottin, du 91e de marche, témoin à quelque distance de cette défense opiniâtre, bien qu'il n'en eût pas reçu l'ordre, vint se porter avec un demi-bataillon au secours des défenseurs de Cachy; ses hommes s'intercalèrent dans la ligne formée par la 2e compagnie et ouvrirent immédiatement le feu contre de nombreuses colonnes ennemies qui s'avançaient derechef à l'attaque de la position. Celles-ci, surprises de tant de vigueur et d'opiniâtreté, jugèrent à propos de battre en retraite.

« La lutte était alors engagée sur toute l'étendue de la ligne occupée par l'armée française; à l'est, le village de Gentelles venait de tomber au pouvoir de l'ennemi et sa proximité du village de Cachy permettait aux nouveaux occupants de diriger un feu bien nourri sur les tirailleurs du 1er bataillon.

« Le lieutenant Leleu n'hésita pas à se porter sur Gentelles à la tête des hommes disponibles qui étaient rentrés dans Cachy. Ce faible détachement arriva jusqu'aux premières maisons de Gentelles, mais dut se retirer sous un grêle de balles pour se porter à l'extrême droite de la ligne formée par le 1er bataillon.

« A l'ouest et un peu en arrière, le village de Villers-Bretonneux était enveloppé d'un nuage épais de poussière et de fu-

(1) *Revue d'histoire.*

mée. En arrière des lignes du 1er bataillon, le village de Cachy, écrasé sous les efforts combinés de l'artillerie prussienne, était tout en flammes, lorsque, vers quatre heures, une clameur immense se fit entendre dans la direction de Villers-Bretonneux : sans aucun doute, l'armée française était victorieuse. Dans le lointain, dans la brume épaisse du crépuscule, les bataillons prussiens disparaissaient lentement, accompagnés par le bruit sourd des caissons d'artillerie roulant sur le sol durci... peu à peu, les dernières rumeurs s'éteignirent, la nuit arriva, et le commandant Cottin regagna son poste. »

Cependant Pittié avait enlevé Gentelles et renforcé Cachy.

Le général Lecointe, avec le 4e bataillon du Nord, poursuivit les Allemands jusqu'à Dormant, sur la Luce.

Là, complètement isolé et sans nouvelles, il prenait le parti de revenir à Gentelles, en informait Pittié, mais laissait le 43e et le 20e bataillon de chasseurs dans leur position d'avant-postes.

« Le capitaine Jallu avait rallié les cinq compagnies du bataillon; les soldats, n'ayant rien mangé depuis la veille, étaient exténués de fatigue. Le bataillon se rapprocha de Cachy, et, sans y pénétrer, les compagnies s'installèrent, afin d'éviter toute surprise, sur les chemins qui aboutissaient au village. Le capitaine Jallu se hâta de rendre compte au colonel du Bessol des opérations du bataillon pendant la journée, des dispositions qu'il avait prises pour se garder pendant la nuit et enfin de sa pénurie complète de munitions.

« Tout à coup, un sergent-major du 91e de marche, envoyé par le commandant Cottin, vint informer le capitaine que l'armée française avait été battue et marchait tout entière en retraite sur Corbie, après avoir évacué Villers-Bretonneux, que les Prussiens avaient immédiatement occupé. Ainsi s'expliquaient les cris de triomphe qui avaient si cruellement abusé les défenseurs de Cachy. La situation était grave, le faible détachement était entièrement isolé au milieu de l'armée ennemie : 36 hommes tués et 73 blessés hors d'état de marcher avaient sensiblement diminué les effectifs des compagnies et témoignaient de l'opiniâtreté de la lutte : 9 officiers sur 13 avaient été tués ou mis hors de combat; les quatre officiers qui restaient décidèrent qu'il fallait sans retard rejoindre le corps

d'armée. Une ambulance fut installée à la mairie, on y plaça (presque) tous les blessés (60 sur 75) qui furent confiés aux soins du docteur Pingaud, médecin du bataillon (1). Le capitaine Waklen et le lieutenant Pincherelle, quoique sérieusement blessés, ne voulurent pas quitter leurs compagnies.

« Une réquisition en liquide faite rapidement dans le village permit de ranimer un peu les forces des hommes, et, vers huit heures et demie, le détachement se mit en route (il avait, sur ces entrefaites, reçu l'ordre de retraite); il fit un assez long détour pour éviter les embuscades de l'ennemi, et se dirigea sur Corbie, où il arriva à deux heures du matin, au moment où, tout le restant du corps d'armée ayant effectué son passage, on allait faire sauter le dernier pont de la Somme (2). »

Le lendemain, au petit jour, le maire, qui avait pu ramener tous les blessés, à la nuit, fit à leur tour rapporter les morts. »

La voiture qui ramena le corps du commandant Roslin s'arrêta à ma porte. Roslin était encore ganté; sa mâle figure, un peu souillée de terre jaunâtre, restait presque souriante. Sa main n'avait pas abandonné l'épée : le bras était resté levé dans l'attitude du commandement et il semblait dire encore : En avant...

Au cimetière de Cachy, ombragé par un sycomore, a été érigé un monument aux quarante combattants qui y sont enterrés. Sur le soubassement carré de la stèle leurs noms sont inscrits. L'une des faces porte l'inscription : « A la mémoire

---

(1) « Chez les officiers, MM. Lemaitre, Jouvinroux et Lagrenée, pas un cri, pas une plainte. Une seule chose les inquiétait, ils ne faisaient qu'une seule question : « Eh bien! Monsieur, sommes-nous vainqueurs? — Tout va bien, leur répondions-nous, soyez tranquilles.» Et un éclair de joie passait sur leur mâle visage contracté par la souffrance. »

C'est que les cadres du bataillon « étaient formés d'officiers jeunes et énergiques, dont 10 sur 13 étaient des échappés de Metz, lesquels avaient, suivant l'expression de l'un d'eux, la rage dans le cœur

« Je me rappelle aussi un jeune soldat qui nous arriva des premiers; une balle lui avait brisé le bras tout près de l'épaule. Etendu sur un lit, perdant tout son sang, pâle et la voix affaiblie, il me disait : « Ah! Monsieur, ces brigands de Prussiens, ils m'ont bien arrangé, sont-ils rossés au moins; je n'ai pas de chance, dire que je n'ai pu tirer que deux coups.

« C'était un Jurassien des environs de Lons-le-Saunier. Il a eu l'épaule désarticulée; l'opération a parfaitement réussi, je l'ai gardé chez moi jusqu'au 7 mars. Il est parti avec un bras de moins, mais complètement guéri et rétabli. Il s'appelait Brunet.

« Figurez-vous que, l'autre jour, en remuant la terre du jardin, on a retrouvé son bras, car je me rappelle parfaitement où il avait été enterré. »

(Récits de M. Jouaucoux.)

(2) Historique manuscrit.

des officiers et soldats du 43e de ligne qui succombèrent le 27 novembre 1870 en défendant la position confiée à leur honneur! »

Le 2e bataillon avait combattu toute la journée à l'extrême gauche des tranchées de Dury. Les défenseurs purent contenir l'ennemi jusqu'à la nuit.

Une pièce s'étant imprudemment approchée, le sergent Virtel s'élança pour s'en emparer, et, aidé d'un marin, il la tourna contre les Prussiens; malheureusement un éclat d'obus vint frapper à mort son camarade. Virtel fut nommé sous-lieutenant.

Le 28 novembre, les chefs de corps furent informés que le général Farre, avait décidé la retraite sur les places fortes du Nord. A trois heures du matin, les ordres furent donnés pour l'évacuation; le 1er bataillon partit de Corbie à quatre heures, s'arrêta à Albert et fut cantonné le soir à Bucquoy; le lendemain, il arriva à Arras et le surlendemain à Béthune, où il trouva le 2e bataillon qui arrivait d'Amiens. Celui-ci avait quitté ses tranchées à une heure du matin, les rues d'Amiens qu'il traversa étaient déjà sillonnées de uhlans.

L'infanterie de marine, par Pont-Noyelles et Contay, atteignit Sainte-Catherine le 29, puis Arras; le 2 décembre, elle poussait une reconnaissance de deux compagnies pour surveiller Bucquoy et Pas.

Organisation définitive du 69e de marche. — Faidherbe profita de ce répit à l'abri des places du Nord pour réorganiser sa petite armée.

Le 22e corps fut porté à trois divisions; le 69e de marche, formé le 9 décembre avec les 1er et 2e bataillons du 43e et le 8e bataillon d'infanterie de marine, fut placé sous le commandement du lieutenant-colonel Fœrster et fit partie du 22e corps (1), 2e division (général Paulze d'Ivoy), 1re brigade (colonel du Bessol).

(1) Composition du 22e corps au 10 décembre : général Faidherbe.
1re division, général Lecointe; 1re brigade, colonel Derroja; 2e, lieutenant-colonel Pittié.
2e division, général Paulze d'Ivoy; 1re brigade, colonel du Bessol (20e bataillon de chasseurs, 69e, 44e mobiles); — 2e brigade, lieutenant-colonel Thomas.
3e division, contre-amiral Moulac; 1re brigade, capitaine de vaisseau Payen; — 2e brigade, colonel Delagrange.

Reprise des opérations. — Après le combat de Villers-Bretonneux, l'armée allemande, laissant la brigade Von der Grœben en face de Faidherbe, avait envahi la Normandie et, après s'être emparée de Rouen, menaçait le Havre. Afin de provoquer une puissante diversion et de faciliter une sortie de l'armée de Paris, Faidherbe se dirigea sur Ham, qu'il enleva, puis sur la Fère. Ces mouvements déconcertèrent l'ennemi; immédiatement la marche sur le Havre fut arrêtée et Dieppe évacué.

Le 12 décembre, à trois heures du matin, le régiment prit le chemin de fer et descendit à Achiet, traversa Bapaume, se dirigea sur Péronne, alla cantonner à Athies-Saint-Christ et Eunemains, où il séjourna le lendemain.

Le 14, il se porta sur Estrées, marchant vers Saint-Quentin.

L'avant-garde de Faidherbe avait trouvé la Fère trop bien gardée; le général renonça donc à son projet d'offensive et se porta par la rive gauche de la Somme sur Amiens, que Grœben évacua en toute hâte, n'y laissant qu'une faible garnison.

Le 69e franchit la Somme à Saint-Christ et se porta, le 15, à Lihous, Chilly et Hallu. Le soir, Paulze d'Ivoy reçut l'ordre de se rapprocher de Corbie; il concentra, le 16, sa division à Lihous et marcha sur Harbonnières. Le régiment s'arrêta à Bayonvillers.

Le 17, d'abord chargée de menacer Amiens par le sud, la division, parvenue à Walfussée, dut suspendre sa marche; le maire d'Amiens avait prévenu le général en chef que les Allemands s'apprêtaient à incendier la ville en cas d'attaque.

Le 69e fut dirigé sur Fouilloy, passa la rivière à Vecquemont et cantonna dans ce village, à Daours et Bussy.

Le 17 et le 18, qui était un dimanche, l'armée se reposa.

Elle se trouvait tout entière en face d'Amiens, sur la rive droite de la Somme, attendant le choc de l'ennemi, le 22e corps le long de l'Hallue, de Daours à Contay.

Faidherbe disposait dès lors de deux corps d'armée, 22e et 23e (1).

---

(1) Composition de l'armée du Nord le 20 décembre : général Faidherbe, major général, général Farre; — 22e corps, général Lecointe.

1re division, général Derroja (brigades Aynès et Pittié); 2e division, général du Bessol; 1re brigade, colonel Fœrster (20e chasseurs), 69e (lieutenant-colonel Pasquet de la Broue); — 1er bataillon, commandant Perrier; 2e, com

Le colonel Fœrster prit le commandement de la 1re brigade de la 2e division du 22e; le 69e passa sous les ordres du lieutenant-colonel Pasquet de la Broue le 18 décembre, nommé colonel le 20; la troupe reçut des chaussures et des munitions.

Manteuffel, laissant provisoirement la plus grande partie du 1er corps à Rouen, lança le VIIIe au secours d'Amiens et ordonna à Grœben de se reporter en avant.

Combat de Querrieux. — Le 20 décembre, une colonne prussienne de 2.000 hommes poussa une reconnaissance sur le bois de Querrieux; le 33e de marche et le 18e bataillon de chasseurs se précipitèrent au-devant de l'ennemi, le repoussèrent et le poursuivirent jusqu'à la ferme des Alençons; le général Paulze d'Ivoy, qui commandait la division pour la dernière fois, lui fit prendre les armes et détacha une compagnie du régiment. Déployée en tirailleurs, « elle menaça l'ennemi qui pliait déjà » et faillit couper la retraite à l'artillerie.

Le lendemain, des forces ennemies nombreuses débouchèrent du faubourg Saint-Pierre, à Amiens, et semblèrent vouloir attaquer; les dispositions de combat furent prises immédiatement, mais il n'y eut que quelques escarmouches sur la ligne des avant-postes. Les troupes avaient mangé la soupe au point du jour et, après une revue de leurs chefs de corps, allèrent à neuf heures occuper les pentes de la rive gauche de l'Hallue. Elles rentrèrent à deux heures.

Le 22, le bataillon d'infanterie de marine se trouvait à Daours, les deux autres bataillons à Bussy; la 2e compagnie du 2e aux abords de ce village gardant la lisière ouest; pour compléter le dispositif d'avant-postes, la compagnie I fut poussée le 23 au matin sur le chemin d'Amiens, par la Croix de Landy.

L'ennemi qui, la veille, n'avait pas osé attaquer, recevait de nombreux renforts, ce qui fit présumer qu'il se déciderait bientôt à l'offensive. Le général du Bessol donna l'ordre de construire un pont solide sur l'Hallue, entre Bussy et Pont-Noyelles; il fut établi dans la nuit du 22 au 23.

---

dant Astré; 3e, infanterie de marine, commandant Brunot; — 44e (mobiles), 2e brigade, colonel de Gislain.

23e corps : général Paulze d'Ivoy; divisions Moulac et Robin.

Bataille de Pont-Noyelles. — Le 23 décembre vers huit heures du matin, les grand'gardes signalèrent de fortes colonnes prussiennes qui, sortant d'Amiens, se massaient sur les routes de Corbie et d'Albert (15e division allemande). Derrière le rideau constitué par les grand'gardes en avant de Querrieux, de Bussy et de Daours, du Bessol rassembla sa division sur les hauteurs sud-est de Pont-Noyelles.

« Des compagnies occupèrent les premières maisons et la tête des rues, rapporte-t-il; elles furent renforcées par les grand' gardes, qui se retirèrent en combattant, et on laissa, par corps, une compagnie de soutien avec l'ordre de résister le plus longtemps possible. » (Pour le 69e, 2e bataillon à Bussy.)

Vers dix heures et demie le bataillon d'infanterie de marine quitta Daours, prit le chemin de Pont-Noyelles, tourna à droite, remonta le ravin qui débouche au nord de Bussy et arriva sur le plateau à midi et demi après avoir été arrêté quelques instants par les projectiles ennemis.

Le régiment fut déployé en arrière du chemin de Daours à la Houssoye, au sud-ouest du bois, dans l'ordre 2, 3, 1.

« Sur le front des bataillons déployés à quelques centaines de mètres et à mi-côte s'étendaient en tirailleurs une section du 2e bataillon du 43e, les compagnies H et I et une compagnie du 1er bataillon du 43e (1). »

Quatre batteries allemandes établies au nord et au sud de la route d'Albert ouvraient le feu à onze heures et demie et canonnaient vigoureusement Querrieux et Pont-Noyelles. Le 1er bataillon, à mi-côte de la vallée de l'Hallue, à environ 800 mètres de la rivière, se trouvait entièrement exposé au tir des batteries ennemies.

La 29e brigade allemande s'était emparée de Querrieux, tandis que le 65e allemand, dirigé sur Bussy, cernait, vers une heure, dans ce village, la 2e compagnie du 2e bataillon, dont une section seule parvenait à s'échapper.

A deux heures, sur la gauche, le 23e corps intervenait par son avant-garde et arrêtait les progrès de l'ennemi de ce côté.

Les Allemands s'étant emparés de Pont-Noyelles, où la lutte resta stationnaire jusqu'à trois heures, l'offensive fut reprise et

---

(1) *Revue d'histoire.*

leurs tirailleurs commencèrent à franchir la rivière et à gravir les pentes.

« Les trois premières compagnies du 1er bataillon avaient envoyé chacune une section en tirailleurs. Ces trois sections s'échelonnèrent sur la pente et s'opposèrent au mouvement des Prussiens.

« Vers trois heures, le général en chef ordonna à toute la ligne de se porter en avant (1). »

« Les clairons sonnent, les tambours battent la charge, toute la ligne s'ébranle vers Pont-Noyelles, où les assaillants sont refoulés, poursuivis dans le désordre d'une retraite précipitée (2). »

« Le colonel Fœrster, commandant de la brigade, n'avait pas quitté un seul instant le 1er bataillon. Il ordonna au capitaine Jallu de prendre le commandement des trois sections du demi-bataillon de droite restées en soutien et prescrivit à cet officier de dégager rapidement le front de la brigade.

« Le capitaine Jallu déploya immédiatement les trois sections en tirailleurs, les lança au pas de course, dépassa la première ligne et fit coucher sa troupe, afin de lui faire reprendre haleine pendant quelques instants; puis, il se précipita de nouveau sur les Prussiens qu'il poursuivit à la baïonnette jusqu'à l'Hallue. A cet endroit, le terrain est plat, marécageux et planté de nombreux arbres. Les tirailleurs prussiens s'étaient embusqués et dirigeaient un feu bien nourri sur la troupe qui les poursuivait. Mais, derrière elle, les trois premières sections déployées continuaient le feu, et quelques-unes de leurs balles atteignaient ceux de leurs camarades qui se trouvaient au bord de l'Hallue. Le capitaine Jallu fit alors cesser le feu, reforma sur deux rangs ses trois sections déployées, et, comme la nuit était venue, il traversa rapidement le pont construit la nuit précédente et vint se heurter quelques instants après contre deux pelotons de troupes prussiennes qui longeaient la rive gauche de la rivière. Rebroussant chemin, il se dirigea du côté de Pont-Noyelles où il entendait distinctement la sonnerie de la « Casquette » (3).

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*
(3) Les Allemands essayaient d'attirer ainsi des isolés en imitant les sonneries françaises.

Le village était également occupé par les Allemands. Enfin, après avoir repassé l'Hallue, il retrouva le demi-bataillon de gauche qui avait repris ses emplacements de la journée (1). »

Le 2e bataillon, sous les ordres du capitaine Peltey, était resté en soutien d'artillerie.

« Accueillie à courte distance par le feu rapide des Allemands », l'attaque avait été immobilisée, quand, vers quatre heures et demie, surgit « au pas de charge et la baïonnette au canon le 2e bataillon du 43e qui, par ordre du général du Bessol, descend des hauteurs au sud-est de Pont-Noyelles; il est suivi par les compagnies H et I de l'infanterie de marine et se dirige vers la partie méridionale du village; les assaillants se reportent alors en avant et pénètrent dans Pont-Noyelles où s'engage un violent combat; les Allemands, embusqués derrière les murs, dirigent un feu meurtrier; les maisons sont prises et reprises; on se bat à coups de crosse et de baïonnette; la lutte est particulièrement acharnée vers le pont, et le général de Manteuffel, jugeant la situation menaçante, fait appeler » des renforts « dont l'approche communique un nouvel élan à la 29e brigade. Les Français se retirent alors en abandonnant peu à peu le terrain conquis (1) ».

Trois compagnies d'infanterie de marine (3e bataillon) restaient sur le plateau : « Brunot, que faites-vous là? » cria le général en chef à leur commandant, « en avant sur Pont-Noyelles! » Les compagnies J, K, L, déployées et précédées de tirailleurs, dévalèrent sur les pentes.

Le 1er bataillon du 43e fut de nouveau dirigé sur Bussy.

« Il était environ cinq heures, l'obscurité devenait complète, le colonel Fœrster, jugeant nécessaire de rompre le combat qu'il ne pouvait plus diriger, se replia à droite, traversa le chemin de la Neuville et se réunit aux deux bataillons primitivement détachés de sa brigade....

« Les villages sont en flammes, la fusillade diminue, s'éteint, la lutte était terminée (1). »

Pour affirmer le demi-succès de la jeune armée, on bivouaqua sur place, sans feu, par un froid de huit degrés au-dessous de zéro. Huit hommes du régiment furent congelés.

---

(1) *Revue d'histoire.*

« Cette cruelle épreuve, dit Faidherbe, fut supportée avec une patience et une abnégation qu'on ne saurait assez admirer, et qui font autant d'honneur à nos jeunes soldats que leur courage devant l'ennemi. »

Le régiment avait perdu dans la journée : 1 officier tué, 4 blessés, 1 disparu; 4 hommes tués, 31 blessés et 132 disparus.

Le lendemain, à six heures du matin, les troupes reprirent les armes, prêtes à recommencer la lutte, mais l'ennemi n'attaqua pas.

La fatigue des hommes, la rigueur de la température, l'arrivée de renforts allemands, principalement de la 3e division de réserve, signalée à Saint-Quentin, décidèrent le général en chef à prendre quelques jours de repos bien gagnés, sur la rive droite de la Scarpe, entre Arras et Douai. A deux heures, l'ordre de se replier arriva; trois compagnies du 2e bataillon masquèrent ce mouvement et rejoignirent la colonne une heure plus tard; la division se réunit à l'est de la Houssaye; le régiment, par la grande route d'Albert, se rendit le soir à Hénencourt.

Le 25, il cantonna à Bucquoy; le 26, au nord d'Aires, à Ecurie (3e bataillon), Thelus (1er et 2e).

Le 27, Faidherbe fit obliquer la division plus à l'est pour renforcer la ligne de la Scarpe, le régiment resta quatre jours à Biache.

« Sur tout le cours de la Scarpe, dont les grand'gardes occupaient la rive droite, les ponts devaient être minés ou barrés, la défense des villages organisée.

« Dans ces positions, occupées le jour même, les troupes étaient ravitaillées en vivres, en munitions et pourvues d'effets chauds (1). »

Le 30, à huit heures du matin, dans la crainte d'une attaque, les troupes prirent leurs positions de combat et y furent passées en revue.

Mais Faidherbe apprenait que Manteuffel faisait entreprendre le siège de Péronne par sa division de réserve, couverte par le VIIIe corps à Bapaume.

---

(1) *Revue d'histoire.*

Il résolut de débloquer la petite place et, le soir, il donna des ordres pour porter son armée en avant d'Arras.

Le lendemain, le 69e se rendait à Agny; l'armée, trop fatiguée, ne put continuer sa marche (1).

Combat d'Achiet-le-Grand. — Le 2 janvier, « un ciel sombre et bas couvrait l'immense étendue de neige durcie par un froid très vif (2) ». A huit heures du matin, après avoir mangé la soupe, il partit d'Agny pour se diriger par Ficheux, Boiry, Ayette, Ablainzevelle, sur Bapaume; les troupes étaient munies de trois jours de vivres. Faidherbe accompagnait la division. Elle arriva vers onze heures moins le quart, sans avoir rencontré l'ennemi, à Ablainzevelle, où elle fit une halte.

Les troupes se reposaient depuis trois quarts d'heure et prenaient le café, lorsque des dragons, en patrouille au delà du bois de Logeast, signalèrent l'ennemi aux abords d'Achiet-le-Grand.

La grand'garde fournie par le 69e avait été inquiétée.

Le régiment prit aussitôt les armes, et, 500 mètres derrière, le 20e chasseurs traversa le bois (les chasseurs furent arrêtés par un feu très vif à 500 mètres d'Achiet-le-Grand) : les 1er et 2e bataillons furent déployés en avant et se portèrent résolument contre l'artillerie ennemie, vers la gauche de la position. Passant au nord d'Achiet, ils atteignirent la voie ferrée d'Arras, franchirent avec mille difficultés les talus escarpés qui la bordent et menacèrent de couper la retraite des Prussiens sur Bapaume. Vers deux heures et demie, le 20e chasseurs, de front, puis le 2e bataillon, sur le flanc gauche, enlevèrent à la baïonnette le village d'Achiet-le-Grand; l'ennemi abandonna presque immédiatement ses positions devant l'entrain des jeunes soldats. Les établissements du chemin de fer, les maisons et les fermes voisines fouillés avec soin amenèrent la découverte d'une vingtaine de défenseurs qui restèrent prisonniers.

« Trente fusiliers du 28e prussien sont entourés et pris dans la gare, mais le capitaine Lossius, qui commandait les Alle-

---

(1) Effectif au 1er janvier : 69e, 51 officiers, 2.000 hommes.
(2) *Revue d'histoire.*

mands, parvint à se dégager au moment où le 43e, soutenu à gauche par la compagnie H, pénètre à son tour dans Achiet (1). »

Le 3e bataillon avait été primitivement maintenu en colonne à distance entière au sud du chemin et près de l'artillerie; il se déploya à trois heures face à Béhagnies, où le 23e corps, à gauche, s'était heurté à un détachement et où la canonnade n'était pas encore terminée.

Les chasseurs poursuivirent l'ennemi sur Bihucourt, Biefvillers, jusque Grévillers. A sept heures du soir, ils se replièrent sur Achiet où la division cantonna, sauf le 43e et le 20e chasseurs poussés à Bihucourt. L'infanterie de marine fournit deux compagnies aux avant-postes.

Au cours du combat, le sergent Jallu, frère du capitaine, fut grièvement atteint par un éclat d'obus à la jambe; il n'en continua pas moins de combattre jusqu'au moment où, les forces l'ayant abandonné, on le transporta évanoui à l'ambulance.

Bataille de Bapaume. — Le lendemain, l'armée du Nord se porta à l'attaque des positions allemandes. Du Bessol reçut l'ordre de réunir sa division en avant de Bihucourt, face à Sapignies, que l'on croyait, à tort, toujours occupé.

Il fit prendre les armes à six heures, se massa en colonne serrée à la sortie nord-est de Bihucourt, puis se mit en marche; l'infanterie de marine à gauche, couverte par deux compagnies, atteignit bientôt Béhagnies; le 20e chasseurs, à droite, Sapignies.

« Il était neuf heures; Faidherbe, apprenant la présence de l'ennemi à Biefvillers, se résolut à marcher sur Bapaume avec la division du Bessol (1). »

Le général du Bessol donna l'ordre au commandant Perrier (1er bataillon) de se porter rapidement sur Biefvillers et de réoccuper le village.

« Biefvillers était le seul endroit offrant sur la plaine une position dominante et importait également à chacune des deux armées; tandis que le 1er bataillon s'élançait au pas de course pour s'emparer du village (la 1re à droite, la 5e à gauche, les trois autres au centre) dans un sens opposé, les Prussiens faisaient converger plusieurs bataillons sur le même point.

(1) *Revue d'histoire.*

« La 3e compagnie fut déployée en tirailleurs en avant du bataillon et traversa le village sans rencontrer de résistance (1). »

« Bien que la ville eût été mise en état de défense, barricadée, crénelée, la 5e compagnie du 33e prussien l'évacua aussitôt, puis y rentra par le sud sous la poussée du 1er bataillon du 33e (2). »

En effet, l'avant-garde française, « arrivée à l'autre extrémité, trouva les soldats prussiens occupés à fortifier les dernières maisons et recevant sans cesse de nouveaux renforts. Le lieutenant Houtier, de cette compagnie, se fit tuer bravement à la tête de ses hommes; le sous-lieutenant Guttmann fut grièvement blessé.

« Lorsque les quatre autres compagnies du bataillon arrivèrent pour porter secours à la compagnie d'avant-garde, elles trouvèrent celle-ci aux prises avec l'ennemi, dans une mêlée confuse et acharnée. Il fallut alors, à partir du centre du village, conquérir le terrain pied à pied, maison par maison. A mesure qu'on avançait, la résistance devenait plus sérieuse. Enfin, on arriva au dernier pâté plus fortement occupé que les autres. Derrière, se trouvait un grand jardin, dont les clôtures dérobaient à la vue plusieurs compagnies prussiennes.

« La 4e compagnie, pénétrant dans le jardin, fut accueillie par une grêle de balles qui, en un instant, tuèrent une dizaine d'hommes. Alors, mettant baïonnette au canon, elle s'élança et refoula l'ennemi qui alla se porter plus loin dans différents enclos plantés de gros arbres. Le combat se poursuivit avec une fureur incroyable; les coups de feu étaient échangés presque à bout portant. Pendant ce temps, les débris de la 3e s'emparaient des jardins situés à gauche et la 2e attaquait ceux de droite.

« Cependant, l'ennemi perdait du terrain et il finit par s'abriter dans un chemin creux conduisant à Bapaume. Après s'être formé dans cet abri, il dirigea sur Biefvillers plusieurs mouvements offensifs qui furent chaque fois repoussés par les tirailleurs. La 1re et la 5e avaient, elles aussi, rempli un rôle actif dans la lutte. Placées à la droite et à la gauche des trois autres,

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

et faisant face à d'autres troupes ennemies, elles les avaient repoussées successivement, et, quoique fort maltraitées par l'artillerie prussienne dont le feu redoublait d'intensité, elles n'avaient pas reculé un instant (1). »

Vers dix heures, la brigade Aynés de la 1re division était arrivée à la rescousse et avait contribué à cette lutte acharnée, où les Allemands perdirent 11 officiers et 205 hommes. C'était l'heure où l'ennemi avait définitivement abandonné le village.

Pendant longtemps, les Français avaient continué le feu sans parvenir à déboucher; puis, la fusillade diminuant, quelques compagnies du 65e et du 18e chasseurs parvinrent à sortir du point d'appui, mais furent acceuillies par une fusillade « tellement violente, dit un rapport allemand, que les hommes ramassaient la neige pour refroidir leurs armes ».

En arrière, Biefvillers était encore tenu par l'infanterie de marine qui avait rejoint à neuf heures et demie, ayant à sa droite le 2e bataillon.

« Vers une heure, deux compagnies de chasseurs à pied (20e bataillon) pénétrèrent dans le village et apportèrent un renfort très utile au 1er bataillon dont les munitions commençaient à s'épuiser et qui n'eût pas été en état de repousser un mouvement offensif sérieux.

« Vers deux heures, le général Faidherbe, précédant une forte colonne française, traversa Biefvillers. En voyant la quantité de cadavres amoncelés en avant du village, il parut étonné de l'acharnement de la lutte. Le 1er bataillon avait perdu le quart de son effectif, mais les pertes des Prussiens étaient quatre fois plus considérables. L'effroi qui les saisit après le combat est devenu légendaire dans la contrée : « Les défenseurs de Biefvillers ne sont pas des hommes, s'écriaient-ils, ils sont des diables ». Sans vouloir discuter cette opinion des Allemands, nous nous bornerons à rappeler que, parmi les chefs de cette troupe héroïque, se trouvaient bon nombre d'évadés de Metz qui préféraient mille fois la mort glorieuse du champ d'honneur aux supplices qui les auraient attendus s'ils étaient tombés vivants entre les mains de leurs ennemis. Outre MM. Houtier, tué, et Guttmann, blessé, dont nous avons parlé plus haut, le

(1) Historique manuscrit.

bataillon avait perdu M. Holbeck, grièvement blessé. Ce brave officier, ayant eu dès le début de l'action le tibia fracassé par une balle, s'assit à terre, saisit un fusil et continua de combattre, jusqu'au moment où, ayant reçu une seconde blessure, le délire s'empara de lui. L'adjudant Simonet fut tué et 120 sous-officiers, caporaux et soldats restèrent sur le terrain. Dans la 2e compagnie, seulement 3 sous-officiers, parmi lesquels se trouvait le sergent-major, furent tués.

« Lorque le 1er bataillon fut relevé dans ses positions, il reçut l'ordre de se porter en soutien du 2e, qui s'élançait à l'attaque de Bapaume.

« Le 2e bataillon resta en réserve jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment le général du Bessol donna l'ordre au capitaine Peltey de marcher sur Bapaume (1).

Toutes les heures indiquées par l'historique manuscrit semblent un peu tardives. Ce fut, en effet, vers midi et demi que le 22e corps dessina son offensive générale.

Du Bessol se déploya en avant de Biefvillers : à gauche, le 2e bataillon du 69e; en avant du 1er, plus à gauche encore, le 3e, couvert par les compagnies I et J, en tirailleurs.

« Au signal de la marche, la ligne française s'ébranle dans un ordre parfait, « comme au polygone », écrit le capitaine Farjon, chef d'état-major du 22e corps.

« La droite enleva Avesnes-les-Bapaume.

« Sur la lisière nord de la ville, le 2e bataillon du 28e prussien couvrait cette retraite, que précipitait de plus en plus l'offensive du colonel Fœrster (2). »

« Précédé d'une ligne de tirailleurs, le 2e bataillon arriva sans difficulté à portée de fusil des premières maisons, puis le colonel Fœrster, qui l'avait accompagné (sa canne dans une main, un tambour allemand dans l'autre, battant la charge), donna au capitaine Peltey l'ordre d'exécuter un changement de front en avant, afin de monter en bataille, à l'assaut du faubourg d'Arras, qui se trouvait à gauche de la direction suivie par le bataillon déployé.

« Malgré la pente assez prononcée du terrain et une fusillade

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

très nourrie des défenseurs du faubourg, les premières maisons et les jardins qui les entouraient furent brillamment enlevés, l'ennemi fut délogé de maison en maison jusque dans l'intérieur de Bapaume (1). »

A la gauche du 2e, le 3e, « après s'être arrêté dans le pli du terrain qui sépare Biefvillers de la chaussée, s'élance de nouveau. Sa compagnie I appuie à gauche, contourne le cimetière, prend les défenseurs en flanc, les fusille sur la route; les compagnies H et J s'avancent aussi dans le faubourg.

« Vers une heure et demie, les combattants des différents corps réunis occupent tous les abris, face au boulevard, et échangent une vive fusillade avec les défenseurs embusqués derrière les barricades, dans les maisons et au beffroi de la ville.

« La compagnie K est à la gauche, la compagnie L en réserve à l'ouest et contre la route, que la compagnie I borde de l'autre côté vers le cimetière. Le 1er bataillon forme soutien en arrière de la droite du 2e (2).

Jusqu'à la nuit, la brigade Fœrster ne fit pas de progrès sensibles; quelques offensives partielles se produisirent, mais sans être soutenues.

« Arrivé à l'entrée de la ville, le capitaine Peltey reçut l'ordre d'arrêter sa marche, et il prit les dispositions suivantes en vue d'arrêter un retour offensif de l'ennemi : trois compagnies furent installées dans une fabrique de sucre située entre le faubourg et la ville; deux autres compagnies furent postées de l'autre côté de la route, dans des maisons solidement bâties; enfin, la dernière compagnie se porta plus en arrière afin de rester en communication avec le soutien et les troupes qui occupaient Biefvillers.

« Les Prussiens se hâtèrent de construire une forte barricade à l'entrée de la ville, et à vingt pas environ des emplacements occupés par le 2e bataillon (1). »

La division Payen, du 23e corps, qui avait débouché de Sapignies à midi et demi, s'était emparée de Favreuil et se préparait à attaquer Beugnatre, où les Allemands s'étaient retirés, lorsqu'un ordre la fixa. Il était quatre heures et le jour baissait.

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

Faidherbe répugnait à bombarder une ville française, aussi renonça-t-il à la lutte et se retira-t-il.

« Le colonel Fœrster fit demander au général commandant la division s'il devait poursuivre ce premier succès et pénétrer dans Bapaume. Malheureusement, le général en chef avait décidé que, malgré la victoire qu'elle avait remportée, l'armée du Nord continuerait son mouvement de retraite. Il fallut donc retourner sur ses pas et se diriger, à huit heures du soir, sur Grévillers, où le régiment fut cantonné pendant la nuit. Cette journée avait coûté au 2e bataillon une quinzaine d'hommes mis hors de combat (1). »

Le régiment avait eu : 1 officier tué, 3 blessés; 19 hommes tués, 100 blessés, 55 disparus.

L'ennemi avait subi des pertes considérables, et, croyant être attaqué le lendemain, il évacua Bapaume pendant la nuit et la matinée et y rentra le soir après s'être assuré que l'armée française s'était retirée de quelques kilomètres.

En effet, elle partit prendre ses cantonnements à Boileux, entre Arras et Amiens, pour se refaire.

La brigade quitta Grévillers pour Biefvillers le 4, à six heures et demie du matin, se rassembla à la sortie de ce dernier village, puis se mit en marche par Gomiécourt et Hamelincourt; le régiment s'arrêta à Boiry-Saint-Martin (1er et 2e) et Boiry-Sainte-Rictrude (3e), où il resta jusqu'au 8.

Le 6, Faidherbe ravitailla ses troupes qui reçurent trois jours de vivres, s'occupa de leur équipement et de leur armement; l'armée du Nord, encore une fois réorganisée, ses cadres complétés, reprit ses mouvements. Des ordres de marche furent donnés ayant pour objectif Péronne.

On allait renouveler la tentative du 3, cette fois, à l'est de Bapaume.

Mais Faidherbe apprit la réoccupation de cette ville, et, renonçant à son projet, se prépara à recevoir le choc de l'ennemi.

Le 8, vers midi, la division appuya à gauche pour laisser place à la division Payen, qui passait en première ligne.

Les 1er et 2e bataillons du 69e quittèrent Boiry pour Heudecourt, à 3 kilomètres, où ils séjournèrent jusqu'au 10.

---

(1) Historique manuscrit.

Siège de Péronne. — Le 9, après la Fère, Mézières et Rocroy, Péronne capitulait.

A l'approche des Prussiens, une compagnie du dépôt du 43e d'infanterie avait été dirigée sur Péronne; lors de la formation du 1er bataillon du 69e de marche, elle y fut comprise avec le rang de 6e compagnie. Elle constituait, avec une compagnie de fusiliers marins de Brest, les seules troupes régulières de la défense.

La place, qui comptait plus de 3.000 hommes de garnison, était confiée au chef de bataillon du génie Garnier.

Commandé par le lieutenant Leroy, la compagnie était à l'effectif de 139 hommes.

Elle fut partagée en deux sections; la première, composée d'hommes de bonne volonté et déterminés, fut organisée en section franche avec le lieutenant Leroy; la seconde fut placée sous les ordres du sous-lieutenant Rouiller.

Pendant le mois de novembre, les deux sections rayonnèrent autour de la place, poussant des pointes hardies jusqu'à 12 et 15 kilomètres, afin d'empêcher les réquisitions de l'ennemi.

Le magasin ayant été transporté à Béthune, la compagnie fut chargée de l'escorte du convoi jusqu'à Cambrai et le dirigea si heureusement qu'il arriva sans encombre dans cette ville.

Le 13 décembre, Leroy réussit à ramener d'Achiet-le-Grand 500.000 cartouches.

« Le 27, une reconnaissance de 24 hommes de la compagnie et de 40 mobiles fut envoyée, sous le commandement de M. Leroy, pour se renseigner sur la position de l'ennemi. Le lieutenant fractionna sa troupe en deux parties; à la tête de la première, il se dirigea sur le village de Boussu après avoir confié la deuxième au sergent Jacques, qui alla établir trois embuscades au village de Doingt, sur les routes de Ham et de Saint-Quentin.

« L'ennemi ne tarda pas à paraître en force, se dirigeant sur Doingt. Le lieutenant Leroy informa de suite le commandant de la place, prit des dispositions en cas d'attaque, puis, après avoir réussi à enlever un poste de uhlans, fut obligé de battre en retraite devant un détachement ennemi fort de 500 hommes environ.

« Le sergent Jacques, attaqué également, fit informer de son côté le commandant de place, qui ne jugea pas à propos de lui envoyer des renforts. Il résistait de son mieux, mais sa position devenait fort critique, lorsqu'il vit arriver à son secours le sous-lieutenant Rouiller qui le dégagea, tint l'ennemi en respect pendant plus d'une demi-heure et fit enfin sur la place une retraite des plus honorables.

En apprenant la détermination du commandant de Péronne, M. Rouiller n'avait pas hésité à courir à la caserne, à rassembler les cinquante hommes qui s'y trouvaient et à marcher au secours du sergent Jacques.

« Furent cités comme s'étant particulièrement distingués : M. Rouiller, sous-lieutenant, Jacques et Cointet, sergents, Hispa, Corneille et Serre, caporaux, Henriette, Chambre et Journée, soldats, Bernaüer, clairon (1). »

Le 28 décembre, la ville fut entièrement bloquée et, après une première sommation à midi, le bombardement commença à trois heures et dura jusqu'au 31.

Le 29, nouvelle sommation, nouveau refus. La garnison se prodigua « pour éteindre les incendies rendus redoutables par le manque d'eau et l'épaisseur de la glace (2) ».

Du 2 au 3 janvier, le bombardement continua sans interruption, l'ennemi avait reçu de nouveaux renforts et des pièces françaises tirées d'Amiens.

Le 7, le détachement fit une dernière sortie et parvint à enlever à l'ennemi 30 chevaux et 2 voitures chargées d'armes et de munitions.

Le 10, à midi, la ville capitulait après une dernière sommation du général de Baruckow; elle avait reçu plus de 10.000 projectiles et avait fort souffert : 80 maisons étaient complètement détruites, 674 très endommagées. L'insuffisance de la garnison, la congélation des fossés, le délabrement des remparts n'auraient pas permis de résister à un assaut.

Les Français avaient perdu 68 hommes dont 16 tués.

Beaucoup refusèrent de se rendre et tentèrent de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Ceux qui partirent

---

(1) Historique manuscrit.
(2) *Revue d'histoire.*

en captivité brisèrent auparavant leurs armes pour n'avoir pas à les remettre aux vainqueurs.

A une heure, les troupes furent conduites, rangées d'après leur corps et en ordre militaire, sur la route de Paris, la gauche appuyée aux fortifications, la droite vers Etrepigny, pour y être livrées.

Ce jour-là, on ignora encore à l'armée cette reddition et Faidherbe gagna quelques kilomètres. Une avant-garde occupa Bapaume. Le 69e coucha à Douchy (1e et 2e) et à Adinfer (3e).

Le 11, la triste nouvelle fut connue; Gœben, nouveau commandant du VIIIe corps, barrait dès lors la route de Paris; le général en chef changea de direction et se porta sur Amiens.

Le 12, le 69e cantonnait à Bucquoy, d'où il partit le 14 à huit heures pour se rapprocher d'Albert, alors occupé par les Prussiens, en suivant la route parallèle au chemin de fer par Miraumont, Beaucourt, Hamel et Mesnil. La brigade était à l'avant-garde.

Par ordre du général Lecointe, commandant le corps d'armée, le régiment fut déployé en tirailleurs autour de la ville pour y cerner l'ennemi; celui-ci se retira sans combattre, abandonnant quelques prisonniers. Le 69e cantonna à Albert même.

Prévenu par un télégramme de Bordeaux que Paris allait tenter un suprême effort, le général Faidherbe résolut de se sacrifier en attirant sur lui le plus de forces possible et voulut se diriger à marches forcées vers le sud-est de manière à arriver rapidement au sud de Saint-Quentin et à menacer la ligne de Compiègne.

Le 15 (1), dans l'espoir de donner le change aux Allemands et pour les reconnaître, il fit une démonstration vers Amiens. L'un de ses détachements, commandé par du Bessol, partit d'Albert à huit heures du matin sur Bouzincourt, Hédeauville, Warloy, Hénencourt. Les 1er et 3e bataillons du régiment en faisaient partie. Mais les avant-gardes ennemies retraitèrent et du Bessol rentra à cinq heures dans son cantonnement par Millencourt et la Viéville.

---

(1) Situation du régiment le 15 :
54 officiers, 12 aux hôpitaux; 1.485 hommes disponibles, 4 indisponibles, 256 aux hôpitaux, 230 détachés.

Le 16, l'armée s'ébranla vers l'est.

La division quitta Albert à huit heures du matin et devait franchir 25 kilomètres. Marchant par Longueval, Morval, Sailly, elle avait ordre de cantonner à Manaucourt, Etricourt, Equaucourt.

Mais, « dans la matinée, le dégel transformait en verglas la neige étendue sur le sol glacé, puis, se complétait, vers midi, par des rafales de pluie, qui retardaient de plus en plus la marche. Les hommes s'épuisaient sur des chemins défoncés, couverts d'une boue tellement épaisse que les fantassins ne se dégageaient qu'en y abandonnant leurs souliers ».

« Ces circonstances déterminèrent le général Faidherbe à désigner des cantonnements moins éloignés (1). »

La brigade, retardée encore par le convoi, n'atteignit Combles qu'à neuf heures du soir. Là, on apprit que, de Ham à Péronne, les Prussiens opéraient de grands mouvements de troupes. Les grand'gardes redoublèrent de surveillance.

Le matin, l'avant-garde française était entrée dans Saint-Quentin. Le lendemain, à sept heures et demie, la marche se précipita vers cette ville. La brigade Fœrster suivit la 1re division et marcha par Templeux-la-Fosse, Marquaix et Bernes sur Haucourt, où le régiment cantonna. Elle avait été ralentie par le combat d'avant-garde livré à Tuicourt, et le 3e bataillon, qui couvrait la colonne en arrière, n'atteignit Fléchui qu'à onze heures du soir, après avoir traversé Roisel.

Elle avait parcouru 25 kilomètres en plus de douze heures; elle arriva épuisée. Les distributions se firent fort tard et beaucoup d'hommes se couchèrent sans avoir mangé.

Le 18, la division devait gagner à Beauvois la route de Péronne, en passant par Caúlaincourt, et cantonner à Berthénicourt et environs.

Mais, dès le 17, l'attention des Allemands fut attirée du côté de l'est, et Gœben, qui avait multiplié les reconnaissances, fut bientôt fixé sur les intentions de ses adversaires. Aussi, son aile gauche se rabattit d'Amiens sur les derrières de l'armée du Nord; son centre, traversant la Somme à Péronne, marcha dans son

---

(1) *Revue d'histoire.*

flanc; son aile droite s'étendit jusqu'à l'Oise pour couper la route de Paris.

Combat de Beauvois. — « A l'aube du 18 janvier, l'armée du Nord faisait ses préparatifs de départ, sous une pluie froide, qui formait une brume pénétrante et triste (1). »

Il s'agissait d'opérer une marche de flanc très dangereuse près de l'ennemi dont les éclaireurs harcelaient la colonne.

Le mouvement de la division commença à sept heures et demie. La 1re brigade, pour arriver à Fléchin, où, dès neuf heures, elle fut un moment arrêtée par de la cavalerie ennemie, avait dû défiler sur un rang et se pourvoir de vivres. Elle ne put repartir qu'à dix heures, après avoir couvert le départ du convoi de la division qui devait prendre à Pœuilly le chemin de Saint-Quentin par Vermaud.

Le 1er bataillon, arrière-garde, fut détaché à l'ouest de Pœuilly pour couvrir le changement de direction des trains.

« Avant de partir de Fléchin, rapporte le commandant Perrier, le colonel Fœrster m'avait ordonné de rester à l'arrière-garde pour protéger le convoi. Je conduisis donc mon bataillon sur la droite de Pœuilly et fis déployer une compagnie sur les crêtes. Quelques coups de feu furent échangés avec les cavaliers qui nous observaient. Le passage des troupes et du convoi dura près de deux heures. »

Vers onze heures, la colonne, dans l'ordre de marche : 20e chasseurs, une batterie, 3e et 2e bataillons du 69e, les mobiles formant escorte des convois, atteignait Beauvois.

La division allemande Kummer (29e brigade en tête) se dirigeait sur Beauvois par la chaussée de Péronne à Saint-Quentin et commençait à canonner les équipages.

Après un arrêt à un kilomètre au sud, la division vint s'établir entre sept et neuf heures du soir à Grand-Sérancourt (2).

Entendant la canonnade de Beauvois, Paulze d'Ivoy, arrivé à Vermand, fit face à l'ouest, sollicité par les demandes de renforts transmises par le commandant Perrier.

« Quand la dernière voiture fut passée, raconte Perrier, je

(1) *Revue d'histoire.*
(2) Le 3e bataillon avait eu 18 hommes hors de combat.

fis rentrer les tirailleurs et pris la route de Caulaincourt pour me diriger sur Beauvois. Déjà, nous entendions le bruit du canon, et une vive fusillade; je fis activer la marche, impatient de rejoindre la colonne pour lui prêter secours s'il était possible.

« Arrivés à Caulaincourt, les voitures ne pouvant plus avancer, nous fûmes à notre grand regret obligés de nous arrêter. Je les fis diriger sur Vermand, et j'envoyai immédiatement un sous-officier en avant à la recherche du colonel Fœrster pour lui demander l'autorisation d'avancer, n'ayant plus que quelques voitures à garder. Pendant ce temps, un cavalier passa au galop, il se dirigeait vers un corps d'armée déployé par bataillons sur le plateau en arrière de Caulaincourt pour réclamer du secours.

« Dix minutes plus tard, un autre cavalier prit la même direction, mais à 500 mètres environ il s'arrêta et revint nous dire qu'il ne pouvait avancer pensant que les troupes placées derrière nous étaient prussiennes. Je demandai un homme de bonne volonté, un caporal partit aussitôt; en le voyant arriver sur la ligne des tirailleurs, j'acquis la certitude que c'était un corps français; j'envoyai alors le capitaine Jallu pour rendre compte au général qui le commandait et lui faire savoir que deux demandes de secours étaient venues de Beauvois.

« Les bataillons s'avancèrent dans notre direction, et le général Paulze d'Ivoy, arrivant le premier, fit établir une batterie sur le plateau; il me donna l'ordre (vers deux heures) d'envoyer deux compagnies à Pœuilly pour occuper le village, et de déployer le reste de mon bataillon en avant de ses troupes (contre Trefcon en soutien du 3e bataillon du Gard, 44e mobiles). Je lui fis remarquer que j'étais chargé du convoi, mais un officier supérieur de sa suite, un intendant, je crois, me répondit : « Je m'en charge ».

« Je partis avec la fraction de mon bataillon, et nous avions quitté le général depuis environ trois quarts d'heure, quand un gendarme vint nous prévenir de sa part de nous replier sur Caulaincourt pour gagner Vermand. (La division du Bessol était en effet dégagée et la droite menacée.)

« A notre retour, le village était occupé par l'ennemi (qui

l'avait débordé). Il fallut le traverser en nous frayant un passage sous un grêle de balles. Nous étions obligés de longer le mur du parc, vers lequel aboutissaient toutes les rues du village. Je puis même certifier, à la honte de nos adversaires, avoir vu à vingt mètres un peloton prussien coiffé avec des casquettes de mobiles; comme il tirait sur nous et que je savais le 3e bataillon du Gard dans les environs, je m'arrêtai pour leur crier : « Mais, tas d'imbéciles, ne tirez donc pas! vous voyez bien que nous sommes français ». L'officier, qui commandait, me salua très poliment et trois maladroits me manquèrent. Reconnaissant alors mon erreur, je m'éloignai rapidement. Fort heureusement, j'avais un soldat du pays, le nommé Carpentier, qui, au moyen de détours, nous conduisit sur le plateau en avant de Vermand; sans lui nous devions être tous massacrés n'ayant certainement pas l'intention de nous rendre.

« Outre les pertes énormes que je faisais à chaque pas (3 officiers, 117 hommes) et qui me brisaient le cœur, j'avais encore une inquiétude navrante en pensant aux malheureuses compagnies envoyées par le général à Pœuilly et que je ne voyais pas rejoindre.

Nous arrivâmes à Vermand à la tombée de la nuit; nous y restâmes environ une heure; mais, ne trouvant aucun général et voyant que toutes les troupes prenaient la route du sud, nous les suivîmes et arrivâmes à Saint-Quentin à onze heures du soir, épuisés de fatigue et de faim. Cette journée, sanglante et glorieuse pour mon bataillon, mais que notre isolement peut rendre obscure, sans mérite et oubliée, m'a coûté bien cher. Le cœur brisé, j'ai fait compter mes hommes, sur le plateau de Vermand, il m'en manquait la moitié (1).

Le colonel Fœrster fit immédiatement face au nord-ouest.

« Le commandant Brunot, de l'infanterie de marine, laissait sa compagnie L en réserve sur la place, les compagnies J et K en soutien, à la sortie nord-ouest du village, déployait la compagnie H dans le petit bois à gauche de la route de Péronne, la compagnie I, à droite de la compagnie H, se reliait par sa droite au 2e bataillon du 43e, qui se couvrait lui-même par deux compagnies (2). »

(1) Tués, blessés ou disparus : officiers, 4; sous-officiers et soldats, 229.
(2) *Revue d'histoire.*

« Le 2e bataillon, dit son chef, le commandant Leclaire, eut pour mission de se déployer en tirailleurs face à la route de Péronne, et là, pendant trois heures, maintint la position contre des forces ennemies grossissant sans cesse. Quarante hommes tués ou blessés constituent les pertes du bataillon et témoignent de sa résistance. »

A une heure et demie, la compagnie de réserve venait de renforcer à gauche les tirailleurs de la compagnie H, lorsque du Bessol arrivant prescrivit l'abandon de Beauvois et chargea Fœrster de former l'arrière-garde. La division se retirait sur Grand-Séraucourt, à la nouvelle de l'occupation d'Ham.

Aussitôt, le 20e chasseurs releva le 43e et deux pelotons de J et K garnirent la lisière nord-ouest.

La retraite s'opéra derrière ce rideau par échelons.

La batterie française, en faisant demi-tour, eut une pièce qui culbuta dans une mare et qu'on ne put retirer. Bœlle, du 3e bataillon, aujourd'hui général, la fit repousser au fond de l'eau pour la cacher à l'ennemi. Le lendemain, les Allemands ne s'en emparèrent qu'avec l'aide de 15 chevaux et de 50 hommes.

Du côté de Pœuilly, à trois heures, 8 batteries soutenaient l'offensive des Allemands; le village fut bientôt incendié.

La 4e compagnie (capitaine Puicherelle), en position au nord du village, avait arrêté un moment, par un feu bien ajusté, une ligne de 700 à 800 tirailleurs. Mais, assaillies de toutes parts, canonnées par 24 bouches à feu, les deux compagnies du 69e furent entraînées dans la déroute du 19e bataillon de chasseurs.

L'ennemi, en effet, s'étant ressaisi, quand son attaque fut suffisamment préparée, prit le pas de charge et s'élança à l'assaut.

La compagnie se réfugia dans le village, où le capitaine Dancla, à la tête de la 5e, s'efforça de contenir une autre fraction entrée par l'extrémité opposée. La résistance paraissait impossible, la ligne de retraite était coupée. Dans une lutte désespérée, les rangs s'éclaircissaient et la petite troupe se pelotonna de plus en plus autour de son vaillant chef, qui tomba frappé au front d'une balle tirée à bout portant.

Le sous-lieutenant Giraud prit le commandement, il se dirigea vers le sud du village et vint donner contre une haie derrière

laquelle se dressa subitement un peloton : « Rendez-vous! », lui cria son chef. « Feu! » répondit Giraud; puis, sous une décharge meurtrière, il se précipita dans une ruelle perpendiculaire à la haie. A la sortie, on trouvait encore l'ennemi, on le bousculait pour gagner la campagne : Giraud eut son uniforme troué de plusieurs balles, il n'avait plus avec lui qu'une vingtaine d'hommes.

Il retrouva alors Dancla qui, quoique blessé, était parvenu à se dégager.

Le détachement se retira sur Soyécourt.

Le 4e régiment allemand se dirigeait contre ce village, que le 24e chasseurs venait d'occuper. Un ordre mal compris détermina l'abandon des lisières. Aussitôt, deux escadrons du 14e uhlans (1er et 4e) chargèrent sur les compagnies en retraite, ils étaient suivis par un peloton du 7e uhlans.

C'est contre ce peloton que Dancla intervint.

« Le capitaine Dancla, formant sa troupe en demi-cercle, laissa la cavalerie s'approcher jusqu'à la distance de 200 mètres; puis, après avoir recommandé le plus grand calme à ses hommes, il fit exécuter un feu à commandement qui coucha par terre une vingtaine de chevaux et de cavaliers, pendant que le reste du peloton, après avoir tournoyé un instant, rebroussait chemin précipitamment. Le capitaine Dancla ne fut plus inquiété et put rejoindre les autres compagnies du bataillon. »

« La 2e section de la 5e compagnie avait été envoyée sous le commandement du sous-lieutenant Roure pour défendre un petit bois situé en avant du village. Malheureusement, le nombre des défenseurs était trop restreint pour arrêter l'effort de l'ennemi.

« Tous furent tués, blessés ou faits prisonniers, à l'exception de trois hommes, qui, ayant à leur tête M. Roure, se dirigèrent à travers mille dangers sur un bataillon du 33e de marche qui combattait à quelque distance (1). »

Joint à un groupe de chasseurs, puis au 1er bataillon du 33e, Roure repoussa successivement, vers quatre heures, une charge du 4e escadron du 14e uhlans et une attaque des 4e et 44e prussiens.

(1) Historique manuscrit.

l'apparition au nord de Vermand de la division Robin, ainsi que la tombée de la nuit incita de Grœben à suspendre son offensive.

Roure ne rejoignit son corps que le lendemain matin. Pendant la nuit, le 1er bataillon était arrivé à Saint-Quentin.

Bataille de Saint-Quentin. — Le commandant du VIIIe corps allemand faisait converger toutes ses forces vers Saint-Quentin, et une action générale devint inévitable pour le 19.

Faidherbe avait réussi à contenir l'ennemi la veille et à se concentrer autour de Saint-Quentin.

Une pluie glaciale tombait depuis le milieu de la nuit, la journée s'annonçait sombre et brumeuse, et les troupes, déjà engourdies, exténuées, n'avançaient qu'avec peine.

Les deux corps d'armée s'établirent de part et d'autre de la Somme, au sud-ouest de la ville, le 22e corps sur la rive gauche.

La brigade Gislain (2e de la 2e division) était très exposée en avant et à droite de la ligne, au village de Castres. La 1re brigade, partie du Grand-Séraucourt à cinq heures du matin, prit position à Grugiès, vers sept heures et demie.

Des isolés des 69e, 91e, et 20e chasseurs, qui formaient l'arrière-garde, eurent à repousser un escadron de hussards de la garde précédant des colonnes en marche de Grand-Séraucourt.

Le 3e bataillon s'établit au sud de Grugiès, en soutien, en arrière des batteries, le 2e à sa droite.

C'est à ce moment, devant le front de l'infanterie de marine, que le général du Bessol, blessé d'un éclat d'obus, remit le commandement au colonel Fœrster.

Le 1er bataillon n'avait pu rejoindre : « de six heures à sept heures et demie du matin, très ennuyé de me trouver encore seul, rapporte Perrier, j'ai demandé, dans toute la ville de Saint-Quentin, des renseignements sur la 2e division, et je n'ai rien pu apprendre. J'ai réuni alors les débris de mon bataillon et, après avoir fait distribuer des cartouches, je me suis dirigé sur le plateau dominant la route de Ham, d'où j'entendais le canon, errant à l'aventure sur le champ de bataille; j'y ai fort heureusement rencontré le général Derroja, auquel j'ai fait connaître mon ennuyeuse position. Le général m'a alors gardé sous ses ordres (en soutien). »

La bataille commença du côté du 22e corps. Vers dix heures se présentaient de profondes masses prussiennes par la route de Paris.

C'était la 31e brigade. Le général Barnekow se proposait d'enlever Grugies, pour prendre ensuite à revers la brigade Gislain.

Trois compagnies des 29e et 69e prussiens arrêtées de front par le 20e chasseurs furent assaillies sur leur flanc gauche par les 2e, 3e et 4e compagnies du 2e bataillon. Elles arrêtèrent ainsi « le mouvement tournant de l'ennemi par le chemin creux auquel la voûte de passage du chemin de fer sert de débouché(1) », et poursuivirent de leurs feux les débris du 2e bataillon du 69e prussien, dont l'attaque avait échoué.

Des compagnies du 29e, venues en renfort le long de la voie ferrée furent immobilisées à leur tour.

A midi, le 41e prussien attaquait les fractions de Gislain à la ferme Patte, et les forçait à la retraite.

Le colonel Fœrster, sollicité par Lecointe, envoya le bataillon Brunot, réduit à 460 hommes, pour protéger le mouvement de repli.

Brunot « détacha la compagnie H à la gauche du 18e chasseurs (vers le chemin de Grugies à Séraucourt), déploya les compagnies I, J et, suivi des deux autres, marcha au son de la charge sur les hauteurs de la ferme Patte, que le 91e et les mobiles de Somme et Marne avaient déjà abandonnées pour refluer sur Coutescourt et sur Castres; acharnées à leur poursuite, les deux compagnies de droite du 41e redescendaient également vers l'ouest; aussi, en arrivant sur les crêtes, l'infanterie de marine ne trouvait-elle plus devant elle que les réserves allemandes, à trois cents mètres au sud de la ferme Patte (2) ».

Mais le 91e était mis en déroute vers Giffécourt par six autres compagnies du 41e .

« Témoin de cette débandade, fusillés de front et de flanc, le commandant Brunot se retira vers Grugies avec les compagnies I, J, accompagnées à droite par la compagnie K; la compagnie L se dirigea vers le petit bois au sud-est de Giffécourt. Il était une heure et demie (2). »

---

(1) Rapport du 2e bataillon.
(2) *Revue d'histoire.*

Le 3e bataillon, dans l'ordre I, J, K, L (avec le 18e chasseurs), s'installa à la droite du 2e, dont vinrent le séparer deux compagnies du 44e mobiles, jusqu'alors en réserve. Une fraction de J était au sud de Grugiès, la compagnie H s'était retirée à l'est du village, en suivant la voie ferrée.

Lecointe, arrivant, donna l'ordre au commandant Brunot de rallier son bataillon au sud de la localité.

Sous la pluie de projectiles des trente pièces allemandes en batterie à la ferme Patte, Giffécourt était évacué.

A deux heures et demie, Barnekow tenta un quatrième effort sur Grugiès, appuyé par l'artillerie qui avait pris pour objectif la Sucrerie.

A droite de celle-ci, derrière les talus du village était rassemblé en partie le troisième bataillon.

Vers trois heures un quart, le point d'appui tombait aux mains des Allemands; une partie de la compagnie L était faite prisonnière.

Le deuxième bataillon se repliait avec la brigade sur Saint-Quentin, le long de la voie ferrée. Le 3e suivait au pas gymnastique sous les rafales d'artillerie et le feu de dix compagnies prussiennes, progressant de part et d'autre du remblai.

Menacé, par les dernières réserves de Barnekow sur son flanc gauche, Lecointe organisait la retraite à Saint-Quentin.

A trois heures, le 1er bataillon avait été envoyé, par Derroja, défendre le chemin de Grugies à la Fère.

Cinq régiments allemands « mêlés, confondus, s'avançaient de toutes parts, au son des fifres, des tambours, refoulant devant eux les débris du 22e corps (1) ».

Il était cinq heures. Au centre, la brigade Pittié reculait des hauteurs de Tous-Vents sur la ville; en arrière et à droite, le colonel Fœrster dirigeait un groupe dont faisaient partie cinquante ou soixante hommes de la compagnie J. Le troisième bataillon cheminait le long de la voie ferrée, atteignait la gare, où la compagnie H le rejoignait. A Essigny-le-Petit, un train le ramenait à Cambrai.

Fœrster, évitant Saint-Quentin, réunissait 3.000 isolés, dont une partie de la compagnie J et le 2e bataillon, traversait Harly,

(1) *Revue d'histoire.*

à l'est de la ville, Rouvroy, Morcourt, Remaucourt, pour s'arrêter entre Rohain et le Cateau.

« La nuit étendait heureusement ses voiles sur cette confusion (1). » Dans la ville, par ordre de Derroja, les réverbères étaient éteints.

Le premier bataillon avait reculé, jusqu'à l'entrée du faubourg d'Isle, sous le feu des batteries d'Itaucourt. L'infanterie ennemie déborda bientôt les premières maisons, où une barricade avait été construite, et, pénétrant par les rues latérales, menaça de couper la retraite au détachement. Une seconde barricade fut élevée plus en arrière, puis, devant les progrès incessants des assaillants, il fallut encore reculer jusqu'à l'extrémité de la ville. Le bombardement commença.

Le premier bataillon, réduit à 7 officiers et 143 hommes, se joignit à la division Derroja qu'accompagnaient aussi 50 ou 60 hommes du 3e, et se retira vers le Cateau. Certaines unités franchirent plus de quarante kilomètres.

Sur la rive droite de la Somme, le 23e corps, après une résistance opiniâtre, s'était replié sur le faubourg ouest, où il tint jusqu'à six heures du soir. A ce moment, découvert par la retraite du 22e et menacé d'être coupé par l'aile gauche allemande, il se rejeta sur Cambrai.

Le régiment avait perdu 10 officiers et 113 hommes, sans compter les disparus. Il ne restait pas plus de vingt-cinq hommes par compagnie. Grâce à la marche forcée de la nuit du 19 au 20, l'armée était hors d'atteinte de l'ennemi.

La division devait bivouaquer le 20 autour de Cambrai, mais les Allemands menaçant Landrecies, elle fut dirigée sur Douai. Le 1er bataillon avait rejoint; le 3e resta en grand'garde au sud de Cambrai.

Le 27, du Bessol revint définitivement à Cambrai.

Le 29, Goeben reprit ses positions sur la Somme.

Grâce à l'activité déployée et à l'incorporation de quelques milliers de mobilisés, l'armée du Nord était prête à rentrer en campagne.

L'armistice du 29 janvier arrêta les opérations. Mais les Allemands ne se conformèrent point exactement aux conditions.

---

(1) *Revue d'histoire.*

Lecointe eut l'intention de marcher sur eux et porta, le 1er février, sa première brigade sur Anneux, Graincourt, Flesquières.

Le 2, les troupes rentrèrent à Cambrai et furent passées en revue par le général en chef.

Le 5, elles cantonnèrent dans les localités fixées par les stipulations : 1er bataillon, Havrincourt; 2e, Hermies; 3e, Flesquières, et y restèrent jusqu'au 17.

Les effectifs furent renforcés par un détachement du dépôt, alors à Dunkerque, et par 150 mobilisés du Nord, ce qui porta les compagnies à 60 hommes.

Le 17 février (1), le 69e de marche prit le chemin de fer à Cambrai et arriva le même jour à Dunkerque pour être dirigé sur Cherbourg, et de là rejoindre une armée en formation dans le centre.

Au cours de la campagne, le régiment avait eu l'honneur d'être cité deux fois à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite aux batailles de Pont-Noyelles et de Bapaume.

Il avait reçu une croix d'officier de la Légion d'honneur, quatre croix de chevaliers et douze médailles militaires.

Départ pour l'Armée de la Loire. — Le 18, le 69e s'embarqua à bord de la *Savoie* et débarqua à Cherbourg le lendemain à deux heures de l'après-midi.

Désigné pour faire partie de l'armée de la Loire (22e corps), il fut, en attendant son départ pour le camp de Carentan, cantonné par petites fractions dans les villages des environs, à Courville et Saint-Martin-le-Gréat....

Le 26 février, le régiment parvint à Mollet-Litry, où il demeura jusqu'au 5 mars. A cette date, le 22e corps fut dissous et les éléments régulièrement formés reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir pour être incorporés dans l'armée de Paris.

Départ pour l'Armée de Paris. — Le même jour — 5 mars — le 69e prit le chemin de fer et arriva à Mantes le 6.

Le 7, il se porta sur Poissy.

Le 8, poursuivant sa route vers Paris, il traversa Saint-Germain-en-Laye, alors aux mains des Prussiens; les détachements

---

(1) Situation le 15 février : 37 officiers, 1.141 hommes.
Situation le 17 février : 37 officiers, 1.526 hommes.

ennemis qui occupaient la ville furent consignés dans les casernes pendant le passage du régiment.

Arrivé à Paris, à huit heures du matin, le 69e alla camper dans l'ancienne avenue de l'Empereur, près du Trocadéro, où il resta jusqu'au 18 mars.

Armée de Paris

Le 69e de marche entra le 7 mars dans la composition de la 1re division de l'armée de Paris. Le général Maud'huy, désigné pour en prendre le commandement, installa son quartier général, le 16, au palais du Luxembourg. Les 67e, 68e et 69e formaient la brigade Wolf.

Le 14 mars, le régiment reçut l'ordre de renvoyer les hommes libérables ou engagés pour la durée de la guerre; le 3e bataillon — 8e d'infanterie de marine — rentra sous la dépendance du ministère de la marine. Pour compenser ces pertes, le corps reçut des détachements des 111e, 112e et 139e de marche, licenciés; il se trouva ainsi reconstitué à 1.500 hommes et un nouveau bataillon fut constitué (capitaine Leroy, du 2e bataillon, commandant provisoire).

Quand Paris eut capitulé le 29 janvier, un grand nombre de bataillons de la Garde nationale, surtout ceux des boulevards extérieurs de l'est, exaspérés par l'inaction du siège et par la capitulation, mécontents de la présence de l'Assemblée en dehors de la capitale et de la suppression de leur solde, se fédérèrent et refusèrent de se laisser désarmer.

Le 15 mars, un comité central de délégués fut constitué.

Journée du 18 mars. — Vinoy, chef de l'armée de Paris, fut chargé par Thiers, chef du Pouvoir exécutif, de reprendre aux insurgés les 170 canons groupés aux buttes Montmartre.

Le régiment laissa ses sacs dans le jardin du Luxembourg et partit avant le jour. Il s'établit entre le pont d'Austerlitz et la place de la Bastille pour y disperser les attroupements et assurer la sécurité du quartier.

Les hommes avaient trois cartouches chacun.

Vers deux heures de l'après-midi, l'aide de camp de Wolf conduisit le 69e d'abord à l'Esplanade des Invalides, où il forma les faisceaux un moment, puis au Jardin du Luxembourg, pour y reprendre l'équipement. Il devait ensuite se rendre au Champ de Mars où avait lieu la concentration des troupes régulières pour, de là, se porter sur Versailles, Thiers ayant décidé d'évacuer Paris, à la suite de l'exécution par les fédérés des généraux Lecomte et Clément Thomas.

Le quartier du Luxembourg était fort paisible, mais l'émeute grossissait à l'intérieur de la ville, où le Comité central prit le pouvoir.

Dans la soirée, le bruit courut que l'armée régulière avait quitté Paris.

Le lieutenant-colonel Pasquet de la Broue, accompagné des commandants Perrier et Leclaire, alla s'assurer de la réalité du fait, qui lui fut confirmé par les militaires rencontrés en chemin. Ces officiers rentrèrent au Luxembourg où n'était arrivé aucun ordre.

Les journées du Luxembourg. — Le 19, le régiment se trouva cerné par plusieurs bataillons de gardes nationaux qui avaient fermé les portes du jardin. Le capitaine Jallu prit alors l'initiative d'une démarche hardie : il résolut d'aller à Versailles pour informer Vinoy de la situation du régiment. Il demanda au lieutenant-colonel l'autorisation de partir et, le 20, revêtu d'effets civils, il prit le chemin de fer de la rive droite, arriva à Versailles et obtint facilement une audience du commandant en chef. Il lui rendit compte que le 69e ainsi qu'une section d'artillerie se trouvaient au Luxembourg, n'ayant pas été prévenus du départ, que ces troupes pourraient de plus en plus difficilement se frayer un passage à travers les bandes hostiles qui les entouraient.

Vinoy témoigna tous ses regrets de l'abandon dans lequel avait été le 69e. Il félicita Jallu et lui remit un ordre enjoignant au commandant du régiment de venir à Versailles. Wolf prescrivait de son côté de se mettre immédiatement en marche, avec armes et bagages; il laissait toute latitude pour le choix des moyens.

Jallu rentra sain et sauf au Luxembourg, le 20, à cinq heures du soir.

De la Broue, qui appartenait à l'infanterie de marine, avait rejoint son corps; le commandant Perrier prit le commandement. Au retour du capitaine Jallu, il réunit les officiers et fixa les mesures à prendre en vue du départ.

Le lendemain, cinq individus portant l'uniforme d'officier et délégués par le « Comité central » vinrent, dans la matinée, prévenir Perrier que le 69e ne se rendrait à Versailles qu'après avoir déposé ses armes. Ils ajoutèrent que, pour éviter aux hommes l'humiliation d'être désarmés par la force, ils leur accorderaient la faveur de déposer eux-mêmes leurs fusils dans le bâtiment de l'Orangerie.

L'un d'eux était décoré. Le commandant le prit à part et lui fit comprendre combien cette proposition était dégradante et ridicule : « Je vois sur votre poitrine, ajouta-t-il, que vous êtes un homme d'honneur, peut-être même un ancien militaire; au lieu de l'infamie que vous me proposez, faites une bonne action, et délivrez-moi un laissez-passer pour partir avec armes et bagages. » Le délégué, très courtois, répondit qu'il ferait tout son possible pour faire droit à cette demande et qu'en sa qualité de chef du 6e secteur, il allait se rendre au Comité afin d'obtenir l'autorisation nécessaire; il donnerait réponse à midi à la mairie du Luxembourg.

Le commandant fut exact au rendez-vous, mais il n'y trouva pas le délégué. Il apprit par la suite qu'il avait été arrêté et incarcéré, comme suspect sans doute, à cause de sa démarche.

A quatre heures du soir, plusieurs bataillons de Belleville, de Montmartre et de la Villette arrivèrent, tambours et clairons en tête, enseignes déployées. Lullier, ex-lieutenant de vaisseau, devenu général en chef de l'armée de Paris, les conduisait. Un officier qui l'accompagnait entra dans le camp du 69e et réclama le chef de corps.

Le régiment, inquiet et curieux, eut vite fait cercle autour de cette bande très galonnée. Lullier prit la parole : « Citoyens! l'heure de la liberté a sonné pour vous, on ne vous retiendra plus malgré vous loin de vos familles. Vos chefs vous ont fait souffrir le froid, la faim, l'esclavage! Moi, Lullier, général en

chef des armées de Paris, je vous apporte la délivrance.... En échange, je vous demande vos armes, que vous ne voudriez pas rougir du sang de vos frères. Suivez l'exemple d'un grand nombre de vos camarades qui sont avec nous. Ceux qui voudront continuer à servir, je leur donnerai des grades, ceux qui préféreront rentrer dans leurs familles, je les congédierai. » Puis, s'adressant au commandant Perrier : « Citoyen commandant, s'écria-t-il, je vous somme de me rendre vos armes. »

De longs et frénétiques applaudissements partis de l'Etat-major du général saluèrent la péroraison du discours.

Quand le silence se fut rétabli, Perrier, parvenant à maîtriser avec peine son indignation, lui répondit d'une voix énergique et mesurée : « Monsieur, en me demandant mes armes, vous me demandez de me déshonorer. Je ne me soumettrai jamais à une pareille infamie. D'ailleurs, si j'étais assez lâche pour vous obéir, pas un de mes soldats ne voudrait y consentir. Vous avez la force du nombre, mais j'ai 1.500 hommes qui me sont dévoués et qui préfèrent la mort au déshonneur. La partie est égale, je vous rends responsable du sang qui sera versé! »

Ces paroles, qui traduisaient si fidèlement ce que chaque soldat ressentait, émurent profondément le régiment. Le général, qui avait escompté un autre effet de son éloquence, reprit :

« Citoyen commandant, puisque vous paraissez si convaincu de l'attachement de vos soldats, je reviendrai demain à midi et vous laisserai libre de partir avec armes et bagages. Ceux qui ne voudront pas vous suivre, et le nombre en sera grand, je n'en doute pas, resteront avec moi. »

— J'accepte votre défi, répliqua le commandant, demain à midi précis, je partirai et j'aurai avec moi une section d'artillerie, dont la garde m'a été confiée. »

— Ah! vous avez trois canons, hurla Lullier, ah! vous avez 1.500 hommes, ah! vous voulez du sang : eh bien! j'ai trois cents canons, j'ai 300.000 hommes et demain, puisqu'il le faut, il y aura 100.000 cadavres! »

Perrier laissa ce triste héros se griser de ses vociférations et lorsque Lullier, comprenant enfin tout le ridicule de sa situation, se décida à s'éloigner, le commandant, de cette voix mâle et vibrante que les soldats connaissaient pour l'avoir entendue

au milieu du danger, lui dit avec une froide ironie : « Au revoir, monsieur, demain à midi précis. »

Après le départ des fédérés, Perrier passa les compagnies en revue et reçut de la part de tous de nouvelles assurances de fidélité et de dévouement. L'officier qui commandait la section d'artillerie vint le trouver et le supplia de ne pas l'abandonner; il ajouta qu'il se portait garant de ses hommes. Le commandant s'empressa de le rassurer et lui dit qu'il allait tenter une nouvelle démarche afin d'arriver, si possible, à une solution pacifique compatible avec ses devoirs et son honneur de soldat.

Quelques jours auparavant, Perrier avait rencontré le sous-préfet de Péronne, Blondin, avec qui il avait eu d'excellentes relations pendant la campagne du Nord; il se rendit à son domicile et, lui faisant part de sa situation critique, le pria d'aller plaider la cause des soldats du Luxembourg devant le Comité central.

Les membres étaient à table, fêtant les exploits de la journée; après avoir écouté la requête de Blondin, Lullier, après un nouveau discours, consentit au départ du 69e, mais fut inflexible à l'égard de la section d'artillerie; il termina en disant : « Allez dire au commandant du Luxembourg que, pour la première fois de sa vie, Lullier a cédé. J'étais parti pour le désarmer et je l'ai laissé libre de se retirer à Versailles, avec les hommes qui voudront le suivre; quant aux canons, je les garde. Le malheureux! ajouta-t-il, mais il n'aura pas onze hommes de son côté. »

« Réfléchissez, dit Blondin, en prenant congé, je connais le commandant Perrier, c'est un dur-à-cuire. Il veut ses canons, il les aura. »

Prévenu, le commandant donna les ordres de départ pour le lendemain.

La nuit fut longue et pénible; chacun était anxieux, les officiers veillèrent jusqu'au jour.

Au dehors, les fédérés veillaient aussi, les issues étaient gardées et leurs menaces ne présageaient que trop leur espoir.

Le retour à Versailles. — Le 22 mars, à onze heures et demie, le régiment était sous les armes, Perrier passa devant les rangs, rassurant les hommes : « Ne craignez rien, mon commandant, s'écriaient les soldats, nous vous suivrons tous. »

A midi un quart, le 69e se mit en marche. Le commandant s'avança auprès des officiers fédérés qui gardaient la grille du côté de Vaugirard et leur dit : « Vous connaissez, Messieurs, le rendez-vous que j'ai donné hier à votre chef. Il ne s'y trouve pas; je veux sortir, ouvrez les portes! »

Son ton sec et impérieux n'admettait pas de réplique, ils ouvrirent la porte et le défilé commença.

La colonne prit la rue de Vaugirard. Au moment où elle atteignait le boulevard Montparnasse, un monsieur décoré s'élança au-devant de son chef : « Commandant, s'écria-t-il, nous sommes dans un temps où la confiance ne se commande pas, mais, je vous en supplie, ne suivez pas la rue de Vaugirard à l'extrémité de laquelle de nombreux bataillons fédérés vous attendent. Essayez de sortir par la porte Maillot : là se trouve un bataillon de garde composé de gens assez honorables, ils vous laisseront passer plus facilement. »

Perrier, conquis par l'accent de sincérité de cet homme, jugea bon de suivre son conseil; la colonne changea de direction et descendit vers les Champs-Elysées.

Arrivée à la porte Maillot, elle fut arrêtée par le factionnaire; l'officier fédéré refusa d'abaisser le pont-levis, prétextant qu'il venait de recevoir l'ordre d'arrêter le régiment. A ce moment, on vint avertir le commandant que plusieurs bataillons de fédérés le poursuivaient à courte distance. L'heure n'était pas aux discours, la tête de colonne chargea les armes et se porta en avant! Le capitaine Héranné, de la 1re compagnie, fit mettre baïonnette au canon. Le chef de poste livra passage : le régiment était sauvé!

Il traversa Neuilly, le pont de Courbevoie et s'arrêta à Puteaux. Non seulement il avait emmené ses armes, ses bagages, son artillerie, mais il avait encore recueilli, sur sa route, 265 hommes appartenant à différents corps, qui, surpris par l'insurrection et désireux de rentrer dans les rangs, étaient venus se placer sous la protection du 69e.

Après avoir campé à Sèvres, la colonne reprit sa marche sur Versailles. Le lendemain matin, 23 mars, à la sortie de Sèvres, elle croisa Ducrot et le chef de l'Etat-major de l'armée venus à sa rencontre. A deux kilomètres de Versailles, les généraux de

brigade et de division, ainsi que le commandant en chef, vinrent se mettre à la tête du régiment. Vinoy le félicita chaleureusement.

A l'entrée de Versailles, les troupes formaient la haie; elles présentèrent les armes, les tambours battirent « aux champs », une musique précéda le régiment. En arrivant devant la préfecture, il fut formé en bataille et, là, une députation de l'Assemblée nationale, ayant à sa tête les ministres et le chef du Pouvoir exécutif, vint recevoir et complimenter la troupe. Thiers, serrant avec émotion la main du commandant, lui dit : « Lieutenant-colonel Perrier, je vous remercie! »

Le 69e rejoignit le soir la brigade au camp de Satory.

Pendant ces jours de trouble, il avait conservé la saine notion du devoir.

Aussi, dans la séance du 23 mars, M. d'Osmoy demanda une récompense éclatante : « Nous avons l'honneur de proposer à l'Assemblée nationale de voter des félicitations aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 69e de ligne, dont la conduite, au milieu des événements que nous traversons, a été digne des plus grands éloges. »

La proposition, mise aux voix, séance tenante, fut adoptée à l'unanimité au milieu d'applaudissements répétés (1).

Par décision ministérielle du 30 mars, le colonel Ameller, du 66e de ligne, fut placé à la tête du 69e de marche. Dès son arrivée au camp de Satory, le 2 avril 1871, il porta l'ordre suivant à la connaissance du régiment :

« Officiers et soldats,

« En prenant le commandement qui vient de m'être confié, je me fais un devoir de vous féliciter de votre belle conduite qui a fait l'admiration de l'armée et de la France entière. Dans ces jours de défaillance et de deuil, vous êtes restés fermes, résolus, dévoués à vos chefs, fidèles à votre devoir.

« Les menaces, les mauvais conseils, les exemples criminels n'ont pu vous ébranler. Vous avez repoussé avec indignation et mépris les menteuses promesses de désordre et de pillage.

---

(1) *Journal officiel* du 24 mars 1871.
Sur le lieutenant-colonel Perrier, voir Pof, *Croquis révolutionnaires* (Dentu, 1872).

Vous avez ri de cette tentative audacieuse qui vous demandait l'honneur en vous réclamant votre drapeau; malgré le nombre de vos ennemis, vous êtes restés sans crainte, comprenant qu'ils etaient aussi lâches qu'arrogants. Jusque-là, le 69e de ligne avait tenu haut et ferme l'honneur de son drapeau, vous venez d'inscrire à son histoire une page brillante dont il peut être fier. Rien n'a manqué à votre triomphe et, en recevant tant d'ovations, tant d'honneurs, vos cœurs ont dû sentir combien il est beau de faire son devoir. Restons unis; resserrons nos rangs autour du Pouvoir et, quand vous serez rentrés dans vos foyers, chacun dira en voyant votre numéro : c'est un soldat du 69e de marche. »

Le lieutenant-colonel Perrier (1) continua de servir au corps avec son nouveau grade; les cadres furent complétés et l'instruction reprise.

A la suite d'une revue qu'il passa quelques jours après, le général de division distribua de nouvelles récompenses.

Armée de Versailles

L'armée de Versailles fut constituée par décret du chef du Pouvoir exécutif, en date du 6 avril 1871. Mac-Mahon en reçut le commandement.

Le 69e fit partie du 1er corps (Ladmirault), 2e division (Maud'huy), 1re brigade (Wolff), avec le 67e, le 68e et le 23e bataillon de chasseurs.

---

(1) *Croquis révolutionnaires*, par M. Pof (Dentu, 1872) :

« M. le lieutenant-colonel Perrier rappelle aujourd'hui ces faits au conseil. A la bonne heure! Voilà des hommes, honnêtes, dignes, simples! Oh! pas de phrases, de poses, de commentaires. Un soldat, un noble soldat que le lieutenant-colonel Perrier. Une belle tête blonde — un peu grise — la moustache forte, fournie, presque blanche. Un regard franc, sympathique, plein de bonté, de résolution. Dans les façons, quelque chose de net et d'excellent, qui attire, séduit.

« En entendant M. Perrier raconter avec une bonhomie charmante comme il s'y était pris..., tous ont été émus de la crânerie, de la modestie, du sang-froid de ce vaillant officier, de cet honnête homme, qui, toute sa vie ayant fait son devoir, ne semble pas savoir à cinquante ans qu'il y a des gens qui ne le font pas ».

Le 7 avril, le régiment s'établit en réserve dans le bois des Fausses-Reposes, à six kilomètres nord-est de Versailles.

Le 9, jour de Pâques, toute la division partit camper près du haras à Vaucresson, où elle séjourna le 10.

Le 11, elle fut dirigée sur Puteaux; à la nuit, elle passa la Seine sur un pont de bateaux pour aller relever la division Grenier, installée à Neuilly, aux avant-postes. Le général de Maud'huy fut remplacé, le même jour, dans son commandement par Laveaucoupet.

Le 12, les insurgés, qui occupaient les forts d'Ivry, Bicêtre, Montrouge, Vanves, Asnières, Clichy et la partie nord-est du village de Neuilly, tiraillèrent continuellement contre les sentinelles. Le régiment, à la droite de la division, occupait l'avenue de Madrid et celle de Neuilly jusqu'à la Seine; quelques petits engagements eurent lieu dans les rues.

Le 13, la brigade enleva à la baïonnette quelques barricades, ainsi que des maisons en avant du passage Céline, qui fait communiquer les rues Perronnet et d'Argenson.

Le 14, la division combattit aux barricades du pont de Neuilly; dans la nuit du 13 au 14, elle avait essayé de s'emparer du château de Bécon, situé entre Courbevoie et Asnières.

Le 15, très fatiguée par une lutte incessante, elle fut remplacée par la division Montaudon; le régiment fut placé en réserve à Nanterre.

Le 16, il bivouaqua à Bougival, dans le parc de la Malmaison. Les trois jours suivants, il alla s'établir dans les baraques du camp de Villeneuve-l'Etang.

Le 20, il occupa la caserne de Rueil; le reste de la division : Nanterre et la Malmaison.

Elle en repartait, le 23, pour se rendre à Neuilly, Courbevoie et Asnières. Le 69e fut logé dans la caserne de Courbevoie.

Le 24, « il se mit en route pour les avant-postes d'Asnières où il se trouva placé en première ligne. Une compagnie d'éclaireurs fut formée au moyen de volontaires et reçut pour chefs le capitaine Nanty, le lieutenant Eliet, les sous-lieutenants Roure et Giraud. Le 1er bataillon fut placé sur la rive gauche, en aval du pont du chemin de fer, dans le parc de la propriété Cogniard; les deux autres bataillons s'étendirent en arrière des

maisons qui bordent le quai jusqu'à l'église et au pont de Clichy.

« Cinq batteries fédérées installées sur la rive droite et de nombreux tirailleurs postés dans les maisons situées au bord de l'eau tirèrent presque sans interruption sur les positions d'Asnières à peine éloignées de 250 mètres.

« Le premier bataillon — commandant Martin — était de beaucoup le plus exposé, à peine abrité de la vue des adversaires par un mur de deux mètres d'élévation; il se hâta de construire des tranchées assez profondes, qui le préservèrent des projectiles de l'ennemi.

« Les première et quatrième compagnies repoussèrent une attaque des fédérés qui étaient parvenus à traverser la Seine en face de Saint-Ouen. Le tablier du pont du chemin de fer avait été enlevé; mais, se hissant sur les charpentes en fer qui joignaient les travées, les fédérés profitaient de l'obscurité de la nuit pour se glisser jusqu'à la rive gauche et de là tiraient sur les embuscades placées à l'entrée du pont et près des bâtiments de la gare (1). »

Le 25 avril, il y eut une suspension d'armes de neuf à cinq heures, pour permettre aux habitants de Neuilly de quitter les caves de leurs maisons où ils s'étaient réfugiés.

Le feu reprit le soir; dans la nuit, « le caporal Lafargue et quatre soldats déterminés : Neymarck, Quesnel, Gagne et Viardot, se glissèrent à leur tour sur les premières travées du pont, attendirent les fédérés, en tuèrent 5 ou 6 qui furent précipités dans l'eau » et mirent en fuite le poste de la rive opposée. « A partir de ce moment, les embuscades ne furent plus inquiétées. »

« Les ponts en maçonnerie d'Asnières et de Clichy avaient été rompus; mais, pendant qu'ils occupaient Asnières, les fédérés avaient établi un pont de bateaux au-dessous de celui du chemin de fer, aux travées duquel il était relié par une quinzaine d'amarres.

« Lors de la reprise d'Asnières par les troupes régulières, ce pont de bateaux avait permis aux fédérés de regagner Clichy et, afin d'interrompre le passage du côté d'Asnières, ils avaient

(1) Historique manuscrit.

ensuite détaché de la rive gauche une longueur de pont d'environ vingt mètres, qu'ils avaient attirée de leur côté, sur la rive droite.

« Ce moyen de communication était une menace continuelle pour les défenseurs de la rive gauche qui, maintes fois, avaient dû repousser des attaques hardies des fédérés.

« On avait, à plusieurs reprises, essayé de le détruire, mais ces tentatives avaient échoué, grâce à la vigilance du poste ennemi établi à Clichy, et aussi, parce qu'aux avant-postes de la rive gauche, dans la crainte d'attirer de ce côté l'effort de l'ennemi, on n'envoya jamais une seule pièce d'artillerie.

« Dans cette nuit du 25 au 26 avril, le lieutenant Eliet, le sergent-major Mangin et le sergent Bonnaud résolurent de couper les amarres du pont de bateaux.

« Se jetant à la nage, ils atteignirent heureusement l'extrémité du tablier et, ne conservant intacte que la première amarre, ils coupèrent toutes les autres de manière que, sous l'impulsion du courant, le pont, décrivant un quart de cercle, vint se placer le long de la rive gauche à côté des embuscades du régiment. Toute crainte de surprise avait disparu et les avant-postes d'Asnières pouvaient désormais, à leur tour, disposer d'un moyen facile de passage sur la rive droite.

« Le lieutenant Eliet et le sergent-major Mangin furent décorés pour cet acte de courage, le sergent Bonnaud reçut la médaille militaire (1). »

Le 27, toute la division vint réoccuper les baraques en construction du camp de Villeneuve-l'Etang.

Le 1er mai, le régiment fut détaché à Colombes.

On avait projeté d'entrer à Paris par surprise, les ordres furent donnés dans la soirée. Le 2 mai, la division Bruat partit de Rueil à neuf heures du soir: à dix heures, elle arrivait au pont de bateaux de Puteaux; trois heures après, elle avait passé la Seine et pris position à Bagatelle. Elle était suivie par la division Laveaucoupet, qui s'arrêta entre Saint-James et Madrid. La division de Montaudon (3e) se massa à Suresnes, prête à passer la Seine. La combinaison sur laquelle reposaient les mouvements échoua, et Mac-Mahon donna, à deux heures et

(1) Historique manuscrit.

demie, l'ordre aux troupes de regagner leurs bivouacs, qu'elles atteignirent vers six heures.

La division retourna le 5 aux avant-postes, le régiment tint à peu près les mêmes emplacements que précédemment; des reconnaissances s'avancèrent près des fortifications.

Le 9, toute la division revint à Rueil et occupa la caserne.

Le 10, vers minuit, la brigade Wolff prit les armes, traversa la Seine et arriva à la pointe du jour au château du parc de Bagatelle, où elle campa.

Le 12, la brigade Henrion vint la renforcer. Toute la division commença alors les travaux de siège : des tranchées furent établies dans le bois de Boulogne et deux batteries en arrière du grand lac, elles prolongèrent la ligne d'artillerie des 4e et 5e corps, nouvellement constitués; elles étaient destinées à battre les portes de Passy et de la Muette.

Le 13, la division fut relevée par le 5e corps et le régiment rentra à Rueil.

Le 17, il retourna à Courbevoie.

Le 19, la canonnade reprit avec une intensité nouvelle à Neuilly et à Asnières.

Opérations dans Paris. — La division était réunie, le 21 mai, à la Malmaison, lorsque, vers quatre heures et demie du soir, Ladmirault fut informé que le 4e corps était maître de la porte de Saint-Cloud. Des ordres furent aussitôt donnés pour diriger sur le bois de Boulogne les 1re et 2e divisions d'infanterie; la 3e était laissée à Neuilly et Asnières.

A huit heures du soir, la première division se mit en marche, franchit la Seine au pont de bateaux de Puteaux pour aller se former dans le champ de courses de Longchamp; la deuxième prit position entre Bagatelle et la Cascade.

Le 22, à la pointe du jour, tandis que la première pénétrait dans Paris par la porte d'Auteuil, la deuxième passait, à six heures du matin, à la porte de Passy, — rendue praticable par la compagnie de réserve du génie, — gagnait le Trocadéro et occupait la place d'Eylau, où ne tardait pas à venir s'installer le quartier général. A cinq heures, Laveaucoupet reçut l'ordre de se porter sur le quartier des Terne,s par les avenues de

Wagram et des Ternes. La première brigade s'établit entre les portes Maillot et Asnières, et la deuxième, entre l'avenue des Ternes, la rue Laugier, la rue Poncelet et le boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Le même jour, la 3e division, aidée du 5e corps, s'emparait de Levallois-Perret.

Les hommes préparèrent leurs aliments dans les rues à demi-ruinées et encore fumantes.

Assaut des Buttes Montmartre. — La journée du 23 mai fut marquée par une action décisive qui hâta la chute de la Commune : la prise des Buttes Montmartre.

Le premier corps devait prendre, à revers, le quartier de Montmartre, par les avenues extérieures et la rue Marcadet, pendant que le 5e corps, à sa droite, attaquerait de front par les boulevards des Batignolles et de Clichy.

La division prit les armes à quatre heures du matin et se mit en marche en colonne par section. Elle suivit les traces de la brigade Abatucci le long des fortifications par les boulevards Gouvion-Saint-Cyr, Berthier et Bessières. Le 23e bataillon de chasseurs, déployé en tirailleurs sur le chemin de fer de ceinture, couvrait la division; à six heures, un bataillon du 135e s'engagea dans la rue Marcadet; à huit heures, l'artillerie se mit en batterie dans le bastion 43 et tira sur le moulin de la Galette, où l'on apercevait distinctement les pièces des fédérés.

Peu après, Ladmirault prescrivit à Wolff d'aborder directement les hauteurs de Montmartre. Le 69e fut dirigé, par la rue Marcadet et la rue des Saules, sur l'église Saint-Pierre; le 68e, par la rue du Mont-Cenis sur la tour de Solférino, et le 67e, par les rues Ramey et Fontanelle, sur le même objectif.

Le régiment se mit en marche, précédé du colonel Ameller, du lieutenant-colonel Perrier et du commandant Martin et couvert par la compagnie Jubert. La colonne suivit les rues Letort, Duhesme, de la Pompe, du Ruisseau, Fontaine-du-Buc et une partie de la rue Girardon. Les hommes avançaient rapidement sur les trottoirs tout en se dissimulant le plus possible; chacun surveillait les fenêtres du côté opposé.

Au bas de la rue Fontaine-du-Buc, l'avant-garde rencontra un poste du 67e de marche qui occupait une barricade; puis

elle trouva deux autres petits barrages que les défenseurs avaient jugé prudent d'abandonner pour se réfugier dans les maisons voisines et y tirer sur les assaillants.

Sans se soucier des balles qui arrivaient de tous côtés, l'avant-garde continuait à gravir vivement les pentes. Le régiment suivait à une centaine de mètres, détachait des hommes, qui pénétraient dans les maisons occupées.

La compagnie Jubert se divisa en deux groupes, l'un prit la rue de Norvins, tint tête à une fraction de fédérés; l'autre suivit la rue de l'Abreuvoir et s'empara d'une maison qui dominait complètement les deux rues. Après quelques coups de feu, les fédérés, qui avaient paru vouloir faire une défense énergique, allèrent se réfugier sur la place du Tertre.

L'avant-garde se trouvait donc au point culminant des buttes; emportée par son élan, elle se précipita, la baïonnette haute, sur une barricade située à l'extrémité de la rue des Saules : les vingt-cinq hommes qui la défendaient se dispersèrent en un clin d'œil. Après s'être rendus maîtres de la rue Sainte-Rustique, de la place du Tertre et de l'église Saint-Pierre, les hommes s'élancèrent sur la barricade de la rue des Rosiers, construite au débouché de la rue du Mont-Cenis.

« Cette barricade était défendue par quarante fédérés sous les ordres d'un lieutenant. Prise à revers, elle ne fut pas longtemps défendue et le caporal Schmitt, avec un entrain remarquable, courut s'emparer du drapeau du 61e bataillon fédéré, qui en ornait le sommet.

« Une partie de l'avant-garde poursuivant les fuyards, s'élança à leur suite sur le plateau où se trouvait le parc d'artillerie des fédérés. Ceux-ci, au nombre de deux cents environ, terrifiés par l'apparition inattendue des soldats du 69e, lâchèrent pied en envoyant une grêle de balles qui, heureusement, atteignirent peu des nôtres. Le capitaine Jubert fut, à ce moment, légèrement blessé au genou.

« Les soldats s'empressèrent de s'abriter dans les tranchées construites par les fédérés en prévision d'une attaque venant de l'intérieur de Paris. La position était désormais inexpugnable et l'avant-garde put riposter avec succès au feu des fédérés, qui s'empressèrent de garnir toutes les fenêtres des maisons

situées au pied de la hauteur. Quelques hommes de l'avant-garde, qui s'étaient rendus maîtres de la place du Tertre, entraient en même temps dans la batterie basse du plateau et coopéraient à la défense de la butte.

« Enfin, le reste de l'avant-garde, fort d'environ 25 hommes, poursuivait sa course, descendait par le passage du Calvaire dans la rue Gabrielle, puis dans la rue Berthe par la rue Drevet, et enlevait, sur la place Saint-Pierre, quelques pièces d'artillerie.

« Le gros du régiment, arrivé à hauteur de la rue de l'Abreuvoir, s'engagea dans cette rue, s'empara, en passant, des barricades des rues Cortot et du Mont-Cenis, dont les défenseurs affolés de terreur, se réfugièrent dans les maisons voisines. Des postes furent aussitôt envoyés pour occuper l'église Saint-Pierre, où se trouvaient de nombreux approvisionnements de munitions et de pétrole; la rue Solférino, par où les fédérés pouvaient tenter un retour offensif, fut également occupée. A midi un quart, le drapeau national fut hissé au sommet de l'église Saint-Pierre, point culminant des buttes, aux cris mille fois répétés de : « Vive la France! »

« Le sous-lieutenant Magnien fixa le drapeau à la croix qui surmonte l'édifice, sans se préocuper de la fusillade nourrie que dirigeaient sur lui les insurgés postés dans les maisons situées en contre-bas. Des perquisitions faites immédiatement amenèrent l'arrestation d'un grand nombre de fédérés que l'impétuosité de l'attaque avait contraints à se réfugier dans les caves.

« Dans cette brillante affaire, qui ne coûta au régiment qu'une dizaine d'hommes blessés, le 69e de marche s'empara d'un drapeau, de 103 pièces de canon, d'un parc complet d'artillerie et d'une quantité incalculable de munitions.

« Six militaires du régiment furent cités à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite pendant les opérations du siège de Paris : les capitaines Jubert et Nanty, le lieutenant Eliet, le sous-lieutenant Magnien, le caporal Schmitt et le caporal Petit détaché à la compagnie des éclaireurs du corps d'armée (1). »

(1) Historique manuscrit.

La brigade Pradier était arrivée la première au moulin de la Galette, où avait lieu également une énergique résistance; à une heure, le drapeau tricolore flottait au sommet de la tour de Solférino.

De leur côté, les 67e et 68e, de la brigade Wolff, enlevaient les barricades des rues Clignancourt et Raincy, et, avec le concours de la brigade Abatucci, concourraient à la prise de celles des boulevards Rochechouart et de La Chapelle.

Les troupes s'établirent sur les positions conquises.

Le 24 mai, le 3e bataillon resta à la tour de Solférino, les 1er et 2e occupèrent la mairie du XVIIIe et les rues avoisinantes. La lutte se continuait dans Paris.

Le 25, le premier corps était enfin maître du massif de résistance de Montmartre et de ses abords du côté des gares du Nord et de l'Est. Il lui restait, pour préparer l'attaque des Buttes-Chaumont, dernier rempart des insurgés, à s'assurer des points de passage sur le canal Saint-Martin en attendant que les troupes opérant à sa droite, eussent, de leur côté, accompli leur tâche.

Le 27, l'armée de réserve étant en mesure de diriger ses attaques de concert avec le premier corps, le général prit ses dispositions pour marcher vigoureusement en avant. A six heures du soir, la charge fut sonnée et, à six heures vingt-cinq, le drapeau tricolore flottait au-dessus de la plus haute maison des Carrières d'Amérique.

Le 28, les troupes s'emparaient des dernières barricades; à trois heures de l'après-midi, l'insurrection était vaincue, la guerre civile terminée.

Le 1er bataillon alla occuper la porte de Saint-Ouen; le 2e, la gare des marchandises du Nord; le 3e, celle de l'Est. Il n'y eut aucun mouvement jusqu'au 3 juillet.

Le 2, le colonel Ameller, nommé général de brigade, adressa au régiment l'ordre suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Je vais bientôt vous quitter. Malgré le peu de temps que j'ai eu l'honneur d'être à votre tête, j'ai pu apprécier tout ce que vous valiez par votre discipline et votre excellent esprit de

corps, et je n'oublie pas que c'est avec vous et par vous que j'ai conquis mon nouveau grade.

« Officiers, sous-officiers et soldats, merci et au revoir! »

La Chapelle, le 29 juin 1871.

Le 3 juillet, le régiment quitta Paris, vint à Rueil, où il fut caserné. Il fut incorporé dans la 1re brigade (Gaudil) de la 1re division (Berthaud) du 4e corps (Douai).

Le 8, le lieutenant-colonel Biadelli, du 38e de marche, fut nommé colonel du 69e; il en prit le commandement le 16.

Les préliminaires de la paix avec l'Allemagne avaient été conclus le 26 février, le traité définitif fut signé à Francfort le 10 mai.

La France donnait cinq milliards aux vainqueurs et, condition plus cruelle : toute l'Alsace et une partie de la Lorraine allaient devenir prussiennes.

Metz et Strasbourg attendent encore, indomptées, le retour à la Mère-Patrie.

69e Régiment d'Infanterie

5e Formation

(1871 - 1912)

La Troisième République

La Troisième République

Le 8 septembre 1871 eut lieu, à Rueil, la fusion du 69e de ligne et du 69e de marche. Le corps compta désormais quatre bataillons de six compagnies. Un tiercement opéré dans chaque grade par rang d'ancienneté entre les officiers des deux corps fournit les cadres des bataillons actifs. Les officiers les moins anciens furent placés au 4e bataillon et à la suite.

Le régiment fut caserné à Courbevoie.

Le 28 mars 1872, il rentra à Paris (1re division du 4e corps, armée de Versailles). Son dépôt était à Auxerre.

Le 18 juilet 1873, six compagnies furent détachées dans l'Est pour contribuer « au maintien de l'ordre et de la sécurité publics et préserver, contre les déprédations et les tentatives coupables, les baraquements quittés par les troupes allemandes ».

Les 2e, 3e, 4e du 1er bataillon à Lunéville, les 1re, 2e et 3e du 3e respectivement à Raon-l'Etape et Rambervillers, à Baccarat et Blamont, à Saint-Dié.

Le 4e corps étant désigné pour la garde de la frontière, les 22 et 23 septembre, le reste du régiment quitta Paris et arriva à Nancy les 5 et 7 octobre. Il fit partie de la 21e brigade, 11e division du 6e corps. Son dépôt fut transféré à Toul.

A dater de cette époque, commence pour le régiment une période de travail intense; il fait partie de ces « troupes de l'Est » qui sont l'orgueil de la France.

Sa vie « sur la frontière d'Alsace-Lorraine est toujours émouvante et passionnée; on est presque en campagne et l'union mutuelle devient aussi profonde que si on avait fait la guerre ensemble pendant de longues années (1) ».

Le 14 octobre, lors de la formation de 18 régiments nouveaux, les 3e et 5e compagnies du 3e bataillon et la 5e du 4e, désignées par le sort, passèrent au 132e à Reims. Le 69e resta constitué à quatre bataillons, les trois premiers à six compagnies,

(1) Colonel de Saint-Mars.

le 4e à trois. Il avait, à Toul, trois compagnies dans la caserne de Creil, à Lunéville et au fort de Manonviller trois autres, une seule à Baccarat et Blamont.

La loi du 13 mars 1875 réduisit les quatre bataillons à quatre compagnies avec un dépôt de deux compagnies.

Le 19, le régiment devint le père nourricier du 269e de réserve et du 42e territorial (1).

Le 69e, qui était venu occuper, en 1877, la caserne Gouvion-Saint-Cyr, à Toul, eut des fractions dans les redoutes de Chaudeney et de Dommartin, ainsi qu'au fort de Villey-le-Sec.

Le 3 février 1879, les quatre victoires, qui font le plus d'honneur au régiment, sont choisies et inscrites sur le nouveau drapeau, remis à Longchamps, le 14 juillet 1880, par le Président de la République, Grévy, aux délégués du corps.

De 1883 à 1886, le 3e bataillon à Toul porta le nom de : bataillon de forteresse.

Le 29 juillet 1887, l'effectif fut renforcé et fixé à 150 hommes par compagnie.

En 1895, 11 volontaires (2) partirent à Madagascar, avec le 200e, créé spécialement pour l'expédition.

---

(1) Le 69e régiment territorial fut formé à Châtellerault (9e corps). Son père nourricier est le 32e de ligne.

(2) Campagne de Madagascar.

La loi du 7 décembre 1894 ouvrit aux ministères de la Guerre et de la Marine les crédits nécessaires pour l'expédition de Madagascar.

Le ministre de la Guerre décida la création d'un régiment d'infanterie, le 200e, composé de volontaires; il fut formé à 3 bataillons de 4 compagnies, chacune forte de 225 hommes.

Les volontaires du 69e furent dirigés sur le 124e de ligne, chargé d'organiser la deuxième compagnie.

Le 200e (colonel Gillon) fut concentré le 15 mars au camp de Sathonay et inspecté à deux heures de l'après-midi par le général Godefroy, commandant la place de Lyon. Le 28 mars, il fut passé en revue par le Président de la République.

Les 2e, 3e et 4e compagnies, avec l'Etat-major du 1er bataillon (commandant de Rapine du Nozet de Sainte-Marie) embarquèrent le 14 avril sur le *Tigre* et débarquèrent à Majunga le 6 mai.

Arrivés à Madagascar, le 200e, le régiment d'Algérie et le 40e bataillon de chasseurs à pied formèrent la 1re brigade du corps expéditionnaire sous le commandement du général Metzinger.

Volontaires du 69e.

Briot Eugène, caporal, décédé à l'hôpital de Marseille le 24 décembre 1895 (cause inconnue);

Béguin Jules, soldat, passé au 69e le 9 janvier 1896;

Bannier Pierre-Marie, passé au 69e le 31 décembre 1895;

Choquet Henri, décédé le 15 août 1895 à bord de la *Provence;*

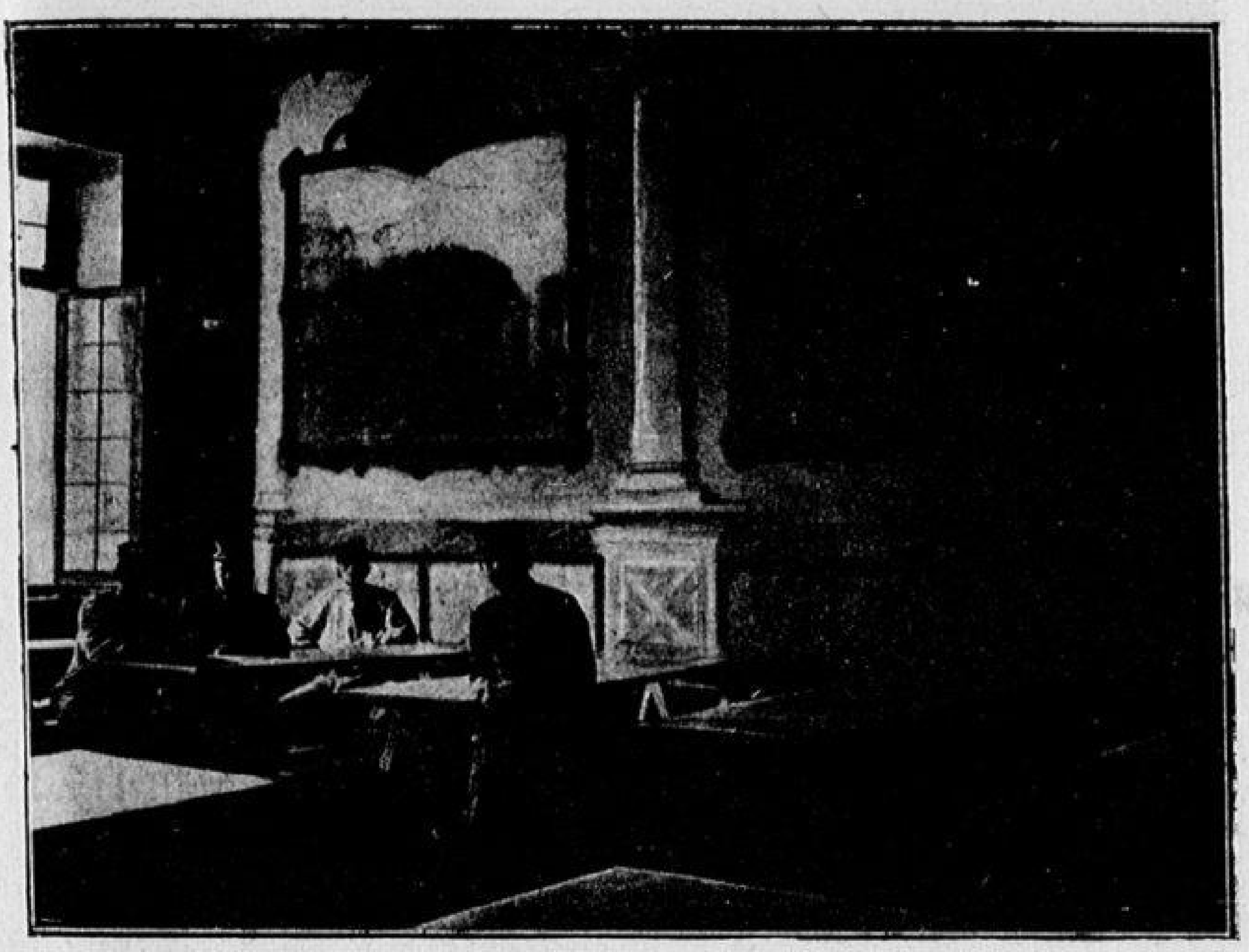
Gaudry André, décédé le 8 novembre 1895 à Nossi-Bé (fièvres paludéennes);

Goujon Joseph, décédé le 24 septembre 1895 à Nossi-Camba (cachexie palustre);

La valeur et l'entraînement du régiment se manifestèrent aux grandes manœuvres de 1895 et de 1901 que couronnèrent les imposantes revues de Mirecourt et de Bétheny.

Le 69e, sauf le 4e bataillon, devenu bataillon de forteresse à Toul (1er groupe, actuellement 2e), occupait, en 1895, à Nancy, la caserne Sainte-Catherine (Thiry); six compagnies, par roulement, étaient envoyées au nouveau quartier Blandan.

Le 1er juillet 1897, à la suite de la reconstitution du 4e bataillon, les forts de Dommartin, de Gondreville et du Tillot furent occupés.



Un réfectoire de la caserne Thiry.

En 1899, le 6e corps fut scindé et le 69e fit dès lors partie de la 20e région.

En janvier fut fondé à Nancy le « Ralliement », association amicale des anciens militaires du régiment (1).

Charéron Etienne, passé au 69e le 19 décembre 1895;
Rebenn Jean, passé au 69e le 31 décembre 1895;
Mathieu Isidore, décédé le 31 juillet 1895 à Marolobo (cachexie paludéenne);
Gaillard Ernest, passé au 69e le 31 décembre 1895;
Bercher Alfred, *id.*
Ceux qui firent retour au régiment furent libérés immédiatement.

(1) Au mois de novembre 1894, les anciens du 69e de Paris se constituèrent en société amicale.

En 1906, le 4e bataillon descendit à la caserne Vauban.

La même année, le régiment assistait aux grèves du Nord, où l'apaisement suivit bientôt son arrivée à Liévin.



Salle d'honneur du 69e. — Caserne Thiry.

Enfin, le 8 mars 1911, le colonel Duplessis inaugurait la salle d'honneur du régiment, où étaient rassemblés tous les souve-

---

Le 22 janvier 1899, une délégation était envoyée à Nancy pour y créer une filiale.

La société prit, en 1903, son titre actuel de « Ralliement ».

Le 5 mai 1900, les membres du Groupe de Paris appelaient à la présidence M. Ydelot, auquel succéda, le 16 novembre 1901, M. Pichaut, qui, avec le concours de MM. Bernard et Roullet, vice-présidents, Voisin et Gasselin, secrétaires, Mangin et Robert, trésoriers, dirige l'œuvre depuis onze années.

Présidents de Nancy : Docteur Thiry, Krug, Barthement, Maubeuge, Dehan (mort en exercice à la fin de 1963), Maillard, Mougenot, Braun.

Président d'honneur : le colonel du 69e.

L'Association a pour but : 1° de resserrer les liens de camaraderie qui unissaient entre eux les militaires du 69e; 2° de venir en aide aux anciens soldats dudit régiment qui pourraient avoir besoin d'assistance, soit par des secours pécuniaires (à titre remboursable ou gratuit), soit sous forme de patronage et d'appui moral (placements et recommandations). L'assistance peut s'étendre aux veuves et aux enfants.

L'Association a constitué un fonds de réserve qui ne doit être utilisé qu'en cas de guerre, au profit des sociétaires, de leurs femmes, veuves et enfants.

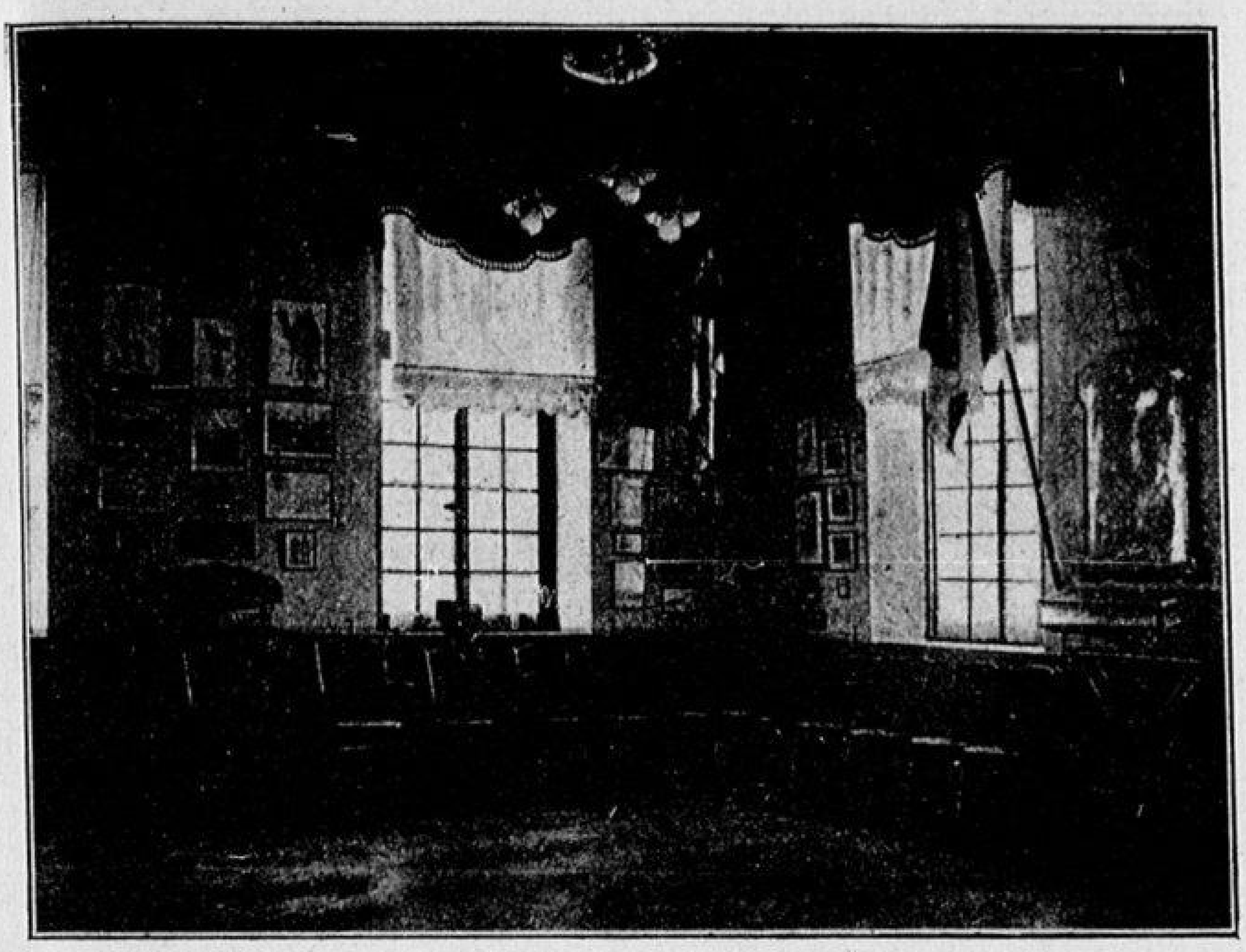
Tous les ans, des prix de tir sont offerts par la Société au régiment, et une couronne déposée le 1er novembre sur les tombes du 69e.

Une délégation prend part aux obsèques des sociétaires et dépose une couronne sur leurs tombes.

L'Association fait partie de l'union des Sociétés militaires.

nirs d'un passé glorieux, que rappelle le présent ouvrage et dont elle forme la plus vivante et plus brillante illustration.

Les deux œuvres se complètent dans le but de développer la force morale et l'esprit de corps et, comme le préconisait si bien le colonel de Saint-Mars en quittant le régiment, d'inciter



Salle d'honneur. — Caserne Thiry.

tous ses chers collaborateurs à s'aimer les uns les autres, à respecter leurs chefs, à glorifier le métier des armes, à honorer leur famille régimentaire par tous les moyens et à penser sans cesse à la Patrie, dont le sol ne peut pas rester aux mains des Allemands.

Qu'au jour du combat, le cri de guerre du 69e reste : « En avant, quand même! »

ANNEXES

Compositions du Régiment

Greder en 1677

(D'après l'état au vrai de l'extraordinaire des guerres.)

1re Cie : la Cie colonelle de Greder.
2e Cie : de Courten.
3e Cie : Fabry.
4e Cie : Audrion.
5e Cie : Watteville.

Greder en 1680

1re Cie : la Cie colonelle de Greder.
2e Cie : Meunier.
3e Cie : de Greder.
4e Cie : Tscharner.
5e Cie : Brettigny.
6e Cie Watteville.
7e Cie : Meyer.
8e Cie : Béli (de Belfort).
9e Cie : Courten.
10e Cie : du Buisson.

Wittmer en 1734

De Wittmer, brigadier, colonel.
Gabriel d'Erlach, lieutenant-colonel.
De Roy, major.
L.-J. de Rool, 1er capit. factionnaire.
De Byss, capit., 1er aide-major.
Perrier, capitaine, 2e aide-major.

Waldner en 1774 (1)

État-major

Comte de Waldner, colonel.
De Vonderweidt (Fr.-Pierre), lieutenant-colonel.
Lullui de Chateauvieux, major.
Melzger, capitaine aide-major.
Runser, aide-major.
Perret, sous-aide-major.
Seinbach, sous-aide-major.
Drouin, quartier-maître.
Moré, porte-drapeau
Prégarding, *id.*
Plumeret, *id.*
Sluder, *id.*

Capitaines

Jacobel (David).
Week.
Baron de Roll (Georges-Antoine).
Dhoggeur.
Baron de Paravicini (J.-B.).
De Reyss.
Reber.
Kick.
De Payer.
De Paravicini (Joseph).
De Reding.
Baron de Thurn.
Carlé.
Diény.
Baron de Rool (François).
Jacobel (F.-Joseph).
Pavillard.
Richardoz.

Lieutenants

Alberti.
Staffelbach.
De Villemay-Paravicini.
Imhoff.
Zinslé.
Botteron.

(1) Rang de pique, communiqué à M. le colonel Duplessis, par M. Benner, archiviste municipal de la ville de Mulhouse.

LIEUTENANTS *(Suite)*

Bugnon.	Croisier.
De Pivaz.	Le Page.
De Vonderweidt (Pierre-Jacq.-Nicol.).	Cuvier.
Ernst.	Coindet.
Herry.	Devevay.

SOUS-LIEUTENANTS

Saxer.	De Minghini.
Dufour.	De Castellas.
Reiset.	De Montmollin.
De Pillier.	De Mont.
De Sollicoffer.	Baron de Barenfels (Charles-Amédée).
Le Blanc.	De Praroman.
De Freuiller.	Chevalier de Barenfels (Louis).
De Payer.	Dollfus.
Baron de Rool (Bura-Victor-Antoine).	Lauderset.

Vigier en 1791

ÉTAT-MAJOR

Colonel : de Vigier de Steinbrugg, maréchal de camp.
Lieutenant-colonel : baron de Paravicini.
Major : comte de Thurn.
Quartier-maître trésorier : Drouin (rang de capitaine).

CAPITAINES

De Reyss.	Pavillard, gren.
Carle.	De Vonderweidt.
Baron de Roll.	Crosier, aide-major.
Runser.	De Curton.
Gottlau.	Dolfus.
Chevalier de Paravicini.	De Peyer.
Luchem.	De Mont, aide-major.
Ch. de Berenfels.	Muller de Friedberg.
Bugnon.	Baron d'Ogguer.
Jacobel.	

LIEUTENANTS

Cohendet, gren., r. de capit.	Cartier.
Dufour, *id.*	Grimm aîné, sous-aide major.
De Reiset, *id.*	De Glutz.
Blanc.	Techterman de Bionnens.
De Minghini.	Carlé fils.
De Blumenthal.	Martin.
Baron de Berenfels.	De Jacklin.
De la Barge, sous-aide-major.	P. de Vonderweidt.
De Landerset.	De Gibelin.
De Muller.	De Gugger.

SOUS-LIEUTENANTS

Luchen fils.
Keyser, grenadier.
De Ziegler.
Reding de Biberegg.
De Bergamin, grenadier.
De Wallier.
Weguelin.
Balletta.
François Chollet.
Amey.
J. de Vonderweidt.
Gaugler.
Neuhaus.
Dolfus.
Pierre Chollet.
Brunner.
Curton.
De Maillardos.
Struder (r. de cap.), porte-drapeau.
Peccaud, *id.*
Guinchard, *id.*
Klein, *id.*

La Demi-brigade le 22 Février 1800

ÉTAT-MAJOR

Brun, chef de brigade.
Dupas, *id.*, à la suite.
Bernard, *id.*
Vincens, *id.* (école des mathémat.).
Poli, chef de bataillon.
Baille, *id.*
Magne, *id.*
Thirion, adjudant-major.
Tournus, *id.*
Faivre, *id.*
Dupont, *id.*
Bertrand, quart.-maître en 1er (cap.).
Thibaut, *id.* (sous-lieutenant).
Godelier, officier de santé.
Dutrey, *id.*
Ravanat, officier de santé.
Jeannin, capitaine d'habillement.
Bruffier, lieutenant d'armement.
Aubry, capitaine des éclaireurs.
Julien, lieutenant, *id.*
Delpech, *id.*
Chéris, sous-lieutenant, *id.*
Nicolas, *id.*, com. les canonniers.
Collet, capitaine à la suite.
Lépolard, capitaine vétéran.
Bérenger, lieutenant vétéran.
Rey, *id.*
Rousset, *id.*
Blanchon, *id.*
Gallet, sous-lieutenant vétéran.

1er BATAILLON

Grenadiers.

Thoulouze, capitaine.
Bréchan, lieutenant.
Turquet, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Pascal, capitaine.
Liénard, lieutenant.
Théris, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Audibert, capitaine.
Delpech, lieutenant.
Rebout, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Collet, capitaine.
Paris, lieutenant.
Demange, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Delabit, capitaine.
Cazan, lieutenant.
Arnaud, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Aubry, capitaine.
Michel, lieutenant.
Lecureux, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Ledonné, capitaine.
Fousseng, lieutenant.
Morin, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Castillon, capitaine.
Dartigues, lieutenant.
Gallet, sous-lieutenant.

8e compagnie.

Lemoine, capitaine.
Dupuy, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

2e Bataillon

Grenadiers.

Albert, capitaine.
Ginoux, lieutenant.
Bahour, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Aiguier, capitaine.
Seguin, lieutenant.
Devoisin, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Giraud, capitaine.
Parent, lieutenant.
Poupon, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Roux, capitaine.
Gondouin, lieutenant.
Gaillard, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Grosset, capitaine.
Nicolas, lieutenant.
Blanc, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Tardieu, capitaine.
Tessier, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

6e compagnie.

Samson, capitaine.
Lautier, lieutenant.
Quesnel, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Agnely, capitaine.
Brulefer, lieutenant.
Bouley, sous-lieutenant.

8e compagnie.

Trapier, capitaine.
Rousset, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

3e Bataillon

Grenadiers.

Dhur, capitaine.
Lapalisse, lieutenant.
Paris, lieutenant.

1re compagnie.

Fournier, capitaine.
Monnoyer, lieutenant.
Naux, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Robert, capitaine.
Marton, lieutenant.
Fauverteix, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Genevay, capitaine.
Daphanier, lieutenant.
Berret, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Argence, capitaine.
Charpentier, lieutenant.
Siry, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Tournus, capitaine.
Raibaut, lieutenant.
Artus, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Rolland, capitaine.
Pellicot, lieutenant.
Mailleau, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Ditaud, capitaine.
Blanchon, lieutenant.
Heuzard, sous-lieutenant.

8e compagnie.

Meignan, capitaine.
Cannelier, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

Officiers a la suite

Renaud, sous-lieutenant.
Aiguier, *id.*
Burthy, *id.*
Manem, *id.*
Gaffé, sous-lieutenant.
Despausse, *id.*
Guyon, *id.*
Hanck. *id.*

BATAILLON COMPLÉMENTAIRE

Grenadiers.

X...
X...
X...

1re compagnie.

Lanaut, capitaine.
Clément, lieutenant.
Gillot, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Reynaud, capitaine.
Pelicot, lieutenant.
Reboul, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Vabry, capitaine.
Truchot, lieutenant.
Inglard, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Leroy, capitaine.

X...
Devoizin, sous-lieutenant.

5e compagnie.

X...
X...
Maillot, sous-lieutenant.

6e compagnie.

X...
X...
X...

7e compagnie.

X...
X...
X...

8e compagnie.

X...
X...
X...

Le Régiment au 13 Octobre 1804

ÉTAT-MAJOR

Brun, colonel.
Clouard, chef de bataillon.
Magne, *id.*
Thirion, adjudant-major.

Dupont, adjudant-major.
Godelier, chirurgien-major.
Piogey, sous-aide major.
Héroux, *id.*

1er BATAILLON

Grenadiers.

Pascal, capitaine.
Camelier, lieutenant.
Armand, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Collet, capitaine.
Paris, lieutenant.
Lecureux, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Thoulouze, capitaine.
Pellicot, lieutenant.
Berret, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Dhur, capitaine.
Fousseng, lieutenant.
Heuzard, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Castillon, capitaine.

Dartigues, lieutenant.
Aiguier, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Audibert, capitaine.
Delpech, lieutenant.
Franc, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Delabit, capitaine.
X..., lieutenant.
Monnier, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Ledonné, capitaine.
Bréchant, lieutenant.
Moulin, sous-lieutenant.

8e compagnie

Lemoine, capitaine.
Poupon, lieutenant.
Renaud, sous-lieutenant.

2e Bataillon

Duhesme, major.
Girard, chef de bataillon.
Bertrand, quartier-maître.

Grenadiers.

Genevay, capitaine.
Blanchon, lieutenant.
Paris, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Aiguier, capitaine.
Parent, lieutenant.
Gaffé, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Tardieu, capitaine.
Lautier, lieutenant.
Quesnel, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Agnely, capitaine.
Nicolas, lieutenant.
Gaillard, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Giraud, capitaine.
Gondoin, lieutenant.
Manem, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Robert, capitaine.
Seguin, lieutenant.
Burty, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Grosset, capitaine.
Surquet, lieutenant.
Despaisse, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Samson, capitaine.
Reboul, lieutenant.
Lombard, sous-lieutenant.

8e compagnie.

Trapier, capitaine.
Théris, lieutenant.
Sourd, sous-lieutenant.

3e Bataillon

État-major.

Faivre, adjudant-major.
Rouquier, chirurgien aide-major.

Grenadiers.

Fournier, capitaine.
Monnoyer, lieutenant.
Fauverteix, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Roux, capitaine.
Albert, *id.*
Cazan, lieutenant.
Boutey, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Tournus, capitaine.
Raybaud, lieutenant.
Demange, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Pitaud, capitaine.
Michel, lieutenant.
Hancké, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Argence, capitaine.
Liénard, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

5e compagnie.

Rolland, capitaine.
Daplaud, lieutenant.
Roux, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Meignan, capitaine.
Blanc, lieutenant.
Coutier, sous-lieutenant.

7e compagnie.

Guioux, capitaine.
Devoisin, lieutenant.
Lecureux, sous-lieutenant.

8e compagnie.

X..., capitaine.
Charpentier, lieutenant.
Maisseau, sous-lieutenant.

Le Régiment en 1808

État-major

Fririon, colonel.
Bayan, officier-payeur.
Chaillard, 1er porte-aigle.

Bourdet, chirurgien-major.
Bouvette, aide-major.
Lancome, sous-aide-major.

1er Bataillon

Mandeville, chef de bataillon.

Fauverteix, adjudant-major.

Grenadiers.

Dartigues, capitaine.
Chaumet, lieutenant.
Girald, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Jourdain, capitaine.
Collard, lieutenant.
Labric, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Lemoine, capitaine.
Maupas, lieutenant.
Rigaud, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Raybaud, capitaine.
Roy, lieutenant.
Allard, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Agnely, capitaine.
Davennes, lieutenant.
Aubineau, sous-lieutenant.

Voltigeurs.

Roux, capitaine.
Ibry, lieutenant.
Roux, sous-lieutenant.

2e Bataillon

Rolland, chef de bataillon.

Dufour, adjudant-major.

Grenadiers.

Armand, capitaine.
Monnier, lieutenant.
Lhullier, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Gaillard, capitaine.
Soulier, lieutenant.
Deuster, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Turquet, capitaine.
Sourd, lieutenant.
Huot, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Poupon, capitaine.
Thouvenin, lieutenant.
Chastaignac, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Grosset, capitaine.
Hanck, lieutenant.
Labaig, sous-lieutenant.

Voltigeurs.

Giraud, capitaine.
Moulin, lieutenant.
Patru, sous-lieutenant.

3e Bataillon

Duthoya, chef de bataillon.

Reynaud, adjudant-major.

Grenadiers.

Guioux, capitaine.
Lambert, lieutenant.
Rohmer, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Blanc, capitaine,
Collin, lieutenant.
Descorailles, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Heuzard, capitaine.
Dubreuil, lieutenant.
Ménard, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Coutier, capitaine.
Bernachot, lieutenant.
Léonard, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Ledonné, capitaine.
Pichon, lieutenant.
Lauty, sous-lieutenant.

Voltigeurs.

Reboul, capitaine.
Baudry, lieutenant.
Callet, sous-lieutenant.

ÉTAT-MAJOR DU DÉPOT

X..., major.
Poutheau, chef de bataillon.
Descottignies, *id.*
Bertrand, capitaine-trésorier.
Jaré, adjudant-major.
Lécureux, *id.*
Petit Didier, chirurgien aide-major.
Lebescauté, *id.*, sous-aide-major.

4e BATAILLON

Grenadiers.

Burty, capitaine.
Fournier, lieutenant.
Delavergne, sous-lieutenant.

1re compagnie.

Terre, capitaine.
Cauvet, lieutenant.
Neuville, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Guay, capitaine.
Chaubry, lieutenant.
Rose, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Jolinay, capitaine.
Deletang, lieutenant.
Delage, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Lacassaigne, capitaine.
Chevalier, lieutenant.
Lemoine, sous-lieutenant.

Voltigeurs.

Lautier, capitaine.
Fiancette, lieutenant.
Hancké, sous-lieutenant.

5e BATAILLON

1re compagnie.

Quesnel, capitaine.
X..., lieutenant.
Vast-Vimeux, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Seguin, capitaine.
X..., lieutenant.
Rolland, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Demange, capitaine.
Thomas, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

4e compagnie.

Tarisson, capitaine.
Souchet, lieutenant.
Mège, sous-lieutenant.

DÉTACHEMENT DE RECRUTEMENT

Argence, capitaine.
Loqueneux, lieutenant.
Doumet, lieutenant.
Chapelle, *id.*

OFFICIERS A LA SUITE

Grosset, capitaine de grenadiers.
Reboul, capitaine de grenadiers.

Le Régiment en 1840

ÉTAT-MAJOR

Deshayes de Montigny, colonel.
De la Jarde de Chambonas, chef de bataillon.
De Brossard, chef de bataillon.
Mouthon, major.
Leroy, capitaine adjudant-major.
Foubert, capitaine adjudant-major.
Legros, *id.*
Lemaire, capitaine-trésorier.
De Thoury, capitaine d'habillement.
Guériot, lieutenant porte-drapeau.
Clémeur, lieutenant d'Etat-major.

CAPITAINES

Spickert.
Burot.
Durand.
Mathieu.
Varnier.
Levans.
Lagarde.
Longchamps.
Buisson.
Vaudel.

CAPITAINES *(Suite)*

Thau.
Hattier.
Huot.
Fils.
Dupond.
Lemoyne.
Planès.
Lartigues.
Duparc.
Tirard.
Guillot.
Huttin-Lavalette.
Lacroix.

LIEUTENANTS

Drieu.
Passot.
Latour.
Bonnard.
Chevanne
Beaurain.
Chapdelaine.
Héraud.
Bianconi.
Péril.
Castagnier.
Jardin.
Chauchard.
Vincent.
Cabut.
Davout.
Taboul.
Lebeau.
Poirier.
Olivier.
Rigault de Cazanove.
Ledieu.

SOUS-LIEUTENANTS

Legoazre de Toulgoët.
Du Platel du Plateaux.
Hardy.
Durutte.
Fririon.
Morin.
Hardy.
Guériot.
Myttre.
Jourdan.
Boban.
Pierre.
Collin.
Viard.
Fille.
Boulzaguet.
Godin.
Richard.
Delanoue.
Lacouture.
Mainguet.
De Laclos.

Le Régiment en 1847

ÉTAT-MAJOR

Deshayes de Montigny, colonel.
Ulrich, lieutenant-colonel.
De la Garde de Chambonas, chef de bataillon.
Chauveau de Knaëret, *id.*
Desroziers, *id.*
Mouthon, major.
Leroy, capitaine adjudant-major.
Foubert, *id.*
Lartigue, capitaine adjudant-major.
Lemaire, capitaine-trésorier.
Philippe, capitaine d'habillement.
Lanery, adjoint au trésor. (s.-lieut.).
Lauer, sous-lieutenant porte-drapeau.
Guérin, chirurgien-major de 2e cl.
Cordier, aide-major de 2e cl.
D'Oultremer-Dumargat, *id.*

CAPITAINES

Spickert.
Longchamps.
Vaudel.
Thau.
Huot.
Fils.
Dupond.
Lemoyne.
Planès.
Tirard.
Guillot.
Huttin-Lavalette.

CAPITAINES *(Suite)*

Lacroix.
Ducroquet.
Latour.
Leclerc.
Bonnard.

Chapdelaine.
Beaurain.
Héraud.
Bianconi.

LIEUTENANTS

Jardin.
Pérille.
Castagnier.
Chauchard.
Vincent.
Cabut.
Davout.
Tapoul.
Lebeau.
Poirier.
Olivier.

Rigault-Cazanove.
Ledieu.
Rey.
Du Platel du Plateaux.
Hardy.
Durutte.
Morin.
Guériot.
Myttre.
Pierre.

SOUS-LIEUTENANTS

Bobau.
Collin.
Fille.
Boulzaguet.
Godin.
Richard.
Delanoue.
Lacouture.
Moinguet.
Martin.
Michelot.

Cordier.
Lamy.
Bouchy.
Vatier.
Lanéry.
Kieulin.
Dailly.
Lochner.
Delamotte.
Morand.
Hispan.

Le Régiment en 1855

ÉTAT-MAJOR

Domon, colonel.
Brayer, lieutenant-colonel.
Carbonnier, chef de bataillon.
Longain, *id.*
Montfalcon, *id.*
Clerissy, major.
Du Platel du Plateaux, cap. adj.-maj.
Durutte, *id.*
Morin, *id.*

Guériot, capitaine adjudant-major.
Thiéron, capitaine-trésorier.
Cordier, capitaine d'habillement.
Mouyeaux, s.-lieut. adjoint au trésor.
Adam, sous-lieut. porte-drapeau.
X..., lieutenant d'Etat-major.
Baudin, médecin-major de 2e cl.
Louis, aide-major de 2e cl.
Gaudaire, *id.*

CAPITAINES

Paulin.
Chauchar.
Myttre.
Delanoue.
Richard.

Lacouture.
Minguet.
Adam.
Bouchy.
Singareau.

CAPITAINES *(Suite)*

Vatier.
Chollet.
Kieulin.
Cavellier.
Saint-Paul.
Delpech.
Brun.
Fauchon.
Jougla.
Guyot de Leuchey.
Roche.
Guillot.
Tisserant.
Vignaux.

LIEUTENANTS

Martin.
Carbonnier.
Meret.
Wolff.
Gaziely.
Laborde.
Vernhes.
Claude.
Du Port de Poncharra de Bannes Puygiron.
Albiez.
Soupya.
Bellon de Chassy.
Noël.
Despaux.
Nicaud.
Basseville.
Raimon.
Chrétien.
Gois.
Bernard.
Biautte.
Wolckensinger.
Kluber.
Moch.

SOUS-LIEUTENANTS

Sartor.
Giraudier.
Perrin.
Bourcier.
De Coatgourden.
Jeanne.
Mouyeaux.
Robert.
Cairol.
De Beaurepaire-Berrion.
Tristant.
Degroux.
Kienlin.
Petit.
Finoky.
Adam.
Dugratoux.
Miron.
Duverger de Cuy.
Birgy.
Champs.
Huot.
Leroy.
Vuilliamy.

Le Régiment en Juillet 1870

ÉTAT-MAJOR

Letourneur, colonel.
Bessières de la Jonquière, lieut.-col.
Crémieux, chef de bataillon.
Carcanade, *id.*
Ragot, *id.*
Allard, major.
Carbonnier, capitaine adjud.-major.
Wolff, *id.*
Moch, *id.*
Muzac, capitaine de tir.
Verdale, capitaine-trésorier.
Bourcier, capitaine d'habillement.
Le Leuch, porte-drapeau.

CAPITAINES

Jougla.
Vignaux.
Droisy.
Gazielly.
Giraud.
Laborde.

Quivy de l'Etang.
Puig.
De Coatgourden.
Bernard.
Biautte.
Perrin.
De Beaurepaire-Berrion.
Cantié.
Sorlin.

Cange.
Leroy.
Condussier.
Vergnon.
Tesson.
Audran.
Vaillant.
Février.
Urion.
Aragon.
Godard.

Coissant.
Le Leuch.
Lechevalier.
Barazer-Launurien.
Prignot.
Ambrosini.
Defranc.
Bourguignon.
Calendini.
De Cornulier-Lucinière.
Drouet.
Saint-Gilles.
Bermond.

CAPITAINES (*Suite*)

Drifort.
Cairol.
Reynaud.
Petit.
Adam.
De Cantillon.
Dugratoux.
Lebel.
Champs.

LIEUTENANTS

Athénas.
Masson.
Ober.
Mollard.
Martin.
De Bininger.
Radiguet.
Pagit.
Féron.
Françoise.
Schuby.
Poupinet.

SOUS-LIEUTENANTS

Deleau.
De Mauduit du Plessix.
Puig.
Escalier.
Latour d'Affaure
Cuvellier.
Haas.
Burger.
Lemoine.
Tourné.
De Valori.
Moullard de Vilmarest.
Keller.

Etat nominatif des Officiers du 69e de marche évadés de Metz et de Sedan, qui ont fait partie de l'Armée du Nord

NOMS	GRADES au moment de l'évasion	GRADES à l'armée du Nord	Blessés à Metz	A l'armée du Nord		OBSERVATIONS
				Tués	Blessés	
Roslin	Capitaine		1	1		Cachy.
De Serres	»	Capitaine	1			
Jallu	»	»	1			
De Brouard	»	»	1			
Peltey	Lieutenant	Capitaine	1		1	St-Quentin.
Leleu	»	»			1	Beauvais.
Walhen	»	»	1		1	Cachy.
Hérancée	»	»				
Lemaître	»	»	1		1	Cachy.
Boully	»	Lieutenant	1		1	Bapaume.
Pincherelle	»		1	1		Pœuilly.
Cazenave	»		1	1		Pont-Noyelle.
Dancla	»	Lieutenant	1		2	Cachy et St-Quentin
Pagès	»	»				
De Courson	»	Adjud-Major				
Jouvenroux	S.-Lieuten.			1		Cachy.
Menu	»	S.-Lieuten.	1			Sedan.
Nanty	»	Lieutenant				
Hettler	»	»				
Béar	Adjudant	Lieutenant				
Donguy	Serg.-Major	Lieutenant			1	St-Quentin.
Bouiller	»	»				
Roure	»	»				
Millet	»	»			1	Beauvais.
Dufaux	»	»				
Lelièvre	Sergent	»	1			
Giraud	»	S.-Lieuten.	2			
Salles	»	»				
Marlier	»	»				
Le Saux	Fourrier	»				

Le Régiment en Octobre 1873

Colonel : Louis.

1er Bataillon

Crémieux, chef de bataillon. | Carbonnier, capitaine adjud.-major.

1re compagnie.

De Beaurepaire-Berrion, capitaine.
Goby, lieutenant.
Dufaux, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Leleu, capitaine.
Circan, lieutenant.
Broudin, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Urion, capitaine.
Granier, lieutenant.
Goujon, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Poupinet, capitaine.
De Valory, lieutenant.
Wable, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Lemoine, capitaine.
Batiçle, lieutenant.
Monier, sous-lieutenant.

6e compagnie.

Charraux, capitaine.
Chevalier, lieutenant.
Clérin, sous-lieutenant.

2e Bataillon

Carcanade, chef de bataillon. | Borelli de Serres, capit. adj.-major.

1re compagnie.

Drifort, capitaine.
Zhendre, lieutenant.
Bloch, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Jubert, capitaine.
Larsonneur, lieutenant.
Paul, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Masson Louis, capitaine.
Lelièvre, lieutenant.
Carron, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Coittant, capitaine.
Lefranc, lieutenant.
Mainguet, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Lacoste, capitaine.
Blot, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

6e compagnie.

X..., capitaine.
Gisclon, lieutenant.
Robin, sous-lieutenant.

3e Bataillon

Ragot, chef de bataillon. | Delamarre, capitaine adjud.-major.

1re compagnie.

Adam, capitaine.
Brouiller, lieutenant.
Guilbert, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Athénas, capitaine.
Chauldruc de Crazannes, lieutenant.
X..., sous-lieutenant.

3e compagnie.

Jallu, capitaine.
Raynier, lieutenant.
De Beaurepaire-Berrion, sous-lieut.

4e compagnie.

Berger, capitaine.
Thimala, lieutenant.
Magnien, sous-lieutenant.

5e compagnie.

Peltey, capitaine.
Tournier, lieutenant.
Marcenac, sous-lieutenant.

6e compagnie.

X..., capitaine.
X..., lieutenant.
Lagarde de Chambonnes, s.-lieut.

4e Bataillon

1re compagnie.

Vaillant, capitaine.
Lafay, lieutenant.
Giraud, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Masson, capitaine.

Moullart de Vilmarest, lieutenant.
Roure, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Level, capitaine.
Bourguignon, lieutenant.
Paranthoën, sous-lieutenant.

À la suite

Sorlin, capitaine adjudant-major.

Le Régiment en 1898

État-major

Hugot-Derville, colonel breveté.
Martenet, lieutenant-colonel.
Giraud, major.
Geffroy, capitaine d'habillement.
Michel, capitaine-trésorier.
Perrin, médecin-major de 1re cl.
Lejoune, méd. aide-maj. de 1re cl.
Roussel, *id.*
Ronfort, lieutenant porte-drapeau.
Richard, lieutenant officier-payeur.
David, chef de musique.

1er Bataillon

De Vassart d'Andernay, chef de bataillon breveté.

Place, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

Gilbert, capitaine.
Steinbach, lieutenant.
Rodrigues-Ely, lieutenant.

2e compagnie.

Chapuis, capitaine.
De la Salle, lieutenant.
Leduc, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Potel, capitaine.
Erhart, lieutenant.
Renon, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Cornut, capitaine.
Gilquin, lieutenant.
Belgrand, *id.*

2e Bataillon

Durand de Grossouvre, chef de bat.

Morel, capitaine adjudant-major.

5e compagnie.

Le Maistre, capitaine breveté.
Fondeur, lieutenant.
Archen, *id.*

7e compagnie.

Clausener, capitaine.
Michel, lieutenant.
Grillot, *id.*

6e compagnie.

D'Eudeville, capitaine.
Dublanchy, lieutenant.
Pécoul, *id.*

8e compagnie.

Vary, capitaine.
Sturel, lieutenant.
Morizot, *id.*

3e Bataillon

Sibille, chef de bataillon.

Lenglet, capitaine adjudant-major.

9e compagnie.

Vicherat, capitaine.
Pierron, lieutenant.
Grasset, *id.*

10e compagnie.

Roy, capitaine.
Valentin, lieutenant.
Hertzog, *id.*

3e Bataillon (*Suite*)

11e compagnie.

Mercuzot, capitaine.
Weiller, lieutenant.
Spiral, *id.*

12e compagnie.

Claverie, capitaine.
Belin, lieutenant.
Bourgeois, sous-lieutenant.

4e Bataillon

Dadant, chef de bataillon. | De Hédouville, capit. adjud.-major.

13e compagnie.

Duroy de Brignac, capitaine.
De Miscault, lieutenant.
Pimouguet, *id.*

15e compagnie.

Ladoucette, capitaine.
Mosser, lieutenant.
Lacoste, sous-lieutenant.

14e compagnie.

Clément, capitaine.
Arnould, lieutenant.
Gosset, sous-lieutenant.

16e compagnie.

Saignes de Lacombe, capitaine.
Auboin, lieutenant.
Billot, sous-lieutenant.

Cadre complémentaire

Varlet, chef de bataillon. | Painvin, capitaine.
Wienrich, capitaine. | De Truchi, *id.*

A la suite.

De la Morinerie, sous-lieutenant. | Bar, sous-lieutenant.
Mirville, *id.*

État des Officiers faisant partie du Régiment le 8 Mars 1911

(Jour de l'inauguration de la Salle d'honneur)

Portion principale

Duplessis, colonel. | Velly, lieutenant-colonel.

1er Bataillon

Maire, chef de bataillon. | Mercuzot, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

Hardy, capitaine.
Vimont, lieutenant.
Alizard, sous-lieutenant.

3e compagnie.

Dubrulle, capitaine.
Mauguin, lieutenant.
Blanchard, *id.*

2e compagnie.

Ducrot, capitaine.
Legris, lieutenant.
Soulier, *id.*

4e compagnie.

Gauthier, capitaine.
Belgrand, lieutenant.
Henry, *id.*

2e Bataillon

Gerst, chef de bataillon. | Pernin, capitaine adjudant-major.

5e compagnie.

Pompey, capitaine.
Bar, *id.*
Sassary, lieutenant.

6e compagnie.

Millet, capitaine.
Auzat, lieutenant.
Frelut, *id.*

2e Bataillon *(Suite)*

7e compagnie.

Hartemann, capitaine.
Fuzellier, lieutenant.
Baron, *id.*

8e compagnie.

Guey, capitaine.
Lafontaine, lieutenant.
Foucaud, *id.*

3e Bataillon

Régnier-Vigouroux, chef de batail.

Lambry, capitaine adjudant-major.

9e compagnie.

Navel, capitaine.
Huin, lieutenant.
Lachouque, *id.*

11e compagnie.

Voirin, capitaine.
Thomassin, lieutenant.
Laborde, sous-lieutenant.

10e compagnie.

Gélas, capitaine.
Brandstetter, lieutenant.
Aubrun, sous-lieutenant.

12e compagnie.

Rousseau, capitaine.
Martignon, lieutenant.
Roy, *id.*

Cadre complémentaire de la portion principale

Brimaud, chef de bataillon.
Pégeot, capitaine.
Janot, *id.*
Lamy, chef de musique.
Albert, médecin-major de 1re cl.

Girard, capitaine.
Leduc, lieutenant.
Winkler, méd. aide-maj. de 1re cl.
Castres, *id.*

4e Bataillon

Berlé, chef de bataillon.

Royer, capitaine adjudant-major.

13e compagnie.

Devés, capitaine.
artmann, lieutenant.
urlaire, sous-lieutenant.

15e compagnie.

Diriart, capitaine.
Vieille Carré, sous-lieutenant.

14e compagnie.

moiseau, capitaine.
loz, lieutenant.
iétrich, *id.*
lanon, sous-lieutenant.

16e compagnie.

Leroux, capitaine.
Villemin, lieutenant.
Meyer, *id.*

Cadre complémentaire de la portion centrale

langin, chef de bataillon major.
lneider, capitaine.

Jullien, capitaine d'habillement.
Louriou, capitaine-trésorier.

États de Services des Colonels

GREDER (Wolffgang, marquis de)

Né à Soleure (Suisse) le 18 décembre 1632

Fils de Wolffgang Greder (1), colonel en France et capitaine aux gardes suisses.

Entra fort jeune en qualité d'enseigne au régiment des gardes suisses, obtint en 1654 une demi-compagnie vacante par la mort de Philippe de Wallier, et levée en 1639 par son père; il la conserva jusqu'à sa réforme, le 16 juillet 1668.

De retour dans sa patrie, il fut établi bailli de Lugano en 1672.

Nommé le 5 décembre 1673 colonel d'un régiment suisse de nouvelle levée au service du roi de France.

Brigadier le 3 septembre 1688.

Les infirmités l'obligèrent à résilier son commandement à la fin de 1690.

Décédé à Soleure le 21 septembre 1691.

Blessures

Blessé en 1690 à la bataille de Fleurus.

GREDER (Louis, marquis de)

Second fils du précédent colonel

Entra fort jeune au service, fut fait major du régiment de son père.
Colonel le 15 janvier 1691.
Brigadier en 1696.
Décédé à Paris au commencement de février 1703.

Blessures

Reçut deux blessures à la bataille de Nerwinde (1693).

Décoration

Chevalier de Saint-Louis le 3 mars 1700.

GREDER (Balthazar, marquis de)

Frère puîné du précédent

Cadet, août 1683.
Enseigne, 5 juin 1684.
Lieutenant, 16 août 1687.
Capitaine par commission, 22 novembre 1687.
Major, 1er janvier 1691.
Lieutenant-colonel du régiment de son frère aîné (Allemand), 8 décembre 1693.

---

(1) Wolffgang Greder fit monnayer sa vaisselle pour payer son régiment lors du siège d'Aire (1641) par les Espagnols, qui avaient attaqué cette place avant qu'on l'approvisionnât. Il y eut longtemps à Soleure des pièces de cette monnaie, de forme carrée et n'ayant d'inscription que d'un côté.

Le colonel mourut de fatigue au milieu de ses soldats à la fin du siège.

Colonel par commission dans ce même corps, 18 décembre 1695.
Obtint le régiment suisse vacant par la mort de son frère Louis, le 28 février 1703.
Brigadier, 10 janvier 1704.
Décédé à Paris le 14 décembre 1714.

CAMPAGNES

S'est trouvé à la bombarde de Coblence, au siège de Mons, au combat de Steinkerque, à la bataille de Nerwinde.

BLESSURES

Bras droit cassé d'un coup de mousquet à la bataille de Nerwinde.

DÉCORATION

Chevalier de Saint-Louis, le 14 mars 1704.

AFFRY (François, baron d')

Né à Fribourg

Entra au service en octobre 1683.
Major du régiment suisse de Surbeck, 1693.
Lieutenant-colonel du régiment de Breudlé en janvier 1701.
Capitaine aux gardes, juin 1702.
Brigadier, 1er juin 1709.
Colonel du régiment de Greder, 22 décembre 1714.
Maréchal de camp, 1er février 1719.
Lieutenant-général, 20 février 1734.
Tué à la bataille de Guastalla le 19 septembre 1734 en combattant à la tête du régiment du roi.
Il avait été en 1708 aide de camp de Monseigneur le duc de Bourgogne et s'était acquis une grande réputation dans plusieurs sièges et batailles.

DÉCORATION

Chevalier de Saint-Louis, 1er janvier 1705.

WITTMER (Jean-Baptiste-André, baron de)

Originaire des Grisons

Cadet le 15 mai 1695.
Commission de capitaine de la demi-compagnie de son père dans le régiment suisse de Greder, le 11 février 1699.
Obtint commission de colonel d'infanterie le 15 février 1721.
Nommé lieutenant-colonel du régiment d'Affry le 11 février 1729.
Obtint commission de colonel le 21 janvier 1734.
Brigadier le 1er août 1734.
Colonel du régiment d'Affry le 3 octobre 1734.
Maréchal de camp le 1er janvier 1740.
Les infirmités l'obligèrent à cesser le service.

DÉCORATION

Chevalier de Saint-Louis le 23 septembre 1714.

DE WALDNER DE FREUDENSTEIN (Christian-Frédéric-Dagobert)

Né à Ribeauvillé en 1712

Bourgeois honoraire de la république de Mulhouse.
Membre du conseil de la ville d'Auran.
Entré au service comme enseigne au régiment suisse de May le 15 septembre 1728.
Capitaine au régiment de Bourqué en 1734.
Capitaine aux gardes suisses en 1741.
Aide de camp du prince de Dombes, commandant-général des Suisses, en 1744.
Sert de nouveau aux gardes suisses (bataille de Fontenoy; siège de Tournay).
Aide de camp du prince de Dombes en 1746.
Brigadier des Armées du Roi en 1746.
Colonel le 24 juin 1755.
Succède à Wittmer le 13 novembre 1757 (bataille de Rosbach).
Maréchal de camp le 1er mai 1758. (Il commande l'aile droite de l'armée du duc de Broglie à Sundershausen-Lutzelberg.)
Commandant de la Hesse en 1759, qu'il défend et conserve — Corbach (1760).
Lieutenant-général le 25 juillet 1762.
Commandant en chef du camp des Suisses à Compiègne (1767).
Reçoit une pension de 6.000 francs sur les affaires de la Suisse le 20 juillet 1767.
Reçut du roi Louis XV le titre de comte transmissible par ordre de progéniture.
Mort à Paris le 10 mars 1783.
Enterré au château d'Olliviller (près Soultz), en Alsace.

Campagnes

Campagne sur le Rhin avec Noailles (1743).
Campagne de 1744 (combat des lignes de Wissembourg, siège de Fribourg).
Campagne de 1746.
Campagnes de 1761 avec Broglie, de 1762 avec Condé.

Décoration

Grand-croix du mérite militaire le 29 juin 1759 (un des deux premiers grands-croix à la création de l'ordre.

DE VIGIER DE STEINBURGG (François-Robert-Joseph-Guillaume)

Soldat cadet en 1743 (campagne d'Italie de 1743).
Enseigne à drapeau de la compagnie de Haal, 8 mars 1745.
Enseigne à pique, 9 avril 1747.
2e sous-lieutenant, 2 juin 1751.
1er sous-lieutenant, 12 avril 1753.
2e lieutenant aux gardes suisses, 7 décembre 1755.
1er lieutenant aux gardes suisses, 1er mars 1759.
Capitaine commandant de la demi-compagnie de Begenwald, 2 février 1760.
Capitaine de grenadiers, 1er juillet 1763.
Brigadier, 3 janvier 1770.
Maréchal de camp, 1er mars 1780.

Il a obtenu, le 30 mars 1783, le régiment laissé vacant par la mort du comte de Waldner, qu'il commande jusqu'au licenciement en 1792.
Mort en 1794.

DÉCORATION

Chevalier de Saint-Louis, le 24 mai 1760.

GLANDJEAN

Condamné à mort en l'an II à Perpignan pour cause d'attachement royaliste, s'évada.
Acquitté à la revision de son procès.
Nommé au commandement de la 69e demi-brigade formée à Castillon, le 18 germinal an III, contrairement aux lois et décrets du 14 germinal et du 18 floréal an III.
Le chef de brigade devait être le plus ancien des trois chefs de bataillon.
Une protestation du Conseil d'administration, daté du 5 messidor, fut adressée au président de la Convention.
Après quelques jours de commandement, Grandjean fut remis chef de bataillon au corps.
Commandant de place, et retraité en cette qualité.

BLESSURES

Blessé au Boulou et à Rosas.

RIONDET

Né au Canton des Echelles (Savoie)

Sergent dans le régiment d'artillerie de Toul.
Partit en 1793 en qualité de capitaine de la 4e compagnie du 1er bataillon du département du Mont-Blanc.
Devint chef de bataillon et partit en Espagne.
Chef de brigade de la 69e demi-brigade le 26 ventôse an IV.
Le 24 germinal, il reçut une blessure mortelle à l'attaque du fort de Cosseria et décéda le lendemain.

BLESSURES

Blessure au bras dans l'affaire du 29 mai à Lyon.

FUGIÈRE (Jean-Urbain)

Né à Valence le 8 février 1752

Soldat au régiment de Barrois, 22 mars 1770.
Caporal, 15 février 1773.
Sergent, 15 avril 1775.
Sergent-major, 20 juin 1781.
Congédié, 15 avril 1784.
Elu capitaine, 3e bataillon de la Drôme, 12 octobre 1791.
Chef de bataillon au même bataillon, 4 août 1793.

Commande la demi-brigade, à la date du 13 juin 1796, après la mort de Bioudet, à l'assaut de Cosséria.
Devient, par suite du tirage au sort du 29 mai, colonel de la 18e (prairial an IV).
Général de brigade le 20 avril 1798.

Campagnes

« Fit partie de l'armée des Alpes avec le 3e bataillon de la Drôme; siège de Lyon. Dissipe l'insurrection à Montbrison et à Villefranche. A l'armée des Pyrénées-Orientales, sous les ordres de Dugommier, puis de Sorel; repousse, le 20 novembre 1793, une forte colonne qui tentait de prendre de flanc la division...
« J'ai fait, sous le grand Bonaparte, les campagnes à l'armée d'Italie (1)... »

Blessures

Eut un bras emporté à Aboukir.

DALONS (Jean)

Né à Toulon le 22 novembre 1749

Soldat au régiment de Beauce, de 1766 à 1786.
Lieutenant au 5e bataillon du Var, 13 septembre 1792.
Lieutenant-colonel en 2e, 20 septembre 1792.
Chef de bataillon, 13 juillet 1793.
Chef de brigade à la 69e, 21 ventôse an V.
34 ans de service.
Mort à Salernes (Var) le 13 septembre 1810.

Campagnes

A fait toutes les campagnes de la Révolution; et auparavant, en Amérique, trois campagnes à bord du *Guerrier* et de la *Couronne*, en 1780, 1781, 1782.
Douze campagnes de guerre.

Blessures

Deux blessures.
Privé de la vue et de l'usage de ses jambes par suite de ses campagnes et de ses blessures.

BARTHÉLÉMY (Etienne-Joseph)

Né à Brignoles (Var) le 12 septembre 1757

Soldat au 71e, 1er mars 1772.
Congédié, 6 décembre 1784.
Chef de bataillon au 3e bataillon du Var, 14 septembre 1791.
Chef de brigade à la 69e, 7 ventôse an V.

(1) Ecrit de sa main.

CAMPAGNES

Campagnes de 1780, 1781, 1782, 1783 sur les vaisseaux : le *Guerrier*, la *Couronne*, le *Pluton*.

Campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, armée d'Italie; ans VI et VII, armée d'Egypte.

BLESSURES

Blessé dans un combat à la Guadeloupe le 12 avril 1782.

Blessé d'une balle au bras droit aux avant-postes de Muresco (comté de Céva), le 17 germinal an IV.

Tué le 25 ventôse an VII à l'affaire de Qaquoun, près Naplouse.

EYSSEAUTIER (André)

Né à Famon (Basses-Alpes) le 29 septembre 1757

Capitaine au 3e bataillon du Var, 14 septembre 1791.
Chef de bataillon, 21 ventôse an V.
Chef de brigade à la 69e, 26 ventôse an VII.
Mort le 13 floréal an VIII à Alexandrie.

BRUN (Jean-Antoine, baron)

Né à Quay (Isère) le 15 avril 1761

Canonnier au régiment de la Fère du 13 avril 1781 au 12 août 1784.

Capitaine au 3e bataillon de volontaires nationaux de l'Isère, 24 novembre 1791.

Chef de bataillon au 9e bataillon de l'Isère, 19 germinal an II.

Passé à la 2e demi-brigade légère, 23 septembre 1795.

Passé à la 12e demi-brigade légère, 29 janvier 1796.

Nommé sur le champ de bataille provisoirement chef de brigade à la suite de l'état-major de l'armée d'Orient par le général Kléber, le 26 pluviôse an VIII.

Placé chef de brigade à la 69e, 14 prairial an VIII.

Général de brigade, 10 février 1807.

CAMPAGNES

Armée des Alpes et d'Italie, de 1792 à 1797.
Armée d'Orient, de 1798 à 1801.
Armée des Côtes, 1804.
Grande Armée, 1805, 1806, 1807.
Armée d'Espagne, 1808.
Armée d'Allemagne, 1809.
Campagne de Russie, 1812.
Campagne de Saxe et captivité, 1813 et 1814.
Campagne de France, 1815.

BLESSURES

Un coup de feu au genou gauche, le 12 frimaire an II, au siège de Toulon.

Un coup de feu qui lui traverse les deux épaules, le 29 germinal an VIII, au siège du Caire.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 décembre 1803.
Officier — le 25 juin 1804.
Commandeur — le 25 décembre 1805.
Chevalier de Saint-Louis le 29 juillet 1814.
Baron de l'Empire le 4 juin 1810.

Le nom du général Brun est inscrit au côté sud de l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Le sabre du général Brun a été déposé au Musée de l'Armée par les soins de M. Thouvard.

FRIRION (Joseph-François, baron)

Né à Pont-à-Mousson (Meurthe) le 12 septembre 1771

Volontaire au 48e, 1er février 1791.
Sous-lieutenant (par le pouvoir exécutif), 15 septembre 1791.
Lieutenant à la 62e demi-brigade, 13 mai 1792.
Capitaine de grenadiers, 3 nivôse an III.
Adjoint à l'état-major général de l'armée du Rhin, 15 germinal an VIII.
Chef de bataillon (sur le champ de bataille), 15 floréal an VIII.
Chef de bataillon à la 38e, 12 vendémiaire an IX.
Major au 39e, 30 frimaire an XII.
Colonel du 69e, 10 février 1807.
Général de brigade, 22 juin 1811.
Mis à la retraite par Louis XVIII.
Rappelé à l'activité en 1830.
Mort en 1849.

Campagnes

Armée du Rhin (siège de Mayence), 1792 et 1793.
En Vendée, an II.
Armée du Rhin (siège de Kehl), ans III, IV, V, VI.
Armée d'Italie, ans VII et VIII.
Armée d'Allemagne, ans VIII et IX.
Armée de l'Ouest, ans XII et XIII.
Prusse et Pologne, an XIV, 1806 et 1807.
Espagne, Portugal, Pyrénées, 1808 et 1814.
Défense de Strasbourg, 1815.

Blessures

Blessé par les Russes d'un biscaïen au flanc gauche, le 14 juin 1807, à Friedland.
Blessé par les Anglais d'une balle à l'avant-bras gauche à la bataille de Fuentès d'Onoro, le 15 mai 1811.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 5 germinal an XII.
Officier de la Légion d'honneur, 18 février 1808.
Baron de l'Empire, 19 mars 1808.
Chevalier de l'ordre de Saint-Louis, 24 août 1814.

GUINAND

Né à Orliénas (Rhône) le 3 janvier 1764

Soldat au régiment d'Hainault, du 15 juin 1782 au 15 juin 1790.
Sergent-major au 1er bataillon de grenadiers du Rhône, 30 août 1792.
Adjudant sous-officier, 19 avril 1793.
Adjudant sous-lieutenant, 25 avril 1793.
Capitaine adjudant-major, 13e demi-brigade, 27 vendémiaire an V.
Major de la légion vénitienne, 4e jour complémentaire an V.
Chef de bataillon à la légion cisalpine, 25 prairial an VI.
Chef de bataillon au 2e bataillon piémontais (IIIe demi-brigade), 3e jour complémentaire an VIII.
Colonel en second, 8 juin 1809.
Colonel au 69e, 22 juin 1811.

Campagnes

Armée du Rhin, 1792-1793.
Armée de l'Ouest et côtes de Brest, ans II, III, IV.
Armée d'Italie, côtes de l'Océan, ans V, VI, VII, VIII, IX.
Autriche, Prusse et Pologne.
Armée d'Espagne, 1810-1811.

Blessures

Blessé à Wagram.
Tué à Espelette, le 10 novembre 1813.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 22 juin 1804.
Officier de la Légion d'honneur, 11 juin 1811.

HERVÉ (Christophe)

Né à Fouilletourte, commune de Cérans (Sarthe), le 15 avril 1768

Soldat au 79e, 17 octobre 1785.
Soldat au 40e, 9 octobre 1786.
Caporal, 26 février 1788.
Fourrier, 1er mai 1789.
Congédié, 11 janvier 1791.
Volontaire au 5e bataillon de l'Yonne, 8 septembre 1792.
Sergent au 5e bataillon de l'Yonne, 9 septembre 1792.
Sous-lieutenant, 25 octobre 1792.
Lieutenant, 25 septembre 1793.
Capitaine, 1er ventôse an III.
Passé aux dragons à pied de la garde impériale, 5 novembre 1806.
Chef de bataillon au 108e, 22 janvier 1807.
Major en second au 30e, 22 juin 1811.
Major en premier au 110e, 10 avril 1813.
Colonel au 69e, 22 décembre 1813.
Retraité le 20 mars 1815.

Campagnes

Armée de réserve. Armée du Nord, 1792-1793.
Armée du Nord et Sambre-et-Meuse, ans II, III, IV, V.

Armée d'Allemagne et de Mayence, an VI.
Armée du Danube et de l'Helvétie, an VII.
Armée d'Helvétie et d'Italie, ans VIII et IX.
Sur le *Scipion* à Toulon, ans XII et XIII.
Grande Armée en Allemagne, 1806 et 1807.
Grande Armée en Autriche, 1809.
Grande Armée en Russie, 1812.
Campagne de France, 1814.

Blessures

Blessé d'un coup de feu au flanc et au bras gauche au combat d'Audeffingen.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 26 prairial, an XII.
Officier de la Légion d'honneur, 12 octobre 1812.

MONNERET (Jean-Pierre)

Né à Saint-Claude (Jura) le 25 janvier 1773

Volontaire au 11e bataillon du Jura, 5 août 1792.
Capitaine au 11e bataillon du Jura, 12 août 1792.
Fait prisonnier en protégeant la retraite de la division Marbot, 16 germinal an VIII.
Passé au régiment des grenadiers du roi de Naples, 1er août 1806.
Chef de bataillon des grenadiers du roi de Naples, 10 septembre 1806.
Passé à la Garde du roi d'Espagne, 1er juillet 1808.
Major à la Garde du roi d'Espagne, 13 mars 1809.
Colonel du régiment de Tolède, 17 avril 1811.
Passé à l'état-major du duc de Dalmatie, 13 juillet 1813.
Rentré au service en France en qualité de major, 26 décembre 1813.
Colonel du 69e, 22 mars 1814.
Colonel du régiment des chasseurs corses, 26 novembre 1814.
Colonel du 55e, 10 juin 1815.

Campagnes

Armée du Rhin, 1792 et 1793.
Armée du Rhin, Moselle et Allemagne, ans II, III, IV, V.
Armée de Naples et d'Allemagne, 1806, 1807, 1808.
Armée de Naples et d'Italie, ans VII, VIII et XIII.
Armée d'Espagne et des Pyrénées, 1809 à 1814.

Blessures

Blessé à la tête par l'explosion d'une bombe au siège de Gaëte (royaume de Naples).
Coup de feu à la région lombaire gauche devant Kehl, le 16 nivôse an V

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 14 brumaire an XIII.
Ordre royal des Deux-Siciles, 19 mai 1808.
Ordre royal d'Espagne, 25 novembre 1809.

DEHAIES DE MONTIGNY (Emmanuel-Ernest)

Né à Chandernagor (Inde) le 23 mars 1790

Enfant de troupe au 3e régiment de hussards, 12 avril 1802.
Canonnier au 6e régiment d'artillerie à cheval (Ile de France), 13 août 1803.
Détaché à l'île Bourbon, 3 août 1806.
Employé dans cette colonie aux travaux défensifs de Saint-Denis et de Sainte-Rose, 21 août 1809.
Rentré en France, 5 février 1810.
Sous-lieutenant au 16e d'infanterie, 11 mai 1810.
Lieutenant, 14 octobre 1811.
Lieutenant-aide de camp du général Gudin, 13 mars 1812.
Rentré au 16e, 1er février 1813.
Capitaine au 16e, 27 juin 1813.
Passé au 58e, 1er septembre 1814.
En non-activité, 15 septembre 1815.
Capitaine à la légion départementale de l'Aveyron, 24 juillet 1816.
Passé au 5e de ligne, 4 décembre 1820.
Passé au 1er régiment d'infanterie de la garde royale, 7 avril 1824.
Chef de bataillon breveté, 11 août 1830.
Mis en solde de congé, 23 août 1830.
Chef de bataillon au 25e de ligne, 31 octobre 1830.
Lieutenant-colonel au 30e, 31 décembre 1835.
Colonel du 69e, 11 octobre 1840.
En non-activité, 24 mai 1848.
Colonel du 20e d'infanterie légère, 20 juin 1849.
Retraité, 31 mars 1850.

Campagnes

Indes Orientales, de 1803 à 1809.
Armée d'Espagne, de 1810 à 1813.
Armée de Lyon, 1814.
Armée du Jura, 1815.
Armée d'Espagne, 1823.
Belgique, 1831 et 1832.

Blessures

Coup de feu à l'épaule gauche devant Lyon le 13 mars 1814.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 17 mars 1815.
Officier — 14 janvier 1833.
Commandeur — 8 octobre 1845.

DE ROBILLARD (Marie-Ambroise)

Né à Paris le 5 août 1795

Apprenti marin sur le vaisseau le *Charlemagne*, 1er janvier 1811.
Aspirant de 2e classe, 15 janvier 1812.
Licencié, 17 mai 1814.
Sous-lieutenant au 10e de ligne, 18 janvier 1815.

Renvoyé dans ses foyers, 6 avril 1815.
Lieutenant à l'armée royale de Belgique, 2 juin 1815.
Affecté au régiment du Nord (Belgique), 27 juin 1815.
Licencié, 11 juillet 1815.
Sous-lieutenant au 4e régiment de la garde royale, 23 octobre 1815.
Lieutenant au 2e régiment de la garde royale, 14 août 1822.
Capitaine au 62e de ligne, 19 février 1823.
Capitaine à la 1re compagnie de fusiliers de discipline, 9 janvier 1824.
Capitaine à la 3e compagnie de fusiliers de discipline, 24 décembre 1829.
Chef de bataillon, 12 août 1830.
En solde de congé.
Chef de bataillon au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 22 septembre 1832.
Chef de bataillon au 10e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 30 juillet 1834.
Major au 24e de ligne, 23 octobre 1834.
Lieutenant-colonel au 53e, 30 juillet 1839.
— au 33e, 9 septembre 1839.
— au 24e, 21 juillet 1842.
Colonel au 69e, 30 mai 1848.
Commandant de Place à Perpignan, 26 mars 1851.
Retraité, 17 août 1860.

CAMPAGNES

En mer, en temps de guerre, du 1er janvier 1811 au 16 mai 1814.
Algérie, 1833-1834.
Algérie, du 25 août 1841 au 22 août 1842.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 27 avril 1838.
Officier — 25 juin 1849.
Commandeur — 30 décembre 1857.
Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

DANNER (Jean-François-Ferdinand)

Né à Sarrebruck (Sarre) le 16 février 1805

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 5 novembre 1821.
Sous-lieutenant au 56e, 1er octobre 1823.
Lieutenant, 27 octobre 1830.
Capitaine, 11 novembre 1837.
Chef de bataillon au 22e, 14 août 1842.
Lieutenant-colonel au 27e, 11 avril 1848.
Colonel au 69e, 2 avril 1851.
Retraité, 21 février 1854.

CAMPAGNES

Algérie, du 31 mars 1841 au 24 septembre 1846.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 6 août 1843.
Officier — 24 décembre 1853.

MITTENHOFF (Jean-Baptiste)

Né à Phalsbourg (Meurthe) le 13 juillet 1803

Engagé volontaire au 53e, 21 juillet 1822.
Caporal, 22 juillet 1823.
Caporal-fourrier, 26 juillet 1823.
Sergent-fourrier, 22 juillet 1824.
Sergent-major, 28 mai 1826.
Sous-lieutenant, 9 mai 1827.
Lieutenant, 25 juillet 1831.
Lieutenant adjoint au trésorier, 14 octobre 1831.
Capitaine, 31 juillet 1836.
Capitaine-major au bataillon de tirailleurs, 24 septembre 1839.
Passé au 1er bataillon de chasseurs à pied, 28 septembre 1840.
Major au 52e, 6 octobre 1841.
Chef de bataillon, 10 octobre 1849.
Lieutenant-colonel au 5e régiment d'infanterie légère, 4 juin 1850.
Colonel au 69e, 7 février 1854.
Major de l'Hôtel Impérial des Invalides, 4 avril 1855.
Retraité, 22 décembre 1860.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 14 avril 1844.
Officier — 7 janvier 1852.
Commandeur — 6 avril 1861.

DOMON (Émile-Gustave-Napoléon)

Né à Leforest (Somme) le 27 juin 1801

Engagé volontaire au 1er régiment d'infanterie de la garde royale, 27 décembre 1820.
Caporal, 29 janvier 1822.
Caporal-fourrier, 12 février 1822.
Sergent-fourrier, 29 janvier 1823.
Sergent-major au 2e d'infanterie légère, 8 octobre 1823.
Sous-lieutenant, 19 avril 1826.
Lieutenant, 8 septembre 1830.
Lieutenant-trésorier au 18e d'infanterie légère, 11 août 1833.
Capitaine-trésorier, 8 décembre 1833.
Capitaine faisant fonction de major au bataillon de tirailleurs d'Afrique, 17 décembre 1836.
En non-activité par licenciement, 9 mars 1838.
Capitaine au 17e d'infanterie légère, 10 mars 1838.
Capitaine-trésorier au 17e d'infanterie légère, 16 mai 1838.
Major au 1er régiment d'infanterie de la Légion étrangère, 25 mars 1842.
Lieutenant-colonel, *id.*, 13 juin 1848.
Passé au 67e, 29 avril 1850.
Colonel au 69e, 12 avril 1855.
Commandant la place de Briançon, 12 décembre 1857.
Retraité, 16 janvier 1858.

CAMPAGNES

Espagne, 1823.
Algérie, 1830.
— du 22 décembre 1836 au 14 août 1838.
— du 20 août 1842 au 14 juin 1850.
Crimée, du 13 octobre 1855 au 5 juillet 1856.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 14 avril 1844.
Officier — 16 avril 1856.

MATHIEU DE SAINT-FRÉMOND (Marie-Emilien-Antoine)

Né à Fort-Royal (Martinique) le 8 décembre 1799

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 8 novembre 1819.
Caporal, 6 avril 1822.
Sous-lieutenant au 26e, 1er octobre 1822.
Lieutenant, 26 juin 1830.
Capitaine, 3 février 1836.
Capitaine au 6e bataillon de chasseurs à pied, 12 mai 1843.
Chef de bataillon au 13e régiment d'infanterie légère, 8 novembre 1846.
Lieutenant-colonel au 9e régiment d'infanterie légère, 10 mai 1852.
Passé au 84e, 1er janvier 1855.
Colonel au 69e, 30 décembre 1857.
Retraité, 3 mars 1860.

CAMPAGNES

Espagne, 1823.
Belgique, 1832-1833.
Algérie, de 1837 à 1848.
Italie, du 5 mai 1849 au 30 mai 1852.
Crimée, 1855-1856.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 17 août 1841.
Officier — 28 décembre 1859.
Ordre de Pie IX (2e classe), 4 juin 1850.
Medjidjé de Turquie, 17 avril 1857.

COURSON (François-René-Placide de)

Né à Vannes (Morbihan) le 1er octobre 1808

Engagé volontaire au 55e, 9 mars 1827.
Caporal, 28 mars 1828.
Caporal-fourrier, 30 avril 1828.
Sergent-fourrier, 18 mars 1829.
Sergent-major, 26 octobre 1829.
Sous-lieutenant, 27 décembre 1833.
Lieutenant, 6 avril 1840.
Passé au 5e bataillon de chasseurs à pied, 21 octobre 1840.
Capitaine, *id.*, 19 juillet 1845.

Chef de bataillon au 5e régiment d'infanterie légère, 9 mars 1854.
Passé au 80e, 1er janvier 1855.
Lieutenant-colonel au 42e, 22 septembre 1855.
Colonel au 69e, 14 mars 1860.
Décédé à Viterbe (Italie), 18 janvier 1866.

CAMPAGNES

Algérie, 1832-1833 et 1841 à 1850.
Orient, 1854-1855-1856.
Occupation de Rome, 1861 à 1866.

ACTION D'ÉCLAT

Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient le 5 mai 1855 pour sa conduite dans le combat du 2 mai devant Sébastopol.

BLESSURES

Légère contusion au pied gauche par éclat de bombe le 30 juillet 185 devant Sébastopol.

Coup de feu à l'aisselle droite et plaies contuses au côté droit et au mollet gauche le 8 septembre 1855 à l'attaque du bastion central de Sébastopol.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 24 octobre 1848.
Officier — 2 mai 1855.
Commandeur — 30 décembre 1863
Médaille de Crimée.
Médaille de Sardaigne.
Commandant de l'ordre pontifical de Pie IX.

LE TOURNEUR (Aristide-Amand-Jean-Baptiste)

Né à Lorient (Morbihan) le 30 juin 1823

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 24 avril 1841.
Sous-lieutenant au 33e, 1er avril 1843.
Lieutenant au 33e, 15 mai 1848.
Capitaine au 33e, 30 novembre 1851.
Capitaine au 11e bataillon de chasseurs à pied, 25 décembre 1853.
Capitaine au bataillon de chasseurs à pied de la Garde, 22 juin 1854.
Chef de bataillon au 7e de ligne, 23 septembre 1855.
Chef de bataillon au 19e bataillon de chasseurs à pied, 14 novembre 185
Chef de bataillon au bataillon de chasseurs à pied de la Garde, 30 ju 1859.
Lieutenant-colonel au 89e, 14 août 1860.
Colonel au 69e, 27 janvier 1866.
Général de brigade à l'Etat-major général, 27 octobre 1870.
Général de brigade disponible, 20 avril 1871.
A la disposition du général commandant supérieur des forces de terre Algérie, 7 août 1871.
Commandant la subdivision d'Alger, 24 octobre 1871.
Commandant la 47e brigade d'infanterie (continue d'exercer à Alge 20 octobre 1873.
Désigné pour faire l'inspection générale de l'Ecole régionale de tir à dah, 3 avril 1874.

Relevé du commandement de la 47e brigade et maintenu à Alger, 21 mai 1875.
Inspecteur général pour 1875-1876 de l'Ecole régionale de tir à Blidah, 25 juin 1875.
Désigné pour commander en cas de mobilisation la 76e brigade (19e corps), 19 novembre 1875.
Général de division (maintenu provisoirement dans son commandement), 26 octobre 1878.
A cessé d'exercer son commandement, 19 décembre 1878.
Commandant la 17e division d'infanterie, 24 janvier 1879.
Inspecteur général au 17e arrondissement d'infanterie, 10 mai 1879.
Disponible pour raison de santé, 24 octobre 1879.
Décédé à Paris, 28 mai 1880.

Campagnes

Afrique, du 10 juin au 14 juillet 1848.
Italie (Rome), du 20 avril 1849 au 20 mars 1850.
Crimée, du 23 avril 1855 au 23 mai 1856.
Italie, du 15 avril au 2 août 1859.
Rome, du 8 mars au 12 décembre 1866.
Armée du Rhin, du 18 juillet au 28 octobre 1870.
Prisonnier de guerre, le 29 octobre 1870.
Rentré de captivité, le 14 avril 1871.
Afrique, du 26 août 1871 à janvier 1879.

Blessures

Coup de feu à l'œil gauche le 10 juin 1849 devant Rome (perte de l'œil).
Coup de baïonnette à la cuisse droite le 16 juillet 1855 au siège de Sébastopol.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur,	12	juillet 1849.
Officier —	16	avril 1856.
Commandeur —	24	décembre 1869.

Médaille de Crimée.
Médaille d'Italie.
Médaille de la valeur militaire de Sardaigne.
Officier de l'ordre militaire de Savoie.
Décoration de 2e classe de l'ordre pontifical.

AMELLER (Charles-François)

Né à Cluny (Saône-et-Loire) le 28 décembre 1818

Soldat au 65e, 17 décembre 1840.
Elève à l'Ecole spéciale militaire, 25 novembre 1842.
Caporal, *id.*, 28 avril 1843.
Sergent, *id.*, 12 juin 1843.
Sous-lieutenant au 8e régiment de lanciers, 1er octobre 1844.
Sous-lieutenant au 16e régiment de ligne, 12 novembre 1844.
Lieutenant, *id.*, 9 juin 1848.
Lieutenant au bataillon de tirailleurs à Alger, 20 février 1851.
Capitaine-major, *id.*, 5 mars 1852.
Capitaine au 52e de ligne, 6 mars 1852.
Capitaine au bataillon de tirailleurs à Alger, 14 avril 1852.

Capitaine adjudant-major au bataillon de tirailleurs, à Alger, 30 décembre 1852.
Capitaine adjudant-major au bataillon de tirailleurs algériens, 9 mars 1854.
Capitaine adjudant-major aux zouaves de la Garde, 14 mars 1855.
Chef de bataillon au 1er zouaves, 14 septembre 1855.
— au 4e régiment de voltigeurs de la Garde, 6 janvier 1858.
Lieutenant-colonel au 20e de ligne, 20 août 1863.
Colonel au 66e de ligne, 4 mars 1868.
Colonel au 69e de marche, 30 mars 1871.
Général de brigade (disponible à l'Etat-major général), 24 juin 1871.
Commandant de la 1re brigade de la 1re division d'infanterie de Versailles, 6 juillet 1871.
Disponible pour raison de santé, 21 juillet 1871.
Décédé des suites d'une maladie contractée à Metz, 15 novembre 1871.

CAMPAGNES

Afrique, du 27 octobre 1845 au 5 avril 1854.
Orient, du 6 avril 1854 au 25 avril 1856.
Afrique, du 26 avril 1856 au 6 octobre 1857.
Afrique du 8 juin 1864 au 2 février 1868.
Contre l'Allemagne, 1870-1871.

BLESSURES

Coup de feu à l'épaule droite le 8 septembre 1855 devant Sébastopol.
Blessé à Rezonville le 16 août 1870.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 9 août 1854.
Officier — 13 août 1857.
Commandeur — 3 octobre 1871.
Médaille de Crimée.
Médaillé du Nichan-Iftikhar.

BIADELLI (Antoine-Philippe-Pierre-François-Xavier)

Né à Bastia (Corse) le 22 mars 1821

Engagé volontaire au 6e d'infanterie légère, 14 octobre 1840.
Caporal, 14 avril 1841.
Caporal-fourrier 24 juillet 1841.
Sergent-fourrier, 30 janvier 1842.
Sous-lieutenant, 27 avril 1846.
Lieutenant, 8 juin 1850.
Capitaine, 10 août 1853.
Officier d'ordonnance du Prince Jérôme, 18 octobre 1856.
Hors cadre, 28 avril 1859.
Capitaine au 81e, 22 octobre 1859.
Chef de bataillon au 65e, 14 mars 1860.
Passé au 9e bataillon de chasseurs à pied, 23 janvier 1863.
Lieutenant-colonel au 43e, 3 août 1867.
Passé au 3e régiment de voltigeurs de la Garde, 27 février 1869.
Prisonnier de guerre, 29 octobre 1870.

Rentré de captivité, 15 mars 1871.
Colonel du 38e de marche, 10 mai 1871.
Colonel du 69e de marche, 8 juillet 1871.
Colonel du 69e de ligne, 8 septembre 1871.
Mort à Paris à la suite d'une chute de cheval, 7 janvier 1873.

Campagnes

Algérie, du 3 avril 1841 au 4 janvier 1848.
Crimée, du 28 octobre 1855 au 28 juillet 1856.
Contre l'Allemagne et captivité, du 22 juillet 1870 au 15 mars 1871.
Intérieur, 1871.

Action d'éclat

Cité à l'ordre du corps d'armée comme s'étant particulièrement distingué à la prise du parc d'Issy, dans la nuit du 29 au 30 avril 1871.

Blessures

Coup de feu au côté droit du col au combat de l'Oued-Rejas (Algérie), le 14 mai 1845.
Coup de feu au jarret gauche à l'attaque de la barricade de la rue Cujas (Paris), le 24 mai 1871.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 12 décembre 1851.
Officier — 6 avril 1870.
Chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, 11 mars 1850.

LOUIS (Pierre-François)

Né à Paris le 30 mai 1824

Engagé volontaire au 31e, 13 mars 1845.
Caporal, 8 octobre 1845.
Caporal-fourrier, 1er janvier 1846.
Sergent-fourrier, 9 avril 1846.
Sergent, 16 septembre 1846.
Sergent-major, 8 août 1847.
Sous-lieutenant, 19 décembre 1848.
Lieutenant, 29 décembre 1851.
Passé au 1er régiment de zouaves, 25 février 1852.
Capitaine, 1er août 1855.
Adjudant-major, 26 mars 1858.
Capitaine, 2 mars 1859.
Chef de bataillon au 51e, 12 août 1861.
Passé au 17e, 11 février 1863.
Lieutenant-colonel au 62e, 24 décembre 1869.
Passé au 2e régiment de grenadiers de la Garde Impériale, 12 septembre 1870.
Prisonnier de guerre, 29 octobre 1870.
Rentré de captivité, 16 mars 1871.
Passé au 8e régiment provisoire, 18 avril 1871.
Passé au 108e de ligne, 1er mai 1872.
Colonel du 69e, 8 février 1873.
Général de brigade disponible, 26 octobre 1878.
Commandant la subdivision de Tlemcen, 26 novembre 1878.
Commandant la 56e brigade d'infanterie (14e corps), 2 janvier 1883.

Commandant les subdivisions de région de Romans et de Vienne, 15 septembre 1885.
Décédé à Lyon, 24 décembre 1885.

CAMPAGNES

Intérieur, 1851.
Algérie, du 25 mars 1852 au 15 décembre 1855.
Crimée, du 16 décembre 1855 au 9 mai 1856.
Algérie, du 10 mai 1856 au 26 avril 1859.
Italie, du 27 avril au 18 octobre 1859.
Algérie, du 19 octobre 1859 au 2 septembre 1861.
Italie (Rome), du 9 septembre 1861 au 5 juillet 1862.
Algérie, du 25 février 1863 au 15 août 1865.
Contre l'Allemagne et captivité, 1870-1871.
Algérie, du 18 juin 1871 au 20 septembre 1872.
Algérie, du 26 décembre 1878 au 20 janvier 1883.
(A fait partie des colonnes contre l'insurrection du 9 octobre 1881 au 11 janvier 1882.)

BLESSURES

Coup de feu au bras droit le 20 juin 1854 en Kabylie.
Plaie contuse à la main gauche par éclat d'obus à Rezonville le 16 août 1871.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 10 novembre 1856.
Officier — 7 juin 1865.
Commandeur — 29 décembre 1881.
Médaille d'Italie.
Décoré de la médaille de la valeur militaire de Sardaigne (autorisation du 30 avril 1860).

DE POILLOÜE DE SAINT-MARS (Léon)

Né à Condé (Nord) le 6 août 1832

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 6 novembre 1849.
Caporal, 24 juin 1850.
Sous-lieutenant au 16e d'infanterie légère, 1er octobre 1851.
Sous-lieutenant au bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine, 25 avril 1854.
Sous-lieutenant au 1er bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine, 9 janvier 1855.
Lieutenant au 1er bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran, 30 janvier 1855.
Passé au 2e régiment de tirailleurs algériens, 7 novembre 1855.
Capitaine au 9e de ligne, 24 mai 1859.
Capitaine au 1er régiment de zouaves, 20 mai 1863.
Capitaine au 8e bataillon de chasseurs à pied, 23 décembre 1863.
Capitaine au 1er régiment de tirailleurs algériens, 17 janvier 1866.
Chef de bataillon au 100e régiment d'infanterie, 15 octobre 1869.
Mis en non-activité pour infirmités temporaires, 17 octobre 1870.
Chef de bataillon au 83e de ligne, 27 septembre 1871.
Lieutenant-colonel au 69e, 12 mai 1875.
Colonel au 126e, 26 octobre 1878.
Colonel au 69e, 2 novembre 1878.

Général de brigade commandant la 40e brigade, 1er décembre 1883.
Directeur de l'infanterie au ministère de la Guerre, 9 janvier 1886.
Disponible, 3 juin 1887.
Commandant la 13e brigade d'infanterie, 18 août 1887.
Membre des comités techniques de l'infanterie, de la gendarmerie et de l'intendance, 12 août 1888.
Relevé de ses fonctions de membre du comité technique de la gendarmerie. 8 mars 1889.
Général de division, 11 juillet 1889.
Commandant la 7e division d'infanterie, 19 juillet 1889.
Membre du comité technique de l'artillerie, 25 juillet 1889.
Commandant la 8e division d'infanterie, septembre 1890.
— 7e — septembre 1892.
— 10e — 6 juin 1893.
— le 12e corps d'armée, 26 août 1893.
Mis sur sa demande en disponibilité, 29 décembre 1896.
Décédé à Paris, 15 mai 1897.

Campagnes

Algérie, du 8 février 1852 au 31 juillet 1863.
Algérie, du 20 février 1866 au 31 octobre 1869.
Contre l'Allemagne, du 12 août 1870 au 17 octobre 1870.

Action d'éclat

Cité le 30 octobre 1856 à l'ordre de la division de Constantine comme s'étant particulièrement distingué, le 18 juillet précédent, dans une rencontre avec les Memenchas dans la plaine de Sbikra.

Blessures

Blessé, le 18 août 1870, à la bataille de Saint-Privat :
1° blessure grave de deux éclats d'obus à la jambe gauche;
2° blessure légère à la partie postérieure du crâne.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 18 septembre 1860.
Officier — 9 septembre 1870.
Commandeur — 5 octobre 1886.
Grand-officier — 30 décembre 1892.
Médaille coloniale agrafe « Algérie ».
Décoration de 5e classe de l'ordre de Medjidjé de Turquie.

DESFRANÇOIS DE PONCHALON (Henri-Aldestan-La Hire)

Né à Alençon (Orne) le 13 avril 1834

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 18 janvier 1855.
Sous-lieutenant au 3e régiment d'infanterie de marine, 1er octobre 1856.
Passé au 2e régiment, *id.*, 6 janvier 1858.
Lieutenant, *id.*, 24 décembre 1859.
Lieutenant au 50e de ligne, 9 septembre 1861.
Capitaine, *id.*, 17 juillet 1867.
Capitaine au 23e de marche, 12 septembre 1870.
Passé au 123e de ligne, 1er novembre 1870.
Chef de bataillon au 111e, 20 novembre 1870.

Chef de bataillon au 11e, 23 mars 1871.
Lieutenant-colonel au 81e, 30 janvier 1879.
Colonel au 69e, 5 décembre 1883.
Passé au 126e, 25 septembre 1885.
Retraité, 8 mars 1887.

CAMPAGNES

En mer, du 30 janvier au 2 février 1858.
Indo-Chine, du 18 février 1858 au 3 janvier 1861.
Contre l'Allemagne, 1870-1871.

BLESSURE

Blessé en service commandé à la jambe droite le 5 novembre 1858 dans une chute faite aux avant-postes de la rivière de Tourane.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, 9 mars 1859.
Officier — 8 août 1871.
Médaille de Chine.

TRAVAILLEUR (Edouard-Yves)

Né à Lunéville le 27 février 1833

Entré à Saint-Cyr, 5 novembre 1852.
Sous-lieutenant, 31 décembre 1855.
Lieutenant, 12 août 1857.
Capitaine, 21 janvier 1863.
Chef de bataillon, 3 juin 1874.
Lieutenant-colonel, 9 avril 1881.
Colonel, 28 octobre 1885.
Général de brigade, 26 octobre 1890.
Au cadre de réserve.

DÉCORATION

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1893.

ALTMAYER (Victor-Joseph)

Né à Saint-Avold (Moselle) le 14 juin 1844

A, le 2 octobre 1871, à Forbach, déclaré opter pour la nationalité française

Ecole spéciale militaire (élève, 1re classe, sergent-fourrier), 8 novembre 1863.
Sous-lieutenant au 26e régiment d'infanterie, 1er octobre 1865.
Ecole d'application d'Etat-major (sous-lieutenant élève), 1er janvier 1866.
Corps d'Etat-major (lieutenant), 8 janvier 1868.
Stagiaire au 7e régiment de hussards, 17 janvier 1868.
Stagiaire au 35e régiment de ligne, 6 janvier 1870.
Détaché à l'Etat-major de la 1re division du 13e corps d'armée de l'armée du Rhin, 15 août 1870.
Détaché à l'Etat-major de la 1re division du 13e corps d'armée de l'armée du Rhin (capitaine), 15 septembre 1870.

Détaché comme aide-de-camp auprès de M. le général Marmier, inspecteur général de cavalerie, 26 juin 1872.
Etat-major général du 4e corps d'armée, 1er novembre 1873.
Aide-de-camp de M. le général de division Le Grimander de Rocheboüet, commandant le 18e corps d'armée, 4 février 1874.
Etat-major général du ministre de la Guerre (cabinet du général chef d'Etat-major général), 15 mars 1878.
Professeur du cours sur le service d'Etat-major à l'Ecole militaire supérieure, 1er février 1880.
Etat-major corps de l'infanterie (loi du 20 mars 1880). Maintenu provisoirement hors cadres, 31 mars 1880.
Chef de bataillon au 23e régiment d'infanterie, détaché comme professeur à l'Ecole supérieure de guerre, 26 octobre 1880.
5e régiment d'infanterie, 17 juillet 1882.
Ecole supérieure de guerre, professeur du cours du service d'Etat-major. 20 juillet 1885.
Chef d'état-major (hors cadre de la division d'occupation de Tunisie), 19 janvier 1886.
Ecole supérieure de guerre, professeur du cours du service d'état-major, 29 juin 1886.
Chef d'Etat-major du gouvernement militaire d'Epinal, 4 janvier 1887.
81e régiment d'infanterie; détaché comme chef d'Etat-major du gouvernement militaire d'Epinal,
Lieutenant-colonel, 13 janvier 1887.
Sous-chef d'Etat-major du 6e corps.
Colonel, 15 avril 1890.
69e régiment d'infanterie, 27 octobre 1890.
Chef d'Etat-major du 9e corps d'armée à Tours, 3 janvier 1894.
Général de brigade, 18 mai 1895.
Général commandant la 33e division, 8 mars 1901.
Général commandant le 12e corps d'armée à Limoges.
Décédé en 1898.

Campagnes

Etats romains, du 15 janvier 1870 au 6 août 1870.
Contre l'Allemagne, du 6 août 1870 au 7 mars 1871.
A l'intérieur, du 18 mars 1871 au 28 avril 1871.
Algérie, du 25 juillet 1872 au 25 octobre 1872.
Tunisie, du 25 janvier 1886 au 15 juin 1886.

Action d'éclat

« Dans la matinée du 18 mars 1871 a ramené de Belleville au Champ de Mars les 16 pièces de sept enlevées à l'insurrection par la division Faron. »

Blessure

Coup de feu à la jambe gauche le 28 avril 1871 devant le fort d'Issy. Balle ayant traversé la jambe au-dessous du genou.

Décoration

Chevalier de la Légion d'honneur le 7 février 1871. — Officier d'Académie le 31 décembre 1872.
Officier de la Légion d'honneur le 5 juin 1892. — Chevalier de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand. — Officier de l'ordre du Nicham-Iftikhar. — Officier de l'ordre de la Couronne. — Commandeur de l'Ordre du Nichan-Iftikhar.

TOURNIER (Marie-Charles-Jnstin)

Né à Bourges (Cher) le 30 juin 1841

Elève à l'Ecole impériale spéciale militaire, 6 novembre 1858.
Sous-lieutenant au 30e régiment d'infanterie, 1er octobre 1860.
Lieutenant au 30e régiment d'infanterie, 13 avril 1867.
Capitaine au 30e régiment d'infanterie, 9 août 1870.
Chef de bataillon au 122e régiment d'infanterie, 26 juillet 1879.
Chef de bataillon au 1er bataillon de chasseurs à pied, 24 août 1882.
Lieutenant-colonel au 91e régiment d'infanterie, 1er octobre 1887.
A la disposition du général Février, commandant le 6e corps d'armée, pour la revision du règlement sur les manœuvres de l'infanterie, 14 novembre 1887.
Commandant l'Ecole militaire d'infanterie, 28 janvier 1888.
Lieutenant-colonel au 77e régiment d'infanterie, 9 juillet 1888.
Reste à son poste.
Colonel au 22e régiment d'infanterie, 27 octobre 1890.
Reste à son poste.
Rejoint son régiment, 8 mars 1891.
Détaché au ministère de la Guerre le 1er avril 1893, comme sous-directeur de l'infanterie.
Colonel au 69e régiment d'infanterie, 26 décembre 1893.
Général de brigade (commandant la 79e brigade à Verdun), 20 février 1894.
Général de division, 25 mai 1897.
Au cadre de réserve.

Campagnes

Contre l'Allemagne, du 18 juillet 1870 au 16 mars 1871.
En captivité, du 2 septembre 1870 au 7 mars 1871.
A l'intérieur à Toulouse, du 22 mars 1871 au 14 avril 1871.
En Tunisie, du 13 avril 1881 au 16 février 1882.
En Tunisie, du 21 mars 1882 au 18 juillet 1882.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur le 20 novembre 1872.
Officier — le 8 juillet 1889.
Commandeur de l'ordre du Nichan-Iftikhar.

LAPLACE (Philibert)

Né à Thionville (Moselle) le 16 septembre 1847

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 16 octobre 1865.
Sergent-fourrier à l'Ecole spéciale militaire, 1er octobre 1866.
Sous-lieutenant au 79e, 1er octobre 1867.
Sous-lieutenant élève à l'Ecole d'application d'Etat-major, 1er janvie 1868.
Lieutenant au corps d'Etat-major, 5 janvier 1870.
Lieutenant-stagiaire au 4e régiment de chasseurs d'Afrique, 14 janvie 1870.
Aide-de-camp du général Gautil, 22 août 1870.
Prisonnier de guerre, 2 septembre 1870.

Rentré de captivité, 13 mars 1871.
Reprend ses fonctions d'aide-de-camp du général Gautil, 31 mars 1871.
Capitaine de 2e classe, 28 avril 1871.
Capitaine stagiaire au 4e régiment de chasseurs d'Afrique, 21 août 1871.
— au 3e régiment de zouaves, 27 août 1872.
— au 15e régiment d'artillerie, 7 septembre 1874.
Capitaine à l'Etat-major général du 15e corps d'armée, 23 août 1875.
Capitaine à l'Etat-major de la 29e division d'infanterie (15e corps), 20 février 1878.
Placé hors cadre dans l'arme de l'infanterie, 20 mars 1880.
Chef de bataillon au 86e, 8 mai 1883.
Major au 121e, 8 mai 1883.
Chef de bataillon au 4e régiment d'infanterie, 29 décembre 1885.
— à l'Etat-major du 9e corps d'armée, 17 mai 1886.
— au 72e, 5 mars 1889.
— au 67e, 29 mars 1889.
Lieutenant-colonel au 26e, 12 juillet 1890.
Colonel au 69e, 26 février 1894.
Colonel à l'Etat-major du 20e corps d'armée, 10 février 1898.
Général de brigade, disponible, 11 juillet 1898.
Commandant la 80e brigade d'infanterie (Saint-Mihiel), 8 novembre 1899.
Commandant la 4e brigade de dragons, 13 janvier 1901.
Commandant par intérim la 31e division d'infanterie, 24 septembre 1901.
Général de division, 24 mars 1902.
Maintenu dans son commandement de la 31e division, 2 avril 1902.
Commandant le 1er corps d'armée, 13 mai 1904.
Décédé, 2 avril 1905.

Campagnes

Algérie, du 2 février 1870 au 6 août 1870.
Contre l'Allemagne (Armée du Rhin), 1870-1871.
Intérieur, 1871.
Algérie, du 15 septembre 1871 au 11 août 1874.

Blessure

Contusion par coup de feu à la jambe gauche à Paris le 22 mai 1871.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 2 septembre 1871.
Officier — 9 juillet 1895.
Commandeur — 11 juillet 1903.
Officier de l'Instruction publique, 13 juillet 1897.
Médaille coloniale (agrafe « Algérie »).
Autorisé à porter la décoration d'officier de l'Ordre de Léopold de Belgique, 3 juin 1897.

HUGOT-DERVILLE (Rné-Marie-Julien-Auguste)

Né à Quimper (Finistère) le 29 juin 1851

Elève-externe à l'Ecole spéciale militaire, 14 novembre 1870.
Sous-lieutenant au 12e régiment d'infanterie (a rang du 1er septembre 1871), 27 janvier 1871.
Sous-lieutenant élève à l'Ecole spéciale militaire, 1er septembre 1871.
Sous-lieutenant au 11e régiment d'infanterie, 18 octobre 1872.
Sous-lieutenant élève à l'Ecole d'application d'Etat-major, 1er janvier 1873.

Lieutenant au corps d'Etat-major, 30 décembre 1874.
Stagiaire au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, 7 janvier 1875.
Stagiaire au 4e régiment de zouaves, 22 février 1877.
Stagiaire au 4e régiment de zouaves (capitaine), 13 mars 1877.
Détaché comme aide-de-camp de M. le général Flagny, inspecteur général 31 juillet 1877.
En mission à Tunis pour seconder M. le commandant Perrin dans ses opérations géodésiques, 16 mars 1878.
Etat-major de la 23e division d'infanterie (12e corps), 31 janvier 1879.
Passé avec son grade dans l'arme de l'infanterie et mis provisoiremen hors cadre, 20 mars 1880.
Etat-major du 12e corps d'armée (section territoriale), 24 mai 1880.
Mis à la disposition du général commandant le 19e corps d'armée (colonnes de la province de Constantine), 23 septembre 1881.
Etat-major du 19e corps d'armée, 29 novembre 1881.
Etat-major du 19e corps d'armée (section territoriale), 20 décembre 1881.
30e régiment d'infanterie, 8 décembre 1883.
Reste à son poste. Mis à la disposition de M. le général de divisio Roussel de Courcy pour remplir des fonctions d'Etat-major de son grad au corps du Tonkin, 3 octobre 1885.
30e régiment d'infanterie. Etat-major de la division d'occupation d Tonkin et de l'Annam, 4 mai 1886.
Chef de bataillon au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 30 no vembre 1887.
3e régiment de zouaves, 15 décembre 1887.
En activité hors cadre, service d'Etat-major. Etat-major du généra commandant le département de la Seine, adjoint au général commandan la Place de Paris, 28 juillet 1888.
106e régiment d'infanterie, 29 juin 1890.
Nommé à un emploi de son grade à l'Etat-major du 6e corps d'armée 6 août 1892.
Lieutenant-colonel, sous chef d'Etat-major du 6e corps d'armée, 26 f vrier 1894.
Chef d'état-major du 6e corps *bis*, aux manœuvres d'armée en 1893
Chef d'Etat-major du corps du sud aux grandes manœuvres du Nor en 1897.
Colonel du 69e régiment d'infanterie, 2 mars 1898.
Admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite à titre d'a cienneté de service, 2 juillet 1907.

Campagnes

Algérie, du 1er avril 1875 au 22 avril 1878.
Algérie, du 25 septembre 1881 au 14 octobre 1881.
Tunisie, du 15 octobre 1881 au 14 décembre 1881.
A fait partie de la colonne mobile appelée à réprimer les mouveme insurrectionnels, colonne de Tebessa.
Algérie, du 15 décembre 1881 au 15 janvier 1884.
Tonkin, du 20 octobre 1885 au 5 mai 1888.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1887.
Médaille commémorative du Tonkin.
Médaille coloniale avec agrafe « Tunisie ».
Officier de la Légion d'honneur le 4 décembre 1902.
Officier de l'ordre du Nichan-Iftikhar.

POURADIER-DUTEIL (Paul-Edouard)

Né à La Châtre le 11 décembre 1854

Entré à Saint-Cyr, 23 octobre 1873.
Sous-lieutenant, 1er octobre 1875.
Breveté d'Etat-major, 1877.
Lieutenant, 31 décembre 1877.
Capitaine, 30 décembre 1880.
Chef de bataillon, 1er novembre 1891.
Lieutenant-colonel, 26 décembre 1898.
Colonel, 9 avril 1903.
N'a pas rejoint le 69e.
Général de brigade, 24 septembre 1907.
Général de division, 20 décembre 1910.
Sous-chef d'Etat-major général de l'armée.

DÉCORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur.
Officier —
Officier de l'Instruction publique.
Officier d'Académie.

HOLLENDER (Alfred-Emile)

Né à Blidah (Algérie) le 10 mars 1855

Ecole spéciale militaire (Elève, 1re classe, caporal, sergent, sergent-fourrier), 22 octobre 1874.
Sous-lieutenant au 23e bataillon de chasseurs à pied, 1er octobre 1876.
Lieutenant au 91e régiment d'infanterie, 12 novembre 1881.
Lieutenant au 3e bataillon de chasseurs à pied, 26 mars 1882.
A suivi le cours de l'Ecole supérieure de guerre du 1er novembre 1885 au 8 novembre 1887.
Capitaine au 6e bataillon de chasseurs à pied, 5 octobre 1887.
Etat-major de la 30e division d'infanterie, 11 janvier 1889.
23e bataillon de chasseurs à pied, 26 février 1894.
Chef de bataillon au 61e régiment d'infanterie, 6 avril 1896.
64e régiment d'infanterie, 11 décembre 1897.
Hors cadre, chef d'Etat-major de la 20e division d'infanterie, 4 août 1900.
Hors cadre, chef d'Etat-major de la 20e division d'infanterie (lieutenant-colonel), 28 mai 1902.
135e régiment d'infanterie, 1er octobre 1902.
Hors cadre, chef d'Etat-major de la division d'occupation de Tunisie, 28 juillet 1905.
Colonel au 69e régiment d'infanterie, 24 septembre 1907.
24e régiment d'infanterie, 24 juin 1909.

CAMPAGNES

Tunisie (colonne du Sud), du 27 septembre 1881 au 2 février 1882.
Tunisie, du 26 juillet 1905 au 14 octobre 1907.

DÉCORATIONS

Médaille coloniale avec agrafe « Tunisie ».
Chevalier de la Légion d'honneur le 10 juillet 1899.
Officier d'Académie le 26 mars 1904.
Chevalier du Mérite agricole le 14 mars 1908.

DUPLESSIS (Robert-Albert)

Né à Epinal (Vosges) le 10 décembre 1857

Ecole spéciale militaire (Elève, caporal, sergent, sergent-major), 29 octobre 1878.
Sous-lieutenant au 130e régiment d'infanterie, 1er octobre 1880.
Lieutenant au 8e régiment d'infanterie, 30 décembre 1884.
Officier d'ordonnance du général commandant la 4e brigade, 12 avril 1885.
Rejoint son poste, 31 octobre 1886.
A suivi les cours de l'Ecole supérieure de guerre de 1886 à 1888.
Stagiaire à l'Etat-major de la division de Constantine, 28 novembre 1888.
Stagiaire à l'Etat-major général du 19e corps d'armée à Alger, 19 janvier 1889.
8e régiment d'infanterie, 4 février 1890.
Etat-major du 1er corps d'armée, 10 juin 1890.
Capitaine au 127e régiment d'infanterie, 25 septembre 1890.
Reste à son poste; détaché à l'Etat-major de l'armée (section de Géodésie), 31 décembre 1890.
Remis à la disposition de son arme le 30 décembre 1895; a fait partie pendant cette période de diverses missions géodésiques en Algérie et en France.
46e régiment d'infanterie, 30 décembre 1895.
Chef de bataillon au 149e régiment d'infanterie, 7 octobre 1899.
5e bataillon de chasseurs à pied, 12 octobre 1901.
Lieutenant-colonel au 35e régiment d'infanterie, 24 juin 1905.
Colonel au 69e régiment d'infanterie, 24 juin 1909.

Campagnes

En Afrique, du 5 décembre 1888 au 4 février 1890.
En Algérie, du 7 janvier 1891 au 7 avril 1891.
— du 30 septembre 1891 au 12 avril 1892.
— du 28 septembre 1892 au 14 avril 1893.
— du 29 octobre 1893 au 16 mars 1894.

Décorations

Officier d'Académie le 30 mars 1894.
Chevalier de la Légion d'honneur le 12 juillet 1897.
Ordre de l'Etoile de Roumanie le 4 juillet 1889.
Officier de l'Ordre du Nicham-Iftikhar le 11 août 1899.
Commandeur de l'Ordre du Nicham-Iftikhar le 23 décembre 1908.

DUCHÊNE (Denis-Auguste)

né à Juzennecourt (Haute-Marne) le 23 septembre 1862

Elève à l'Ecole spéciale militaire, 28 octobre 1881.
Sous-lieutenant au 54e régiment d'infanterie, 1er octobre 1883.
Détaché au bataillon du 143e régiment d'infanterie du corps expéditionnaire du Tonkin, 5 avril 1885.
Lieutenant au 4e régiment de tirailleurs tonkinois, 19 avril 1886.
Lieutenant au 21e régiment d'infanterie, 27 décembre 1887.

Admis à l'Ecole supérieure de guerre en 1890.
Capitaine, 11 octobre 1892.
Breveté d'Etat-Major, novembre 1892.
Stagiaire à l'Etat-Major de la 4e division d'infanterie, 1er février 1893.
Officier d'ordonnance du général commandant la 4e division d'infanterie, 1er février 1895.
Officier d'ordonnance du général commandant le 9e corps d'armée, 11 juillet 1896.
Capitaine au 32e régiment d'infanterie, 27 décembre 1898.
Chef de bataillon au 147e régiment d'infanterie, 16 mars 1901.
Chef d'Etat-Major de la 14e division d'infanterie, 1er mars 1904.
Lieutenant-Colonel, 25 décembre 1908.
Sous-chef d'Etat-major du 20e corps d'armée, 25 décembre 1908.
Détaché au Centre des Hautes Études Militaires, 15 janvier 1911.
Commandant par intérim le 69e régiment d'infanterie, 25 octobre 1911.
Colonel, maintenu au commandement du 69e régiment d'infanterie, 23 décembre 1912.

Campagnes

Corps expéditionnaire du Tonkin, en guerre, du 13 avril 1885 au 27 décembre 1887.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur, 28 décembre 1902.
Médaille Commémorative du Tonkin.
Chevalier de l'ordre du Dragon de l'Annam.
Officier de l'ordre du Cambodge.
Chevalier de l'ordre impérial de Russie (2e classe) de Saint-Stanislas.

États des Tués et Blessés

Officiers tués ou blessés de 1674 à 1792

Zegberg, major, tué à Cassel, 1677.
Fabri, capitaine, blessé — —
Courten, — — — —
Buren, — — — —
Watteville, — — — —
De Greder, lieut., — — —
Robert Socin, capitaine, tué à Steinkerque, 1692.
De Greder, colonel, blessé (2 fois) à Nerwinden, 1693.
De Greder, capitaine, blessé à Nerwinden, 1693.
De Greder, colonel, blessé, bataille d'Eckeren, 1703.
Bordier, l[t], tué à Malplaquet, 1709.
Knauss, — — —
Baron, maj., bl. à Malplaquet, 1709.
Travers, cap., — — —
Megnet, lieut., — — —
Zelger, — — — —
Frey, — — — —
G. Gallaty, cap. de gren., bl. au siège de Bruxelles, 1746.
Paravicini, cap. tué au combat des Cinq-Etoiles, 1746.
Paravicini, l[t], tué à Maestricht, 1748.
Biss, enseigne, tué à l'attaque du village de Perwis, 1746.
De Rothberg, lieut., tué en marche sur Ramillies, 1746.
Gallaty, capit., tué à Rosbach, 1757.
Prebel, lieut., — — —
Appenthal, — — — —
Buren, — — — —
Paravicini, lieut.-col., bl. à Rosbach, 1757.
Suriet, capit., blessé à Rosbach, 1757.
Biss, — — — —
Sinck, — — — —
Perrier, — — — —
Reynold, — — — —
(Plus 6 lieutenants dont on ignore les noms).
Baulaère, c., t. à Sundershausen, 1758.
Bolleron, — — —
Paravicini, c., bl. — —
Weck, — — —
De Roll, — — —
Simier, — — —
Perrier, — — —
Barthelé, — — —
Peters, — — —
De Buren, — — —
Le Maire, s.-l[t], bl. — —
Bugnon, — — —
Imhoff, — — —
Reyss, — — —
Bourgeois, ens., bl. — —
Clemerice, — — —
Jaussaud, cap., tué à Minden, 1759.
Hanse, — — —
Carlé, enseigne, tué — —
Paravicini, brig., bl. — —
Milliet, major, bl. — —
Paravicini, lieutenant-colonel, tué à Dillembourg, 1760.
Waldner colonel, blessé à Dillembourg, 1760.
Gesler, cap., bl. à Johannesberg, 1762.
Leutzbourg, l[t], bl. — —
Gloutz, s.-l[t], bl. — —
Rheinehard, — — —
Luchen, s.l[t], bl. à Grébenstein, 1762.

Officiers tués ou blessés à l'affaire de Nancy

Shuphauwer (Ch.), officier de grenadiers, commandant les volontaires de l'Armée, tué.
Marcet (J.-L.), sous-lieutenant, tué.
De Reyss, chef de bataillon, blessé.
De Thurn (G.-C.), — —
Pavillard (Ch.), cap. de gren. —
De Paravicini, capitaine, blessé.
Dufour (E.), lieutenant, —
J. Conrad de Peyer, capitaine, —
De Reiset (F.-G.), lieutenant, —
Descotte de la Barge, sous-aide-major, blessé.
Pecaud, porte-drapeau, blessé.

Officiers tués ou blessés de 1792 à 1871

Campagne des Alpes

Combat de Borghetto

10 vendémiaire an IV

Leroy, capitaine, blessé.

Bataille de Loano

Collet, capitaine, blessé le 2 frimaire an IV à l'attaque de la redoute de Saint-Bernard.

Dupré, chef de bataillon, tué le 3 frimaire.

Campagne d'Italie

Combat de Batifolo

25 germinal an IV

Lautier, sous-lieutenant, blessé.

Bataille de Mondovi

2 floréal an IV

Raynaud, capitaine, tué.
Laduzée, sous-lieutenant, tué.
Geoffroy, capitaine, blessé.
Sibert, — —
Moulin, lieutenant, blessé.
Paris, lieutenant, blessé.
Poly, capitaine, blessé (et à Rocarbarbine).
Tardieu, lieutenant, blessé.
Thevis, sous-lieutenant, blessé (le 1er à Saint-Michel).

Bataille de Castiglione

16 thermidor an IV

André, lieutenant, blessé; mort le 16 vendémiaire an V à Mantoue.
Giraud, lieutenant, blessé.
Lavagne, — —

Siège de Mantoue

7 brumaire an V

Crouet, capitaine, tué.
Millet, sous-lieutenant, tué.

Combat de la Favorite

3 frimaire an V

Argence, lieutenant, blessé.
Petitfrère, lt, bl. à Saint-Georges.

Combat de Saint-Georges

26 nivôse an V

Dubois, lieutenant, blessé.
Mouton, — —
Seguin, lieutenant, blessé.

Combat de Lientz (Tyrol)

18 germinal an V

Baillit, capitaine, tué.

Campagne d'Egypte

Prise d'Alexandrie

14 messidor an VI.

Moreaux, lieutenant, tué.

14 thermidor an VI.

Aubry, capitaine, blessé.

Prise de Jaffa

17 ventôse an VII

Gondouin, lieutenant, blessé.

Bataille de Naplouse

25 ventôse an VII

Barthélémy, chef de brigade, tué.

Siège de Saint-Jean-d'Acre

9 germinal an VII.

Bonhomme, sous-lieutenant, blessé (mort de sa blessure).

10 germinal an VII.

Drapier, lieutenant, tué.

16 germinal an VII.

Gaudron, lieutenant, blessé (mort à l'ambulance).
Thomclet, lieutenant, blessé (mort en mer le 6 prairial).

19 germinal an VII.

Chaumet, lieutenant, blessé.
Ginoux, — —
Vincent, — —
Moulin, — —

24 germinal an VII.

Chavau, lieutenant, tué.
Delpech, lieutenant, blessé.
Parent, — —

12 floréal an VII.

Levraud, lieutenant, tué.

17 floréal an VII.

Aiguier, capitaine, blessé.

19 floréal an VII.

Robert, capitaine, tué.
Gemaunes, sous-lieutenant, tué.
Courvoissé, sous-lieutenant, blessé (mort en mer de sa blessure).

20 floréal an VII.

Taupiac, lieutenant, tué.

26 floréal an VII.

Grosset, capitaine, blessé.
Meignan, capitaine, blessé.

Bataille d'Aboukir

1er thermidor an VII

Godard, capitaine adjudant-major, tué.

7 thermidor an VII

Paris, lieutenant, blessé.
Armand, sous-lieutenant, blessé.
Morin, sous-lieutenant, blessé.

Siège du Caire

29 germinal an VII

Brun, chef de brigade, blesse.

Prise d'Alexandrie

30 ventôse an IX

Bérangé, capitaine, tué.
Bourdot, sous-lieut., blessé (mort le 30 germinal).
Teissonnière, lieutenant, tué.
Chenevier, — —
Monoyer, capitaine, blessé.
Pascal, capitaine, blessé.
Louette, lieutenant, blessé.
Liénard, — —
Charpentier, — —
Lecureux, sous-lieutenant, blessé.
Bahourd, — —

Campagnes de 1805 à 1815

BATAILLE D'ELCHINGEN

14 octobre 1805

Robert, capitaine, tué.
Paris, lieutenant, tué.
Franc, sous-lieutenant, tué.
Lombard, — —
Dupont, capitaine, blessé.
Hanecke, — —
Camelier, — —
Giraud, — —
Sibert, — —
Pascal, capitaine, blessé.
Toulouse, — —
Delpech, lieutenant, blessé.
Labille, sous-lieutenant, blessé.
Berret, — —
Lanty, — —
Dartigue, — —
Lardière, — —

AFFAIRE DU PONT DE LEUTACH

3 novembre 1805

Pélicot, lieutenant, tué.

COMBAT DE LA VALLÉE DE STERNACH

10 novembre 1805

Sainson, capitaine, tué.
Doumet, lieutenant, blessé.
Berret, sous-lieutenant, blessé.

DANS LE TYROL

20 novembre 1805

Pioggey, chirurgien, S.-A.-M., blessé.

ATTAQUE DU FORT DE LEUTACH

4 décembre 1805

Gaffé, sous-lieutenant, blessé (mort le même jour).

BATAILLE D'IÉNA

14 octobre 1806

Nicolas, lieutenant, blessé.
Bernachot, sous-lieutenant, blessé.

COMBAT DE SOLDAU

25 décembre 1806

Meignan, capitaine, blessé.
Chaumet, lieutenant, blessé.
Martinet, — —
Paris, lieutenant, blessé.
Faré, sous-lieutenant, blessé.

Berret, sous-lieutenant, tué le 10 février 1807 près de Soldau.
Dartigues, capitaine, blessé le 12 mars 1807 aux avant-postes d'Alkirken.
Avisse, lieutenant, blessé le 12 mai 1807 dans une affaire près de Dantzig.

BATAILLE DE GUTTSTADT

5 juin 1807

Mandeville, chef de bataillon, blessé.
Faré, lieutenant, blessé.
Gaillard, — —
Monnier, lieutenant, blessé.
Moulin, — —

Bataille de Deppen

6 juin 1807

Demange, capitaine, blessé. | Lemoine, capitaine, blessé.

Bataille de Friedland

14 juin 1807

Castillon, capitaine, tué.
Oternaud, sous-lieutenant, tué.
Tardieu, chef de bataillon, blessé (mort le 5 août).
Audibert, capitaine, blessé (mort le 5 juillet).
Delpech, capit., blessé (mort le 29).
Fririon, colonel, blessé.
Magne, chef de bataillon, blessé.
Fournier, capitaine, blessé.
Brucker, — —
Lemoine, — —
Sibert, — —
Poupon, — —

Vignier, capitaine, blessé.
Reboul, — —
Seguin, — —
Dufour, lieutenant, blessé.
Chapelin, — —
Cros, — —
Hantz, — —
Poirot, — —
Bernachot, sous-lieutenant, blessé.
Chaillard, — —
Goulley, — —
Davesne, — —
Dupuy, — —
Lambert, — —

Lespagnol, chirurgien aide-major, blessé le 23 mars 1809, en escortant des blessés à Saint-Jacques (Galice).

Reboul, capitaine, blessé le 12 avril 1809, au combat de Pontevedra (Galice).

Combat d'Ebersberg

3 mai 1809

Delabit, capitaine, blessé (mort le 10). | Versilier, sous-lieutenant, blessé.

Combat de Lugo

19 mai 1809

Collard, lieut., blessé (mort le 24). | Thouvenin, lieutenant, blessé.

Bataille d'Essling

22 mai 1809

Poupinet, lieutenant, tué.
Pouteaux, chef de bataillon, blessé.

Giraud, capitaine, blessé.
Brun, sous-lieutenant, blessé.

Combat de Santiago

23 mai 1809

Lemoine, capitaine, tué.

Bataille de Wagram

5 et 6 juillet 1809

Brun, sous-lieutenant, tué le 5.
Descottignies, chef de bat., bl. le 5.
Burty, capitaine, blessé le 5.
Terre, capitaine, blessé le 5.
Faré, lieutenant, blessé le 6.

Delétang, lieutenant, blessé le 5.
Fournier, — —
Delage, sous-lieutenant, —
Hanké, — —

COMBAT DE TAMAMÈS

18 octobre 1809

Armand, capitaine, tué.
Lambert, sous-lieutenant, tué.
Coutier, capitaine, blessé.
Gaillard, — —
Chaumet, lieutenant, blessé.
David, — —
Collin, — —
Tisset, lieutenant, blessé.
Garnier, — —
Roblin, — —
Monnin, sous-lieutenant, blessé.
Thomas, — —
Cayet, — —

Klein, lieutenant, blessé le 1er janvier 1810 à Salamanque.
Ibry, lieutenant, blessé le 29 mars 1810 à l'affaire de Saumunoz.
Béquinot, lieutenant, blessé le 23 juin 1810 à Ciudad-Rodrigo.
Besançon, sous-lieutenant, blessé le 23 juin 1810 à Ciudad-Rodrigo.
Raibaud, capitaine, blessé le 24 juin 1810 au siège de Ciudad-Rodrigo.

SIÈGE D'ALMEIDA

1810

Lhuillier, s.-lieut., blessé le 26 juill.
Roux de Raze, sous-lieutenant, blessé le 25 août.
Deuster, sous-lieutenant, blessé le 2 septembre.

BATAILLE DE BUSACO

27 septembre 1810

Roux, capit., bl. (mort le 10 nov.).
Pichon, lieut., bl. (mort le 7 oct.).
Bera, s.-lieut., bl. (mort le 4 oct.).
Léonard, s.-lt, bl. (mort le 9 déc.).
Duthoya, chef de bataillon, blessé.
Baudry, capitaine, blessé.
Boissenier, — —
Coutier, — —
Blanc, — —
Fauverteix, — —
Hanck, — —
Moulin, — —
Vignier, — —
Agnelly, — —
Reynaud, — —
Vincent, — —
Dartigues, capitaine, blessé.
Moncilly, lieutenant, blessé.
Roblin, — —
Martinet, — —
Garnier, — —
Arnoult, — —
Roux de Raze, — —
Boisselot, — —
Labille, — —
Bernard, sous-lieut., —
Fauchier, — —
Pichon, — —
Tardieu, — —
Morel, — —
Guilmenn, — —

Dufour, capitaine, blessé, le 17 octobre 1810, dans un combat près d Tolède.
Brucker, sous-lieutenant, blessé, le 4 mai 1811, à Pozzo-Bello.

BATAILLE DE FUENTÈS D'ONORO

5 mai 1811

Sourd, capitaine, tué.
Labric, lieutenant, tué.
Fririon, sous-lieutenant, tué.
Fririon, colonel, blessé.
Terre, capitaine, blessé.
Chabert, sous-lieutenant, blessé.
Neuville, — —
Ragot, — —
Chaubry, lieutenant, —

Soulier, lieutenant, blessé le 11 mai 1811, évacuation d'Almeida.
Thomas, sous-lieutenant, blessé le 5 juin 1811, près d'Almeida.
Bayan, capitaine, disparu le 22 octobre 1811 à Tolède (présumé mort).
Chaubry, capitaine, tué le 5 avril 1812, combat de Campillo.

Bataille des Arapiles

22 juillet 1812

Rigaud, capit., blessé (mort le 25).
Pyl, lieutenant, blessé (mort le 26).
Carel, chef de bataillon, blessé.
Fournier, capitaine, blessé.
Marus, — —
Roux de Raze, — —
Thiénot, lieutenant, blessé.
Ulrich, — —
Bataillard, sous-lieut., —
Chabert, — —
Marcel, — —

Bataille d'Alba de Tormès

23 juillet 1812

Lardière, lieutenant, blessé.
Cayet, sous-lieutenant, blessé.

Cardiat, chef de bataillon, blessé à Burgos le 7 septembre 1812.
Frély, lieutenant, blessé le 19 décembre 1812, étant en colonne mobile à Morallès-de-Toro.

Bataille de Lutzen

2 mai 1813

Descorailles, capitaine, tué.
Lienhard, sous-lieutenant, tué.
Barbonyac, chef de bataillon, blessé.
Hancké, capitaine, blessé.
Roux de Raze, capitaine, blessé.
Ogoniot, — —
Boissenier, sous-lieut., —
Boizard, — —

Combat de Castro-Urdiale

11 mai 1813

Giraud, chef de bat., bl. (mort le 12).
Bataillard, capitaine, blessé.

Bataille de Bautzen

21 mai 1813

Barbouzac, chef de bataillon, blessé.
Baudry, capitaine —
Genevay, — —
Genot, lieutenant, —
Lemoine, — —
Perrot, lieutenant, blessé.
Portet, s.-lieut., —
Portez, — —
Ducrocq, — —

Combat de Tolosa

25-26 juin 1813

Labaig, lieutenant, tué.
Brucker, s.-lieut., —
Ramus, lieut. *B.* (mort le 16 juillet).
Hauffer, s.-lt *B.* (mort le 19 juillet).
Dauner, lieutenant, blessé.
Roche, s.-lieut., —

Cayet, sous-lieutenant, blessé le 23 juillet 1813 à Pampelune.

Combat du col de Maya

25 juillet 1813

Ille, capitaine, blessé (mort le 26).
Iral, capitaine, blessé.
Lajet, s.-lieut., —
Hotelain, sous-lieutenant, blessé.
Erhard, — —
Hux, — —

Babot, sous-lieutenant, tué le 30 juillet 1813, devant Pampelune.

Bataille de Dresde

26 août 1813

Patru, capitaine, blessé (mort le 30).
Lespagnol, chirurgien a.-m., blessé.
Millard, lieutenant, —
Mozet, sous-lieutenant, blessé.
Peignot, — —

Combat de Buntzlau

30 août 1813

Lemoine, capitaine, blessé.
Bouterin, lieut., —
Portez, sous-lieutenant, blessé.

Jobert, major, blessé le 13 septembre 1813 en visitant les avant-postes en Saxe.

Bataille de Leipzig

18-19 octobre 1813

Aubineau, capitaine, tué.
Faucher, — —
Martinet, lieutenant, —
Delamotte de Bernicot, s.lieut., tué.
Mouteil, sous-lieutenant, tué.
Ledouné, major, blessé (mort le 26).
Demesauge, capitaine, blessé (mort le 23 décembre).
Perrot, lieutenant, blessé (mort le 23 décembre).
Chaduc, sous-lieutenant, blessé (mort le 27 octobre).
Royer, s.-lt, bl. (mort le 29 oct.).
Turc, chef de bataillon, blessé.
Reynaud, — —
Dauberte, capitaine, —
Bernard, capit., bl. (présumé mort).
Lemoine, capitaine, blessé (3e blessure dans la campagne).
Quesnel, capit., blessé le 18 et le 19.
Boizard, lieutenant, blessé.
Bouterin, — —
De Glyme, — —
Mozet, lieutenant, blessé.
Sibert, — —
Bergeret, s.-lt., bl. (présumé mort).
Cornet, sous-lieutenant, blessé.
Depret, — —
Ducrocq, — —
Maillard, — —
Paillet, — —
Tesset, — —
Thierry, — —

Combat d'Espelette.

10 novembre 1813

Guinaud, colonel, tué.
Bernachot, capitaine, blessé.
Foy, — —
Rozé, capitaine, blessé.
Bataillard, lieutenant, blessé.
Hux, sous-lieutenant, —

Combat près Bayonne

10 décembre 1813

Garampont, capitaine, blessé (mort le 17 janvier 1814).
Rohmer, capitaine, blessé.
Boisselot, lieutenant, —

Combat près Bayonne (sur la Nive)

13 décembre 1813

Gugliery, capitaine, blessé.
Fournier, — —
Bataillard, lieut., —
Benoit, lieut., bl. (mort le 19 janv.).
Ulrich, lieutenant, blessé.
Boulard, sous-lieutenant, blessé (présumé mort à Bayonne).
Marchandé, sous-lieutenant, blessé
Mégy, capitaine, blessé.

COMBAT DEVANT BAYONNE

1er janvier 1814

Marcel, capitaine, blessé. | Marus, capitaine, blessé.

DÉFENSE DE LUXEMBOURG

15 février 1814

Hantz, sous-lieutenant, tué. | Gavoille, capitaine, blessé.
Fabre, sous-lieutenant, blessé le 18 février 1814 (mort le 1er mars).

BATAILLE D'ORTHEZ

27 février 1814

Croizade, chef de bataillon, tué. | Danner, capitaine, blessé.
Allard, capitaine, tué. | Garnier, lieutenant, —
Bernachot, capitaine, blessé. | Labille, — —

COMBAT D'AIRE

2 mars 1814

Schimpf, capit., blessé (mort le 13). | Lhuillier, capitaine, blessé.

COMBAT DE VIC-DE-BIGORRE

19 mars 1814

Gugliery, capitaine, blessé. | Fredure, lieutenant, blessé.

BATAILLE DE TOULOUSE

10 avril 1814

Roblin, lieutenant, tué. | Roze, capitaine, blessé.

BATAILLE DE LIGNY

16 juin 1815

Bernachot, capitaine, tué. | Besançon, sous-lieutenant, blessé.
Roux de Raze, — — | Frely, — —
Klein, lieutenant, — | Herluison, — —
Pierre — — | Neulat, — —
Guillemain, s.-lieut., — | Szelg, — —
Thomas, capitaine, blessé.

COMBAT D'ISSY

2 juillet 1815

Andrieux-Seriziat, capitaine, blessé. | Gauly, lieutenant, blessé.
Husson, — — | Piedort, — —
Oudart, lieutenant, blessé.

Campagne de Crimée

RECONNAISSANCE PRÈS LA TCHERNAIA

19 novembre 1854

De Brayer, lieutenant-colonel, blessé. | Fauchon, capitaine, blessé.

Campagne de 1870-1871

Bataille de Borny

14 août

Vergnon, lieutenant, tué.
De Coatgourden, capitaine, blessé (mort le 15).
Ragot, chef de bat., blessé.
Cautié, capitaine, —
Droisy, — —
Reynaud, — —
Urion, capitaine, blessé.
Audran, — —
Masson, lieutenant, —
Ambrosini, s.-lieut., —
Haas, — —
Moullard de Vilmarest, s.-lt, blessé.
Metay, sous-lieutenant, blessé.

Bataille de Saint-Privat

18 août

Masson, lieutenant blessé.

Bataille de Noisseville

31 août

Radiguet, lieutenant blessé.

Reconnaissance sur Démuin (Somme)

24 novembre

Blain, sous-lieutenant, tué.
Jouvinroux, s.-lt, bl. (mort le 3 déc.).

Bataille de Villers-Bretonneux

27 novembre

Roslin, chef de bataillon, tué.
Jouvinroux, sous-lieutenant, tué.
Blin, — —
Dancla, capitaine, blessé.
Wahlen, — —
Lemaitre, lieutenant, blessé.
Lagrenée, — —
Pincherelle, — —
Herbin, sous-lieutenant, tué.

Bataille de Pont-Noyelles

23 décembre

Haurat-Cazenave, capitaine, tué.
Fradin de Linière, lieut.-col., blessé.
Bouilly, lieutenant, blessé.
Menu, lieutenant, blessé.
Guilbert, sous-lieutenant, blessé.

Bataille de Bapaume

3 janvier

Outtier, lieutenant, tué..
Guttmann, sous-lieutenant, blessé.
Hollebecque, sous-lieutenant, bless

Combats de Beauvois et Vermand

18 janvier 1871

Pincherelle, capitaine, tué.
Léonard, s.-lt, bl. (mort le 2 février).
Dancla, capitaine, blessé.
Leleu, — —
Dougny, sous-lieutenant, blessé.
Milliet, — —
Bloch, — —
De Chambonas, lieut., —

BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

19 janvier

Perrier, chef de bataillon, blessé.
Peltey, capitaine, blessé.
Lieutard, capitaine, blessé.

LA COMMUNE

18 mars-28 mai

Jubert, capitaine, blessé le 23 mai en montant à l'assaut de la Butte-Montmartre.

Bouillier, lieutenant, blessé le 13 avril en traversant la Seine à Neuilly.

Lagarde de Chambonas, lieutenant, blessé le 14 avril dans les tranchées à Neuilly.

Eliet, lieutenant, blessé le 24 avril aux avant-postes à Asnières.

Marlier, sous-lieutenant, blessé le 24 avril aux avant-postes à Asnières.

Roure, sous-lieutenant, blessé le 23 mai en montant à l'assaut de la Butte Montmartre.

Sous-Officiers, Caporaux et Soldats tués ou morts de leurs blessures de 1805 à 1815

Campagne de 1805

BATAILLE D'ELCHINGEN

14 octobre 1805

Moulin, caporal.
Montenot, —
Hayet, —
Gay, —
Mouton, —
Mayer, tambour.
Meucret, fusilier.
Masson, —
Vinaise, —
Lamy, —
Viégeot, —
Faerber, —
Berthelin, —
Florentz, grenadier.
Durand, sergent.
Dewern, sergent-major.
César, caporal.
Boulogne, fusilier.
Avril, grenadier.
Pichon, sergent.
Nival, fusilier.
Pannier, —
Fraisse, voltigeur, 4 novembre au fort de Lentasch.
Naffoux, caporal, 4 novembre au fort de Lentasch.
Couillet, fusilier, 5 nov. à Scharnitz.
Piot, caporal, 5 nov. à Insprück
Munch, — — —
Pfliger, — — —
Maillard, volt., 10 nov. à Steinach.

Campagne de 1806-1807

Charrigant, fourrier, 5 février 1807, près Deppen.
Mirus, voltigeur, 5 février 1807, près Deppen.
Transon, voltigeur, 5 février 1807, près Deppen.
Jourdin, fusilier, 12 mars, près Altkirch.
Chaumont, fusilier, 20 mars, près Altkirch.
Triébert, volt., 5 juin à Guttstadt.
Thiat, caporal, — —

Pigassou, fusilier, 5 juin à Guttstadt.
Dest, — — —
Mougeot, fusilier, 9 juin —
Perrin, voltigeur, 6 juin —
Bernard, gren., 14 juin à Friedland.
Boberiet, — — —
Bergot, fusilier, — —
Blanpain, — — —
Brasley, — — —
Combe, sergent, — —
Capion, caporal, — —
Doyen, sergent, — —
Gross, fusilier, — —
Lechartier, fusil., — —
Mesnil, fusilier, — —
Mineur, voltigeur, — —
Pothier, fusilier, — —
Perrot, — — —
Raverdeau, gren., — —
Rhomer, — — —
Goupeau, — — —
Terrié, caporal, — —
Jung, grenadier, — —
Kubler, gren., 14 juin, à Friedland.
L'Hivert, fusil., — —
Villette, volt., — —
André, gren., 25 déc., à Soldau.
Briam, fusil., — —
Bouquet, gren., — —

Bentz, fusilier, 25 déc., à Soldau.
Baver, — — —
Choquert, volt., — —
Chamat, caporal, — —
Champion, fusil., — —
Débaziel, volt., — —
Dutertre, gren., — —
Fauchey, volt., — —
Guczaudel, fusil., — —
Grisner, — — —
Henry, tambour, — —
Jabot, caporal, — —
Knapp, fusilier, — —
Kisteler, volt., — —
Mœple, fusilier, — —
Némon, — — —
Persón, voltigeur, — —
Roussel, — — —
Strub, fusilier, — —
Zatillon, volt., — —
Duhaul, fusilier, 19 janvier 1807, à Sorguitten.
Thiébault, fusilier, 19 janvier, à Sorguitten.
Kingler, fusilier, 19 janvier 1807, à Sorguitten.
Félix, fusilier, 20 janvier 1807, à Sorguitten.

Campagne d'Espagne 1809

Hérard, fusil., 13 avr., à Corcubion.
Daruel, — — —
Collot, gren., — —
Prad, fusilier, 19 mai, à Lugo.
Philippe, caporal, — —
Gibier, — — —
Lagier, sergent, 23 mai, à Santiago.
Liros, gren., — —
Thieslin, fusil., — —
Tissu, — — —
Guérin, gren., — —
Helmel, — — —
Gauthier, st-maj., — —
Guillin, gren., — —
Enock, sergent, — —
Carré, — — —
Bouchon, — — —
Bergue, tamb., — —
L'armurier, gr., 17 sept., à Saumunoz.
Chandellier, fus., — —
Louvent, — — —
Lalouc, — — —
Ladurelle, — — —
Michaud, gren., — —

Patroy, gren., 17 sept., à Saumunoz.
Remy, caporal, — —
Sardin, fusil., — —
Voirain, — — —
Coutant, volt., — —
Baudry, — — —
Mouchot, fusil., — —
Aleman, fourr., 18 oct., à Tamamès.
Argnault, gren., — —
Bazin, sergent, — —
Blaude, fusil., — —
Bonnin, volt., — —
Ribance, fusil., — —
Benezet, volt., — —
Cornu, — — —
Capon, gren., — —
Cocke, fusil., — —
Duhaut, volt., — —
Dubraye, fusil., — —
Debure, — — —
Doré, caporal, — —
Demade, volt., — —
Detz, fusilier, — —
Devarsy, volt., — —

Heiraut, volt., 18 oct., à Tamamés.
Malaisé, — — —
Marchand, — — —
Hoyaux, fusil., — —
Leclerc, — — —
Lamiral, — — —
Masson, — — —
Sauret, — — —
Simonot, — — —
Noblot, — — —
Rigauld, — — —
Pielte, — — —
Pourbaix, — — —
Keiffre, gren., — —
Lentz, — — —
Lobstein, gren., 18 oct., à Tamamés.
Paris, — — —
Martin, caporal, — —
Simon, — — —
Pontailler, — — —
Menut, fusilier, — —
Millon, — — —
Vivargent, — — —
Vinage, — — —
Tailleur, — — —
Philippe, — — —
Bablin, voltigeur, 18 janvier, au pont de Bibey.
Leclerc, fusilier, 30 mai, à Betauzor.
Lagula, fusil., 5 déc., à Formasella.

Campagne d'Allemagne 1809

Bequin, fusilier, 3 mai, à Ebersberg.
Bertin, sergent, — —
Chauvet, volt., — —
Floquet, — — —
Hanké, — — —
Mouillère, — — —
Mathieu, — — —
Moulin, — — —
Portier, — — —
Baguet, fus., 22 mai, à Gros-Aspern.
Sugnar, volt., — —
Gobert, caporal, — —
Loiseau, volt., — —
Laluc, fusil., 22 mai, à Gros-Aspern.
Parigot, — — —
Bachelier, volt., 5 juill., à Wagram.
Fèvre, caporal, — —
Jolly, voltigeur, — —
Jobert, fusilier, — —
Philippart, fusil., — —
Lagesse, sergent, — —
Petit, grenadier, — —
Veiskoff, — — —
Porstard, fusilier, — —
Jissermain, — — —

Campagne de Portugal 1810-1811

Mangout, fusilier, 15 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Saussey, voltigeur, 16 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Boissegrain, caporal, 17 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Lefèvre, fusilier, 29 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Piot, fusilier, 8 juillet 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Richebourg, fusilier, 9 juillet, à Ciudad-Rodrigo.
Chiron, fusilier, 10 juillet 1810, à Ciudad-Rodrigo.
Royès, fus., 25 j^{let}, 1810, pr. Almeida.
Cosson, volt., 28 j^{let}, 1810, —
Nonot, volt., 25 août 1810, —
Dujaucourt, fus., — —
Labrasse, — — —
Brulé, cap., 27 sept. 1810, à Busaco.
Guilleraud, caporal, 27 sept. 1810, à Busaco.
Jolivet, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco.
Labreveux, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco.
Léon, cap., 27 sept. 1810, à Busaco.
Martin, cap., — —
Mirvault, cap., — —
Numester, cap., — —
Suzanne, cap., — —
Naudet, cap., — —
Godfroy, cap., — —
Tralbach, serg., — —
Brux, grenad., — —
Fretz, — — —
Guillemin, gren., — —
Goussard, — — —
Gourmelon, — — —
Jeoffron, — — —

Pellet, gren., 27 sept. 1810, à Busaco.
Philibert, — — —
Rousseau, — — —
Redon, — — —
Simon, — — —
Raviard, — — —
Minérat, — — —
Arnaud, volt., — —
Bourserot, volt., — —
Benoit, — — —
Coppet, — — —
Guignard, — — —
Petoux, — — —
Charbonnier, voltigeur, 2 octobre 1810, à Busaco.
Fermiot, volt., 3 oct. 1810, à Busaco.
Denniaux, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco.
Buridan, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco.
Coss, fusil., 27 sept. 1810, à Busaco.
Chalette, fusil., — —
Chevalier, — — —
Debard, — — —
Drouet, — — —
Gronder, — — —
Gornel, — — —
Jolly, — — —
Joltrois, — — —
Lhermnier, — — —
Langlet, — — —
Lafond, — — —
Mercion, — — —
Valbert-Perret, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco.
Alexis, fusil., 27 sept. 1810, à Busaco.
Rodiges, — — —
Nivier, — — —
Rey, — — —
Thomas, fusil., — —
Vaucoulout, — — —
Wiss, — — —
Villain, — — —
Bassey, fus., 28 sept. 1810, —
Malissolle, fus., — —
Verche, fus., 30 sept. 1810, —
Auson, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Chameroy, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Gouley, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Jupin, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Legrand, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Paitre, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira.
Truffet, sergent, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Poussin, caporal, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Fortier, caporal, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Menet, fusil., 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Lerouge, voltigeur, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Houdard, cornet, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Crassard, fusilier, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Carcagne, sergent, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Ketelin, caporal, 5 mai 1811, près Pozzo-Bello.
Picard, voltig., 5 mai 1811, à Pinel.
Gillier, — — —
Favier, fusilier, — —
Gilbert, — — —
Hugues, grenadier, 28 juin 1811, près Moralès.
Deninger, grenadier, 28 juin 1811, près Moralès.
Lecoq, fusilier, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro.
Bernard, voltigeur, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro.
Thomas, fusilier, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro.
Charvot, voltigeur, 11 mars 1811 attaque de Pombal.
Francisca, fusilier, 29 juillet 1811 près Truxillo.
Hombrain, fusilier, 22 août 181 près Valde-Fuentès.

Campagne d'Espagne 1812-1813

Viot, caporal, 22 juillet, 1812, à Salamanque.
Violet, fusilier, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Terredinger, voltigeur, 22 juill. 1812, à Salamanque.
Surcillon, voltigeur, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Lamperière, sergent, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Amiot, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Rossenvey, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Bidos, fusilier, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Doublet, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque.
Piqueux, fus., 5 av. 1812. à Hernany.
Malghom, fusil., 18 avril à Sanaval-Moral.
Jeanssen, fus., 23 juill., en Espagne.
Gerrard, fus., 1er août, en Espagne.
Quintin, fusilier, 7 août, à Lerma.
Malbec, fusil., 7 août, à Bréviesca.
Clavel, fusil., 1er mars 1813, à Avila.
Fatin, fusilier, 29 avril 1813, siège de Castro.
Morel, fus, 29 av. 1813, siège de Castro.
Guerbay, fus., — —
Derruto, fus., — —
Francq, volt., — —
Morizot, serg., — —
Buot, fusil., 24 juin 1813, dev. Tolosa.
Brié, — — —
Ruelle, fus., — —
Sélat, fusil., — —
Belliet, volt., — —
Coquin, fus., — —
Furez, — — —
Gourdon, — — —
Caillot, serg., — —
Fornez, fusil., — —
Devez, — — —
Guichard, fus., — —

Campagne d'Allemagne 1813 (1)

Houbin, caporal, 21 mai 1813, à Bautzen.
Rémy sergent, 18 octobre 1813, à Leipzig.
Woelflé, fusilier, 18 octobre 1813, à Leipzig.
Ancelin, sergent, 15 novembre 1813, à Torgau.

Campagne des Pyrénées 1813-1814

Portier, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Moulin, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Julien, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Mallet, sergent, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Hervier, sergent, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Mallier, fusilier, 25 juilet 1813, près Pampelune.
Malassi, fusilier, 25 juillet, 1813, près Pampelune.
Ménard, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Filiot, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Dukem, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Gastal, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Dolignon, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Duvivier, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Carroza, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Cottenet, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Bajardi, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Briantais, fusilier, 25 juilet 1813, près Pampelune.
Bourgoin, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune.
Aschiéro, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.

(1) Les états pour 1813-1814 n'ont pu fournir la liste complète des tués.

Favin, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Haquard, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Le Grain, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Lebrethon, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Mignot, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Megret, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Nusbau, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Rouvier, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Schorts, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Paysan, grenadier, 30 juillet 1813, près Pampelune.
Candat, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette.
Chapelot, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette.
Javellier, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette.
Devanlay, caporal, 10 novembre 1813, près Espelette.
Lagoguez, grenadier, 10 novembre 1813, près Espelette.
Mingalle, fusilier, 10 novembre 1813, près Espelette.
Maire, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette.
Massé, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette.
Theyl, fus., 10 nov. 1813, pr. Espelette.
Vagny, serg., — —
Valton, fus., — —
Chaussée, fusilier, 9 décembre 1813, près Cambo.
Baudrier, fusilier, 9 décembre 1813, près Cambo.
Brisson, fus., 9 déc. 1813, pr. Cambo.
Morice, — — —
Rouxel, — — —
Gilet, fusilier, 13 décembre 1813, près Mongerre (France).
Pellerin, caporal, 13 décembre 1813, près Mongerre (France).
Sezille, fusilier, 13 décembre 1813, près Mongerre (France).
Sirreau, sergent, 13 décembre 1813, près Mongerre (France).
Vitmer, fusilier, 13 décembre 1813, près Mongerre (France).
Robinet, volt., 27 mai 1813, à Irun.
Caillot, grenadier, 16 juin 1813, à Mondragon.
Bachelier, grenadier, 25 juin 1813, à Villa-Franca.
Rousseau, fusilier, 30 juillet 1813.
Pottier, voltigeur, 12 décembre 1813.
Dumas, caporal, 10 avril 1814, à Toulouse.
Delmas, fusilier, 10 avril 1814 à Toulouse.
Langlois, fusilier, 10 avril 1814, à Toulouse.
Berthou, voltigeur, 1er janvier 1814, à Martinolet.
Devineau, fusilier, 1er janvier 1814, à Martinolet.
Maurey, serg., 27 fév. 1814, à Orthez.
Labéatrix, gr., — —
Dubreuil, volt., — —
Joncourt, fusilier, 2 mars 1814, Grenade.
Gervais, fusilier, 19 mars 1814, à Vic de-Bigorre.

Campagne de Belgique 1815

Teissier, fusil., 16 juin 1815, à Ligny.
Taureau, gren., — —
Mullet, fusilier, — —
Mathieu, — — —
Mischler, — — —
L'Huillier, caporal, — —
Lebeul, fusilier, — —
Keller, — — —
Huccard, caporal, — —
Guignon, volt., — —
Glorz, 3e p.-aigle, — —
Fromond, fusil., — —
Desplanches, fus., — —
Dubuisson, fusil., 16 juin, à Ligny
Drouardaine, — — —
Choisnel, — — —
Denis, caporal, — —
Ney, fusilier, 17 juin 1815, —
Lotton, fusil., 19 juin 1815, à Namu
Vinot, fusilier, 2 juillet 1815, à Iss
Réveillé, volt., — —
Oudin, fusil., — —
Henry, caporal, — —
Daguin, — — —
Chabenard, fusil., —

Sous-Officiers, Caporaux et Soldats tués ou blessés au cours de la campagne contre l'Allemagne

69e de Ligne

Combat de Puttelange

14 août 1870

Lamort Napoléon, soldat, tué.

Bataille de Borny

14 août 1870

Allaire Joseph, soldat, tué.
Garreau Georges — —
Bouffet Louis, caporal, —
Brissonnet Louis, soldat, —
Suittonneau Albert, soldat, tué.
Friboudeau Paulin, caporal, —
Sauzéat, J.-B., soldat, tué.
Cornière Edouard, caporal, tué.
Rossé J.-B., caporal, tué.
Diélaine Hippolyte, soldat, tué.
Dardant Honoré, — —
Dubois Ernest, sergent, —
Brivelet François, caporal, —
Adam Jean, sergent, —
Ledru Joseph, soldat, —
Gélu, J.-B., — —
Schlecht Nicolas, soldat, —
Foucaut Emile, — —
Pintureau Jean, — —
Février Pierre, — —
Martin Jean, — —
Mielle Emile, sergent, blessé.
Baragouin François, soldat, blessé.
Aley Nicolas, sergent, —
Lièvre Edme, sergent, —
Joblin Pierre, soldat, —
Thibaudeau Antoine, soldat, —
Blanchard J.-B., caporal, —
litois Jean-Pierre, soldat, —
not Louis, soldat, —
urfin Auguste, caporal, —
anoé François, soldat, —
arnier Louis, — —
azin J.-B., caporal, —
elmoine Joseph, soldat, —
oulomb Joseph, — —
obert François, — —
ougier Lucien, — —

Lieutier Victor, soldat, blessé.
Jacquin Henri, — —
Hamel Félix, — —
Raymond Charles, — —
Maigre Augustin, — —
Lombard Paul, caporal, —
Descombes François, soldat, —
Thiercelin Louis, — —
Bachard Victor, — —
Du Jean-Marie, — —
Heurtaut Marie, — —
Vonscheidt Georges, — —
Bolmont Jean, — —
Blasque Augustin, caporal, —
Jacquet Clément, soldat, —
Jack François, caporal, —
Mathiot Pierre, soldat, —
Bierry Henri, — —
Dubail Joseph, — —
Lucas Edouard, — —
Supply J.-B., caporal, —
Mathelin François, soldat, —
Rousselle Jules — —
Firbach François, — —
Lecollier Gustave, — —
Soichet Jules, — —
Filleau François, — —
Grippon Jean, — —
Bonnin Jules, — —
Vadier Pierre, — —
Vauzelle Félix, — —
Hugues Jacques, — —
Nogues Eugène, — —
Desroches François, — —
Dunoyer Antoine, — —
Will Charles, — —
Monas, sergent, —
Perrot, — —

BATAILLE DE GRAVELOTTE

16 août

Crantard François, soldat, tué.
Payet Charles — —
Jouanne Louis, soldat, tué.

BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

18 août

Flamang Léon, soldat, blessé.
Bricka Jacques, caporal, —
Bonnaud Eugène, soldat, blessé.
Séguin Honoré, sergent —

METZ

Militaires évacués sur Metz, morts à l'hôpital.

Michaud Léon, sold., mort le 15 août.
Kircherr Jean, sold., mort le 16 août.
Remoissonnet René, caporal, mort le 18 août.
Méret Désiré, soldat, mort le 18 août.
Schaub Joseph, sold., mort le 22 août.
Brun Alexandre, caporal, mort le 3 septembre.
Bourdonnault Louis, soldat, mort le 7 septembre.
Monas Luc, caporal, mort le 13 sept.
Dumolt François, soldat, mort le 31 octobre.
Delanvé Philippe, soldat, mort le 3 janvier.

COMBAT DE CHEVILLY-L'HAY (1)

30 septembre

Bourneuf Louis, soldat, blessé.
Tahon Louis, — —
Batard Julien, — —
Lefèvre Joseph, — —
Lamarie Benoît, — —
Dallery Pierre, — —
Fautras Louis, — —
Barbier Eugène, soldat, blessé.
Salade Gustave, — —
Monigeon Pierre, — —
Seilles Jean, — —
Dampurés Paul, — —
Nallet André, — —

COMBAT DE VILLERS-BRETONNEUX

27 novembre

Bourgeois Alexandre, soldat, blessé.
Olivier Lucien, — —
Vasseur Victor, — —
Wampflug Alfred, soldat, blessé.
Vial Antoine, — —
Canu Georges, — —

COMBAT DE L'HAY

29 novembre

Darroussin Paul, soldat, blessé.
Moulinet Urbain, — —
Meunier Auguste, — —
Guichard Antoine, sergent, blessé.
Drouet Pierre, soldat, —
Chaniac Etienne, — —

COMBAT DE LOIGNY

2 décembre

Courtois Claude, soldat, blessé.
Poirel Constant, soldat, blessé.

---

(1) Les hommes du 69e de ligne qui tombèrent autour de Sedan, de Paris, sur les champs de bataille du Nord, de la Loire ou de l'Est proviennent du 4e bataillon, ou du dépôt, ou sont des évadés de Metz.

Combat de Beauvois

18 janvier

Derousseut Alexandre, soldat, blessé.
Langlet Adolphe, — —
Duval François, — —
Labonnette Louis, soldat, blessé.
Décampeaux Auguste, soldat, blessé.

Bataille de Bapaume

3 janvier

Petit Jules, soldat, blessé.
Pépin Pierre, — —
Bouthny Léopold, soldat, blessé.
Thuilier François, — —
Tissandier Jacques, sergent, —
Romannès Yves, soldat, blessé.
Santois Charles, — —
Farcy Firmin, — —
Peschet Jean, — —
Legay Elisée, — —

Bataille de Saint-Quentin

18 et 19 janvier

Gignon Michel, soldat, blessé.
Frénoy Eugène, — —
Fleury Alexandre, — —
Debune Gustave, — —
Marguery Jules, — —
Lebeau Louis, soldat, blessé.
Dehaut Louis, — —
Boutin François, — —
Maison Ernest, — —

Morts des suites de leurs blessures à Paris.

Reignier Eugène, soldat, mort le 16 novembre 1870.
Gohier Louis, soldat, mort le 23 octobre 1870.
Sarrazin Louis, soldat, mort le 17 décembre 1870.
Sazaix Pierre, soldat, mort le 1er janvier 1871.
Helbert Jean, soldat, mort pendant le siège.

Blessés.

Jacquier Louis, sold., le 24 mai 1871.
Berthod J.-B, soldat, le 25 mai 1871.

Morts des suites de leurs blessures en province.

Lecourt Joseph, soldat, mort à Chartres le 17 janvier 1871.
Durand François, soldat, mort à Cambrai le 17 janvier.
Briand Pierre, soldat, mort en Suisse en janvier.
Regnard Léon, soldat, mort à Saint-Barthélémy le 31 janvier.
Langouet Jean, soldat, mort à Mâcon le 5 février.
Riffaud Jean, soldat, mort à Luxeuil le 10 mars.
Brémond Ferdinand, mort à Puteaux le 30 avril.

Blessés sur divers théâtres d'opération.

Fromentin Pierre, soldat, à Mouzon le 30 août.
Husson Jos., sold., à Sedan le 1er sept.
Lemoine François, soldat, à Vitry le 19 septembre.
Nicolet Jean, soldat, à Ornes le 11 oct.
Bachelot François, soldat, à Créteil le 29 octobre.
Duval Basile, soldat, à Choisy-le-Roi le 16 novembre.
Humé Jules, sold., à Cachy le 27 nov.
Séné Julien, — — —
Peccaud Abel, sold., — —
Jean Jules, soldat, à Champigny le 27 novembre.

Dereumau Henri, soldat, à Siry le 28 novembre.
Poisson Eugène, soldat, à Pontarlier le 7 décembre.
Le Gros Jules, soldat, à Ville-Evrard le 21 décembre.
Augier Pierre, soldat, à Ville-Evrard le 21 décembre.
Delapré Pierre, tambour, à Ville-Evrard le 21 décembre.
François François, soldat, à Querrieux le 23 décembre.
Mairet Jean, soldat, à Pont-Noyelles le 23 décembre.
Hivert Jean, sold, à Saquet. le 5 janv.
Croulois Alphonse, soldat, à Saquet le 5 janvier.
Rigault Antoine, soldat, à Vanves le 10 janvier.
Thierry Charles, soldat, à Chagey le 15 janvier.
Durand Michel, soldat, à Vermont le 18 janvier.
Lambert Jean, soldat, à Neuilly le 13 avril.
Voillot Jean, soldat, à Courbevoie le 24 avril.
Séris Bernard, soldat, à Asnières le 24 avril.
Fougerolas François, soldat, à Neuilly le 25 avril.
Decoussé Louis, soldat, à Asnières le 27 avril.

Disparus pendant la campagne.

Millet François, soldat.
Bardoux Pierre, —
Geslin Michel, —
Grandhomme Julien, soldat.
Stab Pierre, —
Lanos Michel, —

69e de Marche. — Armée du Nord

Combat de Villers-Bretonneux

27 novembre 1870

Bouchette Pierre, sergent, tué.
De Bonijol de Brau Gabriel, sergent, tué.
Gieux Arthur, caporal, tué.
Leblanc, — —
Prével, — —
Vénet, soldat, —
Servant, — —
Leclez, — —
Gauvelet, — —
Plouvier, — —
Houvain, — —
Fayart, — —
Verdière, — —
Fontaines, — —
Lecoze, soldat, tué.
Grintelle, soldat, tué.
Bonnet Adolphe, soldat, tué.
Guérin Jean, — —
Saint-Aubert, — —
Alvédin, — —
Bouché, — —
Deneuville, — —
Bienvenu Mathurin, soldat, tué.
Philippini, soldat, tué.
Ringard, — —
Verecques, — —
Gérard, — —
Brunet, soldat, blessé.

Combat de Pont-Noyelles

23 décembre

Ducrotoy Constantin, blessé.
François Charles, blessé.

Bataille de Bapaume

3 janvier

Primault Léon, caporal, tué.
Loire François, soldat, —
Delargillères Aimé, caporal, —
Bernard Aimé, caporal, tué.
Cauchy Pierre, soldat, —
Bardou Firmin, — —

Delandais Prosper, caporal, tué.
Delcourt Alphonse, soldat, tué.
Biloré Alfred, — —
Flicourt Alphonse, — —
Hourdeau Pierre, sergent, blessé.
Muzard Louis, — —
Tissandier Jacques, — —
Mion Nicolas, — —
Lemaire Paul, soldat, —
Bédoré Charlemagne, soldat, blessé.
Roger Eugène, soldat, blessé.
Faran J.-B., — —
Balavoine J.-B., — —
Leclercq J.-B., — —
Marchand Gustave, — —
Magnier Casimir — —
Jumel Alfred, — —
Thuillé François, — —
Doucher Armand, — —
Paul, — —
Pépin Pierre, — —
Delgove, soldat, blessé.
Petit Jules, — —
Rouanès Yves, — —
Dussape, soldat, blessé.
Vacossin Constant, — —
Jallu Edouard, — —
Faure Léonard, sergent, —
Forget Louis, soldat, —
Mignard Alfred, — —
Bonnard Sabin, — —
Fanthiome Pierre, — —
Henry Armand, — —
Denel François, — —
Carpentier Philippe, — —
Fossié Florentin, — —
Marie Louis, — —
Marotte Julien, — —
Castelard Justin, — —
Taillade Antoine, caporal, —
Fournière François, soldat, —
Colombier Jean, — —
Ouvray Michel, — —
Letissier Désiré, — —
Dorlez J.-B., — —
Legay Pascal, — —
Hourrez Joseph, — —
Hartiweg Louis, — —

Combat de Biefvillers

3 janvier

Schneider Martin, sergent, tué.
Minotte, Charles, — —
Baudut Charles, soldat, tué.
Douce Joseph, caporal, blessé.

Combat de Vermant

18 janvier

Serbon Michel, soldat, tué.

Bataille de Saint-Quentin

18-19 janvier

Sappez Marie, soldat, tué.
Legal Jean, — —
Lemaire Charles, — —
Keller Antoine, clairon, —
Moriot Marie, sergent, blessé.
Deb Gustave, caporal, —
Dehaut Louis, — —
Frénoy Eugène, soldat, —
Gignon Michel, — —
Bruet-Grattin Maxime, cap., tué.
Aupoix Jules, soldat, tué.
Bouthmy Joseph, soldat, blessé.
Fresnoy Eugène, — —
Woirnier Anatole, — —
Pagny Jean, — —
Lambert Léon, — —
Roger Henri, sergent, blessé.
Grass J.-B., sergt-fourr., —
Depierre Hippolyte, caporal, blessé.
Lucquin Victor, soldat, —
Vasseur Eugène, caporal, —
Alexandre Isidore, soldat, —
Ducrottoy Joseph, — —
Frémel François, — —
Mahiat Alfred, — —
Corsinot Jean, — —
Bauger Louis, soldat, blessé.
Deroussint Alexandre, soldat, blessé.
Beaurain Désiré, soldat, blessé.
Choquet Alphonse, — —
Decaux Auguste, — —
Fontaine Emile, — —

Lacomblet Charles, soldat, blessé.
Jeandeau Jean, — —
Plé Augustin, — —
Rasse J.-B., — —
Gatignol Jacques, — —
Langlet Alexandre, — —
Billore Fulgence, — —
Mantel Marie, — —
Lebrun Julien, — —
Relandeau Pierre, caporal, —
Berry Arthur, caporal, blessé.
Husson Léon, soldat, —
Habréal Antoine, soldat, blessé.
Maison Ernest, — —
Blanchon Claude, — —
Ducreux Jules, — —
Boutin François, — —
Boutigny Léopold, — —
Bisson Paul, — —
Sansois Charles — — (1).

(1) Les documents n'ont pas permis de faire un travail analogue pour la Commune.

Militaires

ayant obtenu au Corps

des

Armes d'Honneur

ou un grade

dans

la Légion d'Honneur

pour

Faits de guerre

Armes d'Honneur

Campagne d'Italie (1)

VANDELING, grenadier, 1er bataillon : — Pour avoir porté une lettre au général Joubert en traversant l'armée ennemie — *un sabre d'honneur.*

DAROBS, sergent, 2e bataillon : — Pour avoir crié « Aux Armes » en avant de Saint-Georges bien qu'il fût entouré par l'ennemi — *un sabre d'honneur.*

LEVREAU, sergent, 3e bataillon : — Pour être monté à cheval et avoir chargé l'ennemi après avoir été blessé à la cuisse — *un sabre d'honneur.*

RICHARD, caporal, 2e bataillon : — Pour avoir, à la tête de deux de ses camarades, pris une pièce de canon aux ennemis à la bataille de la Favorite — *un sabre d'honneur.*

SABATTIER, grenadier : Pour avoir tué plusieurs Autrichiens à coups de baïonnette en traversant leur corps pour entrer dans Saint-Georges — *un sabre d'honneur.*

SIMON, caporal, 3e bataillon : — Pour avoir soutenu avec seize grenadiers l'effort de l'ennemi à la retraite de Lientz — *un sabre d'honneur.*

Armes d'Honneur (2)

Arrêté du Premier Consul. 28 fructidor an X

PARIS (Pierre-Guillaume), lieutenant : — Pour s'être fait remarquer à l'armée d'Egypte dans plusieurs combats et être entré le second dans la redoute d'Aboukir — *un sabre d'honneur.*

BAUDRY (Pierre), sergent : — Pour sa conduite distinguée à l'affaire du 26 vendémiaire an VIII, où il fut attaqué dans sa barque par une chaloupe nonnière turque de 30 hommes d'équipage qui avaient jeté le grappin ur prendre sa barque à l'abordage; il fit une défense telle qu'il parvint à sauver — *un fusil d'honneur.*

CÉSAR (Jean), caporal : — Etait du nombre des grenadiers qui se présentèrent volontairement pour aller reconnaître la tour de brèche au siège d'Acre, econnaissance extrêmement dangereuse et dans laquelle périt la plus grande rtie de ses camarades — *un fusil d'honneur.*

LETUAIRE (Antoine, dit l'Etoile), caporal : — Même mention que pour e précédent — *un fusil d'honneur.*

VINCENT (Joseph), caporal : — Même mention que pour le précédent — *un usil d'honneur.*

(1) L'article 1er du titre II du décret du 29 floréal an X dit :
« Sont membres de la Légion d'honneur tous les militaires qui ont reçu des armes honneur. »
Par suite d'une disposition restrictive, les militaires qui avaient eu des armes honneur antérieurement au 4 nivôse an VIII furent exclus de la récompense accorée à leurs frères d'armes.
Ce fut le cas de ceux qui obtinrent cette distinction après la campagne d'Italie.

(2) Légionnaires de droit à la création de l'Ordre.

Par ordre du Ministre du 22 nivôse an IX

SABATIER (Jean-François), sergent-major au bataillon complémentaire : — En récompense des services rendus à la République par ce sous-officier aux affaires qui ont eu lieu à Saint-Georges, près Mantoue, les 26 et 27 nivôse an V — *un fusil d'honneur.*

Sur proposition du Ministre. 3 floréal an XI

NOLLOT (Jacques-Joseph), sergent à la 3e compagnie des grenadiers : — En récompense de la bravoure dont il a fait preuve au siège de Jaffa en arrachant les drapeaux qui étaient sur les remparts — *un fusil d'honneur.* (Retraité comme sous-lieutenant de grenadiers à pied de la Garde.)

Arrêté du Premier Consul. 12 fructidor an XI

BURTY (Joseph), sergent-major : — Pour s'être distingué aux affaires qui ont eu lieu à Mondovi, où il se précipita un des premiers sur la redoute du Briquet; à Aboukir, 12 Turcs furent tués par lui seul — *un sabre d'honneur.*

LOMBARD (Honoré), sergent : — Pour s'être distingué aux affaires qui on eu lieu à Castiglione où il fit prisonnier un capitaine autrichien (16 thermidor an IV). Ce sous-officier contribua particulièrement aussi à la prise d'un vaisseau turc échoué sur les parages d'Aboukir (an VIII) — *un sabre d'honneur.* (Tué comme sergent-major à Elchingen.)

CHEVERY (Charles), sergent : — Qui parvint, le 7 brumaire an V, à la tête de quatre hommes de son escouade, à délivrer sept hommes de la demi brigade surpris par un détachement de dix Autrichiens et emmenés prisonniers. Il se précipita sur le détachement avec tant de bravoure qu'il parvint à lui faire mettre bas les armes et à délivrer ses camarades — *un sabre d'honneur* (accordé du 28 fructidor an X).

AUDIBERT (Jean-Baptiste), caporal : — Est entré le premier à Saint-Jean d'Acre, battant la charge d'une main et sabrant de l'autre, dans le boyau de la mine occupée par les ennemis, dont il tua un nombre considérable A Alexandrie, il fut le premier à escalader les murs lors de la prise de cette ville — *un sabre d'honneur* (accordé du 28 fructidor an X).

CHAUMETTE (Jean), sergent : — Le jour de la bataille d'Aboukir, la demi brigade ayant reçu l'ordre d'aller attaquer la redoute qu'occupait l'ennemi quelques Turcs enfermés dans une maison crénelée incommodaient fortement la colonne. Le général Robin, ayant demandé des hommes de bonne volonté pour aller chasser l'ennemi de ce poste, Chaumette se mit spontanément la tête de douze grenadiers; il se munit de la hache d'un sapeur, qui venait d'être tué, et, malgré que quatre de ses hommes furent tués et huit blessés il vint à bout d'enfoncer la porte. Soutenu par un renfort de quelques grenadiers qu'on lui envoya, il parvint à détruire complètement l'ennemi; sauva le lieutenant Rocle entouré d'ennemis à Lientz — *un sabre d'honneur.*

CHAILLARD (Benoît-Quentin), sergent : — Pour s'être signalé à l'armée d'Orient, particulièrement à Jaffa et à Saint-Jean-d'Acre — *un sabre d'honneur.*

SERRE, grenadier : — Pour sa bravoure au siège de Jaffa — *un fusil d'honneur.*

PICHON, sergent : — Pour ses faits d'armes à la Giando, alors qu'il était à la 166e demi-brigade — *un sabre d'honneur.*

Ordre Impérial des Trois Toisons d'Or [1]

Ordre exclusivement militaire créé en 1809 après Wagram, par Napoléon, pour consacrer la gloire des régiments qu'il avait conduits lui-même à la victoire.

« Mes aigles, explique-t-il au colonel Lejeune, ont conquis la Toison d'Or des rois d'Espagne et la Toison d'Or des Empereurs d'Allemagne. Je veux créer pour l'empire français un Ordre Impérial des Trois Toisons d'Or. Ce sera mon aigle aux ailes déployées, tenant suspendu dans chacune de ses serres une des toisons antiques qu'elle a enlevées et elle montrera fièrement en l'air, dans son bec, la Toison que j'institue. »

Extrait des statuts.

ART. 6. — Les aigles des régiments dont l'état est ci-joint et qui ont assisté aux grandes batailles de la Grande Armée seront décorees de l'Ordre des Trois Toisons d'or.

(*Le 69e figure sur cet état.*)

ART. 7. — Chacun de ces régiments aura le droit qui se transmettra jusqu'à la postérité la plus reculée d'avoir un capitaine, lieutenant ou sous-lieutenant, *commandeur;* et, dans chacun de ses bataillons qui étaient à l'armée, un sous-officier ou soldat *chevalier.*

Bien qu'aucune décoration n'ait été définitivement conférée, des listes de propositions furent établies.

Pour le 69e, sur la proposition du colonel Saint-Cyr, commandant la 6e demi-brigade, où était incorporé le 4e bataillon :

BERTRAND, Jean-Baptiste, caporal.

Légion d'Honneur

Nominations faites à Etaples le 14 brumaire an XIII

Dupont, capitaine adjudant-major.
Genevay, capitaine de grenadiers.
Delabit, capitaine.
Grosset, —
Tardieu, —
Robert, —
Castillon, —
Agnely, —
Lemoine, —
Fournier, —
Albert, —
Mignier, —
Argence, —
Pascal, —
Giraud, —
Collet, —
Péchan, lieutenant.
Nicolas, —
Coupon, —
Dartigues, —
Guin, —
Delpech, —
Armand, sous-lieutenant.
Remange, —
Faivre, capitaine adjudant-major.
Oternaud, sergent-major.
Giralde, —
Rigaud, —
Tranchard, —
Léonard, —
Reboul, sergent.
Passau, —
Boulonnier, —
Silbert, —
Croq, —
Bertrand, caporal.
Cretin, —
Lombard, —
Savignon, —
Charbonnier, —
Chevan, grenadier.
Noël, —
Cauvin, fusilier.
Dupressoir, —
Meunier, —
Blanc, caporal.
Moulin, sous-lieutenant.

(1) *L'Ordre impérial des Trois Toisons d'Or*, par le commandant TAURIGNAC.

9 février 1806

Clouard, chef de bataillon, officier.
Magne, — —
Cazal, caporal, chevalier.
Cranouf, grenadier, chevalier.

4 avril 1807

Meignand, capitaine, chevalier.
Lautier, — —
Fauverteix, adjud.-major, chevalier.
Paris, lieutenant, chevalier.
Blot, voltigeur, —
Lagier, sergent de voltig., chevalier.
Robert, — —
Métayer, caporal, chevalier.
Foucard, grenadier, —
Desrieux, — —

1er octobre 1807

Dufour, adjudant-major, chevalier.
Ginoux, capitaine, chevalier.
Reboul, — —
Ledonné, — —
Raibaud, — —
Monoyer, — —
Gailhard de Senislhac, lieut., chev.
Jurquet, lieutenant, chevalier.
Despesse, capitaine, —
Monnier, — —
Maupas, — —
Royer, caporal, —
Guiltin, grenadier, —
Vessière, voltigeur, —
Verx, caporal, —
Sourd, lieutenant, chevalier.
Farey, lieut. de grenad., chevalier.
Roy, lieutenant, chevalier.
Dupuy, sous-lieutenant, chevalier.
Philibert, adjt sous-offic., chevalier.
Vezé, sergent, chevalier.
Portel, — —
Wirtz, — —
Baudimant, — —
Guillin, — —
Caire, — —
Eynard, caporal, —
Pouteaux, chef de bat., chevalier.
Neuville, voltigeur, chevalier.

18 février 1808

Fririon, colonel, officier (créé baron de l'Empire le 19 mars).

20 février 1809

Duthoya, chef de bataillon, officier.
Fauverteix, adjud.-major, —
Dartigues, capitaine, —
Reynaud, adjudant-major, chevalier.
Heuzard, capitaine, chevalier.
Pichon, lieutenant, —
Bayan, — —

27 juin 1809

Jourdans, sergent, chevalier.
Hugoniot, sergent, chevalier.

7 août 1809

Lacassaigne, capitaine, chevalier.
Terre, — —
Guay, — —
Jolimay, capitaine, chevalier.
Chevallier, — —

29 mai 1810

Lanjuinais, sous-lieutenant — Chevalier.

A Burgos le 6 août 1810

Rolland, capitaine, chevalier.
Roux, sous-lieut., —
Chavériac, serg.-maj. de gren., chev.
Roger, caporal, chevalier.
Dumaine, 3e porte-aigle, chevalier.
Thouvenin, lieut. de gren., —

16 janvier 1812

Defert, sergent-major, chevalier.

En 1813

Millet, sergent, chevalier, 14 juin.
Guesvert, serg. de gr., chev. 14 juin.
Tarc, capitaine, chevalier, 1er août.
Quesnel, — — —
Patru, — — —
Rostollant, capit., — —
Aubineau, — — —
Faucher, — — —
Frotte, sergent, chevalier, 1er août.
Andriol, sergent, chevalier, 1er août.
Carré, chef de bat., officier, 19 sept.
Charron, capit., chevalier, 19 sept.
Giquel, lieutenant, — —
Doussan, aide-maj., — —
Peyron, adj. s.-off. — —
Giroud, serg.-maj., — —
Maché, sergent, — —
Belot, grenadier, — —

15 octobre 1814

Laîné, voltigeur, chevalier.

9 mai 1815

Jouart, sergent de grenadiers, chevalier.

1848

Texier.
Féron.
Goué.

1870-1871

69e de Ligne

31 mai 1871

(Pour prendre rang du 4 septembre 1870, à la suite du combat de Borny.)

Ragot, chef de bataillon, officier.
Raynaud, capitaine, chevalier.
Urion, capitaine, chevalier.
Aley, sergent, —

(Pour prendre rang du 24 septembre 1870, à la suite du combat de Sainte-Barbe.)

Radiguet, lieutenant, chevalier.

(Pour prendre rang du 30 septembre 1870.)

Calendini, sous-lieutenant, chevalier.

(Pour prendre rang du 5 octobre 1870, à la suite des reconnaissances des 22, 23, 27 septembre.)

Condussier, capitaine, chevalier.

9 octobre 1870

Dancla, capitaine, chevalier.

19 octobre 1870

Droisy, capitaine, officier.
Cautié, — —
Quivy de l'Etang, capit., chevalier.
Ambrosini, lieutenant, chevalier.
Metay, sous-lieutenant, —
Leclercq, soldat, —

22 mars 1872

Guttemann, sous-lieut., chevalier. | Ségain, sergent, chevalier.

20 novembre 1872

Cange, capitaine, chevalier.

69e de Marche

3 janvier 1871

Jallu, capitaine, chevalier.

De Tours et de Bordeaux

2 février 1871

(A la suite de la bataille de Pont-Noyelles.)

Perrier, chef de bataillon, officier. | Leleu, capitaine, chevalier.
Peltey, capitaine, chevalier.

26 février 1871

Hollebecque, sous-lieutenant, chevalier.

11 mars 1871

Leclaire, chef de bataillon, officier. | Salle, lieutenant, chevalier.
Pingaud, méd.-maj. de 2e cl., chev. | Guillaumont, sergent, chevalier.
Hettler, capitaine, chevalier. | Martin, sergent-major, —
Héranné, — — | Drouant, caporal, —

3 juin 1871

Martin, chef de bataillon, officier. | Eliet, lieutenant, chevalier.

24 juin 1871

Nanty, capitaine, chevalier. | Magnien, sous-lieutenant, chevalier.
Delamarre, capit., — | Mangin, sergent-major, —

2 septembre 1871

Leroy, capitaine, chevalier.

Médaille Militaire

69e de Ligne

31 mai 1871

(Pour prendre rang
en date du 14 août 1870, à la suite du combat de Borny.)

Jak, caporal. | Bloude, soldat.
Supply, caporal. | Baragoin, soldat.
Jacquin, soldat.

(Pour prendre rang du 5 octobre 1870,
à la suite des reconnaissances des 22, 23, 27 septembre 1870.)

Bonneterre, sergent.
Ober, —
Garde, sergent.
Vivien, soldat.

(Pour prendre rang du 19 octobre 1870.)

Keltner, sergent.
Mielle, —
Rochette, caporal.
Catrouillet, soldat.
Jot, —
Montroy, —
Desière, —
Bucher, —
Chavigneau, soldat.
Bachard, —
Bartels, —
Suprin, caporal.
Bricka, —
Charles, soldat.
Thiercelin, soldat.

22 mars 1872

Bourgeois, soldat.
Raymond, —
Enot, soldat.

20 novembre 1872

Dissandier, sergent.
Sabathier, soldat.
Pépin, soldat.

31 décembre 1872

Lieutier, soldat.

69e de Marche

De Tours et de Bordeaux

2 février 1871

(A la suite de la bataille de Pont-Noyelles.)

Cul, soldat.
Lemaine, sergent.
Perroux, soldat.

29 mars 1871

Thibault, sergent-major.
Simot, —
Bouyer, —
Doblot, —
Crépin, —
Thèque, —
Artel, —
Œllinger, —
Peyssère, —
Arreau, sergent-fourrier.
Chanudet, sergent.
Garbonnier, —
Dissarrette, —
Person, —
Arnardé, —
Lacomoni, —
Arthod, —
Albet, —
Cheron, —
Marqueriau, —
Paris, —
Colombat, caporal.
Crépin, —
Bacher, —
Hallier, —
Jacquier, —
Gamot, —
Vincent, —
Lassinot, —
Guédon, —
Lafargue, —
Dumartin, —
Barbier, tambour.
Molle, clairon.
Jouguelé, tambour.
Peccaud, soldat.
Elouart, —
Perrault, —
Touzeau, —
Rabin, —
Duché, —

Gagnière, sergent.
Pétiot, —
Mourre —
Grévin, —

Decousse, soldat.

Bonnaud, sergent.
Lafargue, caporal.

Tabary, sergent-major.
Thiébot, sergent.
Mounot, —
Schmitt, caporal.
Delelmmz, —

Rebours, soldat.

Warmé, soldat.

Fraisse, soldat.

5 mai 1871

Du Passage, sergent.
Riboty, caporal.
Resnou, clairon.
Carpentier, soldat.

27 mai 1871

Voillet, soldat.

3 juin 1871

Fougerollas, soldat.

24 juin 1871

Cheulet, caporal.
Martin, —
Lebihan, soldat.
Dumange, —
Eudier, —

27 juillet 1871

22 août 1871

Suprin. soldat.

2 septembre 1871

Demange, soldat.

Uniformes

Greder

Habit rouge, à parements, collet et rubans bleus.
Cœur rouge aux basques.
Gilet bleu à rubans blancs.
Culotte bleue.
Bas blancs.
Tricorne noir à plumes blanches.

Wittmer

Habit rouge, doublure, parements, veste, culotte et bas bleus; boutons d'étain le long de l'habit, poches en long et chapeau bordé d'argent.

Waldner

Habit rouge, revers et parements chamois; doublure, veste et culotte blanches; poches en travers garnies de trois boutons, trois petits sur le parement, sept petits sur le revers, trois gros en dessous; boutons blancs, unis, collés et mastiqués sur bois.

Vigier

Habit rouge à col rouge, parements et revers jaunes, grenades aux basques.
Culotte blanche.
Guêtres noires à boutons jaunes.
Giberne noire à buffleterie blanche.
Bombe à visière, chenille rouge ou bicorne noir à pompon jaune.
Turban en peau de léopard.

1796

Bicorne noir à plumet rouge.
Habit bleu avec col, parements, épaulettes rouges.
Revers, gilet, buffleteries, culotte blancs.
Guêtres noires.
Giberne et briquet suspendus en croix. Sac de peau.

1798

Bicorne.
Habit brun, à revers rouges, grenades aux basques.
Pantalon rouge, buffleteries et guêtres blanches.

1801

Les grenadiers reçoivent le bonnet en peau d'ourson, portant sur le devant une plaque de cuivre estampée d'un grenade et au sommet postérieur une calotte en drap rouge; il était orné de cordons, nattes et glands écarlates.
L'habit bleu, puis le shako furent donnés à l'infanterie (1804).

1806

Shako de feutre noir en tronc de cône renversé, orné de tresses blanches, visière ovale cousue extérieurement. Plaque et jugulaire de cuivre; couvre-shako.

Capote blanche à une rangée de boutons. Gilet d'uniforme.
Pantalon bleu ou culotte blanche.
Guêtres blanches.
Souliers.
Fourreau de baïonnette et giberne suspendus à des baudriers de couleur blanche se croisant sur la poitrine.
Havresac mou, petit, en peau munie de ses poils.
Extérieurement, sur le sac, une petite marmite en fer-blanc et au-dessus l'habit bleu roulé dans un étui en toile, bleu et blanc.
Suspendue par un cordon, une petite gourde à eau-de-vie.

1815

Shako en feutre noir à jugulaire métallique et sans plumet.
Bonnet de police en drap blanc.
Habit et gilet à manches en drap blanc.
Pantalon blanc en tricot croisé.
Capote en drap beige.
Galons de caporaux en laine bleue et chevrons en laine écarlate.
Couleur du collet, revers et parements : bleu céleste.

1840

Shako : carcasse en carton recouverte de drap noir, galon de laine garance et pompon; le couvre-shako était en toile cirée.
Habit et veste : bleu de roi, échancrés par devant, avec collet, parements, retroussés, doublure des basques et différents lisérés en drap garance.
Pantalon garance.

1845

Shako, depuis 1843, couvert en drap bleu, avec pompon supérieur en galon garance, plaque jaune, au centre de laquelle est placé le numéro du régiment.
Tunique bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine, avec collet de même couleur; parements et passepoils garance; contre-épaulettes en drap bleu, avec tournante et passepoil garance; boutons jaunes avec numéro de régiment.
Capote en drap gris de fer avec patte du collet garance.
Veste en drap bleu.
Pantalon garance.
Equipement blanc et giberne noire.

1855

Shako bleu à double pompon rouge.
Capote bleue à deux rangées de boutons, col rabattu.
Tunique bleue à une rangée de boutons, col bleu et lisérés rouge (jonquille en 1858).
Epaulettes et pantalons rouges.
Souliers avec guêtres blanches.
Giberne par derrière.

1860

Shako en cuir noir.
Habit à basques courtes, en drap bleu, avec le collet, les passepoils et les pattes de parements en drap jonquille; capote gris fer, avec patte écarlate au collet avec le numéro de régiment.

Pantalon garance. Bouffant fixé au mollet par une molletière en cuir jaune.

1867

Shako en drap rouge avec bandeau et passepoil bleu, sur le devant : grenade en cuivre surmontée de la cocarde, pompon.
Képi garance avec bandeau bleu en remplacement du bonnet de police.
Tunique drap bleu à deux rangées de boutons, collet et passepoils jonquille.
Pantalon garance, tombant droit sur le cou-de-pied.
Epaulette écarlate (1868).

1875

Shako bleu.
Guêtres de cuir.

1881

Brodequins napolitains.

1886

Képi de première tenue orné d'une grenade, d'une cocarde et surmonté d'un pompon sphérique en chardon de laine à la couleur du bataillon.

1910

Suppression de ce képi.

Drapeaux du Régiment

I. — Greder

Etamine rectangulaire.

Croix blanche, à bras horizontaux et verticaux, séparant quatre rectangles.

Chaque canton divisé en quatre flammes, la pointe tournée vers le croisillon : en partant de la barre horizontale de la croix, vers le haut ou vers le bas, de couleurs verte, blanche, noire et rouge.

Cravate blanche et rouge.

Bout de hampe : fleur de lys dorée.

II. — Affry

Carré blanc.

Dessin de croix blanche sur une face; sur l'autre, allégorie commentant la devise du régiment : « VIS NULLA REVELLET », inscrite au-dessus en lettres d'or.

Cravate blanche et dragonne d'or.

Fleur de lys dorée.

III. — Wittmer

Carré.

Croix blanche, séparant quatre petits carrés.

Chaque carré divisé en sept flammes, successivement verte, jaune, rouge, bleue, rouge, jaune, noire.

Même verso que pour le régiment d'Affry : trois montagnes sur mer, trois foudres entre le soleil à gauche et un Eole au milieu des nuages à droite, et la devise.

IV. — Waldner (1)

Très peu différent du précédent.

Les flammes extérieures, verte et noire, de chaque carré remplacées par des brunes.

V. — Vigier

Rectangulaire.

Croix blanche. Dans chaque rectangle une flamme jaune encadrée de deux violettes.

Bande d'encadrement blanche, ornementée de chevrons violets et de croix de Saint-André de même couleur aux angles.

Cravate jaune et violette. Dragonne d'or.

Fleur de lys dorée.

VI. — 69e demi-brigade

Carré : coupé en quatre, partie supérieure gauche, bleue; partie inférieure droite : rouge.

Faisceau de licteur, couronné d'un bonnet phrygien, entre deux branches de chêne.

Cravate tricolore.

Inscriptions : « DISCIPLINE. OBÉISSANCE AUX LOIS », et, au revers : « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ». Aux quatre angles, en chiffres d'or : 69.

Fer de lance doré.

---

(1) D'après le dessin envoyé par M. le comte de Waldner de Frendenstein au colonel Duplessis.

VII. — 69e Régiment (Consulat), 1803

Carré.

Aux quatre coins, triangles bleu et rouge en haut, rouge et bleu en bas, avec le numéro 69.

Au centre, carré blanc aux diagonales horizontale et verticale, avec écusson bleu portant l'inscription : « LE 1er CONSUL AU 69e RÉGIMENT ».

En dessous, deux branches de lauriers et dans une banderolle « VALEUR ET DISCIPLINE ».

Au-dessus, une couronne de lauriers et dans une autre banderolle : « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ». Au revers : R. F.; faisceau de licteur, deux branches de lauriers.

Cravate tricolore.

Fer de lance.

VIII. — Premier Empire. — 1810 et 1815

Même dispositif que le précédent : les numéros des angles au milieu d'une couronne de lauriers et de banderolles dorées, et le carré central bordé d'une guirlande de lauriers d'or.

Inscription du carré central en lettres d'or : d'une part, « L'EMPEREUR DES FRANÇAIS AU 69e RÉGIMENT DE LIGNE »; de l'autre : ULM, IÉNA, EYLAU, FRIEDLAND, ESSLING, WAGRAM.

Cravate tricolore.

Aigle doré, sur la base : « 69 » d'un côté et « N » de l'autre.

IX. — Formations provisoires du 69e

Ex-6e demi-brigade

Carré tricolore, d'une part, avec l'indication de la formation provisoire : 6e demi-brigade; d'autre part, avec l'indication : 69e, 4e *bataillon*.

X. — 69e Régiment (Première Restauration)

Rectangulaire.

Blanc.

Aux quatre angles, carrés d'or avec « 69 » reliés par une guirlande fleurdelysée.

Sur une face : « LE ROI AU 69e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE », entre deux palmes, l'une de feuilles de chêne, l'autre de laurier. Croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, enrubannées de rouge.

Sur l'autre : *Armes royales*, identiques enrubannées de bleu.

Cravate blanche à franges d'or.

Fleur de lance doré et fleurdelysé.

XI. — 69e Légion (Deuxième Restauration)

Le même avec l'indication légion.

Le 18 avril 1816, le 1er bataillon garda ce drapeau, le 2e en reçut un blanc et cramoisi.

XII. — 69e Régiment (1840)

Tricolore, à bandes verticales, frangé d'or.

Inscription : « HONNEUR ET PATRIE » et, au revers : « LE ROI DES FRANÇAIS AU 69e RÉGIMENT ».

Bout de hampe : coq gaulois en bronze doré, à sa base : « ORDRE PUBLIC » et « 69e ».

XIII. — 1848

Même drapeau.
Inscription : aux angles, dans une couronne de lauriers dorés et diagonalement « 69 » ou une abeille; d'un côté :

« UNITÉ. LIBERTÉ ».
« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE »
« 69e RÉGIMENT D'INFANTERIE »
« ÉGALITÉ. FRATERNITÉ »

de l'autre :

« VALEUR ET DISCIPLINE »

Cravate tricolore avec « 69 ».
Pique dorée avec R. F.

XIV. — 1851

Le même.
Aux quatre angles « N » ou « 69 » dans une couronne de chêne.
Au centre : « LOUIS NAPOLÉON AU 69e RÉGIMENT ».
De l'autre côté, mêmes inscriptions aux angles, les noms des batailles portées au 1er Empire.
Aigle en bronze doré, sur le socle : « R. F. » et « 69 ».

XV. — Deuxième Empire. — 1852

Le même, avec l'aigle de l'Empire.
« L'EMPEREUR NAPOLÉON III AU 69e RÉGIMENT D'INFANTERIE »; aux angles, des couronnes et des aigles impériales; à droite et à gauche, des « N » entre deux palmes.
De l'autre côté, les batailles; en dessous « N » entre deux palmes et aux angles « 69 » entre deux palmes.

XVI. — 69e Régiment de marche

Simple fanion tricolore avec l'inscription :

« 69e RÉGIMENT DE MARCHE »

XVII. — 69e Régiment (1871)

Le même, sans inscription.
En laine, sans cravate, ni franges.
Fer de lance doré.

XVIII. — 1880

Le même.
Aux angles : « 69e » dans une couronne de lauriers d'or.
D'une part :

« HONNEUR ET PATRIE »
« CASTIGLIONE, ABOUKIR, ELCHINGEN, FRIEDLAND »

D'autre part :

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE »
« 69e RÉGIMENT D'INFANTERIE »

Fer de lance doré avec « R. F. ».
Cravate tricolore avec « 69 » et franges d'or.

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits

Archives du Ministère des Affaires Etrangères.
Archives nationales.
Bouillé : Collection d'aquarelles représentant les anciens drapeaux.
Archives des bibliothèques de Mulhouse Nancy et Metz.
Correspondances et notes des familles Waldner, Reiset, Vigier.
Archives historiques et administratives du ministère de la Guerre.
Chapuy : *Historique des guerres de France sous Louis XIV et Louis XV. Relation de la bataille de Wagram.* — Pesth, 1809 (ministère).
Correspondances des maréchaux Ney et Soult et du général Fririon.
Nouaillier : *Mémoires pour servir à la guerre d'Espagne pendant les guerres de 1808 à 1813*, par un officier attaché à l'Etat-major du roi Joseph (Ministère).
Archives de la Légion d'honneur.
Musée de l'Armée.

Périodiques

Le Moniteur Universel.
Revue d'histoire.
Le Journal de l'Empire (*Journal des Débats*).
Journal officiel.
Journal des Annales patriotiques et militaires.
Journal des Défenseurs de la Patrie (du 28 germinal an IV au 5 vendémiaire an V).

Ouvrages

La Chesnaye : *Dictionnaire militaire.*
Belhomme : *Histoire de l'Infanterie en France.*
Sicard : *Histoire des institutions militaires des Français.*
Ambert : *Esquisses historiques de l'Armée française.*
Chassiguet : *Essai historique sur les institutions militaires.*
Boutarie : *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes.*
Desjardins : *Recherches sur les drapeaux français.*
Lacroix : *Histoire des drapeaux.*
Hennet : *Les drapeaux français.*
Lepointe : *Histoire de nos drapeaux.*
Fastes de la gloire.
Trophées de l'Armée française.
Pascal : *Histoire de l'Armée.*
Victoires et conquêtes de l'armée française.

SUSANE : *Histoire de l'ancienne Infanterie française*, tome VI.
ZUR LAUBEN : *Histoire militaire des Suisses au service de la France.*
FIEFFÉ : *Histoire des troupes étrangères au service de la France.*
STEIGER : *L'armée suisse et la réorganisation de la nôtre.*
PAJOL : *Les guerres de Louis XV.*
COLIN : *Les Campagnes du maréchal de Saxe.*
PICHAT : *La campagne du maréchal de Saxe, 1745-1746.*
LÉONARD : *Relation exacte et impartiale de ce qui s'est passé à Nancy le 31 août et les jours précédents.*
LUVIN-PESCHOLOCHE : *Lettre sur l'affaire de Nancy.*
DUVEYRIER et CAHIER : *Rapport sur l'affaire de Nancy.*
CAZALÈS : *Opinion sur l'affaire de Nancy.*
SILLERY : *Rapport des Comités.*
BOUILLÉ : *Mémoires.*
MAIRE : *Les événements de Nancy.*
PETIT-LOUIS : *Mémoires.*
JONNIN : *Guerres de la Révolution et de l'Empire.*
THIERS : *Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.*
MATHIEU-DUMAS : *Précis des événements militaires de 1789 à 1808.*
BOUVIER : *Bonaparte en Italie.*
FABRY : *Histoire de l'armée d'Italie.*
J. G. : *Expédition de Bonaparte en Egypte.*
LA JONQUIÈRE : *Expédition d'Egypte.*
BERTRAND : *Guerre d'Orient.*
BERTHIER : *Relation des campagnes de Bonaparte.*
FOLLIET : *Les volontaires de la Savoie:*
DE CUGNAC : *Campagne de l'armée de réserve en 1800.*
NAPOLÉON : *Correspondance.*
Fastes de la Légion d'honneur.
TAURIGNAC : *L'Ordre Impérial des Trois Toisons.*
GOUJON : *Bulletin de la Grande-Armée.*
Mémorial du Dépôt de la Guerre.
MAGALOU : *Annales militaires des Français.*
FEZENSAC : *Journal du camp de Montreuil.*
ALOMBERT et COLIN : *Campagne de 1805.*
LIGER : *Campagnes de 1805 à 1807.*
FOUCART : *Campagne de Prusse.*
BRESSONNET : *Etudes tactiques sur 1806.*
GRENIER : *Etudes sur 1807.*
PELET : *Histoire des campagnes de l'Empereur Napoléon en 1805, 1806, 1807 et 1809.*
FOUCART : *Campagne de Pologne (1806-1807).*
BALAGNY : *Campagnes de Napoléon en Espagne.*
SASKI : *Campagne de 1809.*
BUAT : *Campagne de 1809.*
CAZALAS : *Mémoires du général Beumingsen.*
KOCH : *Mémoires de Masséna.*
MARBOT : *Mémoires.*
FAIN : *Mémoires.*
COMBE : *Mémoires.*
CAZALAS : *La guerre nationale de 1812.*
CHARRAS : *Campagne de 1813.*
FABRY : *Journal des opérations des 3e et 5e corps en 1813.*
BERTHIER : *Rapports pendant la campagne de 1813.*
GOUVION-SAINT-CYR : *Mémoires.*
— *Armée de Catalogne.*
KOCH : *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814.*

REMBOWSKI : *Mémoires.*
POF : *Mémoires.*
JOUAUCOURT : *Mémoires.*
CLERC : *Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées.*
FOY : *Guerres dans la Péninsule.*
FABVIER : *Opérations du 6e corps en 1814.*
HUGO : *Mémoires.*
Colonel SAINT-YON, aide-de-camp de Reille : *Relation.*
LAPÈNE : *Campagnes de 1813 et 1814 sur l'Ebre, les Pyrénées et la Garonne.*
PELLOT : *Mémoires sur la campagne des Pyrénées.*
SOULT : *Correspondance avec Clarke.*
BELMAS : *Journaux des sièges faits ou soutenus par les Français dans la péninsule (1807-1814).*
MARCILLAC : *Mémoires sur la guerre d'Espagne.*
FOY : *Correspondance avec le corps Barabino, chef du génie de Saint-Sébastien.*
D'ERLON : *Correspondance.*
NEY : *Mémoires.*
DESDEVISES DU DÉZERT : *Souvenirs d'Emm.-Fréd. Sprünglin.*
FRIRION : *Journal historique de la campagne de Portugal.*
DUMAS : *Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult.*
MÈGE : *Précis historique de la bataille de Toulouse.*
Capitaine FRIRION : *Le général Joseph Fririon.*
SARRAZIN : *Histoire de la guerre de la Restauration depuis le passage de la Bidassoa.*
WEIL : *La cavalerie pendant la campagne de 1814.*
HOUSSAYE : *1814-1815.*
Général POLLIO : *Waterloo, 1815.*
GROUCHY : *Mémoires.*
CHARRAS : *Histoire de la campagne de 1815.*
DE VAUDONCOURT : *Histoire des campagnes de 1814-1815 en France.*
DE LA TOUR D'AUVERGNE : *Waterloo. Etude de la campagne de 1815.*
DUC D'ELCHINGEN : *Documents inédits sur la campagne de 1815.*
GOURGAUD : *Campagne de 1815 pendant les Cent-Jours.*
DE MAUDUIT : *Les derniers jours de la Grande Armée.*
MARTINIEN : *Tableau des officiers tués et blessés de 1805 à 1815.*
BAZAINE : *L'Armée du Rhin.*
Section historique : *Campagne de 1870-1871.*
ROUSSET : *La guerre franco-allemande.*
LEHAUTCOURT : *Histoire de la guerre de 1870-1871.*
DICK DE LONLAY : *Français et Allemands.*
NIOX : *La guerre de 1870.*
YRIARTE : *La retraite de Mézières.*
VASINBOIS : *Le 13e corps dans les Ardennes.*
X... : *La Campagne du Nord (Tanera).*
FREYCINET : *La Guerre en Province.*
FAIDHERBE : *Campagne de l'armée du Nord.*
VINOY : *Siège de Paris.*
— *L'armistice et la Commune.*
MARTINIEN : *Etat nominatif des officiers tués et blessés en 1870.*
CLARETIE : *Révolution de 1870-1871.*
AMBERT : *Gaulois et Germains.*
RICHARD : *Nos drapeaux pendant l'Année terrible.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LF
PYRÉNÉES.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉS

Pages

INTRODUCTION 9

RÉGIMENT DE GREDER-VIGIER, 1673-1792. 13

Régiment de Greder, 1673-1714 :

Guerre de Hollande, 1672-1679. 15
Guerre des Pays-Bas, 1683-1684 18
Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1689-1697. 18
Guerre de la Succession d'Espagne, 1701-1714. 21

Régiment d'Affry, 1714-1734 :

Guerre de la Succession de Pologne, 1733-1738 23

Régiment de Wittmer, 1734-1757 :

Guerre de la Succession de Pologne (*Fin*). 23
Guerre de la Succession d'Autriche, 1740-1748 24

Régiment de Waldner, 1757-1781 :

Guerre de Sept Ans, 1756-1763. 27

Régiment de Vigier, 1781-1792 :

Affaire de Nancy, 1790. 32

69e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE, 1795-1796 :

Campagne des Pyrénées-Orientales. 43
Campagne des Alpes 46
Campagne d'Italie. 47

69e DEMI-BRIGADE DE LIGNE, 1796-1803 :

Campagne d'Italie (*Fin*) 51
Campagne d'Égypte, 1798-1801 64
Campagne de 1800 82

Pages

69e Régiment d'infanterie. — *1re Formation*, 1803-1815 :

Campagne de 1805 89
Campagne de 1806 99
Campagne de 1807 103
Campagne de Portugal, 1808. 117
Marche vers l'Espagne, 1808. 119
Campagne d'Espagne, 1808-1809. 121
Campagne contre l'Autriche, 1809 137
Campagne de Portugal, 1810-1811 145
Campagne d'Espagne, 1812-1813 156
Campagne d'Allemagne, 1813 169
Campagne des Pyrénées, 1813-1814. 184
Campagne de France, 1814. 194

69e Régiment d'infanterie. — *2e Formation*, 1814-1815 :

Première Restauration 203

69e Régiment d'infanterie. — *3e Formation*, 1815 :

Campagne de Belgique, 1815. 207

69e Légion départementale, 1815-1820 :

Deuxième Restauration 215

69e Régiment d'infanterie. — *4e Formation*, 1840-1870 :

De 1840 à 1848 219
Journées de février et juin 1848 222
De 1848 à 1855 224
Campagne de Crimée, 1855 225
De 1856 à 1860 228
Campagne de Rome, 1861 228
De 1861 à 1870 229
Campagne de 1870, armée du Rhin. 230
Mouvements et création du dépôt 250
Armée de Mézières 251
Armée de Paris. 252

69e Régiment de marche, 1870-1871 :

Armée du Nord. 257
Armée de Paris. 299
Armée de Versailles. 306

Pages

69e RÉGIMENT D'INFANTERIE. — 5e *Formation*, 1871-1912 :

La troisième République. 319

ANNEXES :

Compositions du régiment. 327
États de services des colonels 349

États des tués ou blessés :

Officiers tués ou blessés de 1674 à 1792. 377
— — à l'affaire de Nancy. 377
— — de 1792 à 1871. 378
Sous-officiers, caporaux et soldats tués ou morts de leurs blessures de 1805 à 1815. 387

Sous-officiers, caporaux et soldats tués ou blessés au cours de la campagne contre l'Allemagne :

Au 69e de ligne 393
Au 69e de marche. 396

Militaires ayant obtenu au corps des armes d'honneur ou un grade dans la légion d'honneur, pour faits de guerre. . . . 401
Ordre impérial des Trois Toisons d'or 403
Légion d'honneur. 403
Médaille militaire. 406
Uniformes 411
Drapeaux du régiment. 417
Bibliographie. 421

TABLE DES CROQUIS (1)

N° 1. — *Théâtres d'opérations du Nord-Est et de la Belgique.*
Environs de Metz.
Environs d'Amiens, Arras.
Environs de Péronne, Saint-Quentin.

N° 2. — *Théâtres d'opérations d'Allemagne et d'Autriche.*
Environs de Vienne.
Environs de Bautzen.
Environs de Leipzig.

N° 3. — *Théâtres d'opérations d'Italie.*
Environs de Mantoue.
Environs de Rome.

N° 4. — *Théâtre d'opérations d'Égypte.*

N° 5. — *Théâtres d'opérations de Pologne.*
Environs de Soldau.
Environs d'Eylau.

N° 6. — *Théâtres d'opérations d'Espagne et des Pyrénées.*
Carte des Pyrénées-Orientales.
Carte de Léon et Castille.
Environs de Saragosse.
Carte de la Biscaye.

N° 7. — *Théâtre d'opérations de Crimée.*
Environs de Sébastopol.

N° 8. — *Environs de Paris.*
Plan du Quartier Montmartre.

N° 9. — *Champ de bataille de Castiglione.*

N° 10. — *Champ de bataille d'Aboukir.*

N° 11. — *Champ de bataille d'Elchingen.*

N° 12. — *Champ de bataille de Friedland.*

(1) Etablis par M. DUBREUCQ.

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris

Croquis N°1 . THEATRES D'OPERATIONS DU NORD-EST ET DE LA BELGIQUE

MER DU NORD

B E L G I Q U E

G E R M A N I E

ENVIRONS DE METZ

ENVIRONS D'AMIENS-ARRAS

ENVIRONS DE PERONNE-St QUENTIN

Kilomètres

Croquis N°2 . THEATRES D'OPERATIONS D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE .

Lieues 0 5 10 15 20 25 50 Lieues

MER DU NORD

MER BALTIQUE

POMÉRANIE

DANTZIG

Lubeck

HAMBOURG

Elbe

Brême

HANOVRE

HOLLANDE

Utrecht

Rhin

Nimègue

Munster

Ems

Osnabruck

Minden

Weser

Hanovre

WESTPHALIE

Lutterberg

Grebenstein

Corbach

Cologne

Meuse

Juliers

Aix-la-Chapelle

Cassel

HESSE

Marbourg

Dillembourg

Wetzlar

Fulde

Eisenach

Erfurth

Gotha

Weimar

Iena

Gera

Saafeld

Meiningen

Coblentz

Rhin

Francfort

Bergen

Hanau

Aschaffenburg

Wurtzbourg

Mayence

Luxembourg

Moselle

Darmstadt

Worms

Manheim

Spire

Philippsbourg

Durlach

Rastadt

Hall

Laufen

LORRAINE

ALSACE

Nancy

METZ

STRASBOURG

WURTEMBERG

Stuttgard

Esslingen

Göppingen

Heidenheim

Gundelfingen

Bahingen

Ehingen

Ulm

Achstetten

Riedlingen

Biberach

Homberg

Memmingen

Leutkirch

Zusmarshausen

Augsbourg

Donauwerth

Ratisbonne

Abach

Eckmuhl

Pfaffenhofen

Landshut

Danube

Passau

Schärding

Inn

Efferding

Lintz

Ebersberg

Mölk

St Pölten

VIENNE

Stetten

Wagram

Presbourg

Danube

Amstetten

Traun

Œdenbourg

Salzbourg

Steinach

Rastadt

Enns

Bruck

Gratz

CARINTHIE

Klakenfurt

Villach

Botzen

Innspruck

TYROL

Steinach

ALLEMAND

Mittelwald

Leutach

Scharnitz

Weilheim

Isar

Iller

Landsberg

MUNICH

Wasserbourg

Laufen

BAVIERE

SOUABE

Schaffouse

Rhin

Constance

Zurich

Bâle

Belfort

Soleure

BERNE

SUISSE

FRANCONIE

Main

Bayreuth

Bamberg

Nuremberg

HAUT PALATINAT

Redwitz

Kronach

Hof

Saale

Elbe

PRAGUE

BOHEME

Troppau

Olmutz

Tabor

Budweis

Znaïm

MORAVIE

Brünn

Austerlitz

AUTRICHE

Wistule

Netze

Oder

Warta

Posen

Gnesen

Landsberg

Francfort

Glogau

Oder

Glogau

Liegnitz

Breslau

Haynau

Bunzlau

Goldberg

Kroitsh

Jauer

Schweidnitz

Glatz

Neisse

Lobau

Weichenbach

Görlitz

Bautzen

Meissen

Dresde

Pirna

Dohna

Freyberg

Altenberg

Töplitz

Dippoldiswald

Königswarta

Hoyerswerda

Kœnigsbrück

Ruhland

Elster

Luckau

Wittenberg

Torgau

Schilda

Halle

Saale

Wurtzen

Leipzig

Naumbourg

Borna

Altenbourg

Rosbach

Freybourg

Sondershausen

Hasselfelde

Nordhausen

Halberstadt

Wanzleben

Magdeburg

Ottersleben

Mackern

Ziesar

Brandenburg

Potsdam

BERLIN

BRANDEBOURG

Havel

Oder

Spree

Francfort

Posen

Gnesen

Landsberg

Netze

Warta

Vistule

Stettin

N. Strelitz

Prenslow

Oder

PRUSSE

Plateau de Wagram

Wagram

Sauring

Danube

Strebersdorf

Leopoldau

Kagram

Breitenlée

Baumersdorf

Grosshofen

Tutzendorf

Aspern

Essling

Enzersdorf

Ile Lobau

Sachsengang

Thaller

VIENNE

Schoenbrunn

Ebersdorf

Danube

ENVIRONS DE VIENNE

Echelle. Km.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

ENVIRONS DE BAUTZEN

Echelle

0 1 2 3 4 5

Kilm

Stier

Klix

Spree

Malschwitz

Gleine

Baruth

Pleilitz

Klein-Bautzen

Wurschen

Bautzen

Hochkirch

ENVIRONS DE LEIPZIG

Route de Halle

Eister

Mockern

Mockau

Parthe

Taucha

Route de Eilenburg

Schönfeld

Paunsdorf

Route de Wurtzen

Lindenau

LEIPZIG

Reudnitz

Route de Dresde

Salle

Lutzen

Pleiss

Dölitz

Kaia

Gr. Gorschen

Floss Pleissen

Weissenfels

Pegau

Echelle

0 5 10 15 Km

Croquis N° 3 - THEATRES D'OPERATIONS D'ITALIE

Chalons-s-Saône
Romenay
Mâcon
Bourg
Ain
Nantua
Collonges
Genève
Châtillon
St Claude
Lausanne
BERNE
Lucerne
Thoune
L. des 4 Cantons
Aare
SUISSE
Rhin
Coire
St Gothard
Landeck
Innspruck
Inn
Nauders
Zernetz
TYROL
Adige
Méran
Botzen
Toblach
Lienz
Drave
Rhône
Simplon
Chiavenna
Bellinzona
L. Majeur
Lugano
Tirano
SAVOIE
Chamonix
Mt Blanc
G.d St Bernard
P.s St Bernard
Annecy
Faverges
Albertville
Belley
LYON
Chambery
Vienne
Voiron
Aoste
Chatillon
F.t de Bard
Dornaz
St Martin
Bourg-St Maurice
Moutiers
St Jean de Maurienne
Modane
Mt Cenis
Ivrée
Grenoble
Isère
Valence
DAUPHINE
Briançon
Rivoli
TURIN
Palestro
Valenza
Pavie
Lodi
Sonano
Brescia
Castiglione
Peschiera
Vérone
Villafranca
St Martin
Valeggio
Ronco
Arcole
Vicence
Padoue
Primolano
Bellune
Bassano
Brenta
Piave
Tagliamento
Udine
Frioul
Laibach
TRIESTE
VENISE
MER ADRIATIQUE
Drôme
Die
Gap
Embrun
Barcelonnette
Sisteron
Digne
Durance
Var
Entrevaux
PROVENCE
Aix
Draguignan
Grasse
NICE
Monaco
S. Remo
Antibes
MARSEILLE
Toulon
G. de Jouan
Asti
Alexandrie
Marengo
Tortone
Montebello
Stradella
Lodogne
Crémone
Plaisance
Po
Casalmaggiore
Oglio
Roverbella
Marcaria
Mantoue
Legnago
S. Benedetto
Borgofranco
Guastalla
Parme
Reggio
Modène
Bologne
Ferrare
Ravenne
Pô
Alba
Tanaro
Belbo
Bormida
Tessano
S. Benedetto
Dego
Saselle
Cossoria
Montenotte
Carcare
Millesimo
Mondovi
Ceva
Garessio
Calizzano
Bardinetta
Loano
Albenga
Gênes
Golfe de Gênes
Spezia
TOSCANE
Pise
FLORENCE
Livourne
Echelle
10 0 50 100 Kil.



ENVIRONS DE MANTOUE



ENVIRONS DE ROME

Croquis N°4

THEATRE D'OPERATIONS D'EGYPTE

Myriamètres

0 1 2 4 6 8 10 20

MER MEDITERRANEE

BOUCHES DU NIL

Bouche de Rosette

Bouche de Damiette

ROSETTE

Aboukir

ALEXANDRIE

Fouah

Kamanieh

DAMANHOUR

Chebreiss

TANTAH

DAMIETTE

Salahieh

Belbeïs

Berket-el-Hadji

Matarieh

LE CAIRE

Boulacq

Gisehh

Pyramides

Suez

Mer Rouge

Beyrouth

DAMAS

St Jean-d'Acre

Caïffa

M^t Carmel

Lac Tabarieh

M^t Thabor

Naplouse

Jourdan

Jaffa

Jericho

JERUSALEM

Mer Morte

Gaza

El-Arisch

Akaba

Croquis N°5 THEATRE D'OPERATIONS DE POLOGNE

MER BALTIQUE
GOLFE DE DANTZIG
DANTZIG
ELBING
Nogath
MARIENBOURG
VISTULE
MARIENWERDER
GRAUDENZ
THORN
Drewenz
Ostrovitz
Dobrzyn
Brezesca
Strasbourg
Lautenburg
Gurszno
BRAUNSBERG
Passarge
Landsberg
Soldau
Riwodzin
Kutzburg
Mlawa
Biezun
Sierps
Ukra
Plonsk
Plock
Wyszogrod
VARSOVIE
KOENIGSBERG
Pregel
Frisching
Kreutzbourg
Domnau
EYLAU
FRIEDLAND
Labiau
TILSITT
Niémen
Schirwind
Gumbinen
Wehlau
Federsdorf
Alle
Bartenstein
Heilsberg
Peterswald
Altkirch
Liebstadt
Wolfsdorf
Gultstadt
Ankendorf
Deppen
Schlitt
Mohrungen
Saafeld
Finkenstein
Osterode
Hohenstein
Bischofsburg
Passenheim
Ortelsbourg
Willemberg
Neidenbourg
Omulew
Orezye
Lomza
Tyhoczyn
OSTROLENKA
Prasnitz
Makow
Golymin
PULTUSK
Nasielsk
Sierock
Kilomètres
5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

ENVIRONS D'EYLAU

Mètres
0 500 1000m

Schmoditten
Schlodutten
Kuschitten
Route de Landsberg
Château
EYLAU
Cimetière
Route de Landsberg
Route de Bartenstein
Route de Heilsberg
Klein-Sausgarten
Serpallen
Rothenen

ENVIRONS DE SOLDAU

Mètres
0 500 1000 2000

SOLDAU
Niederhof
Canal
Soldau R.
Lac de Soldau
Kurkau
Kyschienen

CROQUIS N°6

THEATRES d'OPERATIONS d'ESPAGNE ET DES PYRENEES

CARTE DES PAYS BASQUES

CARTE DE CASTILLE ET DE LÉON

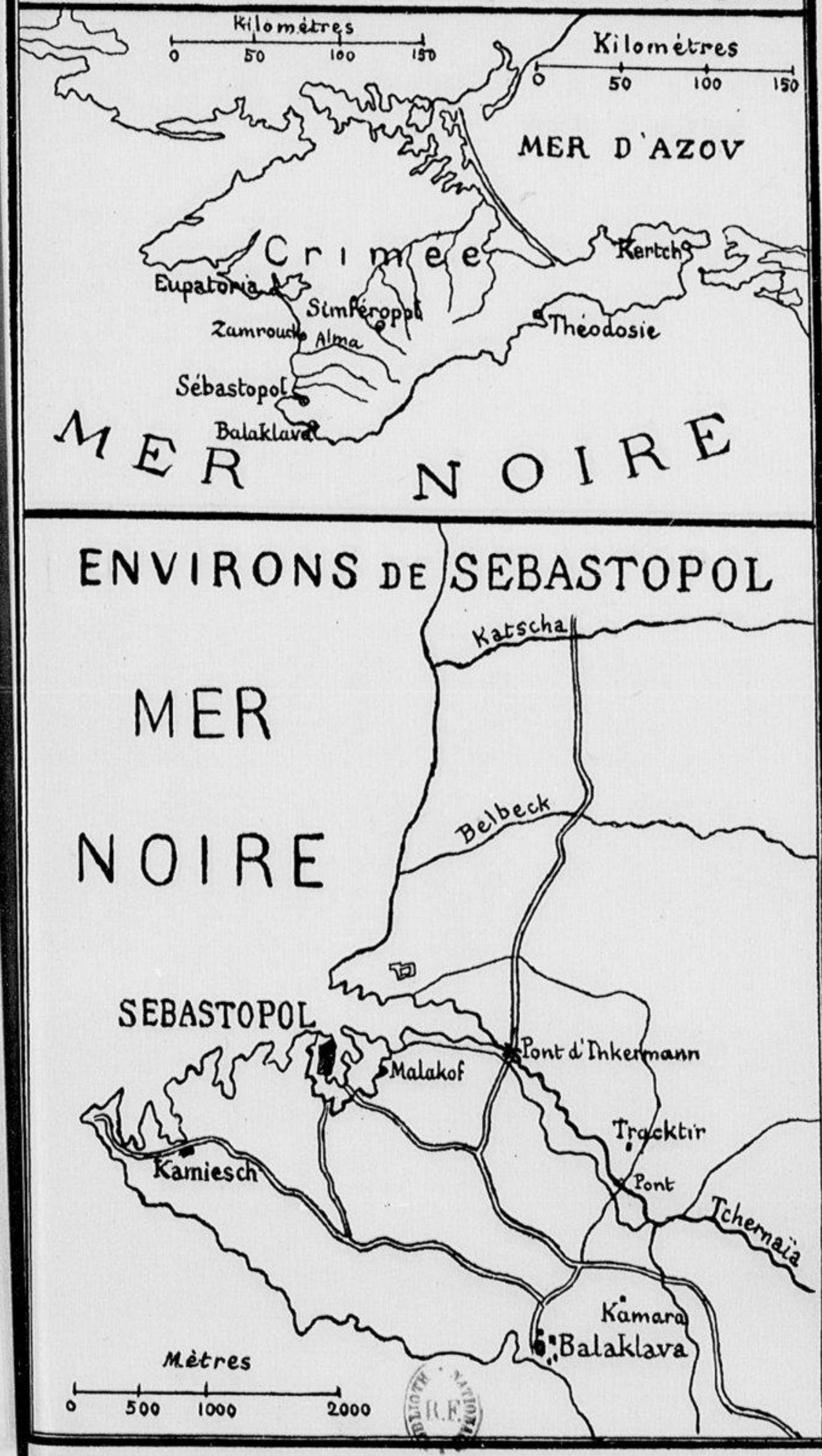
CARTE DES PYRÉNÉES ORIENTALES

ENVIRONS DE SARAGOSSE

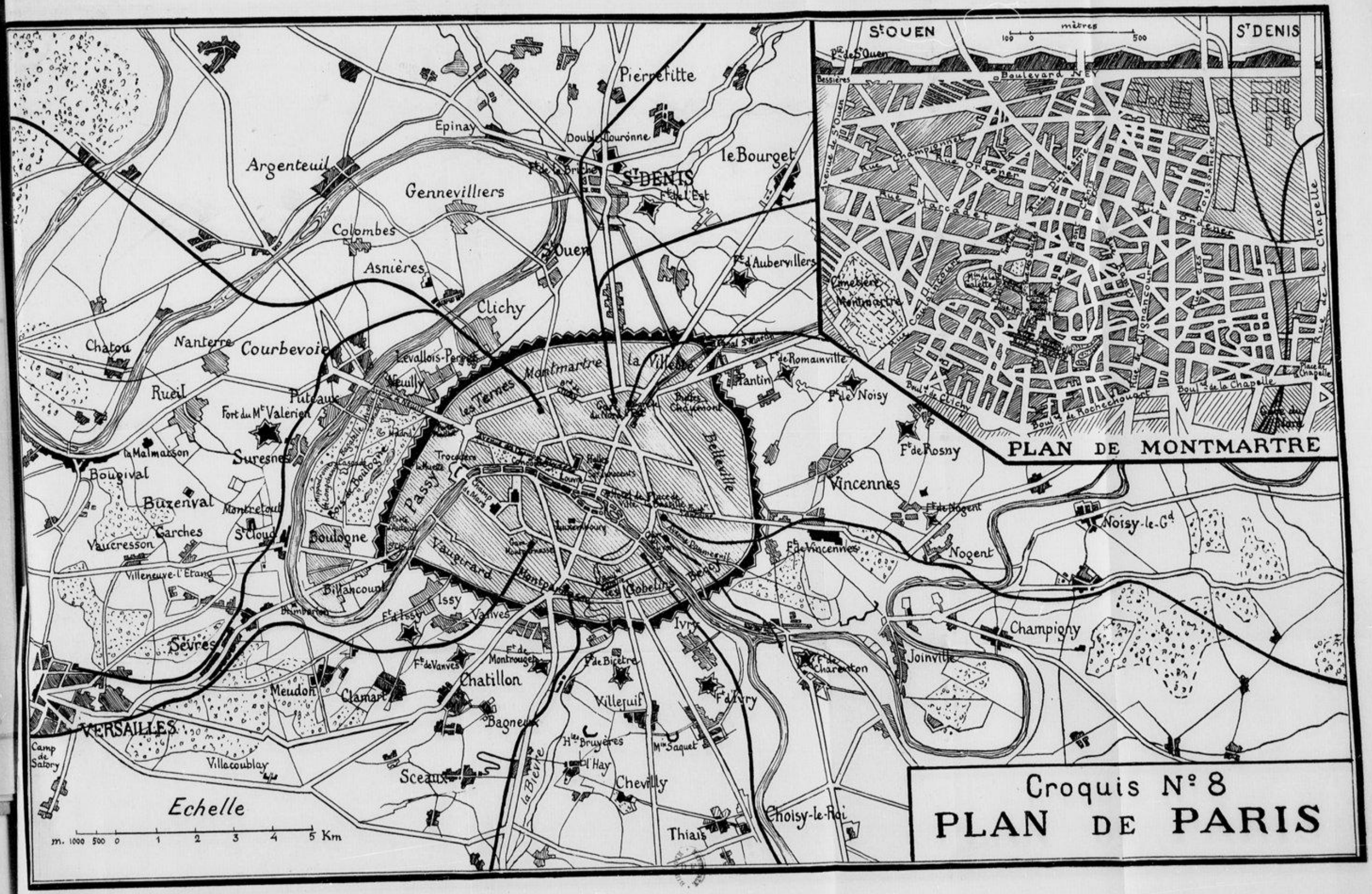
CARTE GENERALE d'ESPAGNE

CROQUIS N°7

THEATRE D'OPERATIONS DE CRIMEE



ENVIRONS DE SEBASTOPOL


St OUEN
St DENIS
mètres
100 0 500
Pte de St Ouen
Bessières
Boulevard Ney
Avenue de St Ouen
Rue Championnet
Rue Ordener
Rue Marcadet
Cimetière Montmartre
Rue des Poissonniers
Rue de la Chapelle
Place de la Chapelle
Boulevard de la Chapelle
Boulevard de Rochechouart
Boulevard de Clichy
Rue Caulaincourt
Rue Lamarck
Rue Lepic
Rue Girardon
Rue Francoeur
Rue Custine
Rue Hermel
Rue Letort
Rue Myrha
Rue Ramey
Rue Ste Isaure
Rue Simon Dereure
Rue Tardieu
Rue Tristan Tzara
Rue Véron
Rue Yvonne le Tac
Rue Caillavet
Rue Cavallotti
Rue Feutrier
Rue Forest
Rue Gabrielle
Rue Germain Pilon
Rue Joseph de Maistre
Rue Lamarck
Rue Lepic
Rue Nicolet
Rue Norvins
Rue Orchampt
Rue Ravignan
Rue Ronsard
Rue Saint Eleuthère
Rue Saint Rustique
Rue Simon Dereure
Rue Tardieu
Rue Tristan Tzara
Rue Véron
Rue Yvonne le Tac
Rue Caillavet
Rue Cavallotti
Rue Feutrier
Rue Forest
Rue Gabrielle
Rue Germain Pilon
Rue Joseph de Maistre
Rue Lamarck
Rue Lepic
Rue Nicolet
Rue Norvins
Rue Orchampt
Rue Ravignan
Rue Ronsard
Rue Saint Eleuthère
Rue Saint Rustique
Pierrefitte
Epinay
Double Couronne
le Bourget
Pte de la Briche
St DENIS
Ft de l'Est
Argenteuil
Gennevilliers
Colombes
St Ouen
Asnières
Pte d'Aubervilliers
Clichy
Chatou
Nanterre
Courbevoie
Levallois-Perret
Neuilly
les Ternes
Montmartre
la Villette
Pte de Romainville
Pantin
Pte de Noisy
Rueil
Puteaux
Fort du Mt Valerien
Gare du Nord
Buttes Chaumont
Belleville
la Malmaison
Suresnes
Bougival
Buzenval
Montretout
St Cloud
Boulogne
Passy
Vaucresson
Garches
Villeneuve-l'Etang
Vaugirard
Montparnasse
Les Gobelins
Bercy
Pte de Vincennes
Vincennes
Pte de Rosny
Pte de Nogent
Noisy-le-Gd
Nogent
Champigny
Joinville
Pte de Charenton
Bièvre
Issy
Vanves
Pte d'Issy
Pte de Vanves
Pte de Montrouge
Pte de Bicêtre
Ivry
Pte d'Ivry
Villejuif
Bagneux
Châtillon
Clamart
Meudon
Sèvres
VERSAILLES
Camp de Satory
Villacoublay
Sceaux
H.tes Bruyères
l'Hay
Mtn Saquet
Chevilly
la Bièvre
Thiais
Choisy-le-Roi
Echelle
m. 1000 500 0 1 2 3 4 5 Km
PLAN DE MONTMARTRE
Croquis N° 8
PLAN DE PARIS

Ponte. San. Marco

Desenzano. sul. Lago

Lac de Garde

Rivoltella

Lonato

Calcinato

Sam. Cipriano

C. di. San. Pietro

Centenaco

Castel. Venzago

Esenta

Montechiaro

Pozzolengo

Ch.au des Gonzague

Astore

Novagli. Primi

Castiglione. delle. Stiviere

Barghe

Redone

Chiese

le Fontane

la Grole

Tour

Solferino

Castellaro

Carpenedolo

Casa Marino

San. Casciano

Cavriana

Monte. Medolano

Medole

CROQUIS N° 9
CHAMP de BATAILLE
DE CASTIGLIONE

MER MÉDITERRANÉE

Ruines de Canope

Village

Fort Aboukir

Abou Kir

Alexandrie

Anse de Canope

Chemin

Rade d'Aboukir

Presqu'île d'Aboukir

CROQUIS N° 10

CHAMP de BATAILLE D' ABOUKIR.

Route d'Alexandrie à Rosette

Lac Madieh

Digue

100m 50 0 1m 2m 3m 4m 500m 6m 7m 8m 9m 1Kil

Riedhausen
Langenau
Stuppelau
Bernstadt
Ostershalten
Herrlingen
Beimerstetten
Albeck
Wilthau
Hagen
Gottingen
Unt. Elchingen
Käfer. Lock
Kesselhorm
Ob. Elchingen
Riedheim
Gunzbourg
Leipheim
Wasserbourg
Dattingen
Rubishein
Ob. Bühlheim
Unt.
Bibar
Schhausen
Bühl
Kissendorf
Gr. Kötz
Schneggenhofen
Hochwang
Ettlishofen
Silheim
Raumertshofen
Strass
Roth
Steinheim
Holzheim
Reinpoltshofen
Rolle
Pfaffenhofen
Altenhofen
Hausen
Weiher
Aufheim
Gerlenhofen
Reutti
Jedelhausen
Finningen
Illerberg
Illerberg
Thalfingen
Jungingen
Lehr
Entlangerhof
Michels Burg
Burlafingen
Pfuhl
Ulmerhausen
DANUBE
ULM
Meyerhof
Route de Blau
Route de Biberach
Route de Memmingen
Illers
Willingen
Unter. Kirchberg
Ay
Leiben
Karlingen
Leibe
Roth
Kasernen
Ob. Kasernen
Unt. Kasernen
Ob. Kasernen
Unt. Kasernen
Ob. Kasernen
Unt.

CROQUIS N° 12

CHAMP de BATAILLE DE FRIEDLAND

Mètres

100 200 300 400 500 1000 1500 2000

Heinrichsdorf

Route de Wehlau

Kuckenen

Klosthenen

Route

Moulin

Königsb.

Friedland

Mühlen Fliess.

Route d'Eylau

Georgenau

Posthenen

Alle R.

Route de Schippenbeil

Allenau

Mühle

Bobkeim

Abbarten

Bois de Sortlack

Sortlack

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire abrégée des campagnes modernes, par J. VIAL, colonel d'état-major en retraite, ancien professeur d'art et d'hlstoire à l'école d'application d'état-major. *Complétée et mise à jour par son fils,* C. VIAL, chef d'escadron d'artillerie. 6e édition. 1910. 2 vol. in-8 avec un grand atlas format 28 × 42 contenant 120 cartes tirées en noir et en couleurs et 12 tableaux synoptiques des campagnes . . . . . 18 fr.

Le texte et l'atlas sont vendus séparément :

Le texte seul. . . . . 12 fr.
L'atlas seul . . . . . 10 fr.

La Guerre napoléonienne, par le colonel CAMON, breveté d'état-major.

I. *Précis des campagnes.* 1911, 2e édition. 2 vol. in-8 avec planches et croquis . . . . . 8 fr.
II. *Les systèmes d'opérations. — Théorie et technique.* 1907, 1 vol. in-8 avec croquis . . . . . 6 fr. 50.
III. *Les batailles.* 1910, 1 vol. in-8 avec croquis dans le texte et un atlas de 11 cartes. . . . . 10 fr.

(*Les 3 parties se vendent séparément*)

Tableaux synoptiques d'histoire contemporaine de Louis XIV à nos jours, par SAZERAC DE FORGE, lieutenant au 39e régiment d'infanterie. Paris, 1910, 1 vol. in-12 avec nombreux plans et croquis, et une lettre-préface de M. JORAN, professeur de l'Université. . . . . 2 fr. 50

(*Achat autorisé par circulaire du 8 décembre 1910*)

Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, par le maréchal GOUVION-SAINT-CYR. Paris, 1834, 4 vol. in-8 avec planches. . . . . 25 fr.

Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric, par le général JOMINI. Bruxelles, 1841. 2 vol. gr. in-8 brochés avec un atlas in-4 de cartes en couleurs et un cahier de légendes explicatives . . . . . 40 fr.

Critique stratégique de la guerre franco-allemande, par A. GROUARD, ancien élève de l'Ecole polytechnique.

I. *Les armées en présence.* 1906, 1 vol. in-8. . . . . 2 fr.
II. *Wœrth et Forbach.* 1905, 1 vol. in-8 avec carte.. . . . . 2 fr.
III. *L'invasion* (du 7 au 12 août). 1908, 1 vol. in-8 . . . . . 3 fr.

Histoire *à l'usage des candidats aux Ecoles militaires,* par le lieutenant ALEX. COCHE, de l'Ecole spéciale militaire.

I. *Des origines jusqu'en 1850* . . . . . 5 fr.
II. *La France et la vie actuelle, 1850-1910* . . . . . 5 fr.
III. *L'Europe et hors d'Europe, 1850-1910* . . . . . 5 fr.